





ÉDITION DÉFINITIVE D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

VICTOR HUGO

ILLUSTRÉES DE GRAVURES A L'EAU-FORTE

D'APRÈS LES DESSINS DE

FRANÇOIS FLAMENG

VICTOR HUGO RACONTÉ PAR UN TÉMOIN DE SA VIE

Œuvres de la première jeunesse

I



PARIS
ÉDITION HETZEL-QUANTIN

LIBRAIRIE A. HOUSSIAUX
FRANÇIS GUILLOT, SUCCESSEUR
7, RUE PERRONET, 7

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

VICTOR HUGO

VICTOR HUGO RACONTÉ

I

ÉDITION DÉFINITIVE D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

VICTOR HUGO

ILLUSTRÉES DE GRAVURES A L'EAU-FORTE

D'APRÈS LES DESSINS DE

FRANÇOIS FLAMENG

VICTOR HUGO RACONTÉ

PAR UN TÉMOIN DE SA VIE

Œuvres de la première jeunesse

I



PARIS
ÉDITION HETZEL-QUANTIN
LIBRAIRIE L. HÉBERT
ALEXANDRE HOUSSIAUX, SUCCESSEUR
7, RUE PERRONET, 7

VICTOR HUGO RACONTÉ

PAR UN TÉMOIN DE SA VIE



LA DILIGENCE

I

LA VENDÉE

Le premier Hugo qui ait laissé trace, parce que les documents antérieurs ont disparu dans le pillage de Nancy par les troupes du maréchal de Créqui en 1670, est un Pierre-Antoine Hugo, né en 1532, conseiller privé du grand-duc de Lorraine, et qui épousa la fille du seigneur de Bioncourt. Parmi les descendants de Pierre-Antoine, je remarque : au seizième siècle, Anne-Marie, chanoinesse de Remiremont; au dix-septième, Charles-Louis, abbé d'Étival, évêque de Ptolémaïde, auteur d'un recueil estimé, *Sacræ antiquitatis monumenta*; au dix-huitième, Joseph-Antoine, officier près du maréchal de Montesquiou, tué à la bataille de Denain; Michel-Pierre, lieutenant-colonel au service de Toscane, et Louis-Antoine, que M. Abel Hugo disait être le conventionnel Hugo exécuté pour modérantisme.

Le père de M. Victor Hugo, Joseph-Léopold-Sigisbert, s'engagea comme cadet en 1788, à l'âge de quatorze ans.

Sept frères qu'il avait, sans compter les sœurs, partirent presque en même temps que lui. Cinq furent tués dès le commencement de la guerre, aux lignes de Weissembourg. Deux survécurent, Francis-Juste, qui devint major d'infanterie, et Louis-Joseph, mort il y a dix ans général de brigade.

La révolution arriva, et l'avancement fut rapide, d'abord à cause de l'émigration des officiers, dont un grand nombre se hâta d'échapper aux rancunes du soldat. Des enfants qui avaient mérité leurs grades en dansant le menuet, et qui ne connaissaient en fait de tambour que le tambour à broder, commandaient à de vieux combattants éprouvés par les balles, et les gouvernaient avec l'impertinence d'une caste qui se croyait supérieure. Sous leur botte éperonnée on sentait le talon rouge. Pour des fautes légères, sur la foi d'un rapport souvent inexact, ils prodiguaient l'odieuse et humiliante punition d'alors, les coups de plat de sabre. La révolution trouva les régiments dans un état d'effervescence qui ne contribua pas peu à l'émigration.

Trois ans après son entrée au service, Léopold Hugo était fourrier marqueur et attaché à l'état-major. Il connut là Kléber et Desaix, qui restèrent ses amis jusqu'à leur mort. Le chef de l'état-major, le général Alexandre Beauharnais, le prit en affection et en fit son secrétaire. Un soir qu'il l'avait chargé de rédiger, sur ses notes, un mémoire au gouvernement proposant de vendre, au lieu de la briser, la sainte ampoule de Reims à l'impératrice de Russie, qui en donnerait deux millions, le général rentra vers minuit, fort préoccupé, et, trouvant son secrétaire encore au travail : — Hugo, dit-il, on m'offre d'être ministre de la guerre, faut-il accepter? — Plus d'un eût vu dans cette nouvelle son propre intérêt et l'avantage d'être le secrétaire

d'un ministre; le jeune soldat ne vit que l'intérêt de son général; on était en 92, presque en 93, ces hautes positions étaient plus exposées aux coups de foudre; il conseilla de refuser. Le lendemain, Alexandre Beauharnais déjeunait chez le général en chef, le duc de Biron; le duc complimentait le ministre : — Ministre! dit Beauharnais, je ne le suis plus. Et, comme Biron s'étonnait, il montra son secrétaire, et dit : — C'est Hugo qui n'a pas voulu.

Alexandre Beauharnais avait une telle confiance en Hugo qu'il le chargea d'écrire à Pétion pour lui demander si, dans l'état violent de Paris, il ne ferait pas bien d'envoyer son fils Eugène faire ses études en Angleterre. Bientôt, il eut le commandement en chef de l'armée du Rhin et nomma Hugo son aide de camp. Mais celui-ci avait un ami intime qu'il ne voulut pas quitter; il remercia le général, et s'en alla en Vendée avec son ami Muscar en qualité d'adjudant-major capitaine.

Son bataillon traversa rapidement la France, passa la Loire aux Ponts-de-Cé, et fut de la bataille de Martigné-Briand et des deux combats de Vihiers. Au second, Hugo reçut ordre de couvrir un mouvement de sa brigade avec un détachement; ce détachement, livré à un feu terrible, ne recula pas et se fit tuer à son poste; tous périrent, à l'exception de quelques blessés qu'on put enlever, dont l'adjudant-major, qui revint avec dix-sept coups de mitraille et un pied fracassé par une balle dans toute sa longueur.

Il n'attendit pas qu'il pût marcher pour rejoindre son bataillon; il n'avait pas besoin de jambes puisqu'il avait celles de son cheval. Mais, à la déroute de Montaigu, il eut deux chevaux tués sous lui, et, incapable de faire un pas, il allait être tué, sans un officier des hussards noirs

qui le sauva au péril de sa vie en le hissant sur un de ses chevaux.

Il inspirait aisément de ces dévouements, étant lui-même le dévouement et la bonté mêmes. Il suffisait de le connaître pour s'attacher à lui. Il était humain jusqu'à l'attendrissement. Dans cette guerre implacable où l'on ne faisait pas de prisonniers et où il fallait tuer pour ne pas mourir, il eut plusieurs fois le bonheur de sauver des existences. A l'attaque de la Chevrollière, Muscar, qui commandait l'expédition, ayant été mis hors de combat par sept coups de feu, le désigna pour commander à sa place. Les chouans, vivement envahis, prirent la fuite à travers la lande, laissant à l'ennemi les vieillards, les femmes et les enfants. Hugo les prit, sachant qu'ils seraient plus en sûreté avec lui qu'ailleurs; voyant un petit enfant de cinq mois qu'une nourrice, car ce ne pouvait être sa mère, avait jeté en s'enfuyant, il le ramassa et lui chercha aussitôt une nourrice parmi les prisonnières. L'expédition terminée, il remit en liberté cette population reconnaissante et lui donna des vivres pour plusieurs jours.

On fusillait deux vendéens, l'oncle et le neveu, pris les armes à la main; on avait déjà fusillé l'oncle et on allait en faire autant au neveu, un enfant de neuf à dix ans. Hugo se jeta au-devant des fusils, sauva l'enfant, qui s'appelait Jean Prin, en prit soin et le garda auprès de lui sept ans, jusqu'à ce qu'il eût trouvé à le bien placer.

Sa bonté était contagieuse. Une petite fille de deux ans, abandonnée à Pont-Saint-Martin, fut recueillie par son adjudant Vogt qui depuis, devenu capitaine, l'adopta.

Le village de Bouquenay attaquait au passage tous les détachements qui se rendaient du château d'O à Nantes. Un escadron, irrité d'une fusillade, se rua sur le village et

revint avec deux cent quatrevingt-douze prisonniers dont vingt-deux femmes. Pris, cela veut dire mort. Cependant Muscar, effrayé du nombre, demanda des instructions à Nantes. La réponse fut une commission spéciale qui vint pour juger, ou plutôt pour condamner. On commença par les hommes. Hugo osa se présenter devant le tribunal pour demander, non pas leur grâce, mais qu'on les envoyât travailler aux mines dans l'intérieur de la France jusqu'à la paix. Les juges ne se laissèrent pas toucher, et les deux cent soixante-dix hommes furent condamnés et exécutés. Les femmes allaient l'être, quand le tribunal fut redemandé à Nantes et retourna précipitamment, chargeant Muscar de les livrer à une commission militaire. Hugo obtint d'être président de cette commission ; il craignait un vieux sous-lieutenant, nommé Fleury, homme sombre et taciturne, qui, à cause de son âge, parlerait le premier ; avant de l'interroger, il dit à la commission qu'elle n'avait à prendre exemple de personne et qu'elle devait juger avec sa conscience seule ces malheureuses femmes, qui n'avaient pas participé aux hostilités et qui étaient déjà sévèrement punies par la mort de leurs pères, de leurs frères, de leurs maris et de leurs fils, qu'elles avaient entendu fusiller. Alors il laissa parler le vieux sous-lieutenant qui, avec son air brusque et sa voix dure, dit : « Je me suis fait militaire pour combattre des hommes et non pour assassiner des femmes. Je vote la mise en liberté des vingt-deux femmes et leur renvoi immédiat chez elles. » Celui-là ayant commencé, tous suivirent. Il y eut unanimité.

En trente ans de service, il ne fut puni qu'une seule fois. Voici à quelle occasion. Muscar, guéri de ses sept coups de feu, eut ordre de prendre position à Vue ; il en

chargea le capitaine Mercadier, qui, reçu par des forces décuples, se replia. Muscar avait des instructions formelles, il blâma Mercadier et lui signifia de repartir sur-le-champ. Le capitaine, très brave, mais sûr de l'insuccès, demandai un renfort, qui lui fut refusé. Il partit au point du jour à onze heures, un paysan de Saint-Jean-de-Boisseau accourut dire que le détachement allait être écrasé. Muscar et les autres officiers supérieurs n'étaient pas là dans ce moment; Hugo prit sur lui d'aller au secours de ses camarades. Quand il arriva, Mercadier, tous ses officiers et cent vingt-trois soldats sur deux cents avaient été tués ou pris; restaient soixante-dix hommes qu'il dégagea et qu'il ramena au camp. Muscar, qui avait refusé un renfort, réprimanda Hugo; les soixante-dix hommes sauvés murmurèrent, et leurs murmures furent cause que Hugo alla en prison. Alors ils se soulevèrent tout à fait et voulurent forcer la prison, musique en tête. Muscar vint en hâte et trouva Hugo les haranguant d'une fenêtre et leur enjoignant énergiquement la soumission à la discipline. Muscar fit ouvrir la prison, tendit la main à son prisonnier et se jeta dans ses bras, les larmes aux yeux.

Hugo était alors chef d'état-major. Il prit part à l'expédition de Quiberon. Il vint à Châteaubriant, dont Muscar eut le commandement. Il y fut presque témoin d'une chose horrible. Un soldat, convalescent d'une blessure reçue à l'armée du Rhin, allait se rétablir chez son père; on lui avait bien recommandé de ne pas devancer l'escorte de la diligence; mais, à la vue de son village, il n'avait pu attendre et s'était hasardé seul; un paysan qui travaillait à la terre, le voyant venir, prit un fusil caché dans une haie, l'ajusta, l'atteignit en plein visage, puis vint dépouiller le mort. La détonation avait été entendue, l'escorte de la

diligence accourait, le paysan s'enfuit avec le havre-sac et un portefeuille dans lequel il y avait une feuille de route; comme ni lui ni sa femme ne savaient lire, ils prièrent un voisin de leur dire ce qu'il y avait dans le papier, et ils apprirent que le mort était leur fils. La mère se tua d'un coup de couteau et le père vint se livrer à la justice.

Le général Hoche mit fin à toutes ces atrocités. Il fut si content de Muscar et de son chef d'état-major qu'il nomma Muscar général et Hugo adjudant général d'une brigade qu'il préparait pour l'Irlande. Mais Muscar, ayant appris que l'expédition serait commandée par le général Humbert, avec lequel il avait eu une altercation très vive, remercia Hoche et lui rendit sa nomination; Hugo en fit autant, pour ne pas se séparer de son ami.

Mais bientôt ils furent séparés malgré eux. Leur corps, réduit par les pertes de la guerre et par des envois en Irlande et ailleurs, fut dirigé sur Paris et amalgamé avec les restes de dix-sept autres corps. Il en résulta une demi-brigade, où Muscar ne fut pas assez ancien pour être chef de bataillon, lui qui avait refusé d'être général. Il lui fallut des protecteurs pour être envoyé à Ostende avec un grade qui ne lui donnait plus d'état-major à choisir, et il ne put emmener Hugo, qui resta à Paris comme adjudant du deuxième bataillon.

II

MARIAGES

Pendant cette guerre de Vendée, le major Hugo avait eu occasion d'aller fréquemment à Nantes, et il s'y était fait des relations, principalement avec un armateur appelé Trébuchet.

Ce Trébuchet était un de ces honnêtes bourgeois qui ne sortent jamais de leur ville ni de leur opinion. Il était resté royaliste et catholique, et confondait dans sa religion Dieu et le roi. Comment le soldat de la Convention était-il entré chez le fidèle de Louis XVI? et comment y était-il venu? Je l'ignore; mais je sais bien ce qui l'y avait fait revenir et ce qui l'y avait fait rappeler.

L'armateur, veuf, avait trois filles, dont une, Sophie, n'était qu'à moitié dans les idées de son père. Elle avait cette indépendance d'esprit et cette personnalité décidée des filles sans mère, obligées d'être femmes plus tôt que les autres. Elle n'avait la ferveur de son père qu'en politique et elle n'était dévote qu'au trône. C'était encore trop contre le major; mais il avait été humain dans la guerre, il avait eu pitié des femmes et des enfants. Et puis, c'était un

grand et fier garçon, bien fait, vivant, et ayant dans l'expression de son visage cette beauté supérieure, la bonté. Voilà pourquoi le major avait été rappelé. Sophie, elle, était petite, mignonne, des mains et des pieds d'enfant; elle avait quelques traces de petite vérole, mais qui disparaissaient dans l'extrême finesse de sa physionomie et dans son regard intelligent. Voilà pourquoi le major était revenu.

L'intelligence et la bonté sont faites pour s'entendre. Elles s'étaient entendues si bien qu'il y avait eu promesse de mariage. Hoche avait empêché la promesse d'être tenue en terminant la guerre trop vite; le major avait été forcé de partir pour Paris, mais il n'était pas parti sans laisser et sans emporter le serment de tout faire pour hâter l'union désirée.

Paris ne lui fit pas oublier Nantes. Après la formation et l'instruction de la demi-brigade, il fut nommé rapporteur du premier conseil de guerre, dont le greffier était du même âge que lui. Jeunes tous deux, logés tous deux sous le même toit (alors les conseils de guerre étaient à l'hôtel de ville), Léopold Hugo et Pierre Foucher, l'un rapporteur et l'autre greffier, furent bien vite amis, et amis intimes quand Hugo sut que Foucher était de Nantes et qu'il connaissait la famille Trébuchet. Un nœud de plus à leur camaraderie, c'est que Foucher aussi était amoureux et à la veille de se marier.

Une seule chose divisait les deux amis, la politique. Le rapporteur était républicain et le greffier royaliste. Sans père ni mère dès l'enfance, Foucher avait été élevé par un oncle chanoine au Mans, qui lui avait fait faire ses études chez les oratoriens de Nantes. Tous ces prêtres ne lui avaient pas inspiré un grand enthousiasme de la révolution. Il

avait vu tuer un ami de son oncle, un abbé Briant, qui avait deux passions, composer des sermons et pêcher à la ligne. N'ayant pas à qui prêcher tous les sermons qu'il composait, on le plaisantait en disant qu'il prêchait les poissons et qu'il se pêchait des auditeurs. La guerre avait été une bonne fortune pour lui ; il avait quitté les poissons pour les paysans ; il montait sur les arbres pour être entendu de plus loin et prêchait qui voulait. Il fut entendu de trop loin ; un détachement républicain le surprit et l'abattit d'un coup de fusil.

— J'étais là, disait le greffier au rapporteur en lui racontant ce coup de fusil qu'il reprochait à la république.

— Et j'y étais aussi, répondit l'autre, car c'est moi qui commandais le détachement.

Ce n'était pas lui pourtant, c'était le lieutenant de son avant-garde qui avait commandé le feu, et il l'en avait blâmé, pensant qu'on aurait pu cerner le rassemblement sans tuer personne. Il avait même arraché le corps du prédicateur à des gardes nationaux qui l'insultaient, et l'avait fait enterrer.

Au reste, le royalisme du greffier n'était nullement passionné et ne l'avait même pas empêché de se mêler à la prise du château de Nantes, par désœuvrement d'écolier et par curiosité d'antiquaire. Une nuit de juillet 1789, entendant le tocsin sonné par toutes les cloches de la ville, il s'était habillé en hâte et était descendu dans la rue. Il avait entendu un noble haranguer la multitude contre les nobles et dire qu'il fallait s'emparer du château. La multitude s'était précipitée et il avait suivi la multitude. Le château n'était gardé que par une compagnie et quelques invalides qui n'avaient pas résisté. Le duel manqué avait fini par un déjeuner; on était allé chercher des pains, des

jambons et des barriques de vin, et l'on s'était attablé joyeusement. Mais l'écolier des oratoriens s'était bientôt levé de table pour satisfaire sa faim et sa soif archéologiques en parcourant l'ancienne demeure des ducs de Bretagne.

Quand, ses études terminées, il était venu chercher fortune à Paris, il avait vu Louis XVI et la famille royale. C'était en 92; le roi n'était déjà plus chez lui aux Tuileries, et le palais appartenait au peuple; on n'avait qu'à venir le dimanche à midi au pavillon de l'Horloge, et l'on voyait la famille royale passer allant à la messe. C'est ainsi qu'il l'avait vue, et avec peu d'éblouissement, comme l'attestent ces lignes que je trouve dans des notes qu'il a laissées :

« Je fus très étonné en voyant le roi, et ne revenais pas de sa marche dodelinante, de son gros visage coloré d'un rouge basané, de son vilain habit de camelot gris et de ses bas de soie blancs relevés par-dessus la culotte avec des jarretières de laine rouge au-dessus des genoux. La reine, qui pourtant n'avait pas encore quarante ans, avait les cheveux tout grisonnés. Les sourires qu'elle faisait à ses gardes laissaient voir ses dents qui étaient en fort mauvais état; elle portait une robe de soie rayée rose et blanc, et sa belle-sœur, Madame Élisabeth, grosse joufflue, en portait une de même étoffe, blanche et bleue. »

Léopold Hugo fut rapporteur deux ans. Il eut affaire à la bande des *chauffeurs*, que les juges civils n'osaient poursuivre et que les juges militaires anéantirent. En revanche, il fit reconnaître l'innocence de prévenus trop légèrement accusés et même déjà condamnés, entre autres d'un vieux capitaine, nommé Fontaine, condamné aux fers depuis plusieurs années. Une justice qu'il avait gagnée et qu'on a reperdue, c'était de faire dater la peine du jour de l'arrestation

et non du jour du jugement. Il disait avec raison que la détention préventive était une détention, et qu'en ne la comptant pas le juge était plus sévère que le législateur.

Pendant qu'il rapportait à Paris les procès des autres, son procès à lui se jugeait à Nantes. L'armateur hésitait fort à donner sa fille à un militaire, obligé de courir le monde et de laisser sa femme seule ou de la traîner sur toutes les routes. Il objectait encore les opinions du major, qui seraient une contradiction dans la famille et qui pourraient devenir une brouille dans le ménage. Mais il n'y a pas de meilleur avocat que l'amour, et Sophie plaida si bien que le mariage fut arrêté.

Le futur ne pouvait aller à Nantes, la future vint à Paris avec son père et son frère, mais sans ses sœurs, qui, à force de dévotion, venaient de se faire ursulines.

Les deux jeunes gens se marièrent civilement à l'hôtel de ville même. Il n'y eut pas de mariage religieux. Les églises étaient fermées dans ce moment, les prêtres enfuis ou cachés, les jeunes gens ne se donnèrent pas la peine d'en trouver un. La mariée tenait médiocrement à la bénédiction du curé, et le marié n'y tenait pas du tout.

Le greffier ne tarda pas à suivre l'exemple du major, et l'hôtel de ville abrita deux jeunes ménages. Le greffier, sans famille, pria le major d'être son témoin. Au dîner, le major, qui avait naturellement de l'entrain, eut de plus la gaîté et l'expansion d'un nouveau marié. Il emplit un verre et, le tendant à son ami :

— Ayez une fille, j'aurai un garçon, et nous les marierons ensemble. Je bois à la santé de leur ménage.

La singularité de ce vœu, c'est qu'il se réalisa.

III

CAMPAGNE DU RHIN

Les enfants ne se firent pas attendre. Moins d'un an après, Mme Hugo tenait dans ses bras un beau garçon qui ne répondait pas encore au nom d'Abel, et qui allait avoir un frère lorsque le jeune père rencontra Lahorie. Il avait connu Lahorie simple soldat en 1793, étant déjà lui-même capitaine adjudant-major, et il avait pu lui rendre service. Lahorie, devenu adjudant général, et surpris de le retrouver au même point, voulut acquitter sa dette et lui conseilla de le rejoindre à Bâle, où il allait lui-même comme chef d'état-major de Moreau.

Le major demanda leur consentement à son adjudant général, qui le céda à regret, à sa jeune femme, qui dit oui en pleurant, à son nouveau-né, qui ne dit pas non, et partit. Lorsqu'il arriva à Bâle, Lahorie était en tournée; ne connaissant que lui de tout l'état-major, il l'attendait en se promenant devant l'hôtel du général en chef; un passant, en redingote et la pipe à la bouche, lui demanda s'il ne venait pas d'entendre tirer.

— Non, monsieur.

A ce mot « monsieur », le passant le regarda. Son habit de major fit qu'il lui demanda où il avait servi. La conversation s'engagea. Hugo parla des campagnes contre les vendéens et contre les chouans, et d'une manière qui sembla frapper son interlocuteur. Puis l'homme à la pipe le quitta et entra dans l'hôtel.

Un moment après, un adjudant vint dire au promeneur que le général en chef allait se mettre à table et l'attendait. Il répondit qu'il y avait sans doute méprise et qu'il n'avait pas l'honneur d'être connu du général.

— Comment! il ne vous connaît pas! Vous venez de causer avec lui près d'une heure, et il est ravi de vous!

L'homme à la pipe était Moreau.

Lahorie n'eut pas de peine à placer son ami dans l'état-major, et Moreau l'attacha spécialement à sa personne. Ce fut en cette qualité qu'il prit part au passage du Rhin, aux batailles d'Engen, de Moeskirch, de Biberach, de Memmingen, etc. J'ai les lettres qu'il écrivait à sa femme les soirs de combat; il y donne en détail les mouvements de troupes, les gains et les pertes; il n'y oublie que lui. Il était si vraiment modeste qu'à Moeskirch, Moreau voulant lui donner un bataillon, il le pria d'attendre qu'il l'eût mieux mérité. Mais, au passage du Danube, il se conduisit tellement et, une poutre ayant été jetée sur une arche coupée, il donna si bravement l'exemple d'y passer sans souci de la mitraille, que le général en chef ne le consulta plus pour le nommer chef de bataillon sur le champ de bataille.

Il causa avec La Tour d'Auvergne deux heures avant sa mort. Moreau l'avait chargé, à Neubourg, de faire secourir la division Montrichard par celle du général Leclerc. Le 46e de ligne, où servait La Tour d'Auvergne, fut du nombre des corps que Leclerc détacha. Hugo le vit qui s'avançait

au pas de course. La Tour d'Auvergne, qui le connaissait et qui le croyait breton, poussa vers lui son petit cheval noir :

— Eh bien, pays, lui dit-il, comment va l'affaire?

— Pas mal, répondit Hugo ; encore un coup d'épaule, et ce sera fini.

La Tour d'Auvergne alla donner le coup d'épaule. Le lendemain, Hugo le revit, sur un brancard recouvert de feuillages que portaient des grenadiers précédés de tambours et de musique. On allait l'enterrer.

Le Danube passé, Moreau établit son quartier général à Munich, où les autrichiens lui envoyèrent demander une suspension d'hostilités. Il y eut des conférences au hameau de Partsdorf, entre Lahorie, pour la France, et le comte de Dietrichstein, pour l'Autriche ; le colonel comte de Colloredo accompagnait Dietrichstein, et Hugo accompagnait Lahorie. La France obtint tout ce qu'elle voulut, les hostilités cessèrent, et l'on s'apprêta au congrès de Lunéville. Hugo eut le commandement de la place sous les généraux Clarke et Bellavesne. Les plénipotentiaires arrivèrent, et le jeune commandant fit la connaissance de Joseph Bonaparte. Les lenteurs de la diplomatie autrichienne fatiguèrent le premier consul, et la guerre recommença. Moreau, qui était allé à Paris et qui passa par Lunéville en revenant à son quartier général, voulut reprendre Hugo ; mais Joseph Bonaparte le pria de le lui laisser, disant qu'il se chargeait de son avenir. Moreau consentit par affection pour son chef de bataillon et, quoique séparés, ils restèrent si amis que Moreau lui écrivait tout ce qu'il faisait d'important et que Hugo sut la victoire de Hohenlinden douze heures avant Joseph Bonaparte.

La bataille de Hohenlinden fit voir à l'Autriche qu'elle

ne gagnait rien à chicaner, et elle accorda tout. La paix fut signée, et l'armée du Rhin rentra en France. Joseph Bonaparte tint parole à Moreau et demanda que le chef de bataillon fût fait chef de brigade. Il écrivit la lettre suivante :

1er floréal an IX.

« C...* ministre,

« Le c... Hugo, commandant extraordinaire, est un officier très distingué et plein de talents. Je désire beaucoup que vous puissiez l'employer à l'armée de la Gironde, comme chef de brigade.

« Le général Moreau m'a témoigné, à son passage à Lunéville, le désir de l'emmener avec lui. Il appréciait beaucoup sa bravoure, son activité et son intelligence.

« J'ai prié le général de le laisser à Lunéville et je me suis beaucoup applaudi de cette idée. Le c... Hugo a été très utile.

« Vous comprenez, c... ministre, que mon intérêt pour lui est légitime, et je vous demande, comme une chose personnelle, le grade de chef de brigade pour le c... Hugo.

« J. BONAPARTE. »

Tout frère du premier consul qu'il était, Joseph Bonaparte n'obtint rien. Le premier consul et Moreau avaient déjà commencé secrètement leur querelle, et c'était une mauvaise recommandation pour plaire à l'un que d'avoir plu à l'autre. Le chef de bataillon resta chef de bataillon.

* Dans la lettre autographe que j'ai sous les yeux, le mot *citoyen* n'a que son initiale. Je conserve l'orthographe comme caractéristique d'un moment où déjà le mot commençait à fatiguer les maîtres, où ils ne prenaient pas même la peine de l'écrire tout entier.

IV

NAISSANCE

Des amis, sans le consulter, lui firent donner le quatrième bataillon de la 20e demi-brigade, en garnison à Besançon, où il se rendit, et où il fit venir sa femme et ses deux enfants, Abel et Eugène. Abel avait de grands yeux bleus et un teint de fille; Eugène, lui, avait de larges épaules et de bons gros poignets, il réjouissait l'œil par sa santé robuste, il était de ceux dont on dit : N'ayons pas d'inquiétude, il nous enterrera tous.

Tout cela logeait place Saint-Quentin, dans une maison connue aujourd'hui sous le nom de *maison Barette*. C'est dans cette maison que s'annonça bientôt un troisième enfant.

Cette fois, le père, ayant déjà deux garçons, désirait une fille. Garçon ou fille, on lui chercha un parrain. La marraine était toute trouvée; il y avait justement à Besançon un aide de camp de Moreau qui avait une jeune femme; Mme Delelée ne demanderait pas mieux que de tenir l'enfant d'un compagnon d'armes de son mari. Restait le

parrain ; on pensa au général Lahorie. Il était à Paris. On lui écrivit les deux lettres suivantes qui ont été retrouvées au ministère de la guerre dans les pièces de son procès :

« Citoyen général,

« Vous avez toujours témoigné tant de bontés à Hugo, fait tant de caresses à mes enfants, que j'ai beaucoup regretté que vous n'ayez pu nommer le dernier. A la veille d'être mère d'un troisième enfant, il me serait très agréable que vous fussiez le parrain de celui qui va venir. Il ne faut pour cela qu'un léger effort de votre amitié pour nous.

« Malgré tout le plaisir que nous aurions à vous voir ici, nous n'osons vous engager à entreprendre un voyage aussi long, dans une saison aussi dure que le mois de ventôse, vers le milieu duquel je compte faire mes couches. Je vais prier Mme Delelée de nous rendre le même service que celui que nous vous demandons ; nous ne doutons pas qu'elle ne soit très flattée d'être votre commère. Dans le cas où nous serions privés de la satisfaction de vous posséder, le citoyen Delelée, notre ami commun, aurait assurément la complaisance de vous représenter et de donner à l'enfant un surnom que vous n'avez pas démenti et que vous avez si bien illustré : Victor ou Victorine sera le nom de l'enfant que nous attendons.

« Votre consentement sera un témoignage de votre amitié pour nous.

« Veuillez agréer, citoyen général, l'assurance de notre sincère attachement.

« Femme Hugo. »

Six semaines environ après la lettre de la femme, Lahorie en recevait une du mari :

Besançon, le 14 ventôse an X.

« Nous avons reçu, ma femme et moi, mon cher général, la lettre que vous nous avez particulièrement adressée pour nous prévenir que vous acceptiez la fonction que nous réclamions de vous. Nous avons été très sensibles aux expressions dont vous vous servez et nous sommes très reconnaissants de ce témoignage d'amitié.

« C'est le 6 que le chef de brigade Delelée a reçu votre lettre; c'est le 7 que nous sont parvenues celles que vous nous avez adressées. Le même jour, mon épouse est accouchée d'un fils. Elle a été délivrée plus heureusement qu'elle ne s'y était attendue, ayant été singulièrement gênée pendant sa grossesse. Je vous aurais écrit plus tôt, mon cher général, si je n'avais voulu vous dire comment se portaient l'accouchée et l'enfant. Nous sommes au huitième jour, l'un et l'autre se portent aussi bien qu'il est possible de le désirer.

« Nous avons nommé l'enfant Victor-Marie, ce dernier nom étant celui de Mme Delelée. Vos intentions et les nôtres sont donc remplies. Ma femme vous remerciera pour tout ce que vous lui dites d'obligeant. Elle est sûre, ainsi que moi, de l'intérêt que vous portez à mes enfants, par celui que vous témoignez en toute circonstance pour moi. Ce que vous venez de faire est un nouveau titre à ma reconnaissance et doit cimenter plus encore les liens d'amitié qui nous unissent. Je ne négligerai rien pour continuer à m'en rendre digne, et j'espère conserver sans altération tous les sentiments que vous m'avez voués.

« Je vous embrasse, ainsi que ma famille, du meilleur cœur possible.

« HUGO. »

On attendait Victorine, ce fut Victor qui vint. Mais, à le voir, on eût dit qu'il savait que ce n'était pas lui qu'on attendait ; il semblait hésiter à rester ; il n'avait rien de la belle mine de ses frères ; il était petit et chétif au point que l'accoucheur déclara qu'il ne vivrait pas.

J'ai entendu plusieurs fois sa mère raconter sa venue au monde. Elle disait qu'il n'était pas plus long qu'un couteau. Lorsqu'on l'eut emmaillotté, on le mit dans un fauteuil, où il tenait si peu de place qu'on eût pu en mettre une demi-douzaine comme lui. On appela ses frères pour le voir ; il était si mal venu, disait la mère, et ressemblait si peu à un être humain que le gros Eugène, qui n'avait que dix-huit mois et qui parlait à peine, s'écria en l'apercevant : — Oh ! la bebête !

Tout moribond qu'était l'enfant, on le porta à la mairie Les registres de la première section de Besançon constatent la présentation d'un garçon né à dix heures et demie du soir, septidi ventôse an X de la république (26 février 1802) sous le nom et les prénoms de Victor-Marie Hugo.

Le moribond ne mourut pas. Il a dit lui-même « quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour » le firent « deux fois l'enfant de sa mère obstinée ». Quand il vit qu'on ne lui en voulait pas de ne pas être Victorine et qu'au lieu de le renvoyer on le retenait énergiquement, il se décida à vivre. Et, six semaines après la prophétie de l'accoucheur, il faisait bravement le pénible voyage de Besançon à Marseille.

A Marseille, le père eut des ennuis. Son chef de brigade, ayant reçu du ministre l'ordre de donner à tous les individus susceptibles de réforme des congés absolus, n'en donnait qu'à ceux qui le payaient. Ce trafic s'ébruita et fit crier, le chef de bataillon crut devoir avertir le chef de

brigade des rumeurs injurieuses qui circulaient sur lui. D'autres furent moins amicaux et. au lieu de prévenir le chef de brigade, prévinrent le général en chef. Le chef de brigade, ne sachant à qui attribuer la dénonciation, en accusa le seul qui lui eût parlé de son commerce; de là une rancune, à laquelle le subordonné, après de longues tracasseries, voulut échapper. Il envoya sa femme à Paris solliciter de Joseph Bonaparte son changement de brigade.

Mme Hugo, à Paris, logea chez ses anciens amis de l'hôtel de ville, qui ne logeaient plus à l'hôtel de ville, car les conseils de guerre avaient déménagé, et Pierre Foucher, toujours greffier, les avait suivis à l'hôtel Toulouse, rue du Cherche-Midi. Mme Foucher accueillit de tout cœur son amie.

Les enfants, trop petits pour ce grand voyage, étaient restés avec le père, qui essayait de les consoler de leur mère absente par un redoublement de bonbons, surtout Victor, âgé alors de vingt-deux mois et pour qui sa mère c'était la vie.

« Ton Abel, écrivait le père, ton Eugène et ton Victor prononcent tous les jours ton nom. Jamais je ne leur donnai tant de bonbons, parce que eux comme moi n'ont jamais eu de privation aussi pénible que celle qu'ils éprouvent. Le dernier appelle bien souvent sa maman, et cette pauvre maman ne peut l'entendre...

« ... Ton Victor entre, il m'embrasse, je l'embrasse pour toi et lui fais baiser cette place *(il y a ici un blanc dans la lettre)*, pour que tu y recueilles au moins dans ton éloignement quelque chose de lui. Je viens de lui donner des

bonbons, dont j'ai toujours soin d'avoir une provision dans mon tiroir. Il s'en va tristement en les suçant. »

L'absence de la mère se prolongea. Elle n'obtenait rien, malgré l'intervention active du frère du premier consul. Joseph Bonaparte ne parvenait pas à faire agréer le protégé de Moreau. Au lieu d'une faveur, le chef de bataillon eut un exil. On tria dans sa demi-brigade tout ce qu'il y avait d'aguerri et d'équipé pour l'expédition de Saint-Domingue, et, quand il n'y resta plus que des conscrits mal habillés, on les lui donna pour les conduire en Corse, puis à l'île d'Elbe. Voyant que les sollicitations aggravaient sa disgrâce, il écrivit à sa femme de revenir.

La famille resta entière jusqu'à la fin de l'an XIII, allant et venant d'une île à l'autre, tantôt à Porto-Ferrajo, tantôt à Bastia. Tous ces déplacements fatiguaient beaucoup les enfants, principalement le petit Victor, toujours languissant, ce qui lui donnait une tristesse rare pour son âge; on le trouvait dans des coins, pleurant silencieusement sans qu'on sût pourquoi. Le père, ayant reçu l'ordre d'embarquer son bataillon pour Gênes et de gagner à marches forcées l'Adige et l'armée d'Italie, sentit que c'était là une vie impossible pour ce pauvre être souffrant, et envoya sa femme et les trois petits s'installer à Paris.

La mère fit leur nid rue de Clichy, nº 24.

C'est à ce moment que remontent les plus lointains souvenirs de M. Victor Hugo. Il se rappelle qu'il y avait dans cette maison une cour, dans la cour un puits, près du puits une auge, et au-dessus de l'auge un saule; — que sa mère l'envoyait à l'école rue du Mont-Blanc; — que, comme il était tout petit, on avait plus soin de lui que des

autres enfants; — qu'on le menait, le matin, dans la chambre de Mlle Rose, la fille du maître d'école; — que Mlle Rose, encore au lit le plus souvent, l'asseyait sur le lit près d'elle, et que, quand elle se levait, il la regardait mettre ses bas.

Autre souvenir. Une fois en classe, l'enseignement qu'on lui donnait était de l'asseoir devant une fenêtre, par laquelle il regardait bâtir l'hôtel du cardinal Fesch. Un jour qu'un cabestan hissait une pierre de taille et sur cette pierre un ouvrier, la corde cassa et l'ouvrier fut broyé par la pierre.

Un événement qui lui fit autant d'impression fut une pluie si violente que la rue de Clichy et la rue Saint-Lazare étaient devenues des rivières et qu'on ne vint le chercher qu'à neuf heures du soir.

Il a encore gardé mémoire d'une représentation donnée pour la fête du maître d'école. La classe était séparée en deux par un rideau. On jouait *Geneviève de Brabant*. Mlle Rose faisait Geneviève, et lui, comme le plus petit de l'école, il faisait l'enfant. On l'habilla d'un maillot et d'une peau de mouton qui laissait pendre une griffe de fer. Il ne comprit rien au drame, qui lui parut long. Il se désennuya de la représentation en enfonçant sa griffe dans les jambes de Mlle Rose, ce qui fit qu'au moment le plus pathétique les spectateurs furent surpris d'entendre Geneviève de Brabant dire à son fils : — Veux-tu bien finir, petit vilain!

V

FRA DIAVOLO

A la bataille de Caldiero, les lignes françaises pliaient, et déjà l'ordre était donné de repasser l'Adige; le chef de bataillon Hugo s'opiniâtra à garder le village de Caldiero; il y soutint trois heures le choc de l'ennemi et d'une telle façon que Masséna lui dit : — Bien, mon ami! vous serez colonel et officier de la légion d'honneur. L'Adige ne fut pas repassé, et le chef de bataillon fut cité trois fois dans le rapport du maréchal; mais le rapport de Masséna n'eut pas plus d'effet que la recommandation de Joseph Bonaparte.

Il faut dire que le chef de bataillon n'aidait pas beaucoup ses protecteurs. A l'occasion de la conspiration de Moreau, tous les corps avaient adressé au premier consul des félicitations, naturellement assaisonnées d'insultes à son adversaire. Hugo, à qui l'on avait présenté une de ces adresses à signer, avait répondu qu'il ne signerait jamais rien contre son bienfaiteur; on avait eu beau lui représenter les conséquences de son refus; sa reconnaissance s'était

obstinée. Le premier consul l'avait su, et l'empereur s'en souvenait.

L'obligé de Moreau eut une preuve décisive de l'imprudence de la reconnaissance. Son régiment ayant été de ceux qui avaient conquis le royaume de Naples, fut de ceux dans lesquels le nouveau roi choisit sa garde; de plus, le nouveau roi était Joseph Bonaparte; Hugo avait donc deux raisons pour être admis. Il fit sa demande et fut refusé. Le capitaine général lui répondit que *le roi n'était pas le maître*. Cette fois, il se le tint pour dit, et résolut de quitter l'état militaire.

L'annonce de sa démission fit réfléchir le ministre. En outre, Joseph Bonaparte se plaignit, demandant quel roi on faisait de lui s'il ne pouvait même pas choisir ses gardes. On ne lui permit pas de mettre son protégé dans sa garde, parce que l'empereur avait dit non d'abord et que, s'il avait dit oui maintenant, cela aurait fait croire que les empereurs peuvent se tromper, mais le roi fut autorisé à l'employer dans son armée. Hugo reçut donc du comte Mathieu Dumas, ministre de la guerre du roi, une invitation très pressante de passer dans l'armée de Naples : « Le roi a des vues particulières sur vous et veut vous donner très incessamment des preuves de sa confiance et de son estime. »

La première preuve de confiance et d'estime que lui donna le roi, ce fut de le charger de prendre Fra Diavolo.

L'occupation violente du royaume de Naples avait fait lever dans la montagne des bandes d'hommes intrépides, moitié patriotes, moitié brigands. Le principal chef de ces bandes était Michel Pezza, surnommé Fra Diavolo pour son habileté diabolique à échapper aux poursuites. Les aventures de Fra Diavolo ont laissé une réputation légendaire qui a inspiré des opéras et des romans, entre autres le *Jean*

Sbogar de M. Charles Nodier. Voleur de grand chemin et défenseur du sol natal, mélangeant le droit et l'assassinat, c'était en effet une de ces figures sur lesquelles l'histoire hésite et qu'elle abandonne à l'imagination des romanciers. Dans ce moment, Fra Diavolo personnifiait ce type qui se retrouve dans tous les pays en proie à l'étranger, le bandit légitime en lutte avec la conquête. Il était en Italie ce qu'ont été, depuis, l'Empecinado en Espagne, Canaris en Grèce et Abd-el-Kader en Afrique.

Avant d'arrêter les français, Michel Pezza avait attaqué les passants, il avait été purement brigand et sa tête avait été mise à prix. Ce qui n'avait pas empêché Ferdinand IV, quand il avait eu besoin du voleur, de le faire colonel et duc de Cassano.

C'était donc pour ramener Ferdinand, mais c'était encore bien plus pour chasser l'étranger, que Fra Diavolo gardait les défilés, s'abattait dans la plaine, surprenait les cantonnements, enlevait les convois, et disparaissait dans sa montagne. On commença par le cerner ; le général Duhesme lui barra le patrimoine de Saint-Pierre, le général Goulet le val de Sora et le général Valentin l'arrondissement de Gaëte. Quand il fut tenu ainsi dans les Apennins entre trois généraux, on donna au chef de bataillon Hugo huit cent cinquante hommes, et la chasse commença.

Ce fut une battue laborieuse et sanglante. Fra Diavolo avait quinze cents hommes, mais l'embarras n'était pas la différence du nombre ; le difficile n'était pas de le battre c'était de le joindre. Sa montagne lui était mieux connue qu'à ses chasseurs ; il avait ses passages à lui, on le voyait, on le touchait, on le tenait ; soudain plus personne. La nature s'en mêlait ; il tombait tous les jours des averses énormes, et, quand ce n'était pas la pluie, c'était un brouil-

lard tel qu'on se perdait a chaque pas. Il fallut renvoyer presque aussitôt les bouches à feu et les dragons, impossibles dans ces roides montées et dans ces sentiers étroits. Après six jours de marches et de contre-marches accablantes, il n'y avait pas eu encore un seul engagement.

Enfin la colonne le serra de si près qu'elle allait l'atteindre. Mais les espions revinrent dire qu'il s'était encore échappé. Par où? Un d'eux l'avait vu à cinq heures du matin sur la rive droite du Biferno ; un autre l'avait vu à la même heure dans les Abruzzes ; un autre, allant vers la Pouille ; un autre, entrant dans le royaume de Naples. On comprit que, pour dérouter la poursuite, les partisans s'étaient divisés en plusieurs détachements dont les chefs se donnaient tous pour Fra Diavolo. Lequel était le vrai? Ne sachant après lequel courir, on courut après tous, on les poussa dans la même direction et on parvint à les ramasser dans le val de Boiano. Là, Fra Diavolo, acculé, dut se battre.

Le combat fut opiniâtre. Il pleuvait, puisqu'il pleuvait toujours, mais à ce point que les fusils, pleins d'eau, ne partaient pas ; on renonça à tirer, et ce fut un effroyable corps à corps à l'arme blanche ; les crosses et les bayonnettes firent une telle tuerie qu'il ne resta pas à Fra Diavolo plus de cent cinquante hommes.

Ainsi détruit, il essaya de se jeter dans le Bénévent par le val de Tamaro. Il ne pouvait y arriver que par le pont de Vinchiatura, qui devait être occupé par la garde nationale; mais la garde nationale ne s'était pas dérangée, ne croyant pas qu'on pût penser même à se sauver par un temps si affreux. D'un autre côté, la colonne française amoindrie et épuisée, trempée, nu-pieds, fut contrainte de s'arrêter quelques heures à Boiano pour se refaire et

pour se chausser. Ces quelques heures et la nonchalance des gardes nationaux suffirent pour que Fra Diavolo s'évadât encore une fois.

La chasse recommença. A Morcone, il y eut un orage comme les habitants ne se souvenaient pas d'en avoir vu; le tonnerre tomba plus d'une fois sur la colonne et tua plusieurs soldats; il pleuvait si furieusement que, bien que le terrain fût en pente douce, on avait de l'eau jusqu'à mi-jambes; l'ouragan ne suffisant pas, il s'y ajouta un tremblement de terre; il fallut s'arrêter encore et emprunter aux habitants des hardes sèches. Dès que l'orage se calma un peu, on se remit en route. Mais toute cette eau avait gonflé de quinze ou seize pieds le Calore, que Fra Diavolo, lui, avait passé avant la crue. Cela lui faisait gagner vingt-quatre heures.

Ces vingt-quatre heures pouvaient être rattrapées si l'on prenait par les Fourches-Caudines et si l'on escaladait le Vergine où, il est vrai, il n'était encore jamais grimpé que des chèvres. L'escalade semblait toute simple à Hugo, mais les soldats ne furent pas de son avis; ils dirent qu'ils n'en pouvaient plus et qu'ils avaient besoin de repos; les officiers eurent beau donner l'ordre du départ, personne n'obéit. Ceci était grave à tous les points de vue; c'était la discipline perdue et Fra Diavolo sauvé; avec l'avance qu'il avait déjà, le moindre retard lui donnait le temps de s'embarquer pour Caprée que les anglais occupaient encore; on savait que déjà des barques rasaient la côte, envoyées par le gouverneur Hudson-Lowe (celui de Sainte-Hélène), dont la sombre figure s'étonne d'avoir travaillé à une évasion.

Hugo ne transigeait pas avec l'insubordination. Généreux et clément comme on l'a vu, capable de tendresses presque féminines, il était inflexible dans son commande-

ment. En outre, sanguin et dans l'énergie de l'âge, il avait ses colères. Il alla droit aux mutins, décidé à passer son épée au travers du premier qui n'obéirait pas. En le voyant, les uns eurent peur et les autres eurent honte, et il n'eut que quelques mots à dire pour que la troupe se remît en mouvement.

Il n'avait plus assez de monde pour diviser ses forces; il prit tout avec lui et attaqua la rude montée. La pente était si roide et si glissante qu'on n'avançait un peu qu'en s'accrochant aux branches des arbustes. Une brume épaisse égarait les guides. Tout à coup la brume se leva comme un rideau et l'on eut le spectacle magnifique du golfe de Naples. Le beau est toujours si puissant sur les hommes que cette troupe harassée sentit la gaîté lui revenir. On redescendit joyeusement, mais Hugo fit taire l'admiration parce qu'on approchait d'Atella, où il espérait surprendre Fra Diavolo. En effet, une vive mousqueterie annonça qu'il y était.

Fra Diavolo échappa encore, avec une trentaine des siens seulement: ce beau pays est couvert d'arbres qui aidaient sa fuite; mais tout à coup il trouva devant lui un régiment de cavalerie légère qui éclairait la grande route de la Pouille. Pris entre ce régiment et la colonne qui le traquait, il n'avait plus d'espérance. Un moment après, l'avant-garde du régiment rencontra une vingtaine de gardes nationaux très triomphants qui traînaient et insultaient un homme à mine humiliée et dont les mains étaient attachées derrière le dos. On leur demanda qui était cet homme; ils répondirent bruyamment que c'était Fra Diavolo qu'ils avaient fait prisonnier et qu'ils conduisaient à Naples. La cavalerie voulut le leur prendre pour le conduire elle-même; mais les gardes nationaux défendirent énergi-

quement leur prise, disant qu'il y avait une prime et qu'ils ne remettraient l'homme que contre les six mille ducats. La cavalerie trouva cela juste et les laissa passer. Ils traversèrent le régiment, injuriant et frappant leur bandit. Quand ils furent hors de l'arrière-garde, ils entrèrent dans une traverse qui conduisait à la côte. Soudain les derniers rangs de l'arrière-garde reçurent dans le dos une décharge de fusils. Ils se retournèrent et virent les gardes nationaux s'enfuir en riant avec leur prisonnier qui n'avait plus les mains liées. L'arrestation était une ruse de Fra Diavolo.

La cavalerie ne pouvait le poursuivre dans un bois. Elle se contenta d'indiquer à la colonne d'infanterie, qui arrivait, la direction qu'il avait prise. Hugo le rejoignit aux environs de Castellamare, lui tua presque tous ses hommes et le blessa. Le peu d'hommes qu'il avait encore ne servant plus qu'à le dénoncer, il les congédia. Mais il était environné de toutes parts, les six mille ducats lâchaient après lui des bandes de paysans; il fut rencontré à Campana par des gardes nationaux, qui ne le prirent pas, mais qui le blessèrent encore.

C'était en octobre, les nuits étaient très froides; une nuit qu'il neigeait, exténué, saignant de ses deux blessures, n'ayant pas mangé depuis Atella, il rencontra dans la montagne une cabane de berger; il regarda par une fente et vit le berger qui se chauffait à un feu mourant. Le berger était seul; il entra et lui demanda à manger et à dormir. Le berger lui montra des pommes de terre qui cuisaient dans la cendre et une botte de paille dans un coin. Fra Diavolo déposa ses armes, mangea et s'étendit sur la paille qui lui parut un lit excellent après ses dernières nuits. Il fut réveillé subitement par deux hommes armés qui le tenaient sous leur genou et qui le fouillaient; deux autres

en faisaient autant au berger. Quand ces quatre hommes, qui étaient des brigands du Cilento, eurent vidé les poches, ils vidèrent la cabane et s'emparèrent des armes. Puis, dédaignant le berger, qui était vieux, ils emmenèrent Fra Diavolo. Le malheureux ne les suivant pas assez vite parce qu'une de ses blessures était au pied, ils le battirent; il n'osait pas se nommer, de peur de les tenter par les six mille ducats; enfin, voyant qu'il n'avançait pas et que le jour allait venir, ils le frappèrent encore et le laissèrent à demi mort dans la neige.

Il ne savait où il était. Il se releva et se traîna comme il put. Il finit par apercevoir au loin une faible lumière; il y rampa plutôt qu'il n'y alla. Bientôt il vit un groupe de maisons; c'était Baronisi. Lorsqu'il y entra, un apothicaire ouvrait sa boutique. En apercevant cet homme déchiré et sanglant et qui venait de s'appuyer à une borne pour ne pas tomber, l'apothicaire lui demanda ce qu'il faisait là, immobile dans la neige et dans la nuit. Le blessé répondit qu'il venait de la Calabre et qu'il allait à Naples, et qu'il attendait des camarades restés en arrière. L'apothicaire, qui ne lui reconnut pas l'accent calabrais, le regarda attentivement, et l'invita à venir attendre dans sa cuisine où il se réchaufferait. Il le fit asseoir devant un bon feu et alla lui chercher une bouteille d'eau-de-vie. Pendant que Fra Diavolo buvait et le remerciait, la servante de l'apothicaire entra avec des gardes nationaux qu'elle était allée chercher et qui demandèrent à l'inconnu ses papiers. Sur sa réponse qu'on les lui avait volés, ils l'arrêtèrent et le conduisirent à Salerne.

Il espérait encore qu'on ne saurait pas son nom. Ce fut un sapeur de Hugo qui le reconnut. Ce sapeur, napolitain et qui avait servi Ferdinand IV, avait vu souvent le colonel

duc de Cassano. Le hasard fit qu'il entra chez le commandant de Salerne dans le moment où l'on interrogeait le prisonnier. — Tiens, s'écria-t-il, Fra Diavolo! L'étonnement fut extrême. Fra Diavolo essaya de nier, mais le sapeur lui avait trop souvent porté les armes pour avoir un doute.

Hugo, dont la mission était terminée, dirigea sa colonne sur Naples, et alla rendre compte de l'événement au roi. Pour sa récompense d'avoir réussi, il demanda au roi de traiter Fra Diavolo en prisonnier de guerre, et de faire juger le duc de Cassano et non Michel Pezza. Mais il n'obtint pas cela du roi, ou le roi ne l'obtint pas de l'empereur; la nouvelle royauté avait trop d'intérêt à déconsidérer l'ancienne pour manquer l'occasion de faire de ses défenseurs des bandits; on condamna Michel Pezza, comme assassin, à la peine de mort.

Hugo alla le voir dans sa prison. Il n'eut pas de peine à le reconnaître, l'ayant vu de près au combat de Boiano. Fra Diavolo était petit; ce qu'il avait de plus remarquable, c'étaient ses yeux, vifs et pénétrants. Lui ne reconnut pas son adversaire; mais, lorsqu'on le lui eut nommé, il le regarda beaucoup et dit qu'avec un autre il n'aurait jamais été pris.

VI

VOYAGE EN ITALIE

L'émotion de la lutte avait empêché Hugo de sentir l'excès de la fatigue; il s'aperçut à Naples qu'il était resté trente et un jours sans se coucher et sans dormir. Il s'aperçut aussi qu'il avait été blessé à Boiano. Une fièvre violente le retint au lit, mais il avait trop bien pris Fra Diavolo pour avoir le droit d'être malade. La Pouille aussi avait ses bandes, mais ici le patriotisme n'était qu'un prétexte et c'était un vrai brigandage. Celui qui avait anéanti Fra Diavolo n'eut pas grand'peine à écraser ces misérables. La poursuite, cette fois, fut une promenade. Chemin faisant, la colonne française remarquait les paysages et les coutumes.

Le commandant fut frappé des sépulcres de San-Agata de Goti. On descendait par un escalier double à travers deux haies de morts debout, desséchés et habillés. Une longue cour souterraine continuait indéfiniment ces deux rangs de cadavres vêtus de leur mieux, où les habitants venaient voir leurs parents et leurs amis.

Un tremblement de terre, qui eut lieu à Pomarico, produisit un singulier incident. C'était la nuit. Dans les villages italiens, on dort généralement sans chemise. La colonne française vit accourir une foule de femmes et de jeunes filles nues que le tremblement de terre chassait de leurs maisons. Il faisait un superbe clair de lune. Les vélites et les lanciers polonais eurent la pudeur de leur prêter leurs manteaux.

Ce ne fut pas la seule fois que l'armée française contribua à la chasteté des italiennes. Dans la Basilicate, le monastère de Banzo défendait à ses vassaux de bâtir ; il les entassait dans des maisons attenantes au couvent; une seule de ces maisons en avait plus de sept cents, de tout âge et de tout sexe, pêle-mêle, vingt ménages dans la même chambre, toute la famille, père, mère, grands garçons et grandes filles, dans le même lit. Hugo fit un rapport au roi, qui contraignit les moines à la pudeur.

Les derniers brigands tués ou dispersés, la colonne revint. Le roi ne fut pas ingrat envers le commandant de l'expédition ; il lui donna un régiment et une province. Il le nomma colonel de Royal-Corse et gouverneur d'Avellino.

Le premier soin du gouverneur fut d'écrire à sa femme de venir le rejoindre. Il y avait plus de deux ans qu'il était séparé d'elle et de ses enfants. Maintenant que l'Italie était pacifiée, il allait pouvoir être mari et père.

La mère se mit en route à la fin d'octobre 1807. M. Victor Hugo, qui n'avait alors que cinq ans, ne se rappelle guère, de toute la France traversée, qu'une pluie battante qui, au moment du départ, cinglait les vitres de la diligence.

Le mont Cenis, pour lui, ce fut un traîneau où il monta avec sa mère, tandis qu'Abel et Eugène, plus grands, allèrent à mulet. Il fut vivement intéressé par des plaques

de corne que le traîneau avait pour vitres. Ce qu'il contempla encore dans cette montagne, ce fut un entêtement d'Eugène à qui l'on avait mis des bas de laine à cause de la neige et qui, malgré les injonctions et les menaces, s'obstinait à les défaire autant de fois qu'on les lui remettait.

Il se souvient encore de l'impression que lui firent les toits gris de Suse, et d'un dîner dans les Apennins. L'air de la montagne avait hâté l'appétit des enfants, qui ne voulurent pas attendre le relais. Mais on n'avait pas pris de provisions, et il n'y avait pas à espérer une auberge. Un chevrier qu'on rencontra offrit sa cabane, mais il n'avait chez lui qu'un aigle qu'il venait de tuer. — Mangeons l'aigle! crièrent les enfants. Le chevrier leur en fit rôtir les cuisses, qu'ils dévorèrent.

Une crue d'eau noyait les environs de Parme. La ville, qu'on voyait de loin, semblait sortir d'un lac. Les paysans des environs, craignant de mouiller leurs chaussures, les portaient à leur cou et marchaient pieds nus. Victor dit à Eugène :

— Regarde, sont-ils drôles! ils aiment mieux user leurs pieds que leurs souliers.

On avait repris les diligences. Emprisonnés dans l'intérieur, les enfants se désennuyaient en faisant, avec les brins de la paille qu'ils avaient sous les pieds, de petites croix qu'ils collaient aux vitres. En les collant, ils voyaient de distance en distance, des tronçons humains aux arbres de la route. C'étaient des bandits qu'on pendait pour intimider les autres. Les trois enfants ne se rendaient pas compte de l'objection qu'ils faisaient à la peine de mort en collant devant tous ces gibets le gibet du Christ.

Cette file de spectres préoccupait beaucoup le petit

Victor et l'effrayait. Mais sa grande peur, c'était de verser. Il eut cette inquiétude pendant tout le voyage. A chaque oscillation, au moindre caillou, il se croyait à bas. On lui disait que les voitures ne versaient jamais en Italie, mais, il ne sait plus où, une voiture qui voulut passer la diligence accrocha et versa presque sur les enfants. Un cardinal, empêtré dans la voiture, agitait à la portière des bras furieux qui firent bien rire Abel et Eugène; mais le petit Victor les gronda sévèrement.

Il fut ravi des « paillettes d'argent » de l'Adriatique. L'arrivée à Rome fut une joie pour les enfants. Le pont Saint-Ange et les statues commencèrent l'éblouissement. C'était grande fête; les rues étaient pleines d'une foule compacte qui allait baiser l'orteil de la statue de saint Pierre. Les trois frères voulurent y aller. Cette statue en costume pontifical et la tiare en tête les emplit d'admiration. Ils s'agenouillèrent et baisèrent le pouce du saint. Ils remarquèrent que ce pouce, usé par les lèvres, était devenu un petit doigt.

Naples, rayonnante au soleil et terminée par l'azur de sa mer, leur fit l'effet d'avoir une robe blanche frangée de bleu.

Mme Hugo se reposa quelques jours à Naples. Elle avait beaucoup plus souffert du voyage qu'elle n'en avait joui. Assez insensible à la nature, elle ne s'était émue tout le temps que de deux choses, l'incertitude des gîtes et la certitude des puces. Les enfants ne virent pas grand'chose de la ville, parce que leur mère, peu curieuse, restait dans sa chambre toute la journée et attendait que le soleil fût tombé pour les mener en calèche sur le bord de la mer.

Ils atteignirent enfin Avellino, où leur père, impatient et ravi, s'était mis en grand uniforme pour les recevoir.

Après les embrassements, on visita la maison. C'était un palais de marbre tout crevassé par le temps et par les tremblements de terre. Mais la chaleur du climat dispensait d'une clôture bien hermétique. On y avait toute la place désirable pour jouer, c'était tout ce qu'il fallait. Les lézardes faisaient des cachettes dans l'épaisseur des murs. Hors du palais, un ravin profond tout ombragé de noisetiers compléta le bonheur des enfants. Dès le premier jour, ils y passèrent leur vie, se laissant rouler sur la pente ou grimpant aux arbres.

Le lieu leur convenait. Et l'existence aussi ; plus d'école, liberté entière. Mais ces vacances duraient depuis quelques mois à peine, que le roi de Naples devint le roi d'Espagne. Dès son arrivée à Madrid, Joseph écrivit au gouverneur d'Avellino qu'il ne lui en voudrait pas de rester en Italie, mais qu'il lui serait reconnaissant de venir en Espagne. Le gouverneur devait tout à Joseph qui, un peu avant sa nouvelle royauté, l'avait fait encore commandeur de son ordre et maréchal de son palais ; il n'hésita pas à le suivre. Mais il était facile de prévoir que l'Espagne, pas plus que l'Italie, ne se résignerait tout d'abord au roi étranger ; il y aurait là des contradictions et des luttes auxquelles on ne pouvait pas exposer une femme et des enfants ; et puis, l'éducation des enfants ne s'accommodait pas de toutes ces allées et venues ; il fut donc décidé que les trois frères retourneraient à Paris et qu'ils y resteraient avec leur mère jusqu'à ce que l'Espagne fût assez tranquille pour eux.

Ils quittèrent tristement cette vie faite de soleil et d'indépendance et ce beau palais de marbre qui allait se changer en salle d'étude.

Quelqu'un fut plus triste que les enfants, ce fut le père. Le babil des bouches roses se tut. Le pauvre gouverneur

n'eut plus personne pour lui grimper aux genoux, pour ouvrir de grands yeux devant les broderies de son uniforme et pour enfoncer de petites mains dans ses épaulettes.

Ses enfants lui emplissaient le cœur de tendresse et de regrets. Il écrivait à sa mère qui habitait la Bourgogne :

« . . . . Abel est un enfant des plus aimables. Il est grand, poli, posé plus qu'on n'est à son âge. Ses progrès encouragent. Il est doué d'un excellent caractère, ainsi que ses deux frères.

« Eugène est celui que vous avez reçu venant au monde. Il a la plus belle figure du monde. Il est vif comme la poudre. Il a moins de disposition à l'étude, je crois, que ses frères, mais aucune mauvaise qualité.

« Victor, le plus jeune, montre une grande aptitude à étudier. Il est aussi posé que son frère aîné, et très réfléchi. Il parle peu et jamais qu'à propos. Ses réflexions m'ont plusieurs fois frappé. Il a une figure très douce.

« Tous trois sont bons enfants. Ils s'aiment beaucoup entre eux ; les deux aînés aiment extrêmement leur petit frère. Je suis triste de ne plus les avoir. Mais les moyens d'éducation manquent ici, et il faut qu'ils aillent à Paris. »

VII

LES FEUILLANTINES

Revenue à Paris pour les études de ses enfants, Mme Hugo se logea dans le quartier des études ; elle cherchait une maison du côté de l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, elle en vit une qui avait un jardin. J'ai dit qu'elle était indifférente aux grands aspects de la nature ; elle n'attachait pas d'importance aux montagnes, mais elle adorait les jardins. Donc, voyant le jardin, elle ne regarda pas la maison, et y nicha sa petite famille. Mais elle n'y fut pas plus tôt qu'elle s'aperçut qu'il y avait des arbres pour les oiseaux, mais qu'il n'y avait pas de chambres pour les enfants. Elle eut beau mettre Abel au lycée, il n'y avait pas même de place pour deux, il fallut chercher ailleurs.

Un jour elle rentra radieuse. Elle avait trouvé!

Elle parla tellement de sa trouvaille qu'il fallut la montrer. Le lendemain, dès le matin, Eugène et Victor y allèrent avec elle. C'était à quelques pas seulement ; ils entrèrent dans l'impasse des Feuillantines ; au n° 12, une grille s'ouvrit, ils traversèrent une cour, puis furent dans un

rez-de-chaussée. C'était là. Leur mère voulut leur faire admirer la salle à manger et le salon, vastes, hauts de plafond, hauts de fenêtres, pleins de lumière et de chants d'oiseaux, mais elle ne put les retenir dans la maison, ils avaient vu le jardin !

Ce n'était pas un jardin, c'était un parc, un bois, une campagne. Ils s'en emparèrent à l'instant même, courant, s'appelant, ne se voyant plus, se croyant égarés, ravis ! Ils n'avaient pas d'assez grands yeux ni d'assez grandes jambes. Ils faisaient à chaque instant des découvertes. — Sais-tu ce que j'ai trouvé? — Tu n'as rien vu ! — Par ici ! par ici ! — Il y avait une allée de marronniers qui serviraient à mettre une balançoire. Il y avait un puisard à sec qui serait admirable pour jouer à la guerre et pour donner l'assaut. Il y avait des fleurs autant qu'on en pouvait rêver, mais il y avait surtout des coins qu'on n'avait pas cultivés depuis longtemps et où poussait tout ce qui voulait, herbes, plantes, buissons, arbustes, une forêt vierge d'enfant. Il y avait tant de fruits qu'on ne ramassait pas ceux qui tombaient des branches. C'était la saison du raisin ; le propriétaire autorisa les garçons au pillage des treilles, et ils revinrent ivres.

Le propriétaire était un nommé Lalande qui avait acheté le couvent des Feuillantines quand la révolution l'avait repris aux religieuses. Il en occupait une partie et louait l'autre.

La fête recommença le jour de sortie d'Abel. Ses deux frères lui présentèrent ce paradis qu'il n'aurait, lui, qu'un jour par semaine. Mais la vraie solennité, ce fut l'emménagement. Les jours précédents avaient été employés à emballer les soldats de plomb et les canons, à empaqueter les billes et les toupies, à serrer les images dans les cartons,

à ne rien oublier, afin de n'avoir pas à revenir. Enfin on partit, on arriva, on fut chez soi dans ce lieu de délices, on y coucha, on s'y réveilla, joie immense!

Les premiers jours appartinrent aux deux frères en toute propriété. Ils n'eurent pas autre chose à faire que de prendre possession de leur nouveau monde, de faire une étude approfondie des recoins et des broussailles, d'apprendre la géographie de leur jardin. Mais ils n'étaient pas venus à Paris pour cette géographie-là ; la mère s'inquiéta bientôt de commencer leur instruction.

Ils n'avaient pas, surtout Victor, l'âge du collège; elle les envoya d'abord à une école de la rue Saint-Jacques où un brave homme et une brave femme enseignaient aux fils d'ouvriers la lecture, l'écriture et un peu d'arithmétique. Le père et la mère Larivière, comme les appelaient les écoliers, méritaient cette appellation par la paternité et la maternité de leur enseignement. Ça se passait en famille. La femme ne se gênait pas, la classe commencée, pour apporter au mari sa tasse de café au lait, pour lui prendre des mains le devoir qu'il était en train de dicter, et pour dicter à sa place pendant qu'il déjeunait.

Ce Larivière, du reste, était un homme instruit et qui eût pu être mieux que maître d'école. Il sut très bien, quand il le fallut, enseigner aux deux frères le latin et le grec. C'était un ancien prêtre de l'Oratoire. La révolution l'avait épouvanté, et il s'était vu guillotiné s'il ne se mariait pas ; il avait mieux aimé donner sa main que sa tête. Dans sa précipitation, il n'était pas allé chercher sa femme bien loin ; il avait pris la première qu'il avait trouvée auprès de lui, sa servante.

Quand on voulut apprendre à lire à Victor, il se trouva qu'il le savait. Il avait appris tout seul, rien qu'à regarder

les lettres. L'écriture alla vite, et l'orthographe aussi, et « la mère Larivière » s'est vantée souvent d'un évangile qu'elle lui avait dicté dans le premier semestre et où il n'avait fait qu'une seule faute, *bœuf* avec un *e*.

Cette école n'empêchait pas le jardin. Elle ne prenait les deux frères qu'une partie de la journée et les lâchait, matin et soir, dans les allées. L'hiver vint, moins amusant que l'été, mais qui a encore les boules de neige qu'on se jette au visage; puis le printemps revint, et les boutons-d'or, pour lesquels ils avaient une adoration respectueuse et qu'ils craignaient de froisser presque autant que les bêtes à bon Dieu. Mais ce qu'ils trouvaient encore de plus beau dans le jardin, c'était ce qui n'y était pas. C'était ce qu'y mettait leur imagination d'enfant, aussi infatigable que l'imagination de l'homme à se créer des chimères et des féeries. Que de choses il y avait pour eux dans le puisard desséché, où il n'y avait rien!

Il y avait surtout « le sourd ». L'auteur des *Misérables* s'est souvenu du sourd, « ce monstre fabuleux qui a des écailles sous le ventre et qui n'est pas un lézard, qui a des pustules sur le dos et qui n'est pas un crapaud, qui habite les trous des vieux fours à chaux et des puisards desséchés, noir, velu, visqueux, rampant, tantôt lent, tantôt rapide, qui ne crie pas, mais qui regarde, et qui est si terrible que personne ne l'a jamais vu ». A peine revenus de l'école, Victor disait à Eugène : Allons au sourd! et vite, jetant leurs cahiers, sans donner à leur mère le temps de les embrasser, ils se précipitaient, roulaient dans le puisard, écartaient les ronces, ôtaient les briques, fouillaient les trous, — Je le tiens! — Le voilà! — et étaient fort désappointés lorsqu'après une heure de recherche acharnée ils n'avaient pas trouvé cette bête qu'ils savaient ne pas exister.

Le dimanche, Abel avait congé et s'ajoutait à la joie. Mais on n'était au grand complet que lorsque Mme Foucher amenait ses enfants.

Le toast de l'hôtel de ville était en chemin de se réaliser. Après deux garçons, dont le premier n'avait pas vécu, le greffier du conseil de guerre avait eu une fille, et ce ne serait pas le mari qui lui manquerait, puisqu'au lieu d'un garçon le colonel en avait trois.

Souvent, les soirs d'été, Mme Foucher venait voir son amie aux Feuillantines. Elle amenait son fils Victor et sa fille Adèle, déjà en âge de trotter, de s'amuser et de mêler son petit tapage au vacarme des garçons.

La balançoire préméditée par Victor le jour de sa première visite était installée à la place même que son coup d'œil sûr lui avait assignée. C'était à qui en userait et en abuserait. Personne n'en abusait plus que Victor; une fois monté dessus, on ne pouvait plus l'en faire descendre; debout sur l'escarpolette, il mettait toute sa force et tout son amour-propre à la lancer le plus haut possible et il disparaissait dans le feuillage des arbres qui s'agitaient comme au vent. Quelquefois on daignait offrir la place à la petite fille, qui s'y laissait hisser, honorée et tremblante, et recommandant bien de la balancer moins haut que la dernière fois.

L'escarpolette avait une rivale; c'était une vieille brouette boiteuse. On mettait Mlle Adèle dans la brouette et on lui bandait les yeux. Puis les garçons la voituraient dans les allées et il fallait qu'elle dît où elle était, et c'était une explosion de bonheur et de rires quand elle se trompait et qu'elle était perdue dans le jardin. De temps en temps elle disait juste, mais on regardait le bandeau et l'on s'apercevait qu'elle avait triché. Alors les garçons se fâchaient,

c'était stupide, il fallait recommencer ; on serrait le mouchoir à lui noircir la peau, on la brouettait très loin, et des voix sévères lui demandaient : où es-tu ? Elle se trompait, et les rires éclataient.

Lorsque ces messieurs en avaient assez de jouer avec une petite fille, ils passaient à quelque chose de plus sérieux. Ils déracinaient les échalas du jardinier, et se dirigeaient vers la niche aux lapins. Cette niche avait trois gradins ; on tirait au sort à qui se mettrait sur le gradin supérieur ; les autres restaient en bas, et aussitôt l'assaut commençait. Mme Hugo ne tarda pas à trouver que les échalas imitaient trop bien les lances, et les deux armées se battirent à coups de poing, mais c'était bien moins amusant depuis qu'on ne pouvait plus se crever les yeux.

Mme Hugo était pleine d'exigences tyranniques. Ainsi, elle grondait lorsqu'on revenait de la guerre avec une chemise toute salie et un pantalon en lambeaux. Elle avait beau habiller ses fils de bon gros drap marron en hiver et de forte toile en été, il n'existait pas de drap ni de toile qui pût tenir contre la fureur de leurs jeux. Un jour que l'un d'eux revenait avec un accroc terrible, elle dit que, le premier qui déchirerait encore son pantalon, elle lui en ferait faire un comme aux dragons.

Le lendemain, en rentrant de l'école, les enfants rencontrèrent une troupe d'hommes à cheval qui reluisaient au soleil. Victor, qui les trouva magnifiques, demanda qui c'était.

— Des dragons, répondit la bonne.

Une heure après, Mme Hugo, qui n'entendait pas Victor courir et crier comme à son habitude, alla voir ce qu'il était devenu ; elle le découvrit blotti derrière un massif et

occupé à élargir les déchirures de son pantalon et à en faire gravement une guenille.

— Qu'est-ce que vous faites donc là ? s'écria-t-elle en colère.

L'enfant la regarda tranquillement :

— C'est pour en avoir un comme aux dragons.

VIII

L'ARRESTATION DE LAHORIE

Vers le milieu de 1809, la bande s'augmenta d'un ami. Mais celui-ci n'était pas un enfant.

Un jour, Eugène et Victor furent appelés au salon et présentés par leur mère à un homme de taille moyenne, marqué de la petite vérole, à cheveux et à favoris noirs, à physionomie bienveillante et douce, un parent, leur dit-elle.

Ce parent dîna avec eux ce jour-là. Le lendemain ils le revirent encore, et encore l'autre lendemain, et tous les jours qui suivirent.

La connaissance fut bientôt faite. En moins de vingt-quatre heures, eux et lui furent de vieux amis. Quoique ce fût un homme, c'était « un bon enfant ». Il comprenait les jeux. Et il en avait à lui qui eussent été difficiles aux autres ; il levait de terre à bras tendu Victor, pour qui il avait une affection particulière ; il le jetait en l'air très haut et il le recevait dans ses bras, à la grande terreur de la mère, mais à la grande joie de l'enfant.

Dès que les deux frères revenaient de l'école, il accourait. Il fermait le Tacite ou le Polybe qu'il lisait jusque-là en marchant dans les allées, et il leur appartenait. C'était l'heure de leur dîner; l'été, leur salle à manger était le perron du jardin; la table était la plate-forme, et les marches les chaises. Leur grand ami découpait et servait, et, quelque hâte qu'on eût d'aller jouer, on restait quelquefois bien longtemps après le dîner fini parce qu'il racontait de belles histoires. Le soir, mais cela ne les amusait pas autant que les histoires, il se faisait montrer les devoirs, les examinait, les approuvait ou les redressait. L'année suivante, quand on mit les enfants au latin, il fit expliquer Tacite à Victor, qui n'avait que huit ans.

Il ne logeait pas dans la maison, mais dans le jardin, où il s'était arrangé d'un reste de chapelle. Il y avait, au fond du jardin, derrière les massifs, une construction à demi abandonnée, séparée à l'intérieur en deux pièces, dont l'une avait encore un fragment d'autel et dont l'autre avait été une sacristie. Cette masure était maintenant le domicile des bêches, des arrosoirs et des râteaux. La sacristie, moins endommagée et moins ouverte que l'autre compartiment, avait été débarrassée des instruments de jardinage, on avait balayé, frotté et lavé, on avait apporté un lit, une table, une toilette et deux chaises, et le parent s'était trouvé à merveille.

Une chose qui étonna bientôt les enfants, c'est que, lorsqu'il leur arrivait d'aller se promener dehors ou d'aller jouer au Conseil de guerre avec leur ami Victor Foucher, leur grand ami avait toujours quelque occupation impossible à remettre. Il ne sortait jamais du jardin, et ne venait même pas dans la cour. De plus, lui si sociable et si communicatif avec eux, il n'était pas le même avec les autres.

Il ne voulait voir personne. Mme Hugo vivait fort retirée et ne recevait guère que la famille Foucher; s'il lui survenait par hasard une autre visite, au premier coup de sonnette, le parent s'esquivait et allait s'enfermer dans sa sacristie. Les enfants ne savaient comment concilier cette sauvagerie farouche avec sa camaraderie habituelle et sa facilité à tous les amusements. Lorsqu'ils lui demandaient pourquoi il fuyait ainsi toutes les visites, il répondait qu'il détestait le monde et qu'il n'aimait que les livres, les jardins et les enfants.

Ce « parent » était le général Lahorie.

Voici comment il était venu se cacher aux Feuillantines. Mme Hugo connaissait le général Bellavesne. Un jour qu'elle dînait chez lui avec le général Fririon, les deux généraux se mirent à parler de Lahorie, leur ami commun, dont la situation les inquiétait.

Lahorie avait collaboré à la conspiration de Moreau. Il en avait même été jusqu'à un certain point le premier auteur, ayant été la cause et l'objet du premier conflit entre Moreau et Bonaparte. Le père de Victor avait été témoin d'un fait qui avait commencé le mécontentement de Moreau. C'était à l'armée du Rhin. L'ordre avait été donné à toutes les divisions de prendre position sur l'Iser à jour fixe, et toutes avaient obéi, excepté celle du général Leclerc qui, voyant Freisingen trop fortement occupé, avait jugé prudent de ne pas se hasarder jusque-là. Leclerc avait envoyé son adjudant général en prévenir Moreau; mais, aux premiers mots, Lahorie, chef d'état-major de Moreau, avait interrompu l'adjudant, disant que la division avait eu tort de ne pas exécuter l'ordre donné et qu'il fallait que Freisingen fût occupé le soir même. Moreau avait approuvé Lahorie, et l'adjudant était retourné à Leclerc, qui avait

attaqué et pris Freisingen. Mais, mécontent d'avoir été blâmé tout haut, et par un simple chef d'état-major, il était venu le lendemain demander à Moreau un congé; Moreau avait refusé; mais Leclerc, qui était beau-frère du premier consul, avait eu le congé par sa femme, était allé à Paris, et y avait si bien desservi Lahorie qu'après la paix de Lunéville une seule des promotions de la campagne n'avait pas été maintenue par le premier consul, celle de Lahorie, que Moreau avait nommé général de division sur le champ de bataille de Hohenlinden. Moreau, à son retour, avait eu beau réclamer contre ce démenti à sa parole, se plaindre énergiquement au ministre de la guerre, aller au premier consul, il n'avait rien obtenu. On lui avait même rapporté qu'il était échappé au premier consul que Lahorie ne serait jamais général de division. Moreau s'était trouvé offensé personnellement, et s'était dès lors tourné contre Bonaparte. Quand la querelle avait éclaté, Lahorie s'était mis naturellement du côté de Moreau, par rancune et par reconnaissance.

Ils n'avaient pas réussi; Moreau avait quitté la France; Lahorie, condamné à mort par contumace, se cachait depuis plusieurs années, tantôt chez un ami, tantôt chez l'autre; mais la police le traquait et les retraites ne tardaient pas à être éventées; une fois il avait dû, malade et en pleine fièvre, se faire emporter sur un brancard. A force de changer de retraite, il avait épuisé tous ses amis, et dans ce moment il ne savait à qui s'adresser. Le général Fririon et le général Bellavesne avaient des maisons trop en vue. Ils se demandaient où leur ami serait en sûreté.

— Chez moi, dit Mme Hugo.

Elle avait deux raisons pour lui être hospitalière; c'était un proscrit et c'était un ami. Il avait été excellent

pour son mari à l'armée du Rhin; il était le parrain d'un de ses enfants. Elle pensa à sa maison perdue dans une impasse, et à la chapelle enfouie dans les feuillages, et elle les offrit. Les deux généraux dirent que c'était là, en effet, la meilleure cachette possible; le lendemain matin, Mme Hugo dit au propriétaire et aux domestiques qu'elle attendait le jour même un parent de province, un original, une espèce d'ours qui venait à Paris pour ne connaître personne, et le soir la sacristie était habitée.

Pendant dix-huit mois, Lahorie vécut aux Feuillantines, ignoré, invisible, tranquille; il attendait là le moment où le temps, qui efface tout, lui rendrait la liberté. Ce moment ne pouvait plus tarder beaucoup; l'empereur, au comble de la victoire et de la puissance, à la veille d'épouser une archiduchesse, avait autre chose à faire que de venger une vieille querelle du premier consul.

En effet, un matin, le général Bellavesne accourut tout triomphant. Il avait dîné la veille au ministère de la police. Après le dîner, *** l'avait pris à part, et lui avait dit :

— Vous savez où est Lahorie. Voici longtemps qu'il se cache. Je comprenais cela dans les premiers mois; il faisait bien alors de se soustraire à la justice, le gouvernement n'était pas encore solide et ne pouvait pas se laisser toucher. Mais maintenant l'empire est fort, il est maître en France et en Europe, il est épousé par les vieilles monarchies, de quoi voulez-vous que nous ayons peur? Sa majesté est heureuse et n'en veut plus à personne. Dites donc à Lahorie qu'il n'a plus rien à craindre et qu'il peut sortir librement.

Le général avait répondu qu'il ne savait nullement où était caché Lahorie, ni même s'il était caché, qu'il le croyait en Angleterre.

— Il n'est pas en Angleterre, avait repris ***. Il est à Paris. Je le sais. Et vous le savez aussi. Je ne vous demande pas où. Est-ce que je ne le saurais pas dans une heure, si je voulais? Si je vous en parle, c'est uniquement par amitié pour lui, qui doit souffrir de toute cette gêne inutile. Répétez-lui ce que je vous ai dit, et qu'il en fasse ce qu'il voudra.

Le général Bellavesne rapporta cette conversation à Mme Hugo, dont le premier mot fut que c'était un piège, et qu'il n'en fallait pas même parler à Lahorie que l'ennui de sa longue captivité rendrait trop crédule. Mais le général dit que Lahorie n'était pas un enfant pour n'être même pas consulté sur ses propres affaires, et insista pour le voir. Lorsque Lahorie eut entendu Bellavesne, il eut bien envie d'avoir confiance; mais Mme Hugo lui conseilla si énergiquement de ne pas se livrer, qu'il ajourna jusqu'à ce que son ami fût retourné au ministère de la police et lui rapportât de nouvelles assurances.

Bellavesne y retourna la semaine suivante. Seul avec ***, il cherchait un moyen de remettre la causerie sur le prisonnier, quand son interlocuteur la mit de lui-même :

— Savez-vous qui j'ai attendu toute la semaine? Lahorie. J'avais cru qu'il sortirait tout de suite, et que sa première visite serait pour moi. Je l'ai attendu tous les jours depuis notre conversation. Eh bien, il ne sort donc pas? Est-ce que vous lui avez conseillé de ne pas sortir? Êtes-vous enfants d'avoir peur! Vous vous figurez donc que l'empereur s'occupe de Lahorie! Qu'est-ce que vous voulez que Lahorie lui fasse? Moi, je m'intéresse à Lahorie, parce que nous avons été camarades; nous avons fait la guerre ensemble; vous savez, Bellavesne, on n'oublie jamais ces choses-là. Je me mets à sa place, je sens comme la vie qu'il mène doit lui peser. Ça n'est pas agréable et ça n'est pas

digne. Ce n'est pas le fait d'un soldat de jouer ainsi à cache-cache et de vivre dans un trou comme un renard. Il a besoin d'air, ce troupier! Allons, dites-lui donc qu'il n'a plus rien à craindre, et que je l'attends.

Quand le général Bellavesne eut transmis à Lahorie la nouvelle invitation de ***, Lahorie ne dit rien. Bellavesne lui demandant ce qu'il comptait faire, il répondit qu'il verrait. Mme Hugo se récria et le conjura de n'être pas assez simple pour croire à la parole d'un homme de police; il ne répondit pas.

Le lendemain matin, à l'heure du déjeuner, le domestique chargé de prévenir Lahorie alla, comme d'habitude, frapper à la porte de la sacristie. Personne ne répondant, le domestique crut qu'il était dans le jardin; mais il l'y chercha inutilement, et revint dire à Mme Hugo qu'il ne savait où le trouver. Mme Hugo, saisie d'un soupçon brusque, alla elle-même frapper à la porte; pas de réponse. Elle écouta; pas de bruit ni de mouvement. Elle entra; la chambre était vide.

Elle revint à la maison. En entrant, elle entendit un cabriolet qui s'arrêtait à la grille de la cour. Elle regarda par la fenêtre et vit Lahorie qui sautait de voiture.

Il accourut à elle tout rayonnant et lui prit les mains avec effusion.

— Faites-moi compliment, lui dit-il, je suis libre! je peux aller, venir, vivre, me voilà redevenu un homme, je suis ressuscité!

Il lui avoua qu'il n'avait pas pu y tenir, que, si douce que l'hospitalité lui eût fait sa prison, ce n'en était pas moins une prison, et qu'il était allé chez ***. Les huissiers lui avaient demandé son nom; bien entendu, il ne l'avait pas donné; alors ils avaient fait des difficultés pour

l'introduire, mais il avait insisté disant qu'il avait quelque chose d'important à communiquer. ***, en l'apercevant, lui avait sauté au cou, l'avait fait asseoir, lui avait rappelé leurs anciennes campagnes, l'avait grondé d'être resté si longtemps en cage, lui avait répété qu'il n'y avait plus le moindre danger pour lui, que le passé était oublié, qu'il pouvait se montrer partout, et, lorsqu'il s'était levé après trois grands quarts d'heure, lui avait donné une vigoureuse poignée de main en lui disant : A bientôt !

On se mit à table, et Lahorie déjeuna de grand appétit. Comme il achevait, la cuisinière entra effarée ; elle venait de voir des hommes à mine suspecte traverser la cour en se dirigeant vers la maison. Au même instant, on sonna.

Le général se leva de table et alla ouvrir la porte lui-même.

— Le général Lahorie? dit un des hommes.

— C'est moi.

— Je vous arrête.

On lui laissa à peine le temps de dire adieu à Mme Hugo; il fut entraîné et jeté en prison.

IX

NAPOLÉON ENTREVU

Personnellement, le roi Joseph n'était pas haï en Espagne, mais c'était un étranger, cela suffisait pour que les espagnols ne voulussent pas de lui. Lui-même, esprit sage et modéré, se rendant compte de l'impossibilité de surmonter la résistance, il était tout prêt à renoncer à ce trône mal solide, mais son frère ne lui permettait pas de le quitter. De sorte que l'Espagne offrait ce spectacle, probablement unique dans l'histoire, d'une nation gouvernée malgré elle par un roi malgré lui.

Déjà Napoléon, irrité de ce qu'on ne se ralliait pas assez vite à son frère, avait menacé les espagnols d'aller les gouverner lui-même : « Si tous les efforts sont inutiles et si vous ne répondez pas à ma confiance, il ne me restera qu'à placer mon frère sur un autre trône : je mettrai alors la couronne d'Espagne sur ma tête. » Cette menace avait produit un tel effet qu'aussitôt vingt-sept mille pères de famille, à Madrid seulement, avaient inscrit leur serment de fidélité sur les registres préparés pour cela. Mais cette fidélité arrachée à la peur n'avait pas retenu les espagnols

de se soulever à la première occasion ; et, lorsque le colonel Hugo arriva à Burgos, on y attendait le soir même le roi Joseph, à qui la capitulation de Baylen avait déjà repris Madrid.

Napoléon vint au secours de son frère, et deux armées françaises furent employées à châtier un peuple coupable de vouloir s'appartenir. Joseph, qui avait fait de Vittoria son quartier général, fit préparer son palais pour y recevoir l'empereur ; mais l'empereur écrivit qu'il voulait loger hors de la ville. Le roi chercha une maison convenable, il n'y en avait pas. Le jour où l'empereur arrivait, le roi, n'ayant rien trouvé à quatre heures du soir, envoya au-devant de son frère le colonel Hugo, qu'il avait fait son aide de camp, avec une lettre qu'il lui fit lire afin que, s'il ne rencontrait l'empereur qu'à la nuit tombée, il pût dire ce qu'elle contenait.

Muni de cette lettre et de quelques explications verbales, le colonel partit et rencontra, vers cinq heures et un quart, un officier général qui était tout seul et auquel il demanda où était l'empereur. Cet officier, qui était le général Bertrand, lui répondit qu'il le trouverait au coude de la route. En effet, il fut bientôt en face d'un petit groupe à cheval, sans escorte, au milieu duquel il reconnut l'empereur à sa ressemblance avec Joseph, car, bien qu'il fît la guerre depuis 1788, il ne l'avait jamais vu. Il y avait tant d'armées à cette époque et on se battait en tant d'endroits qu'on pouvait avoir vingt ans de guerre sans avoir vu l'empereur.

Le colonel remit la lettre. Mais à cinq heures et demie, c'était l'hiver, il faisait trop nuit pour la lire. Le colonel offrit d'en dire le contenu.

— Vous l'avez donc lue? demanda brusquement l'empereur.

Le colonel répondit que le roi, prévoyant l'obscurité, la lui avait fait lire.

— Vous avez donc sa confiance? Qui êtes-vous?

— L'ancien colonel de Royal-Corse.

— Que contient la lettre?

Le colonel le dit, et ajouta que le logement préparé au palais de Vittoria était absolument dans les goûts de l'empereur.

— Comment connaissez-vous mes goûts?

Le colonel répondit qu'il ne faisait que répéter les paroles du roi, et demanda si l'empereur avait une réponse à lui donner.

— Je verrai le roi ce soir.

— Votre majesté veut-elle me permettre de retourner et d'éclairer sa marche? dit le colonel, un peu gêné de cette brusquerie trop impériale.

— Allez.

Il piqua son cheval et rejoignit le général Bertrand, chemina côte à côte avec lui jusqu'à Salinas, puis le précéda et rencontra, à une lieue de Vittoria, le roi qui venait au-devant de l'empereur. Il lui fit son rapport, et continua sa route, ayant assez vu l'empereur.

Cependant, le lendemain, il voulut le voir au jour. Il se plaça dans le grand salon parmi les officiers supérieurs de la jeune garde; mais la façon brève et sèche dont l'empereur les questionnait commença à le faire repentir un peu de sa curiosité. Le colonel avait l'uniforme de Royal-Corse; cet uniforme étranger attira les yeux de l'empereur, qui ne lui parla pas, mais ce simple regard suffit pour que le colonel éprouvât le besoin de sortir du salon et fût bien aise de se sentir dehors.

X

AVILA

Napoléon arriva devant Madrid le 2 décembre 1808, l'attaqua le 3, prit le Retiro le 4, et de là domina la ville. Il fit aussitôt réunir les obusiers des parcs; le roi Joseph, ému de pitié pour les habitants, envoya le colonel Hugo à l'empereur pour le supplier d'épargner la ville; mais l'empereur ne se laissa pas toucher. Le roi y envoya le colonel quatre fois sans que l'empereur cédât, et le bombardement allait commencer, si Madrid n'avait pas ouvert ses portes.

Napoléon ordonna la formation, sous le nom de Royal-étranger, d'un régiment d'espagnols, de suisses, de wallons, auxquels il mêla, comme n'étant plus français, les français qui avaient été vaincus à Baylen. Ce régiment disparate et disgracié tentait peu les colonels. Le colonel Hugo l'accepta sur les instances de Joseph, qui, pour le remercier, le nomma majordome du palais. Mais le régiment était à peine formé que Napoléon, ayant besoin d'hommes contre l'Autriche et jugeant qu'il avait assez puni ceux de Baylen de leur malheur, les reprit pour lui et réduisit le colonel à un corps insuffisant et composé

d'éléments suspects. Les espagnols désertaient à chaque instant; dans un engagement contre huit cents volontaires d'Avila, le premier bataillon, commandé par Louis Hugo, frère du colonel, passa presque tout entier à l'ennemi dès le commencement de l'action et fit feu sur le reste. On essaya d'empêcher la désertion par la terreur. Avila ayant été occupée, les déserteurs qu'on retrouva parmi les prisonniers furent jugés par un conseil de guerre spécial, exécutés immédiatement par un détachement des compagnies auxquelles ils avaient appartenu et enterrés dans la caserne à l'endroit où la troupe défilait tous les jours.

Pour combler les vides faits par la désertion des espagnols et par la reprise des français, le colonel recrutait ce qu'il pouvait. Royal-étranger fut bientôt un pêle-mêle de tous les peuples; il y eut des hongrois, des bohémiens, des polonais, des russes, des danois, des égyptiens, et jusqu'à des anglais. Ces hommes dont les nations étaient en guerre avaient pour patriotisme d'être en rixes perpétuelles; il n'y a pas de bonne guerre sans pillage, ils s'entre-volaient donc, et les havre-sacs les mieux garnis le soir étaient sûrs d'être vides le matin. La prison, le piquet, les retenues n'y faisaient rien. Le colonel, qui, comme je l'ai dit, avait ses explosions, en vint à cet ordre du jour que tout individu convaincu d'avoir volé un de ses camarades fût jeté par la fenêtre. Les vols cessèrent pour un temps. Mais, après trois semaines, un sergent suisse fut pris en flagrant délit. Le colonel, qui n'était plus irrité, fut dans un grand embarras; la colère était partie, mais l'ordre du jour était resté. Renier la loi, c'était rétablir l'escroquerie. Le colonel commanda à deux sous-officiers robustes de suspendre le voleur hors de la fenêtre et d'attendre son ordre pour le lâcher. Le suisse fut saisi et pâlit

horriblement quand il n'eut plus sous lui que le vide et deux étages. Le colonel était dans la cour, et, après une minute, dit : — Remontez-le. Et, voyant qu'on souriait autour de lui et qu'un capitaine disait : — Et l'ordre du jour? — Eh bien, quoi? dit-il avec bonhomie; j'avais dit que le voleur serait jeté par la fenêtre, mais je n'avais pas dit que je ne serais pas là pour le recevoir.

Le matériel de Royal-étranger valait son personnel. Des fusils pris dans le rebut des arsenaux ou ramassés sur les champs de bataille et raccommodés à la hâte; aucun effet d'équipement ni d'habillement, ce qui était intolérable dans ces hautes montagnes l'hiver. Les « insurgés » étaient mieux vêtus. Le colonel s'en assura en faisant enlever un habillement complet qu'on venait d'achever pour les volontaires de Cuellar. Avec cela et quelques envois du gouvernement, il couvrit ce qu'il put de sa troupe.

C'est avec cet à peu près de régiment que le colonel eut à pacifier et à garder la province d'Avila, dont il eut le gouvernement. Il fut chargé de tout le pays, depuis l'Escurial jusqu'au Barco d'Avila, c'est-à-dire d'un rayon de trente lieues. Une si longue ligne était facile à attaquer. Les guérillas, qui commençaient à être nombreuses, surprenaient les soldats isolés et interceptaient les courriers. L'Empecinado parut dans la province, traînant des officiers et des marchands qu'il avait enlevés sur la route de Valladolid ; le colonel envoya après lui et lui reprit une partie de ses prisonniers. Une bande plus forte se jeta, au sortir de Santo-Domingo de Las Posadas, sur un convoi de troupes qu'on amenait au colonel, dispersa les recrues qui s'enfuirent en jetant leurs armes, et tua tous les officiers et sous-officiers, dont le sous-lieutenant Martin, beau-frère du colonel.

Son frère Louis, qui était à Mengamuños avec un faible détachement, y fut cerné la nuit par quinze cents hommes d'infanterie et cent cavaliers ; le matin, il sortit du village au pas de charge, délogea l'ennemi, tua le chef et reprit sa position.

Le régiment était, en outre, travaillé par les habitants, qui essayaient d'y acheter des trahisons. Au Barco d'Avila, deux sergents de carabiniers dénoncèrent leur hôte, un ancien moine d'un couvent de Salamanque, qui avait voulu les embaucher. Ce moine était si gros qu'il fallut choisir entre les mulets pour le porter. Il avoua et fut condamné à mort. Au moment d'être pendu, il dit qu'il méritait son sort pour avoir autrefois, au couvent, tué, coupé en morceaux et jeté dans les latrines une jeune fille qu'il avait violée. On le pendit à un arbre ; son poids rompit la corde, et on l'acheva d'un coup de fusil.

Il y avait six mois que le colonel était gouverneur de la province d'Avila, quand il reçut une lettre du roi le prévenant que dix mille hommes marchaient sur lui par le Puerto de Pico. Il répondit au roi que ce n'était pas dix mille hommes, mais soixante-dix mille. Il venait, en effet, d'apprendre que l'armée anglo-portugaise allait sur Madrid, et que son avant-garde, commandée par le duc d'Albuquerque, était déjà à Oropesa. Le major général des armées du roi, songeant à l'isolement d'Avila dans la montagne, envoya aussitôt au colonel l'autorisation de se replier sur Ségovie ; mais le colonel, qui savait l'importance d'Avila pour les communications avec Valladolid et Burgos, répondit qu'il aimait mieux s'y faire tuer. — Il s'y enferma et s'y maintint, et les deux armées françaises purent communiquer entre elles de Talavera à la rive gauche du Tormès. Après la retraite de Wellington, le roi

reconnut le service que lui avait rendu la fermeté du colonel par le grade de maréchal de camp, par un million de réaux (deux cent cinquante mille francs) en cédules hypothécaires, et par l'inspection générale de tous les corps formés et à former. Bientôt après, le jeune général fut fait commandeur de l'ordre royal d'Espagne.

Les affaires devinrent meilleures pour les français. Le maréchal Soult gagna la bataille d'Ocaña, le général Kellermann eut l'avantage sur le Tormès, et Ballesteros dut se retirer sous le canon de Ciudad-Rodrigo. La province d'Avila n'eut plus contre elle que les guerillas, découragées la plupart par la défaite des alliés et par les dénonciations des paysans. Plusieurs se soumirent; la lutte devint moins féroce. Jusque-là, tout « insurgé » était considéré comme bandit et, s'il était pris, fusillé; les guérillas, par représailles, fusillaient leurs prisonniers. Le gouverneur d'Avila leur avait fait offrir plusieurs fois d'épargner ses prisonniers si elles voulaient épargner les leurs. Une guérilla venait encore de répondre à son offre en fusillant deux de ses domestiques surpris à une porte d'Avila et un convalescent auquel son médecin avait ordonné une promenade. Une autre s'apprêtait à fusiller des français à Blasco Sancho; les habitants intervinrent; tous, le curé en tête, accoururent et déclarèrent qu'on ne tuerait pas de prisonniers chez eux, que le général Hugo épargnerait les espagnols si on épargnait les français, et qu'en fusillant leurs prisonniers les guérillas fusillaient leurs camarades. Le chef résistait, mais ses hommes furent frappés du raisonnement et refusèrent de tirer. Quelque temps après, un chef de partisans, appelé Garrido, ayant été pris, fut bien étonné quand, au lieu de le fusiller, on le soigna d'une blessure qu'il avait reçue. Sa troupe, qui sut comment on

l'avait traité et sa guérison, écrivit au gouverneur une lettre de remerciements, avec promesse de faire comme lui à l'avenir. Cela se répandit, les égorgements de prisonniers cessèrent dans la Vieille-Castille, et l'on s'y battit avec ce que la guerre permet d'humanité.

La manière dont le gouverneur d'Avila avait conservé et administré sa province engagea le maréchal Soult, major général des armées du roi, à lui donner deux autres provinces, ce qui lui fit un gouvernement considérable, comprenant Avila, Ségovie et Soria. Il avait à surveiller toute la rive droite du Tage jusqu'à la frontière du Portugal. Il quitta Avila, et vint établir son quartier général à Ségovie, centre de son commandement.

XI

LE MOINE CONCHA

Quelque temps auparavant, un capitaine de Royal étranger avait ramené d'une expédition sur Medina del Campo un moine qu'il avait trouvé dans un cachot de son couvent, où les religieux l'avaient jeté sous prétexte de folie furieuse, mais en réalité pour cause de résistance à leur oppression et de protestation contre leurs abus. Ce moine, qui était un jeune homme appelé Concha, avait été si reconnaissant à ses libérateurs qu'il s'était offert aux français corps et âme; sa nationalité et sa robe lui ouvraient toutes les portes espagnoles, il pouvait se faire passer pour otage de son couvent, inspirer confiance aux mécontents, avoir la confidence des mouvements, tout savoir et tout redire. Le gouverneur l'avait attaché à ses bureaux pour la correspondance espagnole avec les autorités civiles et avait attendu une occasion de l'employer plus utilement.

L'occasion était venue un peu après la bataille de Talavera. Le roi en avait envoyé une relation au gouverneur

d'Avila pour la faire passer immédiatement au maréchal Soult. Une lettre du roi insistait sur la nécessité de faire arriver la relation par tous les moyens imaginables et finissait par ces mots : « Si elle ne passe pas, je serai peut-être dans l'obligation d'abandonner une seconde fois Madrid, et je ne puis prévoir les suites d'un pareil événement. » A cet instant, le pays était coupé d'ennemis et la commission n'était pas aisée. Le gouverneur avait fait faire des copies de la relation sur papier de soie et les avait envoyées par ses espions; mais pas un n'était revenu. Personne ne voulait plus y aller, à aucun prix; le gouverneur pensa au moine, qui voulut bien. La dépêche même du maréchal Jourdan fut cousue dans la selle d'une des mules du gouverneur; on attendit la nuit, la mule fut sellée, et Concha trotta tranquillement à travers l'armée ennemie.

Il voyagea sans encombre toute la nuit et le lendemain matin. Mais il lui fallut s'arrêter à une auberge pour dîner et pour faire dîner sa mule. Pendant qu'elle était au râtelier et qu'il était à table, les gens du pays le questionnèrent sur ce qu'il avait vu en route. La foule grossit peu à peu et s'accrut d'un détachement de troupes espagnoles venu à la découverte, qui fut plus curieux que les paysans. Concha répondit de son mieux, acheva de dîner sans hâte, paya et alla reprendre sa mule à l'écurie. En la sanglant, il s'aperçut que l'endroit de la selle où avait été cachée la dépêche venait d'être décousu.

Il ne fit semblant de rien. Mais il remarqua que le détachement quittait l'auberge en même temps que lui et suivait le même chemin. Le chef lui dit que les campagnes n'étaient pas sûres pour voyager seul, qu'il pourrait rencontrer des français, et que, s'il voulait, son détachement l'escorterait un peu. Le moine eut toujours l'air de ne rien

comprendre, remercia vivement, accepta de grand cœur cette offre amicale et dit que cela se trouvait d'autant mieux qu'ils allaient au même endroit. Le chef parut étonné et répliqua qu'il allait, lui, à son général : — Et moi aussi, dit le moine. Il prit le commandant à part et lui confia un grand secret : il avait là, dans la selle de sa mule, une dépêche que les français, dont il était prisonnier, lui avaient fait promettre de porter au général en chef d'une forte armée en marche de Salamanque sur les derrières des anglo-espagnols ; il avait promis, pour avoir sa liberté, mais il n'avait pas eu un seul instant l'intention de le faire ; ce n'était pas au général français qu'il portait la dépêche, c'était au général espagnol, et, puisqu'ils y allaient eux-mêmes, il les priait de l'y conduire.

— Ma foi, c'est ce que nous faisions, dit le commandant.

Et à son tour il lui confia que sa disparition d'Avila la nuit avait étonné, qu'un habitant, resté espagnol, en avait donné avis à l'alcade de Saint-Bonaventure, et l'alcade de Saint-Bonaventure au général Cuesta, que le détachement n'était venu que pour lui, que, tandis qu'on l'amusait dans la salle de l'auberge, on interrogeait dans l'écurie la selle de sa mule, qu'on y avait trouvé la dépêche, et qu'il avait bien fait de parler, car on le prenait pour un traître et on allait le fusiller.

Le moine parut très stupéfait de voir que sa selle était décousue. Il espéra bien que, maintenant que tout était éclairci, on allait lui rendre la dépêche; on la lui rendit en effet, et, comme on approchait des avant-postes, il remercia le commandant et lui dit qu'il n'avait pas besoin d'être dirigé plus loin; mais le commandant, sans nul soupçon d'ailleurs, lui dit qu'il avait à rendre compte de sa mission, et que cela ne le dérangerait pas de le conduire

jusqu'au bout. Il fallut donc que Concha refît son récit au général Cuesta, qui le crut à moitié et qui le félicita de son patriotisme, mais qui, pour le protéger contre les coureurs français, l'envoya sous bonne escorte à la junte de Séville.

Le gouverneur d'Avila n'avait plus entendu parler de son moine, lorsqu'un soir, un bruit de cavalcade, mêlé d'une rumeur de foule et de cris d'enfants, comme lorsqu'il passe dans la rue un spectacle curieux, lui fit mettre la tête à la fenêtre. Il vit venir et s'arrêter à la porte de la maison qu'il occupait une guérilla dont le chef, en veste brodée d'or et de soie, un long sabre à la hussarde au côté, et terrible par une large paire de moustaches, était le moine Concha.

Cette barbe et cet attirail empêchèrent d'abord le gouverneur de le reconnaître; il le reconnut à la voix quand Concha, descendu de cheval, vint le saluer et lui demander un entretien particulier, ayant à lui communiquer des choses de la plus haute importance. Dès qu'ils furent seuls tous deux, le moine lui raconta ceci :

Il n'avait pas été libre de revenir plus tôt, parce que la junte l'avait retenu à Séville d'abord, puis dans l'île de Léon où elle s'était réfugiée à l'approche de l'armée impériale. Le patriotisme dont il était censé avoir fait preuve en venant livrer la dépêche, lui avait donné entrée dans toutes les intrigues et dans tous les projets contre la France. Il était alors question d'un retour de l'empereur en Espagne; un espagnol forcené avait proposé de mettre quatrevingts barils de poudre dans les rochers à pic qui bordent la route de Mondragon à Bergara, rétrécie à cet endroit par l'eau de la Deba. On pouvait le faire aisément, les guérillas, fort nombreuses sur la route de Biscaye, ne

permettant pas aux garnisons françaises d'explorer sérieusement le pays. La poudre serait envoyée par un des petits ports du littoral de l'Océan non occupés par les français. Ce plan, rédigé par Concha lui-même, qui s'était mis de l'affaire pour la connaître à fond, avait été proposé aux cortès, examiné en comité secret, approuvé, et le moine et son complice avaient été envoyés à Mondragon par deux routes différentes. Il avait, lui, traversé l'Andalousie et l'Estramadure; mais, arrivé en Vieille-Castille, au lieu de continuer, il avait tourné vers le Zapardiel et était venu tout dire à son bienfaiteur.

Il n'y avait pas un instant à perdre, on croyait l'empereur déjà en chemin; impossible de consulter le roi, alors en Andalousie; le gouverneur lui écrivit les faits, et les écrivit aussi au général Belliard, qui commandait la Nouvelle-Castille, mais il commença par envoyer à l'empereur lui-même son frère Louis, alors colonel du Royal-étranger, et le moine.

Le colonel Louis Hugo et le moine Concha arrivèrent aux Pyrénées sans avoir rencontré l'empereur; ils poussèrent, d'étape en étape, jusqu'à Paris, et, bien qu'il fût dix heures du soir, coururent sur-le-champ aux Tuileries. L'empereur, à qui le général Caffarelli, aide de camp de service, alla dire qu'ils avaient une dépêche urgente à lui remettre, ne reçut que la dépêche, et, après l'avoir lue, fit demander, en termes fort secs, pourquoi le gouverneur d'Avila se permettait d'envoyer directement à l'empereur un rapport qui n'eût dû parvenir aux Tuileries que par le roi d'Espagne. On ne lui sauvait pas la vie assez respectueusement. Louis Hugo dit les raisons de son frere, et l'aide de camp lui rapporta l'ordre d'aller le lendemain avec le moine chez le ministre de la police. Ils y allèrent,

et le moine donna tous les renseignements qu'on voulut.

Le soir, le moine était à Vincennes, et le colonel Louis Hugo était averti qu'il « pouvait » retourner immédiatement en Espagne.

Les deux frères s'expliquèrent le mauvais accueil de l'empereur et l'arrestation du moine. L'empereur voulait faire croire et voulait croire l'Espagne ralliée à sa dynastie ; le moine lui apportait à franc étrier la preuve qu'elle le haïssait jusqu'à la mort. C'est pourquoi il ne le reçut pas. Cela ne suffisait pas, il fallait l'empêcher de parler, il n'y a pas de meilleur bâillon qu'un verrou de prison, et c'est pourquoi Concha, qui avait sans doute espéré une récompense, eut Vincennes.

XII

L'ENTRÉE DE L'ONCLE

Le colonel Louis Hugo ne passa pas par Paris sans aller aux Feuillantines. Outre le plaisir de voir sa belle-sœur et ses neveux, il avait, en même temps qu'une mission du général pour l'empereur, une mission du mari pour la femme.

Il s'agissait de décider Mme Hugo à venir retrouver le général en Espagne. Après trois ans de séparation, le mari désirait ravoir sa femme et le père ses enfants. Mais il y avait une autre raison.

Le roi Joseph voulait que ceux dont il avait fait la fortune se fixassent près de lui sans arrière-pensée de retour en France, pour avoir toujours là des amis sûrs dans ce royaume mal soumis et pour démontrer aux espagnols que les français étaient absolument déterminés à rester et que la résistance était inutile. Le million de réaux donné au général Hugo, ainsi qu'à d'autres généraux et à tous les grands dignitaires, était pour acheter des domaines dans le pays. Le général Hugo n'ayant pas trouvé tout de suite de-

domaine à sa convenance, le roi l'avait fait venir et, très affectueusement, mais très tristement, lui avait reproché de garder son argent pour la France et de penser à le quitter. A quoi le général avait répondu qu'il allait dès le lendemain acheter le premier domaine venu et qu'il y ferait venir sa famille.

Il fallait donc que Mme Hugo se préparât à venir en Espagne. Elle y aurait une grande position, femme du gouverneur de trois provinces. Quant à l'éducation des enfants, la mère aurait le collège de Madrid. La seule objection était le péril de traverser un pays en insurrection, comme on disait toujours ; mais il y avait fréquemment des convois de France en Espagne. Du reste, elle pouvait ne partir qu'au printemps, ce qui lui donnerait le temps de s'apprêter et à l'Espagne le temps de se pacifier.

Pour en finir avec le million de réaux, je dirai ici que ce million, en cédules hypothécaires, ne trouva aucune terre convenable qu'on voulût échanger contre les assignats du roi Joseph. Le général Hugo les garda jusqu'à la bataille de Vittoria, où ils lui furent volés, ce qui fut la seule preuve qu'il ait eue de leur valeur. Auparavant, pour n'être pas suspect de mauvaise volonté, il avait acquis de ses propres deniers, une terre quelconque ; cette propriété, où il avait mis toutes ses ressources personnelles et toutes ses économies, fut confisquée à la restauration de Ferdinand VII, de telle sorte que ce million de réaux, qui devait enrichir la famille Hugo, la ruina.

Donc, un matin d'automne, les enfants, qui déjeunaient dans ce moment-là, virent entrer, vivement et joyeusement, avec des broderies sur tout l'habit et un grand sabre brillant qui lui traînait aux jambes, un homme grand et élégant de taille qui ressemblait à leur père et qui venait

du pays du soleil. Ce sabre brillant, l'Espagne qui s'y mêlait, la mâle bienveillance du visage, le prestige qui environnait alors tout ce qui était militaire, leur fit de cet oncle une vision éblouissante. M. Victor Hugo, racontant cette entrée de son oncle dans la salle à manger des Feuillantines, disait : — Il nous fit l'effet de l'archange saint Michel dans un rayon.

Qui sait dans quelle mesure ces impressions de l'enfant travaillent aux idées de l'homme?

On n'aurait peut-être pas l'explication complète du caractère si militant de la vie littéraire et politique de M. Victor Hugo, si l'on ne connaissait pas sa famille toute militaire, père et oncles. En disant quelques mots de son oncle Louis, ce sera encore de lui que je parlerai.

Louis Hugo avait été appelé en Espagne par son frère, qui voulait le faire profiter de son crédit, et qui y avait attiré aussi son autre frère, Francis. Leur aîné les poussa activement, et Louis était déjà colonel; mais je ne veux pas raconter sa vie, je le ferai mieux connaître en le laissant parler lui-même. Bien des années après, — il était général alors, — je lui ai entendu dire un soir un épisode de la bataille d'Eylau. Son récit frappa un des auditeurs, qui l'écrivit le soir même textuellement et qui veut bien me le donner.

XIII

LE RÉCIT DU GÉNÉRAL LOUIS HUGO

« J'étais capitaine de grenadiers au 55e. On s'était battu toute la journée. On avait pris et repris Eylau. La nuit venue, nous fîmes le bivouac auprès du cimetière. Nos camarades avaient l'habitude d'aller chercher à coucher dans les maisons, moi je couchais avec mes grenadiers ; la première botte de paille était pour moi, et mes camarades n'avaient pas encore trouvé un gîte que je dormais déjà depuis quatre heures.

Au milieu de la nuit, arriva un ordre qui prescrivait à la compagnie de se transporter dans le cimetière et de garder la position. Le colonel n'était pas là, son lieutenant n'était pas là. Je pris le commandement, et j'installai mes hommes. Tout cela sous la neige, par un froid de douze degrés.

En me réveillant, je m'aperçus que j'avais dormi sur un russe gelé. Je me dis : Tiens, c'est un russe.

A six heures le feu commença.

Le général Saint-Hilaire, commandant de la division, passa devant moi et me dit :

— Hugo, avez-vous la goutte?

— Non, mon général.

— Je la boirais bien avec vous.

— Et moi aussi, mon général.

Il faut dire que, depuis trois jours, nous n'avions rien pris. Un de mes grenadiers, un nommé Desnœuds, se tourna vers moi et me dit :

— Mon capitaine, je l'ai, moi.

— Bah! tu l'as, toi?

— Oui, mon capitaine; tenez, ouvrez mon havre-sac. J'ai gardé une poire pour la soif.

J'ouvris son havre-sac, et je trouvai une bouteille d'eau-de-vie de France qu'il avait eu la constance de garder depuis Magdebourg, sans y toucher, malgré toutes les privations que nous avions eu à subir. Je bus une bonne goutte, et, avant de remettre la bouteille dans le sac, je lui demandai s'il voulait bien en faire boire au général.

— Oui, me répondit-il, mais ils voudront tous boire de mon eau-de-vie et il n'en restera plus pour moi.

Je pris alors un gobelet d'étain qu'il portait à la monture de son sabre, je le remplis et le portai au général, qui était à quelques pas sur un petit tertre.

— Qui est-ce qui vous a donné ça? me dit-il.

— Mon général, c'est un grenadier de ma compagnie.

— Voilà vingt francs pour lui! et il me remit un louis que je portai au grenadier et qu'il refusa, me disant :

— Mon capitaine, j'ai été assez heureux pour obliger mon général, je ne veux pas d'autre récompense.

Pendant tout cela, soixante pièces tiraient à mitraille sur nous.

Un quart d'heure après, Desnœuds reçut une balle à la jambe. Il sortit de son rang, alla s'asseoir à quelques

pas de là, et, tandis que les balles pleuvaient, ôta son havre-sac, en tira de la charpie, une compresse, des bandes de toile, se pansa, remit sa guêtre, et revint à sa place. Je lui dis alors :

— Desnœuds, va-t'en, tu es blessé.

— Non, mon capitaine, la journée est belle, il faut la voir finir.

Une heure après, il fut coupé en deux par un boulet.

Ce pauvre grenadier était un brave et avait déjà fait parler de lui. C'est le même qui, à Iéna, tandis que nous étions à la poursuite d'un détachement de prussiens, s'était jeté sur leur colonel, l'avait pris à bras-le-corps, criant à ses camarades : J'ai le mien, que chacun prenne le sien!

A midi, une caisse de mitraille éclata près de moi. Je reçus une balle dans mon chapeau et un biscaïen au bras droit. Je fis un demi-tour sur moi-même, et j'entendis dire autour de moi : Voilà le capitaine qui a son compte.

— Pas encore, répondis-je.

Et je donnai une poignée de main à mon bras gauche pour m'assurer que mon bras droit était encore là. Je vis seulement un grand trou dans ma manche.

Le feu de l'ennemi dura jusqu'à six heures du soir.

Quand la nuit arriva, sur quatrevingts hommes que nous étions le matin, nous ne restions plus que quatre.

Je me retirai dans une maison où je trouvai quelques camarades blessés comme moi. Nous couchâmes dans la même chambre. Pendant mon sommeil, je sentis une main qui soulevait mon bras, et, comme le moindre mouvement me faisait horriblement souffrir, et que je craignais de remuer, je priai un de mes compagnons d'allumer une lumière pour voir ce que c'était. Nous ne vîmes que trois ou quatre soldats français endormis à nos côtés, ou feignant de dormir.

Le lendemain, nous nous aperçûmes que nous avions été complétement dévalisés par eux. Les coquins m'avaient pris dans ma poche vingt-deux louis, mes éperons qui étaient d'argent, et m'auraient volé ma montre s'ils avaient pu soulever mon bras posé sur ma poitrine.

Le lendemain je fis chercher par la ville un chirurgien pour me panser. On m'en amena un qui me dit :

— Avez-vous de l'argent?

— Je n'ai pas le sou.

— Avez-vous de l'eau-de-vie ?

— Je n'ai rien pour en acheter.

Le chirurgien me laissa là. Je me fis conduire chez le bourgmestre, un excellent homme qui m'accueillit fort bien. Il me dit qu'il avait déjà trois blessés chez lui, qu'il n'avait plus de place, que sa femme venait d'accoucher, que cependant il ferait tout son possible pour me loger.

En effet, il fit mettre un paravent dans l'appartement de sa femme, et m'y fit faire un lit. Il me demanda si j'avais été pansé, je lui répondis que non. Sur ces entrefaites, on vint me dire que mon domestique me demandait. Je le fis monter.

— As-tu de l'argent? lui dis-je.

— Non, mon capitaine.

— Eh bien! nous voilà jolis garçons! y a-t-il ici quelqu'un de la compagnie?

— Non, mon capitaine, il n'y a que la Dechèvre qui est en bas.

— Fais-la monter.

Cette Dechèvre était la vivandière du régiment. Elle entra.

— As-tu de l'eau-de-vie? lui dis-je.

— Oui, mon capitaine, et à votre service.

— C'est, ajoutai-je, que je ne pourrai pas te payer; je n'ai pas d'argent.

— Capitaine, qu'est-ce que cela fait? J'en ai pour vous, moi. Tenez, dit-elle, en tirant un bas de sa poche, voilà cinq cents francs.

— Je ne puis, lui dis-je, te faire un billet; j'ai le bras cassé.

— N'est-ce que cela, mon capitaine? j'ai confiance en vous, vous me le rendrez quand vous pourrez.

Je me fis conduire dans la chambre voisine où se trouvaient trois officiers français et je leur dis :

— Messieurs, si quelqu'un de vous retourne au régiment, je le prie de dire au colonel que la Dechèvre m'a prêté vingt-cinq louis; qu'il veuille bien en tenir compte.

Je dis à la Dechèvre qui m'avait suivi : — Puisque tu as de l'eau-de-vie, laisse-m'en deux cruches.

Le chirurgien, appelé par le bourgmestre, arriva. Je m'assis près d'une table et lui livrai mon bras droit. Pendant qu'il me travaillait, je buvais la goutte de la main gauche avec mon hôte.

Au milieu de l'opération, le chirurgien me dit :

— Je ne puis continuer, mon bistouri ne coupe plus.

— Tenez, lui dis-je, vous trouverez un canif à quatre lames dans ma valise, prenez-le.

Il me retira du bras, au moyen d'une large incision, le biscaïen, un morceau de mon habit, de ma chemise et de mon gilet de laine. Quand il m'eut pansé, je me remis au lit. Le bourgmestre m'avait pris en affection; la fermeté que j'avais montrée pendant l'opération l'avait prévenu pour moi, et dès lors il ne me laissa plus manquer de rien. Il me fit faire un beau cercueil, peint en noir, avec des os de

mort aux quatre coins, et une tête de mort au sommet, peinte en blanc.

C'est l'habitude dans ce pays-là et dans une partie de l'Allemagne, quand on a dans une maison une personne gravement malade, de faire faire son cercueil. Cela passe pour porter bonheur. Je montrai le mien à mes camarades, je leur dis en riant : Voilà ma baraque.

Et je leur entendis murmurer : — Pauvre garçon, il ne croit pas dire si vrai!

J'étais chez le bourgmestre depuis huit jours, quand on annonça l'arrivée du prince Murat. C'est mon hôte qui devait le recevoir. Pour cela, il était forcé de me renvoyer. Il me garda pourtant et me dit que, pour rien au monde, il ne me laisserait partir dans cet état.

Murat arriva et demanda s'il y avait des blessés dans la maison.

On lui dit qu'il y avait là le capitaine du 55e grenadiers qui avait reçu un biscaïen dans le bras.

Murat m'envoya son chirurgien et tous les jours une bouteille de vin de Bordeaux et un poulet.

Bientôt on annonça l'arrivée de l'empereur. Mon hôte me confia qu'il avait l'intention de le prier d'être le parrain de sa fille (le nouvel enfant était une fille) et me demanda ce que j'en pensais.

— Faites, lui dis-je, l'empereur aime ces choses-là.

Le bourgmestre fit faire la demande et l'empereur répondit qu'il n'avait pas le temps, mais que Murat le remplacerait et tiendrait l'enfant sur les fonts de baptême; qu'il se chargerait d'ailleurs de l'éducation et de la dot de la jeune fille, si jamais elle venait en France; que, si le père lui-même, par suite des hasards de la guerre, était forcé d'y chercher un refuge, il songerait à lui; qu'il

entendait récompenser ainsi les services rendus aux soldats français.

Murat fut le parrain de l'enfant, la cérémonie se fit dans la chambre où je couchais, Murat était assis au pied de mon lit, et me dit :

— Capitaine, nous nous souviendrons de celle-là !

Je n'ai pas revu Murat depuis.

L'armée quitta la ville. Je voulus la suivre, malgré toutes les instances de mon hôte qui ne voulait plus se séparer de moi. L'empereur sut mon désir et m'envoya une de ses voitures. Pendant qu'on me descendait, d'autres blessés arrivèrent et montèrent dedans. Quand j'arrivai, il n'y avait plus de voiture. On me mit dans un fourgon avec trois autres blessés, dont un avait la cuisse coupée et un autre la poitrine trouée d'une balle. En me quittant, mon hôte me donna un oreiller pour reposer mon bras. Nous suivîmes ainsi l'armée. Nous restâmes trois jours sans soins, sans pain.

Pendant la route, deux de mes compagnons blessés moururent. L'un avait une bouteille d'eau-de-vie, il me dit :

— Vous croyez que je m'en vais ?

— Ma foi, oui, mon garçon, je le crois.

— Je vais boire encore un coup, alors !

Et il mourut.

Le troisième jour, nous rencontrâmes des grenadiers. Je les suppliai par les fentes du fourgon d'avoir pitié de pauvres blessés. Ils m'entendirent, soulevèrent le couvercle de la voiture, nous tirèrent de là et nous portèrent dans une maison d'où nous vîmes défiler toute l'armée.

Déjà nous regrettions de la voir partir sans nous, lorsque nous reconnûmes, dans les rangs, nos domestiques avec nos chevaux. Nous les appelâmes. Ils accoururent et nous

montâmes à cheval. Nous fîmes ainsi quatrevingt-six lieues. Arrivés dans une ville dont le nom ne me revient pas, je fus conduit dans un hôpital de la garnison.

On visita ma blessure, la gangrène s'y était déjà mise. On n'osa pas me dire ce qu'il en était et qu'il allait falloir me couper le bras. Personne ne consentit à se charger de l'opération, car il fallait m'amputer à l'articulation du bras. Je fis venir un chirurgien qui me dit de me procurer une seringue et du quinquina et d'en injecter ma blessure. Je me fis faire une seringue de bois par un tourneur de la ville.

Un de mes soldats m'apporta cinq cents francs, fruit d'une collecte faite pour moi. Je pus donc acheter tout le quinquina qu'il me fallut. A force d'injections, je parvins à faire disparaître la gangrène.

Je me souviens encore que le soldat qui me soignait me disait toujours : Mon capitaine, nous nous en tirerons.

Du reste, je ne perdis pas un seul instant courage, le plus cruel était passé, je pris du repos et me rétablis entièrement. »

XIV

SÉGOVIE

Le lendemain de l'entrée de leur oncle, Eugène et Victor trouvèrent sur la table de leur chambre des livres neufs. Leur mère leur dit :

— Voici un dictionnaire espagnol et une grammaire. Vous allez vous y mettre dès aujourd'hui. Il faut que vous sachiez l'espagnol dans trois mois.

Ils le parlaient après six semaines et n'hésitaient plus que sur la prononciation.

Au commencement de 1811, on s'occupa sérieusement du départ. Abel fut retiré du lycée, et les malles descendirent du grenier.

Pendant que la mère et les fils s'apprêtaient à quitter Paris, le père s'installait à Ségovie. Les guérillas, malmenées dans la province d'Avila, s'étaient rejetées sur la province de Ségovie, et leurs coups de main y étaient si fréquents et si hardis qu'à Ségovie même les militaires n'osaient pas sortir seuls, le jour, de la ville, et, la nuit, de leurs maisons. Un cavalier ne serait pas allé faire boire

son cheval dans l'Eresma ; les chevau-légers n'y allaient qu'en corps et en armes.

Le gouverneur commença par fermer la place et par assurer les communications de ville à ville en postant des réserves prêtes à soutenir les escortes. Une guérilla, qui croyait surprendre une troupe de chevau-légers, fut culbutée par une réserve qui lui tua cent hommes. Une autre fut écrasée, et son chef, Pinilla, fait prisonnier.

Le général Hugo tâchait de concilier cette énergie de la défense avec la modération du gouvernement. Il réduisait les impôts au strict nécessaire. Mais il n'était pas toujours le maître, ni le roi non plus, comme le lui apprit un incident qui montrera comment Napoléon entendait la royauté de ses frères.

La province d'Avila venait de payer ses contributions; le colonel Maurin, qui la commandait sous les ordres du général, le prévint que le maréchal Ney lui faisait dire d'avoir à lever pour lui six millions de réaux et je ne sais plus quelle énorme quantité de grains. Le colonel n'avait pas osé résister à un maréchal de France. Il avait commencé la levée ; mais, avant de la livrer, il consultait le gouverneur. Le général Hugo, étonné qu'un autre commandât chez lui, répondit au colonel de livrer le grain, dont l'armée française pouvait avoir besoin à l'instant même, mais de refuser l'argent. Il écrivit au maréchal une lettre respectueusement ferme qu'il lui fit porter par une députation d'Avila, et qui obtint cette réponse que, s'il n'obéissait pas immédiatement, on irait le mettre à la raison avec trente mille hommes. Le gouverneur obéit d'autant moins, et envoya demander au roi ce que cela signifiait; le roi dit qu'il n'en savait rien, et donna d'abord tort au maréchal Ney. Mais le maréchal Ney montra à l'aide du camp du

roi un ordre exprès de l'empereur qui lui avait donné la province d'Avila sans même en avertir le roi d'Espagne. Il fallut bien alors que le général et le roi obéissent au maréchal.

Les guérillas, de jour en jour, renoncèrent à la province de Ségovie, comme elles avaient renoncé à la province d'Avila; le gouverneur n'eut bientôt plus assez à faire pour l'activité de sa nature. Le hasard voulut que son prédécesseur à Ségovie, le comte de Tilly, qui avait eu Burgos et qui n'avait pu s'y faire reconnaître, revînt à Ségovie, désappointé et regrettant d'en être parti. Le général Hugo lui proposa de la lui rendre. Le comte fut fort touché de la proposition, mais il fallait l'agrément du roi; le général offrit d'aller le demander ensemble. Justement le roi venait de lui écrire qu'il désirait le voir. Ils allèrent à Madrid, où le général trouva le roi affectueux pour lui comme d'habitude. Par une singulière coïncidence, quand il dit au roi qu'il venait le prier de lui reprendre Ségovie, le roi lui dit que c'était pour la lui redemander qu'il l'avait fait venir. Il avait à l'employer plus sérieusement.

La province de Guadalaxara était en proie à la grande guérilla, celle de l'Empecinado, contre laquelle s'étaient brisées jusqu'alors toutes les colonnes françaises. Le roi pria le général de changer le gouvernement de Ségovie contre le gouvernement de Guadalaxara, n'ayant confiance pour détruire l'Empecinado qu'en celui qui avait détruit Fra Diavolo.

Le général accepta avec empressement cet échange de provinces qui lui était une occasion de servir plus efficacement son drapeau. Le roi le remercia et, après dîner, lui dit que, si son million de réaux ne lui suffisait pas, il lui en donnerait un autre. Le général ramena le comte de

Tilly à Ségovie, l'y réinstalla, et, deux jours après, partit pour Guadalaxara, reconduit par la reconnaissance de son successeur et par les regrets de la population. Il emmenait avec lui les chevau-légers westphaliens, le 1er régiment de la brigade irlandaise, le Royal-étranger et une batterie de campagne. Le 1er de ligne et le 1er de chasseurs à cheval devaient le suivre prochainement.

XV

L'EMPECINADO

Je n'entrerai pas dans le détail de cette guerre de montagnes qui fut la répétition de celle que le général avait déjà faite dans l'Apennin. Le système de l'Empecinado était le même que celui de Fra Diavolo; escarmouches perpétuelles et disparition subite. Au moment où on allait l'écraser, il disparaissait brusquement pour reparaître tout à coup.

Mais il y avait entre les deux guerres une différence essentielle; en Italie, les habitants étaient contre les bandes, au lieu qu'en Espagne ils étaient pour elles.

C'était l'Espagne elle-même qui se levait et qui ne voulait pas de la domination française. Elle se défendait homme à homme et pied à pied. Impossible de savoir par où l'Empecinado avait pu s'échapper; les paysans donnaient de faux renseignements, quand ils n'avaient pas eu le temps de s'enfuir à l'approche des français; le plus souvent, les villages étaient vides, et l'on marchait quelquefois huit jours sans rencontrer personne. Avant de s'enfuir, ils avaient

détruit tout ce qu'ils n'avaient pu emporter. Ni pain ni viande; le biscuit consommé, les troupes mouraient de faim.

Ce qui ajoutait à l'acharnement de la lutte, c'est qu'elle était toute populaire. La noblesse avait été peu héroïque, elle avait commencé par accepter le roi Joseph; le prince de Castel-Franco, les ducs de l'Infantado, de Frias, del Parque, d'Hijar et d'Ossuna, les marquis d'Horizas et de Santa-Cruz, les comtes de Fernan-Nuñez, d'Orgas, de Santa-Colonna, etc., lui avaient juré fidélité à Bayonne, et avaient attendu pour redevenir espagnols que les paysans leur donnassent l'exemple. Ferdinand lui-même n'avait pas été très « ferdinandiste » et avait eu la lâcheté de signer sa renonciation au trône. Parmi ces vaillants chefs de guérillas qui ont disputé le sol natal à la conquête et qui ont fini par le lui arracher, on ne trouve pas un nom noble. On ne trouve même guère de noms, car ces braves gens ne se battaient même pas pour la gloire et ils s'inquiétaient peu d'être connus. A part Mina, citoyen pauvre d'une des petites bourgades de la Navarre, et Morillo, ancien sergent d'artillerie, les plus fameux n'avaient que des surnoms, *el Empecinado* (l'empoissé), *el Pastor* (le berger), *el Cura* (le curé), *el Medico* (le médecin), *el Abuelo* (le grand'père), *el Manco* (le manchot), *Chaleco* (gilet), *Calzones* (culottes), etc.

Ceux-là ne se révoltaient pas pour des places ou des dignités qu'ils perdaient en perdant Ferdinand VII; on ne pouvait pas les rallier, comme les ducs et les comtes, en leur maintenant leurs fonctions et en leur en promettant de nouvelles. Ils ne voulaient rien pour eux, que leur pays. Aucune promesse ne les ébranlait, ni aucune défaite. Battu à Sotoca et dépossédé à Siguenza, l'Empecinado envoya au général une sommation d'évacuer la place.

Un côté curieux de la lettre de l'Empecinado, c'est que,

reconnaissant la bravoure et les qualités personnelles du gouverneur de Guadalaxara, elle l'invitait à changer de drapeau et à venir combattre pour l'indépendance de l'Espagne, disant qu'il serait plus digne d'un soldat comme lui de servir la liberté d'un peuple que l'ambition d'un tyran. Dans le même moment, la junte suprême adressait une proclamation aux français contre la tyrannie de Napoléon dont elle les pressait de secouer le joug et de déserter l'armée.

Le despotisme de Napoléon était un des grands arguments de la résistance. Quand même les espagnols n'auraient pas tenu à rester espagnols, ils étaient peu tentés de se faire français en voyant de quel poids le gouvernement impérial pesait sur la France, et ils représentaient à la fois l'indépendance et la liberté.

C'est un singulier hasard de la destinée du général Hugo que d'avoir été l'adversaire des deux plus acharnés défenseurs de leur nationalité en Italie et en Espagne. Il était trop intelligent pour ne pas sentir vaguement que Fra Diavolo et l'Empecinado avaient le droit avec eux. Il s'en est mieux rendu compte plus tard, quand l'âge et le sang-froid l'ont laissé réfléchir à ces violences passées. Dans les *Mémoires* qu'il a publiés, il parle avec admiration de ces paysans qui, pour affamer leurs conquérants, sacrifiaient tout et s'en allaient dans la montagne, vieillards, femmes, enfants, l'hiver, sans pain. Il proclame « sublime » le dévouement de cette junte de la Nouvelle-Castille qu'il relançait de village en village et qui, traquée, menacée, atteinte, ayant pour chef-lieu de son administration quelque chapelle écroulée, quelque masure dans les broussailles ou quelque trou de rocher, décrétait l'indépendance de l'Espagne.

Mais alors il ne voyait que son drapeau. C'est la terrible puissance de l'esprit militaire de mettre l'honneur, la conscience, le devoir, le vrai, dans les plis de ce morceau d'étoffe qui va où le pousse le caprice d'un maître irresponsable. Le soldat le regarde et le suit, n'importe où, dans la guerre injuste et dans la guerre civile, contre l'indépendance au dehors et contre la liberté au dedans. Il faut dire qu'en 1810 le principe des nationalités ne s'était pas encore affirmé avec l'évidence que les événements lui ont donnée de nos jours, et qu'ensuite ces invasions de la France en Europe avaient cette circonstance atténuante qu'elle-même avait été envahie par l'Europe. Tous ces fils de la révolution, qui avaient vu les étrangers venir chez eux pour les empêcher d'user de leur droit de se gouverner à leur guise, croyaient user de légitimes représailles en allant chez les étrangers et en ne respectant pas le droit des autres; d'autant plus que les autres étaient venus pour les rejeter dans le passé, au lieu qu'eux ils apportaient les idées nouvelles et, malgré l'empire, étaient toujours la révolution. Mais on n'inculque pas la liberté par l'oppression, et c'est un mauvais moyen de faire accepter le progrès que de le faire haïr. Il y a toujours des Pyrénées! Et il y en aura tant que la conquête brutale des soldats n'aura pas fait place à la conquête pacifique des idées.

Le général Hugo refit donc sans scrupule cette guerre de buissons et de ravins dont il avait une longue habitude, l'ayant déjà faite en Italie et en Vendée. Outre les troupes qui l'avaient accompagné et celles qui l'avaient suivi, il avait trouvé à Guadalaxara le 75e de ligne et un fort détachement du 64e. Ce n'était pas trop dans un pays où l'ennemi c'était tout le monde. Même les villes occupées par les français étaient administrées par la junte à laquelle

elles envoyaient secrètement de l'argent et des hommes. Toute la province de Guadalaxara payait l'impôt deux fois, une fois au gouverneur et l'autre à l'Empecinado.

Quand on avait battu l'Empecinado, on n'avait rien fait. Ses bandes s'éparpillaient de tous côtés dans des taillis où on ne les retrouvait plus. Inutile d'interroger les rares paysans qu'on rencontrait, ils n'avaient jamais rien vu. On n'avait qu'une ressource, c'était de les tromper. La cocarde des troupes du roi Joseph était rouge comme celle des troupes de la junte; la broderie des officiers français qui servaient en Espagne était celle des officiers espagnols; les étoiles françaises auraient pu seules les faire reconnaître; mais, en campagne, les épaulettes sont presque toujours à moitié cachées par le surtout; l'accent même ne pouvait pas être un avertissement, parce que l'armée espagnole renfermait un grand nombre de régiments étrangers, suisses, wallons, etc. Il était donc facile à un officier français de se faire prendre pour un officier de la junte. Ainsi, un jour, le général Hugo se donna pour le général Villacampa à un berger qui alors le renseigna sur un campement de l'Empecinado. Mais on avait beau se hâter pour le surprendre, on arrivait, à jeun, après une marche forcée au soleil ou sous la pluie, à un ennemi frais, repu, retranché dans des rochers, posté sur une crête inaccessible, et prévenu par les gens du pays, qu'il n'avait pas besoin de tromper pour cela.

J'ai dit que les villes occupées par les français payaient deux contributions; il est vrai qu'elles faisaient ce qu'elles pouvaient pour n'en payer qu'une, celle de la junte. Le soir du jour où il prit possession de Siguenza, le général Hugo demanda aux chanoines ce qu'était devenue l'argenterie de la cathédrale; il va sans dire qu'ils l'ignoraient.

— Eh bien, dit le général, je vais vous l'apprendre. — Il les conduisit à la cathédrale, avec le sous-préfet, les autorités civiles, les officiers supérieurs de sa colonne et de la garnison, et des maçons armés de pioches auxquels il désigna un mur en pierres de taille. Ce mur abattu démasqua un escalier tournant d'où quelques coups de pioche firent tomber en quantité des coffres remplis de calices, de croix, de ciboires et de toutes sortes d'objets de prix. Les chanoines avaient fait faire cette cachette pour soustraire leur trésor à la loi qui avait ordonné l'envoi de toute l'argenterie du royaume à la Monnaie de Madrid. Le général l'avait su par le hasard d'un morceau de papier que le trésorier du chapitre avait perdu en s'enfuyant précipitamment.

Le général parvint cependant à établir dans la province un gouvernement régulier et une sécurité relative. Il eut l'avantage sur l'Empecinado, invaincu jusque-là, en plusieurs rencontres, notamment à Cifuentes, et le maltraita tellement que le partisan devint suspect à la junte et fut presque accusé de trahison. Le roi Joseph, ravi des succès de son général, vint le voir à Guadalaxara et lui demanda ce qu'il désirait. Le général nomma quelques officiers qui avaient mérité d'être décorés.

— Soit, dit le roi. Mais après?

— Oh! dit le général, il y en a bien d'autres qui se sont bravement conduits, mais je ne pourrais pas dire leurs noms maintenant.

— Eh bien, dit le roi, vous saurez leurs noms pour demain, et, comme je serai parti, je vais vous laisser quinze brevets en blanc. Mais après?

— Après? Ma foi, sire, je ne vois plus personne.

— Et vous?

— Oh! moi, votre majesté m'a comblé. Que pourrait-elle ajouter à ce que j'ai déjà?

— Un titre. Voulez-vous être marquis?

Le général se mit à rire.

— Sire, dit-il, il n'y a plus de marquis depuis Molière.

— En France, répondit le roi; mais il y en a toujours en Espagne. Eh bien, si vous ne voulez pas être marquis, soyez comte. Choisissez d'être comte de Cifuentes ou de Siguenza.

Le nom de Molière mit la conversation sur la littérature, et le roi causa longtemps des écrivains espagnols, qu'il avait étudiés. Il avait fait lui-même un peu de littérature et avait écrit dans sa jeunesse un petit roman intitulé : *Moïna.*

A cet instant (fin de 1810), Joseph se croyait consolidé. Toutes les puissances avaient leurs ambassadeurs à Madrid; les anglais s'étaient retirés de Cadix après la capitulation d'Almeida, et les espagnols n'avaient plus qu'eux-mêmes; mais c'était assez. La proclamation de Ferdinand VII par les cortès réunies dans l'île de Léon rendit tant de confiance aux guérillas que des cavaliers de l'Empecinado osèrent s'avancer jusque sur la promenade de Guadalaxara. Il fallut occuper et fortifier le pont d'Auñon sur lequel l'Empecinado, maître des environs de Cuença, passait le Tage dans ses incursions et dans ses fuites. Le général fit jeter les fondements d'un blockhaus sur la rive droite du Tage et disposer les garde-fous du pont de manière à couvrir les hommes qui le défendaient. Pendant ce travail, il lui arriva une chose bizarre.

L'ouvrage, se faisant par corvée, allait lentement. Les paysans qui servaient de maçons s'empressaient peu de bâtir un obstacle aux guérillas. Le général dut aller à

Brihuega pour les affaires de son gouvernement et de son inspection générale et laisser le commandement d'Auñon à son frère Louis. Il était donc à Brihuega, et, un matin, le jour à peine levé, il écrivait dans son cabinet, quand il lui sembla entendre une mousqueterie assez vive. Il sortit et alla demander aux postes voisins de son logement s'ils avaient entendu quelque chose; tous répondirent que non. Il se dit qu'il s'était trompé, rentra dans son cabinet et se remit à son écriture. Presque aussitôt le bruit recommença plus vif et plus distinct. Cela venait d'Auñon. Le général redescendit et dit au poste que cette fois ils avaient dû entendre. Même réponse négative. Le major Shelly, de Royal-Irlandais, et quelques officiers de son régiment qu'on alla chercher, n'avaient rien entendu non plus. Un aide de camp courut sur le plateau questionner la garde du fort; le bruit n'avait été entendu par personne.

N'importe, le général, inquiet pour son frère, dit qu'on montât à cheval, et partit au galop. On n'était pas à mi-chemin qu'une forte canonnade vint donner raison aux oreilles du général. Il n'y aurait de Brihuega à Auñon que six lieues et demie en ligne droite; mais la distance se quadruple par les détours, par les montées et les difficultés des sentiers; lorsque le général arriva, la redoute du pont, non achevée, et attaquée à la fois par le général Villacampa et par l'Empecinado, avait été prise, les retranchements d'Auñon avaient été forcés, les rues du village et les champs autour étaient couverts de morts, le colonel Louis Hugo était blessé, le reste de la petite garnison allait être écrasé. Les chevau-légers changèrent la face des choses, le village fut gardé, le pont repris et l'ennemi repoussé et poursuivi.

En cherchant à s'expliquer comment il avait pu entendre seul à Brihuega la mousqueterie d'Auñon, le général

pensa que cela devait tenir aux accidents des montagnes qui divisent les courants du vent, ou à un écho placé précisément à la hauteur de son cabinet, qui était à mi-côte. Une autre singularité du fait, c'est que le général Blondeau qui était plus près d'Auñon que lui, n'avait rien entendu. Quelle que fût l'explication, ce n'en était pas moins une chose extraordinaire que cet écho qui n'avait prévenu que lui du danger de son frère.

Une autre chose qui frappa le général, c'est le roi d'un village; car il n'y a pas eu que le roi d'Yvetot. Ce roi, dont le royaume était dans les collines boisées qui dominent Torrelaguna et qui était héréditaire par ordre de primogéniture, était charbonnier. Ce roi portait lui-même ses fagots au marché de Torrelaguna. Son peuple se composait entièrement de charbonniers et de bûcherons. A un certain moment, sous Charles III d'Espagne, le roi des charbonniers avait éprouvé cette satiété que donne l'excès du pouvoir, et la fatigue du poids de l'empire; il avait fait comme Charles-Quint et s'était démis de sa royauté en faveur de son allié le roi d'Espagne. Le traité de cession avait été fait devant notaire. Mais le patriotisme du village n'avait pas reconnu Joseph, et, en l'absence du roi d'Espagne, l'héritier légitime du Charles-Quint des charbonniers avait repris son autorité.

Cependant les alertes continuelles et la nécessité de combattre sur tous les points faisaient au général une rude vie dont sa santé finit par se ressentir. Une de ses blessures, mal soignée, jeta des esquilles et le fit beaucoup souffrir. Les médecins lui ordonnèrent le repos sous peine de la vie et il fut obligé de demander un remplaçant; on le lui fit attendre le plus qu'on put; enfin on lui envoya un de ses camarades, le général Guye, marquis de Rio-Milano, et il

vint se refaire à Madrid. Mais on ne l'y laissa pas longtemps oisif. Le lendemain de son arrivée, le maréchal Jourdan le voulut pour chef de son état-major, et presque aussitôt lui donna le commandement de Madrid, ce qui, avec son inspection générale qu'il avait conservée, lui composa un loisir assez bien occupé.

XVI

UNE IDYLLE A BAYONNE

J'ai dit qu'au commencement de 1811 Mme Hugo et ses enfants s'étaient mis à préparer leur voyage en Espagne. Dès lors les trois frères ne pensèrent plus qu'au départ et en attendirent le jour avec impatience. Le jardin perdit beaucoup de son charme; la balançoire fut décrochée; la brouette rentra sous le hangar pour n'en plus sortir; ce n'était plus de cette voiture-là qu'il était question maintenant, mais des diligences sérieuses, des relais et des postillons. La maison était dans un beau désordre; ils étaient sans cesse à ouvrir les tiroirs et les armoires et à mettre tout sens dessus dessous pour voir s'ils n'oubliaient rien, et ils rapportaient à chaque instant des coins poudreux du grenier un tas d'objets indispensables, parfaitement inutiles.

Dans les premiers jours du printemps, Mme Hugo fut prévenue qu'un convoi allait partir, et qu'elle devait le prendre à Bayonne. Elle s'inquiéta aussitôt de louer une voiture. On lui proposa une diligence. Les diligences

d'alors n'avaient pour les voyageurs qu'un compartiment clos, l'intérieur; la rotonde était pour les bagages; le coupé n'était qu'une sorte de cabriolet étroit où l'on tenait deux et qui laissait entrer le vent et la pluie. L'intérieur avait six places; c'était justement ce qu'il fallait à Mme Hugo qui, avec ses trois fils, emmenait une femme de chambre et un domestique. Le cabriolet lui servirait pour les paquets qui ne tiendraient pas dans la rotonde.

Je trouve dans son carnet de voyage la note suivante qui dit le prix de cette voiture :

« Les messieurs Ternaux m'ont donné à Paris une lettre de change de douze mille francs sur les messieurs Chéraux de Bayonne pour payer mes frais de voyage d'Espagne où je vais rejoindre mon mari. J'ai avec moi trois enfants et deux domestiques. Me voici à Bayonne; je n'ai pas encore le relevé de ma dépense d'auberge; mais je viens de donner neuf cents francs au voiturier qui m'a conduite ici pour la location de sa voiture. »

Mme Hugo avait défendu ses malles autant qu'elle avait pu contre les choses « indispensables » dont les enfants avaient essayé de les bourrer; mais la plupart reparurent, sortant je ne sais d'où, dès qu'on fut casé dans la diligence, et tendirent jusqu'à les crever les poches des portières.

Au premier relais, Eugène et Victor descendirent. Voyant le cabriolet, ils réfléchirent qu'ils y seraient bien mieux que dans l'intérieur pour jouir de la campagne, des chevaux, du postillon et des coups de fouet. Ils demandèrent à y monter et promirent de ne pas gêner les paquets. On en ôta ce qu'on put ajouter à la rotonde, et les deux enfants furent libres d'ouvrir leurs plus grands yeux jusqu'à Blois, où le soir et la fatigue les leur fermèrent au moment où ils entraient dans les peupliers qui précèdent la ville.

A cette époque, les chevaux manquaient, à cause de la guerre ; l'armée prenait tout ce qui était passable ; le reste, abandonné aux voitures, n'était pas capable de grande vitesse ni de longues traites; les diligences n'allaient guère la nuit. On coucha donc à Blois, et Victor, qui y était entré endormi, en sortit à peine éveillé, et traversa sans même la voir cette ville où son père devait être interné par la restauration.

A Poitiers, deux voyageurs, voyant une diligence, demandèrent s'il y avait de la place; quand on leur dit que non, ils marquèrent un désappointement d'autant plus profond qu'il y avait huit places et qu'il n'y avait que six personnes. Ils faisaient le commerce de Murcie et manquaient une affaire considérable s'ils ne partaient pas. Mme Hugo eut pitié de leur commerce et leur offrit son cabriolet, d'où elle rappela les deux frères; mais ceux-ci demandèrent qu'elle prît plutôt avec elle deux paquets, et, en se serrant un peu, on tint quatre dans le cabriolet. Les nouveaux venus témoignèrent leur reconnaissance en accablant les enfants de gâteaux et de friandises.

A Angoulême, Victor remarqua de vieilles tours. Il avait déjà un tel sentiment de l'architecture qu'elles lui sont restées dans la mémoire, et avec assez de précision pour les dessiner, sans les avoir revues depuis.

On traversa la Dordogne dans un bac, à défaut de pont. Il faisait nuit et grand vent; le fleuve avait des vagues comme la mer. On embarqua les chevaux et la voiture, les voyageurs dedans. Les chevaux, épouvantés de l'obscurité et des lames, se cabraient dans le bateau, et il fallut les attacher pour qu'ils ne se jetassent pas à l'eau. M. Victor Hugo se rappelle que cette frayeur des chevaux l'effraya beaucoup.

Ce qu'il lui reste de Bordeaux, c'est un déjeuner de sardines géantes, de petits pains meilleurs que de la brioche et de beurre de brebis, servi par deux belles filles vêtues de rouge.

En arrivant à Bayonne, Mme Hugo apprit que l'escorte, qu'elle y attendait le lendemain, ne passerait que dans un mois. Il n'aurait servi à rien de se plaindre; elle se mit aussitôt à chercher une maison; elle en trouva une qui avait de l'espace et de la vue, et la loua pour un mois.

Elle n'y était pas depuis vingt-quatre heures que quelqu'un se présenta chez elle, et qu'elle vit entrer, couvert de breloques et saluant jusqu'à terre, un mélange du charlatan et du solliciteur. C'était tout simplement, comme elle finit par le démêler à travers un patois difficile, un directeur de théâtre qui venait la prier de prendre une loge pour le temps de son séjour. Ne sachant comment refuser, et ne sachant aussi comment elle occuperait un mois dans une ville où elle ne connaissait personne, Mme Hugo consentit à prendre la loge pour un mois.

La plus grande joie ne fut pas celle du directeur, ce fut celle des enfants. Un mois de spectacle! tous les jours sans en manquer un! le mois avait trente et un jours! Ils ne voyaient pas la fin de leur bonheur. On ne leur avait pas, jusque-là, prodigué le théâtre. Leur mère y allait très peu, et ils n'y allaient jamais sans elle. Lorsque Mme Hugo avait envie de voir une pièce, elle s'entendait avec la famille Foucher, et l'on y allait ensemble; cela n'arrivait guère plus d'une fois par an; c'était une grosse affaire; on emmenait généralement tout le petit monde, à la considération duquel on choisissait de préférence l'époque du carnaval. La dernière pièce qu'on eût vue était la *Comtesse*

d'Escarbagnas. Les trois frères vivaient sur cet acte depuis un an.

Le soir même, il y avait représentation. Le dîner eut tort. Ils étaient au théâtre que le lustre n'était pas encore allumé. Quand on y vit clair, ils admirèrent leur loge drapée de calicot rouge à rosaces soufre. Ils ne s'ennuyèrent pas en attendant le lever du rideau; la salle et l'entrée successive du public suffirent amplement à leur plaisir. Bientôt, l'orchestre exécuta une ouverture qui leur parut ravissante, et la toile découvrit la scène. On jouait un mélodrame de Pixérécourt, les *Ruines de Babylone*. C'était très beau. Il y avait un bon Génie magnifiquement costumé en troubadour dont les apparitions étaient espérées avec anxiété; mais son pourpoint abricot et la plume interminable de sa toque n'étaient rien à côté de la scène de la trappe. La victime du tyran, pour éviter la mort, se réfugiait naturellement dans un souterrain ; elle y serait morte de faim et d'ennui, si le bon Génie n'était venu de temps en temps lui apporter à manger et causer un peu. Une fois qu'ils s'oubliaient dans les charmes d'une longue conversation, le Génie apercevait tout à coup le tyran qui venait à pas sourds vers la trappe soulevée; alors le troubadour, sautant rapidement sur la trappe, renfonçait son protégé d'un prodigieux coup sur la tête, et le tyran restait stupide devant l'escamotage de sa victime.

Heureusement que, le lendemain, on donnait la même pièce! Ce n'était pas trop d'une seconde représentation pour en apprécier tous les détails. Cette fois, les trois frères ne perdirent pas un mot du dialogue et revinrent sachant les cinq actes par cœur.

Le troisième jour, encore les *Ruines de Babylone ;* c'était inutile; ils en avaient une connaissance suffisante, et ils

auraient autant aimé autre chose. Ils écoutèrent cependant avec respect, et applaudirent à la scène de la trappe.

Le quatrième jour, l'affiche n'ayant pas changé, ils remarquèrent que l'amoureuse parlait du nez. Le cinquième jour, ils avouèrent que la pièce avait des longueurs; le sixième, ils manquèrent la scène de la trappe parce qu'ils s'étaient endormis avant la fin du premier acte; le septième, ils obtinrent de leur mère de ne plus aller au théâtre.

Ils eurent d'autres préoccupations. Une des principales fut d'acheter des oiseaux; ils y mettaient tout leur argent et rentraient chaque jour avec de nouvelles cages de verdiers et de chardonnerets. Quand ils avaient repassé leur espagnol et qu'ils étaient quittes de leur *Cormon* et de leur *Sobrino*, ils prenaient les *Mille et une Nuits*, le livre qu'ils admiraient entre tous ceux qu'ils avaient lus, et en relisaient une histoire ou bien en peinturluraient les gravures. Mais ce ne fut pas des *Mille et une Nuits*, ni des chardonnerets, ni même de la trappe du troubadour que Victor se souvint en quittant Bayonne.

La maison où était Mme Hugo appartenait à une veuve qui s'en était réservé un étage. Cette veuve avait une fille.

Victor avait neuf ans; la fille de la veuve en avait dix. Mais dix ans pour une fille, c'est comme quinze pour un garçon. Elle le protégeait et le soignait.

Quand il y avait un exercice à feu, Abel et Eugène, qui faisaient les grands, comme disait leur mère, ne manquaient pas d'aller voir la manœuvre sur les remparts. Victor aimait mieux rester avec la petite fille.

Elle lui disait : — Viens avec moi, je te ferai la lecture pour te désennuyer.

Elle le menait dans un coin où il y avait un perron. Ils s'asseyaient tous les deux sur les marches, et elle se

mettait à lire de très belles histoires dont il n'entendait pas un mot parce qu'il était occupé à la regarder.

Sa peau, mate et transparente, avait la blancheur délicate du camélia. Il pouvait la regarder à son aise pendant qu'elle avait les yeux sur le livre. Lorsqu'elle levait la tête de son côté, il devenait tout rouge.

Par instants, elle s'apercevait de son manque d'attention ; alors elle se fâchait, et lui disait : — Mais tu n'écoutes pas du tout! fais donc attention, ou je cesserai de lire. Il protestait qu'il avait écouté très bien, afin qu'elle continuât à baisser les yeux ; mais, quand elle lui demandait quel passage l'avait le plus intéressé, il ne savait que répondre.

Une fois, elle le regarda dans un moment où il contemplait son fichu soulevé par la respiration. Il fut si troublé qu'il alla sans rien dire à la porte du perron et se mit à jouer énergiquement avec le verrou dont il tordit la poignée tombante à s'écorcher les doigts.

M. Victor Hugo, en racontant devant moi ces tête-à-tête avec la première femme qui l'ait fait embarrassé et gauche, disait que chacun pourrait retrouver dans son passé de ces amours d'enfant qui sont de l'amour comme l'aube est du soleil. Il appelait cela le premier cri du cœur qui se lève et le chant du coq de l'amour.

Trente-trois ans plus tard, en 1844, il repassa par Bayonne. Sa première visite fut pour la maison de 1811. Était-ce le souvenir de sa mère qui l'y attirait, ou celui de la petite liseuse? La façade était la même; elle n'avait qu'un peu vieilli ; il revit le balcon, la porte, la fenêtre de sa chambre ; mais il ne revit pas le perron de la cour; la maison était fermée. Il ne revit pas non plus sa liseuse. Il entra dans les maisons d'à côté et demanda si elle logeait toujours là, ou ce qu'elle était devenue; personne ne la

connaissait. Il dessina la maison et se mit à errer dans la ville, avec un vague espoir de la rencontrer, mais il ne vit aucun visage qui lui ressemblât, et il n'a jamais entendu reparler de celle dont il a été amoureux à neuf ans.

XVII

LE CONVOI

Le mois approchait de sa fin et le convoi allait arriver. Il fallut donc songer à repartir. Ce fut un nouveau déménagement à opérer et une nouvelle lutte à soutenir contre une cargaison d'objets dont les trois frères s'étaient enrichis à Bayonne. Mme Hugo résista absolument à se charger de cinq ou six cages d'oiseaux, et les enfants, ne pouvant emmener leurs prisonniers ailés, les mirent en liberté.

La diligence qui avait apporté Mme Hugo à Bayonne fut remplacée par un immense carrosse rococo comme il n'y en avait déjà plus que dans les gravures, où tinrent à l'aise, avec les bagages, des provisions de toutes sortes, une caisse de vin, une énorme boîte de fer battu à double couvercle pleine de viandes cuites, et un lit de fer avec son matelas, car Mme Hugo se défiait des lits espagnols.

Le général avait envoyé au-devant de sa femme et de ses enfants un de ses aides de camp. Le comte d'Allouville parle, dans ses *Mémoires*, d'un neveu de Mirabeau qui était dans la confidence des pourparlers du tribun avec la cour:

« Riquetti l'aîné, ci-devant comte de Mirabeau, est parti de Paris à pied et s'est rendu sur le chemin qui conduit à Saint-Cloud. Une espèce de chaise de poste tout attelée l'y attendait. Afin qu'aucun valet ne fût dans la confidence de ce voyage mystérieux, dont l'objet est sans doute de la plus haute importance, un capitaine de dragons, neveu dudit Riquetti, servait de postillon. » — « On raconte, dit Louis Blanc dans sa belle histoire de la révolution, que, comme Mirabeau se rendait à cette entrevue que lui-même avait sollicitée, des nuages passèrent sur son esprit et qu'il hésita. Pourquoi non? il connaissait l'histoire du duc de Guise! Laissant à une des portes extérieures la calèche qu'il avait donnée à conduire à du Saillant, son neveu, il dit à celui-ci, après avoir réglé l'une sur l'autre leurs deux montres et lui avoir remis une lettre pour le commandant de la garde nationale parisienne : — J'ignore si l'on veut traiter loyalement avec moi ou me faire assassiner; si donc je ne suis pas de retour dans une heure, pars à toute bride, remets cette lettre à son adresse, fais sonner le tocsin et annonce au peuple la perfidie de la cour. Le comte d'Allouville raconte que, le délai écoulé, du Saillant, très inquiet de son oncle, attendit un quart d'heure, puis se remit en route, mais lentement, se retournant, regardant, écoutant, s'arrêtant. Enfin il s'entend appeler. C'était Mirabeau qui, haletant, lui dit : — Je tremblais que tu ne fusses parti. Je suis content, tout ira bien. Garde le plus profond silence sur cette course si importante à l'état. » L'aide de camp du général était ce neveu de Mirabeau.

M. du Saillant avait alors une cinquantaine d'années et pouvait très convenablement chaperonner une jeune femme. Mme Hugo, qui s'attendait à un capitaine de dragons et à un neveu de Mirabeau, fut fort étonnée de voir

entrer un marquis. L'aide de camp avait un excès de courtoisie et une politesse maniérée qui contrastaient avec la brutalité de l'empire; mais ce qui frappa les enfants plus que son amabilité, ce fut sa redingote, que la poussière du chemin avait tellement poudrée à blanc que, lorsqu'il descendit de cheval, ils crurent qu'il avait neigé. Et ensuite ses épaulettes; sa redingote, sous laquelle il avait son uniforme, les lui rebroussait sur la poitrine, et elles y restèrent quand il ôta son pardessus pour monter chez leur mère. Ils virent bientôt que tous les officiers les avaient ainsi; leur houppelande les rejetait en avant, elles en prenaient le pli, et les épaulettes n'étaient jamais sur les épaules.

Le marquis du Saillant se mit, en termes excessifs, à la disposition de Mme Hugo, dont il comptait escorter la voiture à cheval; mais la voiture, que Mme Hugo appelait son grand cabas, était assez large pour y fourrer une personne de plus; le marquis y prit place avec la famille. Il gêna d'autant moins que le carrosse avait un cabriolet, dont Eugène et Victor s'emparèrent bien vite.

Ce n'était pas tout à fait à Bayonne qu'on prenait le convoi, c'était à Irun; Mme Hugo l'y attendit encore trois jours. Irun, avec sa montagne, sa riche végétation et ses balcons couverts, a l'air d'un canton suisse dépaysé en Espagne. Le nord de la Biscaye a la grandeur adoucie et souriante de la Suisse; les montagnes y sont coquettes et les précipices y sont jolis. La population basque se distingue du reste de ses compatriotes par son extrême propreté. Les paysans y ont l'orgueil du linge. Ils portent de belles chemises à manches larges dont la toile est très grosse, mais très blanche. Ils les font laver sans cesse, ce qui fait que les prairies sont couvertes de toiles éclatantes

qui parent la campagne avant de parer les habitants.

Mme Hugo, qui aimait peu les voyages et qui, d'ailleurs, en était lassée, se réconcilia un peu avec eux à la vue de cette nature et de cette propreté. Elle se figura que l'Espagne allait être une Biscaye perpétuelle, et elle dit à son aide de camp qu'elle commençait à croire qu'elle s'y ferait. Le marquis lui laissa cette illusion.

Mme Hugo n'était pas seule à profiter du convoi. L'Espagne était alors dans un tel état d'effervescence que personne ne se hasardait à y voyager seul. Le nord surtout, par où on y entrait de France, était possédé par les guérillas, qui n'avaient pas dans la Biscaye la modération que le général Hugo en avait obtenue dans la Vieille-Castille. On citait des atrocités commises par les bandes de Mina et du Pastor, des actes de sauvagerie qui n'exceptaient ni sexe ni âge; les insurgés ne se contentaient pas de tuer les femmes et les enfants, ils les torturaient; ils leur arrachaient les entrailles; ils les brûlaient vifs. La peur et la haine devaient sans doute grossir la vérité, mais le fait est que la lutte était féroce, et des deux parts.

On conçoit que ceux qui avaient à voyager en Espagne s'empressassent de saisir les occasions d'y aller en nombre. Aussi, à chaque départ d'un convoi, on accourait de tous les points de la France pour lui demander compagnie et protection. Quand le trésor arriva à Irun, il fut assailli par une nuée de voitures; Victor en compta plus de trois cents. Mais, à force d'être nombreux, on l'était trop; l'escorte du trésor, qui avait déjà et avant tout le trésor à garder, ne suffisait pas à une si longue file. Et puis une pareille queue aurait traîné sur les routes et se serait malaisément tirée des défilés et des escarpements; la première nécessité était d'aller vite et de ne pas laisser le temps aux dénonciations

des paysans et aux embuscades. Le convoi refusa de se surcharger et renvoya les deux tiers des voitures.

Il fut d'autant plus impitoyable que, le mois précédent, un convoi avait été pillé et massacré à Salinas. Ce massacre, attribué précisément au trop long développement de la ligne, avait fait une impression qui n'était pas près de s'effacer; quatorze ans plus tard, le général Lejeune en fit un tableau qui eut, au salon de 1825, un succès d'actualité. On juge s'il était question d'autre chose au lendemain de l'événement. Ce fut avec cette perspective sous les yeux que les enfants allèrent trouver leurs châteaux en Espagne.

L'escorte était formée de quinze cents fantassins, de cinq cents chevaux et de quatre canons. Deux canons étaient à l'avant-garde, et les deux autres derrière le trésor. C'était, parmi les voyageurs, à qui serait le plus près possible du trésor, afin d'être protégé avec lui et d'avoir pour compagnons de route ces deux braves canons toujours prêts à ouvrir la grande bouche pour défendre leurs voisins. Chacun voulait être avant les autres; l'ordre de la marche commença par un immense pêle-mêle d'hommes et de femmes qui se querellaient, de cochers qui s'injuriaient, de voitures qui s'accrochaient, de chevaux qui se mordaient.

Mme Hugo, femme d'un gouverneur de province et d'un des grands dignitaires de la cour de Madrid, réclama la première place; mais, quand son mayoral voulut l'y conduire, il eut affaire au mayoral de la duchesse de Villa-Hermosa, dont la grandesse ne permit pas que personne passât avant elle. Les jurons et les coups de fouet n'ayant pas tranché la question, la duchesse à quartiers et la comtesse à épaulettes en appelèrent au duc de Cotadilla qui commandait l'escorte. Ce qui relevait un peu ce conflit de

préséance, c'est que, sous cette chétive dispute de vanité, chacune des deux concurrentes défendait sa vie et celle de sa famille. Le duc de Cotadilla, en vrai *caballero*, donna la place d'honneur à l'étrangère, et la grosse voiture de la générale prit les devants.

Cette voiture démesurée, qui portait tout un mobilier et que six mules avaient peine à traîner, excita un certain murmure dans la foule; on trouvait qu'elle tenait trop de place et qu'elle faisait trop d'embarras; d'ailleurs, il suffisait qu'elle fût favorisée; les préférences semblent toujours injustes à ceux qui n'en sont pas l'objet.

Le tumulte s'apaisa, le rangement se fit, et le duc de Cotadilla donna le signal de partir.

Ce fut une joie pour les garçons de se pencher aux portières et de regarder, derrière et devant, cette file qui, malgré le triage, était encore d'une longueur suffisante. Excepté leur carrosse et celui de la duchesse de Villa-Hermosa, toutes les voitures étaient modernes. Le vert étant la couleur de l'empire, la plupart étaient peintes en vert, et leurs roues étaient dorées, car les roues dorées étaient aussi d'uniforme impérial. La courtisanerie allait jusqu'à l'écurie.

Des deux côtés des voitures marchaient les troupes, bien tenues et bien brossées comme on l'est au départ, gibernes nettes, fusils brillants. On se montrait le colonel Lefèvre, tout jeune, fils du maréchal, et le colonel Montfort, élégant et à la mode. Parmi les cavaliers, on distinguait un groupe d'une vingtaine de jeunes gens, drapés de grands manteaux, coiffés de chapeaux à larges bords et l'épée au côté. Ces Almaviva étaient de simples auditeurs au conseil d'état que l'empereur envoyait à son frère. Dans cette cavalcade caracolait le duc de Broglie.

La joie d'être de ceux qu'on n'avait pas renvoyés, l'émotion bruyante du placement et le plaisir de partir enfin avaient fait oublier à tout le monde l'affaire de Salinas, et ce convoi nombreux, divers, luisant, roulant et piaffant, s'ébranla avec l'entrain heureux et fier de tout ce qui commence.

XVIII

LE VOYAGE

Victor, apercevant au loin à droite un point qui brillait, disait-il, comme une grosse pierrerie, questionna le marquis du Saillant qui lui répondit que cette pierrerie était le golfe de Fontarabie.

La première halte était à Ernani.

Ernani est un bourg à une seule rue, mais très large et très belle. Cette rue est cailloutée avec une espèce de pierre pointue et scintillante; quand le soleil est là-dessus, on croit marcher sur des paillettes. Tous les habitant d'Ernani sont nobles, de sorte que toutes les maisons ont des blasons sculptés dans la pierre de taille de leur fronton. Ces écussons, la plupart du quinzième siècle, sont d'un beau caractère et donnent un grand air à Ernani. Ces maisons seigneuriales n'en sont pas moins paysannes; leur fronton féodal s'accommode très bien d'un balcon rustique en bois fruste. Mais elles portent ces charpentes grossières aussi fièrement que leurs armoiries, comme ces bergers castillans aux mains de qui la houlette a l'air d'un sceptre.

Victor fut ravi de ce bourg, dont il a donné le nom à un de ses drames. Mais Mme Hugo ne partagea pas l'enthousiasme de son fils. Cette rue hautaine et sévère détruisit le bon effet de la gaie campagne d'Irun et la rebrouilla avec le voyage. Elle se réconcilia un peu avec lui à Tolosa, qui est cultivée et verdoyante comme un jardin ; cette ville riante la charma au point qu'elle lui pardonna ses petits ponts d'une seule arche si étroits que deux voitures ne peuvent s'y rencontrer. En revanche, Tolosa plut médiocrement à Victor. Une chose qu'on remarquait en lui, c'est que ce petit garçon, soumis en tout à sa mère et prêt à tout ce qu'elle voulait, avait sa personnalité et son goût à lui pour les choses de la nature et de l'architecture, et que là-dessus l'autorité de sa mère n'existait plus pour lui. Dès ce premier voyage, il sentit ce qu'il a compris depuis en revoyant Tolosa, que l'Espagne est faite pour le beau et non pour le joli, que son imperturbable ciel bleu ne veut que des villes graves, et que la montagne s'amoindrit en s'endimanchant.

Une autre discussion de la mère et du fils, c'étaient les charrettes. Les roues des charrettes espagnoles, au lieu d'être à rayons comme en France, sont en bois plein ; ces lourdes masses tournent péniblement et arrachent à l'essieu des grincements douloureux qui irritaient la voyageuse jusqu'à l'exaspération. De si loin qu'elle les entendît dans les plaines, elle fermait tout et se bouchait les oreilles. Victor, lui, trouvait à ce bruit une bizarrerie violente très agréable, et disait que c'était Gargantua dont le pouce faisait des ronds sur une vitre.

Il y eut pourtant un jour où le cri strident des roues espagnoles parut à Mme Hugo une douce musique. On était à l'endroit redoutable du voyage, aux défilés. On venait d'entrer dans la gorge sinistre de Pancorbo. D'un côté, des

rochers à pic; de l'autre, des précipices. Cela dure des lieues. Le chemin se rétrécit par endroits tellement qu'il reste à peine la largeur d'une voiture. Impossible de s'entre-secourir; on serait dix mille qu'on est seul. Cinquante hommes embusqués broieraient un régiment. Le jour tombait; le convoi devenait de plus en plus sérieux et repensait au massacre de Salinas, quand tout à coup on vit surgir au sommet des roches, et se profiler, avec cette grandeur que donnent aux silhouettes les hauteurs et le crépuscule, une troupe d'hommes qui se penchèrent pour écouter et pour épier. Aussitôt l'épouvante fut dans les voyageurs, on se rejeta au fond des voitures, les mères couvrirent les enfants de leur corps, la troupe arma ses fusils, et les auditeurs au conseil d'état eux-mêmes mirent la main à la poignée de leurs épées. A ce moment, un formidable grincement se fit entendre et une douzaine de charrettes apparurent au tournant de la côte; cette bande effrayante était tout simplement une douzaine de muletiers qui transportaient je ne sais quelles marchandises et qui s'étaient réunis pour n'être pas pillés. La rumeur du convoi les avait inquiétés, et ils s'étaient avancés avec précaution pour voir ce qui venait. C'était leur peur qui avait fait peur.

On se moqua de la terreur que l'on avait eue, et l'on se promit bien de ne plus rien craindre. La prochaine halte fut à Torquemada, qui avait été une ville, mais le général Lasalle avait donné raison à son nom de « tour brûlée » (*torrequemada*) en l'incendiant. On se casa comme on put dans cette ruine. Au point du jour on repartit joyeux, causant de l'immense péril auquel on avait échappé la veille et de la terrible bataille que deux mille soldats avaient failli livrer à douze muletiers. Les jeunes colonels

plaisantaient à la portière des voitures où ils avaient découvert de jolies femmes. La gaîté ne cessa pas quand on approcha de Salinas, et la queue des carrosses entra dans ce fatal défilé, qui avait été l'idée noire du départ, comme elle serait allée à Longchamps. Il se mêla aux éclats de rire un sifflement de balles; cette fois, ce n'était pas des muletiers. La nature humaine est ainsi faite qu'après avoir frissonné du danger imaginaire on ne s'émeut pas du danger réel. Les guérillas venaient trop tard; toute la peur avait été dépensée à Pancorbo, et il n'en restait plus pour Salinas. Les railleries continuèrent, et, deux balles ayant frappé la voiture de Mme Hugo, les enfants dirent que les bandits étaient bien gentils de leur envoyer des billes. La guérilla n'était pas en nombre, et le trésor était trop entouré; après un quart d'heure de coups de feu perdus auxquels la troupe ne daigna même pas répondre, l'attaque se découragea et l'on n'y pensa plus.

Saladas avait été brûlée avec plus d'acharnement encore que Torquemada. A peine quelques pans de mur; ce n'était plus une ruine, c'était de la cendre. On y passa la nuit, et il fallut coucher à la belle étoile. Les enfants trouvèrent qu'il n'y avait pas besoin de se coucher, et que c'était bien plus amusant de jouer à cache-cache dans les décombres. Cette nuit d'Espagne était claire comme un jour de France. Ils se mirent donc à courir et à se cacher et à se chercher et à grimper aux tas de pierres qu'avaient faits les écroulements. Mais Victor, qui, étant le plus petit, voulait toujours dépasser les autres, se hasarda sur une pierre peu solide, avec laquelle il dégringola si rudement qu'il perdit connaissance. Ses frères le ramassèrent et le rapportèrent fort inquiets; il avait le front tout en sang. La mère, en le voyant revenir ainsi, eut un moment d'inquiétude affreuse;

heureusement qu'un chirurgien-major, qu'on alla chercher, la tranquillisa; l'enfant rouvrit les yeux, on lui mit sur sa blessure une feuille de pourpier, et le lendemain il ne restait plus de cette chute sanglante qu'une petite cicatrice que M. Victor Hugo a encore.

Il n'avait pas de chance dans ses jeux d'enfant. Déjà, en Italie, un chien qu'il caressait lui avait mordu le doigt; un peu plus tard, en pension, un de ses camarades le blessa au genou. Il a conservé aussi ces deux cicatrices; car tout s'efface, excepté les blessures.

Quand on rencontrait une ville dont les français n'eussent pas fait un tas de cendres, les habitants étaient tenus de fournir au convoi, après l'avoir logé et nourri, les vivres de la prochaine étape. La première fois, Mme Hugo avait été stupéfaite de la quantité de comestibles qu'elle avait reçue : un quartier de bœuf, un mouton entier, quatrevingts livres de pain, etc.; avec cela, un baril d'eau-de-vie. C'est qu'on lui donnait ce qu'aurait eu son mari, qui avait droit à quatre rations, une comme général, une comme gouverneur, une comme inspecteur, et une comme majordome. Quatre places ne font pas quatre bouches, mais on n'y regarde pas de si près avec les peuples conquis. Mme Hugo ne savait que faire de toute cette mangeaille mais elle en trouva bientôt le placement.

Le convoi allant au pas, les étapes étaient longues. A Irun, on avait pris des vivres pour trois jours. La troupe, ayant une fois occasion de faire un repas sérieux, n'y avait pas résisté; presque tous avaient mangé leurs trois jours en vingt-quatre heures. Le lendemain, ils s'étaient repentis et avaient jeté un œil d'envie sur ceux de leurs camarades qui, plus prévoyants, avaient fait trois parts de leurs provisions; ceux-ci n'avaient pu laisser mourir de faim

leurs frères d'armes et avaient partagé avec eux; de sorte que, le soir du deuxième jour, personne n'avait plus rien. La voiture de Mme Hugo était flanquée de grenadiers hollandais qui allaient combattre les espagnols, car Napoléon se servait d'un peuple contre un autre. Avec leurs casaques de laine rouge et leurs énormes bonnets à poil, ces hommes, habitués au climat du nord, supportaient malaisément l'accablant soleil espagnol; ils disaient qu'ils auraient mieux aimé quatre campagnes que ce voyage. Leur épuisement se redoubla de leur jeûne. Les deux petits frères, qui, de leur cabriolet, les entendaient regretter les rations qu'ils avaient engouffrées, le dirent à leur mère, et, de ce jour-là, les grenadiers mangèrent les trois quarts de la viande du général et burent toute son eau-de-vie.

Ces distributions de rations superflues rapportèrent au carrosse plus qu'elles ne lui coûtaient. Mondragon est sur la crête d'un rocher; la montée en est si ardue que les six mules ne suffirent pas à traîner l'épais véhicule et qu'il leur fallut un renfort de quatre bœufs. L'escarpement se compliquait d'un brusque tournant côtoyé par un gouffre. Je ne sais si c'était la chute de Victor dans les pierres de Saladas qui avait rendu les trois frères prudents, mais je dois dire qu'ils manquèrent totalement de sérénité devant cet abîme et qu'ils voulurent descendre, et monter la côte à pied; mais leur mère, qui n'était pas peureuse, répondit qu'ils descendraient quand ils seraient des filles, et commanda au mayoral de piquer ses bœufs. Le tournant fut franchi sans accident, et la voiture arriva saine et sauve au sommet du rocher; mais il n'en fut pas de même le lendemain matin à la descente. Mondragon n'a qu'une ouverture et l'on en sort par où l'on y entre. Quand on en revint à l'endroit terrible, les enfants n'osèrent plus avoir

peur, mais la route leur fit l'effet d'un puits; la pente était telle qu'ils perdaient de vue les mules; le poids exceptionnel de la voiture la précipitait sur l'attelage qu'elle écrasait et qui roidissait vainement les jarrets pour la retenir. Au tournant, la poussée fut trop forte, et les deux premières mules glissèrent dans le précipice entraînant tout avec elles. C'était fini, sans une borne qui enraya une des roues, mais cette borne fut ébranlée du choc et céda; la mère et les enfants pendaient sur le vide et se sentaient perdus. Mais les grenadiers étaient là; il y en eut qui se jetèrent dans l'escarpement au risque de leur vie et qui, n'ayant sous les pieds qu'une broussaille pliante, aidèrent la borne de leurs épaules et de leurs poitrines pendant que les autres rehissaient les mules, et la famille fut sauvée.

Ces profondeurs où l'on aurait roulé sans la reconnaissance des grenadiers, ces couchées en plein air où les enfants s'ouvraient le front sur les pierres, ces coups de fusil dont on avait ri dans le moment, mais qui semblaient moins amusants à la réflexion, ne convertissaient pas Mme Hugo à l'adoration du voyage. Cette nourriture, que les grenadiers dévoraient si aisément, bonne pour des soldats en marche, était pesante à son estomac de femme; elle avait la ressource de la cuisine qu'elle avait apportée, mais ce n'était pas ses jambons et ses conserves de viande qui la rafraîchissaient beaucoup. A je ne sais plus quelle étape, elle se fit un régal de manger une salade. Sa femme de chambre lui en trouva une et lui apporta pour l'accommoder un huilier dont Mme Hugo eut la précaution de goûter l'huile. Elle fit aussitôt une grimace et ordonna d'enlever au plus vite cette médecine, au grand déplaisir de Victor, qui, pendant que sa mère ne voyait que l'huile, contemplait l'huilier, un grand huilier Louis XV tout

enguirlandé de roses d'argent. Sa mère le railla d'admirer cette vieillerie contemporaine de son carrosse. Mais il s'agissait de remplacer l'huile, car la verdure n'est pas assez fréquente en Espagne pour qu'on y renonce à cette trouvaille, une salade.

A défaut d'huile, elle eut l'idée de mettre du beurre. Elle dépêcha une seconde fois sa femme de chambre; mais, lorsque celle-ci demanda du beurre, personne ne la comprit. Enfin, en complétant par une pantomime vive et animée le peu d'espagnol qu'elle écorchait, elle finit par se faire entendre d'une femme qui lui dit : — Ah! c'est de la graisse de vache que vous voulez? — et qui lui donna du beurre quelconque. L'assaisonnement fut déclaré médiocre, mais possible, excepté par Victor, qui regrettait l'huilier.

L'huile et le vin étaient deux des griefs de Mme Hugo contre l'Espagne. Ce n'est pas la faute des olives ni du raisin si les espagnols ont de mauvais vin et de mauvaise huile; mais ils transportent le vin dans des peaux de bouc enduites de poix dont il contracte le goût et l'odeur, et ils écrasent leurs olives dans des pressoirs séculaires et mal soignés, imprégnés depuis cinq cents ans de vieilles huiles qui transsudent dans les nouvelles et les rancissent.

Un jour pourtant, Mme Hugo mangea un plat de verdure réellement assaisonné. Elle eut la surprise d'un traiteur français qui s'était établi en Espagne et qui lui fit le dîner qu'elle aurait pu commander à Paris. Elle fut d'abord enchantée de la propreté et de l'élégance de la table; linge damassé, serviettes pliées en triangle, argenterie éclatante, rien ne manquait; la nourriture fut exquise; il y eut surtout un plat d'épinards qui passionna la voyageuse; elle complimenta chaleureusement le traiteur et lui dit que c'était la première fois qu'elle dînait depuis la France. Le

traiteur la remercia modestement, et lui présenta sa note, qui était de quatre cents francs. Les admirables épinards en coûtaient quatrevingts à eux seuls. Mme Hugo cessa de louer l'aubergiste et se récria contre l'énormité du prix; mais il répondit que les dîneurs étaient aussi rares pour lui que les dîners pour elle; qu'il l'avait attendue six mois avec perte de provisions et dépenses de toutes sortes, et que ce dîner lui coûtait plus cher qu'à elle.

La chaleur et la poussière lui étaient insupportables; elles le lui devinrent bien autrement sur l'immense plateau aride et nu de la Vieille-Castille, quand elle eut devant elle un désert de quatrevingts lieues à traverser au pas. Elle crut qu'elle n'en sortirait jamais; ni arbres ni buissons; à peine çà et là quelques brins d'herbe chétifs et ras qui avaient le ton roux de l'amadou et auquel il semblait que le soleil allait mettre le feu. A de longs intervalles, des maisons à fenêtres étroites comme des meurtrières; quelquefois, debout contre la porte, un paysan immobile et silencieux qui ne se dérangeait pas et qui ne levait pas même la tête pour le convoi. Les yeux de ces paysans disparaissaient sous la corne tombante de leur bonnet, et ils n'avaient de vivant que leur pipe. A midi, la chaleur devenait telle que le convoi n'en pouvait plus; on s'arrêtait; les voyageurs avaient leurs voitures pour parasol, mais les soldats, à défaut d'autre abri, tâchaient de trouver un fossé qui leur fît un peu d'ombre. Les cavaliers, eux, se couchaient sous leurs chevaux et s'y endormaient; les braves bêtes avaient soin de ne pas faire un mouvement qui eût pu blesser leurs maîtres, et baissaient seulement la tête de temps en temps pour s'assurer qu'elles les abritaient bien.

L'Espagne allait donc peu à notre voyageuse; les espagnols, encore moins. Il est vrai qu'ils ne cherchaient guère

à plaire aux français. J'ai dit que, dans les villes, le convoi logeait chez les habitants, quand il y avait des habitants. Leur accueil était sombre comme la défaite et froid comme le ressentiment. Vous arriviez, généralement, à une maison massive et forte qui ressemblait à une bastille: porte basse, trapue, à double épaisseur de chêne, ferrée, semée de clous de prison, barrée d'un verrou à l'intérieur. Vous frappiez, personne. Vous frappiez encore, rien. Un nouveau coup, la maison était sourde. Enfin, à la dixième retombée du marteau, et plus souvent encore à la vingtième, un guichet s'entr'ouvrait et une figure de servante apparaissait, sèche, lèvres serrées, regard glacé. Cette servante ne vous parlait pas, vous laissait dire ce que vous vouliez, disparaissait sans répondre, et, quelque temps après, revenait et entrebâillait la porte. Celle qui vous ouvrait n'était pas l'hospitalité, c'était la haine. Vous étiez introduit dans des pièces meublées du strict nécessaire. Pas un objet de commodité ou d'agrément; l'aisance était absente, le luxe proscrit. L'ameublement même était hostile, les chaises vous recevaient mal et les murs vous disaient : va-t'en ! La servante vous montrait les chambres, la cuisine, les provisions, s'en allait, et vous ne la voyiez plus. Vous ne voyiez jamais les maîtres. Ils avaient su qu'ils auraient à loger des français, ils avaient fait préparer les chambres et la nourriture, ils ne devaient rien de plus. Au premier coup de marteau ils se retiraient, avec leurs enfants et leurs domestiques, dans leur pièce la plus reculée, s'y enfermaient, et attendaient, emprisonnés chez eux, que les français fussent repartis. Vous n'entendiez ni un pas, ni une voix. Les petits enfants même se taisaient, farouches. C'était le silence et l'anéantissement du sépulcre. La maison était morte. M. Victor Hugo, de qui je tiens ces détails, et dont je tâche de

reproduire la conversation littéralement, disait que rien n'était sinistre comme ce suicide d'une maison.

Un espagnol trouva moyen d'être encore plus hostile. C'était un alcade. Sa porte avait une mine plus rébarbative que les autres. Un domestique à regard menaçant conduisit notre voiturée dans un vaste hangar sans aucun meuble et qui n'avait pas d'autre parquet que la terre. Comme c'était la nuit, cette grande halle était éclairée par une branche de sapin, posée sur un gond fixé à la muraille. La mère avait le lit qu'elle avait apporté de France. Les enfants eurent pour lits des peaux de mouton qu'on étendit sur le sol nu. Le domestique était reparti. Mme Hugo, ayant besoin de quelque chose, envoya sa femme de chambre à la recherche du maître ou du valet. La femme de chambre ne trouva personne. La maison était vide. Seulement, avant de la quitter, l'alcade avait mis les scellés sur toutes les portes.

Impossible de dire plus clairement aux français qu'ils étaient des voleurs.

Mme Hugo eut, une fois, l'exception d'un accueil tout différent. Au premier coup de marteau, la porte s'ouvrit, et ce ne fut pas la servante qui la reçut, ce fut le maître. Lui et ses enfants se mirent aux ordres de Mme la générale, et lui livrèrent la maison toute grande et toute meublée. C'était une habitation gaie et fraîche; le marbre et l'eau y étaient partout; le bien-être y allait jusqu'au superflu. Tout appartint à la mère et aux enfants, salon, jardin, domestiques, maîtres. Mme Hugo se sentit plus chez elle qu'aux Feuillantines. On resta plusieurs jours dans la ville, et cette perfection d'hospitalité ne se démentit pas un instant. La voyageuse avait remarqué dans sa chambre un vase d'argent dont elle avait envie; l'amabilité de son hôte l'encouragea

à lui demander, au moment du départ, s'il voudrait bien lui céder ce vase. L'espagnol le prit aussitôt et le mit parmi les paquets. Elle le remercia et lui dit : — Combien? Il eut l'air très étonné et ne répondit pas. Elle recommença sa question et lui expliqua qu'elle entendait bien payer le vase. L'espagnol répondit qu'il ne comprenait pas. Elle lui dit que c'était fort gracieux de sa part, mais qu'elle n'était pas venue chez lui pour le dévaliser, et qu'elle ne prendrait pas le vase s'il n'en acceptait pas le prix. Alors l'espagnol eut un sourire amer et répliqua qu'il voyait bien qu'il y avait un malentendu entre eux depuis trois jours; qu'il avait pourtant fait ce qu'il avait pu pour faire voir à Mme la générale qu'elle était chez elle et non chez lui; que tout était aux français, l'Espagne et les espagnols; que, son pays étant en esclavage, il s'était donc, lui, conduit en esclave, mais qu'il n'était pas marchand de pots, et qu'il était surpris, d'ailleurs, que les français eussent tant de scrupule à prendre un pot quand ils en avaient si peu à voler des villes.

Une autre espèce d'hôtes qui n'embellissaient pas l'Espagne à Mme Hugo, c'étaient les punaises, les puces et le reste. La vermine fut de tout le voyage; les lieux inhabités avaient encore ces habitants; dans la ruine de Salinas, où il ne restait plus rien, il restait les puces; l'incendie, au lieu de les détruire, semblait en avoir ajouté, ce qui faisait dire à Mme Hugo qu'en Espagne le feu avait des puces. Les punaises n'étaient pas en nombre moins respectable; elles piquaient la française avec une activité qu'on aurait pu croire patriotique et ne lui permettaient pas une heure de sommeil. Mme Hugo avait une répugnance toute spéciale pour ces bêtes malfaisantes et mal odorantes. Elle eut une idée contre elles. Elle fit dresser son lit, — son lit à elle, —

au milieu juste de la chambre, en faisant poser les quatre pieds dans quatre seaux pleins d'eau; comme cela, ne communiquant ni avec les murs, ni avec le plancher, elle ne craignit plus les punaises, qui ne viendraient pas la trouver à la nage, et elle s'endormit en toute sécurité, ravie de son invention d'avoir pour lit une île. Une heure après, elle se réveilla mangée de punaises. Ces odieuses bêtes, ne pouvant venir par le plancher, étaient venues par le plafond, d'où elles s'étaient laissées tomber perpendiculairement sur la pauvre insulaire. Mme Hugo alors supprima le plafond; les maisons espagnoles ont des cours de marbre où l'on peut très bien passer une belle nuit d'été, elle fit porter son lit en plein air; une nuée de punaises la réveilla en sursaut.

Les enfants, eux, se résignaient à cette cohabitation inévitable. Ils couchaient dans les maisons et avaient les lits de tout le monde. On juge si les couchettes de bois et les paillasses de maïs étaient peuplées dans un pays où le feu avait des puces et le marbre des punaises. Tout le corps des trois frères était constellé, le matin, de petites taches noires qui couraient. Cela ne les empêchait pas de dormir à poings fermés.

Ils n'étaient pas de l'avis de leur mère sur le voyage. Ils le trouvaient très amusant. Ils y voyaient toutes sortes de choses curieuses.

Une de leurs joies fut la rencontre d'un *régiment d'éclopés*. On faisait de temps en temps une collection des soldats que la guerre avait le plus maltraités et qui ne pouvaient plus servir à rien, et on les rendait à leurs familles. Pour qui réfléchissait, c'était le plus triste des spectacles; pour des enfants, rien n'était plus drôle. C'était une Cour des Miracles, une gueuserie de Callot; toutes les infirmités

et tous les costumes; il y en avait de tous les corps et de toutes les nations ; les cavaliers qui avaient perdu leur cheval traînaient le pas ; les fantassins qui avaient perdu leurs jambes montaient gauchement des ânes ou des mulets; l'aveugle se faisait conduire par le boiteux. Ce qui était plus vraiment comique, c'est que ces pauvres diables, qui n'avaient plus d'épaulettes à leurs uniformes en guenilles, avaient à la place quelque animal qu'ils rapportaient au pays, le plus souvent un perroquet ; quelques-uns avaient les deux épaulettes et joignaient au perroquet un singe.

Le convoi salua d'un immense éclat de rire ce débris d'armée qui était allé en Espagne avec des aigles et qui en revenait avec des perroquets. Les éclopés acceptèrent ce rire de bonne grâce et s'y mêlèrent eux-mêmes. Mais un d'eux dit aux grenadiers : — Voilà comme vous reviendrez! Et un autre ajouta : — Si vous revenez! La gaîté de l'escorte s'apaisa, et un des grenadiers jeta sur un qui n'avait plus qu'un œil et qui n'avait plus de nez un regard qui semblait dire : Est-il heureux!

A Burgos, le bonheur des enfants fut d'abord la cathédrale. Du plus loin qu'ils la virent, ils furent fascinés par l'abondance touffue de son architecture qui accumule les clochetons comme les épis d'une gerbe. A peine arrivés, il fallut la visiter. L'intérieur n'a pas cette prodigalité tumultueuse du dehors qui semble la fête de la pierre; la richesse y est sérieuse et presque austère; c'est la majesté après la joie. Les trois frères, Victor surtout, admiraient également ces deux caractères de la cathédrale ; ils ne se lassaient pas de regarder les vitraux, les tableaux, les colonnes; comme Victor avait le nez en l'air, une porte s'ouvrit dans le mur, un bonhomme bizarrement accoutré, une espece

de figure fantastique, bouffonne et difforme, se montra, fit un signe de croix, frappa trois coups, et disparut.

Victor, ébahi, regarda longtemps la porte refermée.

— *Senorito mio*, lui dit le donneur d'eau bénite qui leur servait de cicerone, *es papamoscas*. (Mon petit seigneur, c'est le gobe-mouches.)

Le gobe-mouches était la poupée à ressort d'une horloge. Les trois coups frappés voulaient dire qu'il était trois heures.

Le donneur d'eau bénite expliqua aux enfants pourquoi la poupée s'appelait le gobe-mouches; mais Victor n'entendit pas sa légende, tant il était encore ému de cette imposante cathédrale qui mêlait brusquement cette caricature à ses statues de pierre et qui faisait dire l'heure aux saints par Polichinelle.

La cathédrale n'en restait pas moins sévère et grande. Cette fantaisie de l'église solennelle retraversa plus d'une fois la pensée de l'auteur de la *Préface de Cromwell* et l'aida à comprendre qu'on pouvait introduire le grotesque dans le tragique sans diminuer la gravité du drame.

Le marquis du Saillant proposa à Mme Hugo de la conduire au tombeau du Cid, qui est à une demi-heure de Burgos. Les enfants acceptèrent et la mère consentit. Il n'en restait déjà que peu de chose. Le temps avait commencé la ruine; les français l'achevaient. Les soldats avaient trouvé le sépulcre du grand soldat bon à faire une cible; chaque jour les balles en arrachaient un lambeau. La pauvre tombe se mourait. Cette profanation, et d'autres pareilles, furent une des colères de l'Espagne contre la France. L'occupation, il faut bien le dire, fut peu intelligente; elle ne sut pas respecter les monuments ni les traditions; elle offensa les espagnols jusque dans leur histoire

et dans leur art; les édifices furent bombardés sans pitié et sans prudence; le goût empire, d'ailleurs, était hostile à ces vieilles constructions gothiques ou mauresques, et le moindre prétexte suffisait aux généraux pour les démolir.

Une apparition qui valut pour les enfants celle du gobe-mouches, ce fut l'apparition d'un parapluie. Le second jour qu'on passa à Burgos, il plut, de la vraie pluie; on s'était si peu attendu à de la pluie en Espagne que personne n'avait apporté de parapluie. On ne put cependant se refuser à l'évidence, et on fut obligé de convenir qu'on était mouillé jusqu'aux os. Nos quatre voyageurs se mirent donc en quête d'un parapluie, mais ils eurent beau fouiller la ville, le parapluie était inconnu à Burgos. Après avoir longtemps cherché, ils débouchèrent sur une place Louis XIII qui ressemblait à la place Royale de Paris. Comme la place Royale, elle avait, sous ses arcades trapues, des boutiques; ils y entrèrent. Ils les avaient presque épuisées toutes, quand un vieux marchand leur dit qu'il avait leur affaire. Il les mena dans un hangar, bouscula toute une friperie, et finit par déterrer, de dessous un monceau de vieilles étoffes de rebut, quelque chose de prodigieux et de monumental qu'il ne put ouvrir que dans la cour, un parapluie-monstre, une tente. Les baleines étaient de taille à supporter toutes les cataractes du ciel. Mme Hugo dit que c'était sans doute le parapluie de Noé, et n'en voulut pas; elle attendit sous les arcades la fin de l'averse, furieuse contre l'Espagne; mais Victor dit que c'était le plus grand éloge du climat espagnol que les parapluies n'eussent prévu que le déluge.

Autre plaisir. A Valladolid, on alla, pour la première fois, à un théâtre espagnol, et les enfants virent quelque chose d'encore plus beau que la trappe des *Ruines de*

Babylone; c'était un personnage qu'on tuait d'un coup de poignard et qui saignait pour de vrai; la scène en était inondée.

Un incident qui ne divertit pas le duc de Cotadilla autant qu'eux, ce fut celui-ci.

Quand le convoi se fut assez reposé à Valladolid, il se remit en rang sur la vaste place des Quatre-Couvents, qui aurait été mieux nommée maintenant la place des Quatre-Casernes, sortit de la ville, traversa, sans être inquiété, l'âpre défilé de Coca et retomba dans les plaines. Il y fut rejoint et dépassé par un détachement de cavalerie qui précédait la reine Julie, laquelle se rendait aussi à Madrid. Le duc de Cotadilla, apprenant que la reine allait passer, voulut lui faire honneur et ordonna que toute l'escorte se mît en linge blanc et en grande tenue.

Il n'y avait pas une maison, pas un rocher, pas un arbre, pas un pli de terrain qui pût servir de cabinet de toilette. On avertit les femmes, qui baissèrent leurs stores. Les petits Hugo, vu leur sexe, restèrent dans leur cabriolet, et assistèrent au spectacle.

Les soldats se hâtèrent de mettre leurs fusils en faisceaux et d'ôter leurs havre-sacs, leurs capotes, leurs culottes et leurs chemises; mais ils s'empressèrent moins de se rhabiller; cela les soulageait d'être débarrassés de tout vêtement par cette chaleur accablante, et ils prolongèrent tant qu'ils purent cet état de bien-être et de fraîcheur. Ils le prolongèrent si bien que la reine Julie, qu'on ne croyait pas si proche, arriva à l'improviste et traversa deux mille hommes dans l'entr'acte de leurs chemises.

Le duc de Cotadilla fut profondément humilié. L'honneur qu'il avait voulu faire à la reine avait singulièrement tourné. On essaya de le consoler en lui disant que la reine

n'aurait vu que l'intention, mais il fut longtemps a se remettre de sa galanterie malencontreuse.

Ségovie est restée dans l'imagination de M. Victor Hugo comme un rêve. Maisons sculptées à mâchicoulis et à clochetons, palais de jaspe et de porphyre, toutes les magnificences et toutes les dentelles de l'architecture gothique et de l'architecture arabe, et, pour couronnement, dominant la ville comme une immense tiare de pierre, l'Alcazar.

J'ai raconté que Ségovie avait été rendue au comte de Tilly par le général Hugo. Je n'ai pas besoin de dire quel accueil fit le gouverneur à la femme de celui auquel il devait son gouvernement. Il vint la prendre tous les jours dans sa voiture, dont la souplesse élégante et rapide ne déplut pas à la voyageuse après son cabas sec et poussiéreux. Il la mena partout, à commencer par l'Alcazar.

L'Alcazar est bâti sur une hauteur. La voiture du comte arriva au pied d'une tour, et les enfants se disposaient à descendre, mais le gouverneur leur dit de ne pas bouger. Une porte s'ouvrit, la voiture entra dans la tour et continua de monter dans l'intérieur. La tour a un chemin carrossable, comme le château d'Amboise. Les enfants, qui n'avaient rien vu de pareil, s'étonnèrent de cette voiture qui montait les escaliers.

Ils eurent un contentement plus solide. Après leur avoir fait voir toutes sortes de salles, dont la plus belle leur parut être la galerie des portraits des rois maures et chrétiens, le comte de Tilly les introduisit dans l'atelier de la monnaie. Il y avait là des amas d'argent et d'or dont ils furent éblouis. Ce qui les intéressa le plus, c'est l'homme qui mettait les pièces de monnaie sous le balancier pour marquer les effigies. Il les mettait et les retirait avec ses doigts, qu'une distraction d'une seconde eût fait broyer. Le comte

prit trois pièces d'or qu'on venait de frapper devant eux, et les leur donna en souvenir de leur visite.

Au sortir de l'Alcazar, on alla dîner chez le gouverneur. Le repas fut splendide; il y eut profusion de vins français, et Victor se grisa complétement.

Toute la bonne grâce du comte de Tilly n'empêcha pas Mme Hugo de quitter Ségovie avec plaisir. Elle avait hâte d'arriver à Madrid et d'être au bout de cette route éternelle. Une raison sérieuse vint s'ajouter à son impatience. Son carrosse, affaibli par l'âge, commençait à en avoir assez de ces montées et de ces descentes; en partant de Ségovie, elle s'aperçut que le moyeu se fendillait. Elle en parla au mayoral, qui dit que ce n'était rien. Il lui sembla cependant que la fente s'élargissait d'heure en heure, mais le mayoral répondait toujours qu'il n'y avait rien à craindre. La sécurité de son mayoral ne la rassurait pas du tout; un moyeu qui éclate, c'est toujours un péril, mais alors c'en était plus d'un. Le convoi n'attendrait pas que la roue fût réparée, la voiture resterait en arrière, et les guérillas viendraient. Le cocher n'était peut-être si tranquille que parce qu'il était convaincu du danger; c'était un espagnol, et par conséquent un haïsseur des français; il y avait eu des exemples de cochers espagnols qui avaient livré des français qu'ils s'étaient chargés de conduire; de plus, celui-là savait qui il conduisait, il voyait que Mme Hugo occupait la première place de la file, il avait vu le gouverneur de Ségovie venir la chercher tous les jours, et, quand ce ne serait pas par haine, la femme et les enfants d'un des plus vigoureux adversaires des guérillas lui seraient payés par les guérillas aussi cher qu'il voudrait. Pendant qu'on faisait ces réflexions dans la voiture, le moyeu éclata.

Vite, on chercha un bout de corde pour recoudre tant

bien que mal la cassure; il n'y en avait pas dans le carrosse. Le domestique alla en demander aux voitures qui suivaient. Personne n'en avait, ou ne voulut en donner, car on n'avait pas pardonné à Mme Hugo d'être avant les autres. Elle ne sut que faire; pour comble, la duchesse de Villa-Hermosa dit qu'elle ne pouvait attendre pour le bon plaisir de la française, et ordonna à son mayoral de rejoindre le trésor. Toutes les voitures suivirent, heureuses de gagner une place et s'embarrassant peu d'abandonner une femme et des enfants. La pauvre mère vit bientôt les dernières voitures la dépasser, s'éloigner et disparaître.

Le mayoral travaillait à reclouer les éclats du bois; mais il n'avançait à rien. Le domestique avait beau s'en mêler, le moyeu n'était plus possible. Mme Hugo se demandait si elle ne ferait pas bien de laisser là sa voiture et de rejoindre le convoi à pied avec ses enfants; mais le convoi était trop loin, et elle ne le rattraperait pas. Elle pressait le mayoral, toujours parfaitement calme; la nuit allait venir, autre terreur. Soudain elle entendit un galop de chevaux, et trembla en voyant accourir une troupe.

Quand les cavaliers approchèrent, elle reconnut le marquis du Saillant et le colonel Montfort.

Le marquis n'était pas avec elle au moment de la rupture du moyeu. En revenant la retrouver quelques instants après, il avait été stupéfait de la disparition de la voiture, les grenadiers lui en avaient dit la cause, il avait aussitôt demandé quelques hommes au colonel Montfort, qui avait voulu venir lui-même; un canonnier avait apporté toute la corde qu'il fallait, et la roue fut bientôt plus solide qu'auparavant.

Il s'agissait maintenant de rattraper au plus vite le convoi, qui, pendant ce temps-là, gagnait de l'avance. Le

mayoral voulut n'aller qu'au pas, disant que, s'il trottait, la roue ne tiendrait pas et que la voiture était bien malade. Le colonel Montfort lui dit qu'il savait un moyen de la guérir ; il tira un pistolet des fontes de sa selle et, visant le mayoral, lui jura qu'il lui brûlerait la cervelle si ses mules ne prenaient pas immédiatement le galop. Cette médication énergique opéra sur-le-champ, et la voiture fut bien portante jusqu'au convoi.

Quand on approche de Madrid, le ciel a des accès de vent du nord qui font passer subitement la température du Sénégal à la Sibérie. La terre est toujours blanche de neige, lorsque ce n'est pas de poussière. Ces landes blanches et plates sont bâties çà et là de maisons peintes en noir et entourées de pins que les enfants comparaient à des tombeaux sur un linceul.

Bientôt ils virent s'élever le sombre Escurial, bien fait pour régner sur ce cimetière, puis le lion sculpté de Charles-Quint, qui regarde et qui surveille Madrid.

Le duc de Cotadilla se dit que les troupes ne pouvaient pourtant pas entrer dans la capitale de l'Espagne faites comme elles l'étaient par une si longue et si pénible marche, car il va sans dire que leur changement de tenue, ayant été en retard sur le passage de la reine, avait été ajourné à une autre occasion et qu'elles avaient gardé leurs pantalons fatigués et leur débraillement poudreux. Cette fois, le duc prit ses précautions, il attendit la nuit, et, à la dernière étape, commanda un nettoiement général et une transformation complète. Le matin, le soleil éclaira un convoi tout neuf. On avait fait aussi la toilette des chevaux et des voitures. Tout resplendissait, soldats, cochers, voyageurs, harnais, fusils, canons. On était déjà en vue de Madrid, lorsqu'il vint un peu de vent, puis davantage, puis ce fut

un ouragan, un tourbillon, une trombe, et, cinq minutes après, le convoi avait l'air de s'être vautré dans la boue.

Un moment avant l'entrée, le duc de Cotadilla vint galamment prendre congé de Mme Hugo et lui exprimer son regret de n'avoir plus à la protéger. Elle le remercia de toutes ses attentions, et, quand il se fut éloigné, trouvant qu'elle était depuis assez longtemps prisonnière, elle dit à son mayoral de quitter la file et d'aller de l'avant. Le mayoral ne se le fit pas dire deux fois, mais le duc revint bride abattue et l'engagea vivement à ne pas se séparer du convoi avant d'être dans la ville même. Il y avait danger jusque-là et l'on n'était pas plus à l'abri d'un coup de main à la porte de Madrid qu'en pleine campagne.

L'entrée de Madrid ravit toute la carrossée. Une allée d'arbres, des maisons peintes en vert, en rose, en lilas, s'égayèrent encore de la joie d'être arrivés. Après les escarpements, après les trombes, après les landes, après l'aridité, après l'Escurial, cette verdure et ces couleurs tendres furent un charme et il sembla qu'on mettait pied à terre dans le printemps.

Au bout de l'avenue d'arbres, le carrosse prit la rue de l'Alcade, puis la rue de la Reine, et entra dans la cour du palais Masserano, qui faisait l'angle des deux rues.

XIX

LE PALAIS MASSERANO

Le général Hugo n'était pas à Madrid en ce moment; il avait été obligé de s'absenter pour quelques jours par les nécessités impérieuses de son inspection; mais Mme Hugo trouva une lettre de lui qui promettait un retour très prochain.

L'intendant du prince Masserano, vêtu de noir, épée au côté, vint recevoir la voyageuse, et dit qu'il allait conduire madame la comtesse à son appartement.

Il la dirigea, par un long vestibule, vers un escalier seigneurial dont la rampe portait à son extrémité un lion de pierre. En face de ce lion héraldique, s'ouvrait sans gêne la cuisine, qui essayait si peu de se dissimuler qu'elle avait son nom écrit sur sa porte : Cocinas. Le lion sculpté acceptait le tête-à-tête avec les lapins embrochés, et les armoiries n'avaient pas honte des casseroles.

Au premier étage, on eut l'éblouissement d'un appartement splendide.

Antichambre démesurée; salle à manger ornée de

dessins originaux de Raphaël et de Jules Romain; salon tendu de damas rouge; boudoir tendu de damas bleu clair qui avait la lumière de deux rues, une large terrasse — et une cheminée; chambre à coucher bleue aussi, mais dont le damas était tramé d'argent; autre chambre de brocatelle moirée fond jaune lamé de rouge; une immense galerie qui était la pièce de réception et où étaient les portraits des ancêtres du prince; tout cela d'une opulence et d'un goût incomparables. Ce n'étaient que dorures, sculptures, verres de Bohême, lustres de Venise, vases de Chine et du Japon. Il y avait particulièrement, dans la galerie, deux vases de Chine d'une taille invraisemblable et comme M. Victor Hugo n'en a jamais revu depuis.

La gaîté du palais se complétait par les maisons qui lui faisaient face, toutes sculptées et peintes de ces couleurs tendres qui étaient alors la mode de Madrid.

Les enfants étaient émerveillés, et la mère avouait que l'Espagne pouvait être habitable.

Elle revenait toujours à ce ravissant boudoir bleu ciel si bien situé à l'angle de deux rues pour avoir double jour et qui avait cette belle terrasse. En l'examinant dans tous ses détails, elle souleva une portière pour voir où la porte communiquait. Ses yeux furent aussitôt frappés d'une petite bande de papier blanc cachetée de cire rouge. Ce palais aussi avait les scellés.

Ce fut la rupture du charme. Elle retrouvait l'alcade dans le prince. Ce palais magnifique, rayonnant de soleil et d'or, la traitait comme le hangar sombre et nu. Il lui jetait la même imprécation et la même insulte, en plein Madrid, à elle femme du gouverneur de Madrid, au centre de l'occupation française, en présence du roi.

Au reste, c'était le mot d'ordre de la résistance. Napo-

léon n'était appelé dans toute l'Espagne que Napoladron (Napo-larron).

Mme Hugo, qui se sentait un peu plus chez elle dans le gouvernement de son mari, fit venir l intendant et lui demanda ce que cela voulait dire. L'intendant répondit que le prince avait cru que madame la générale aurait assez des pièces qu'on lui livrait; que le général, avant de quitter Madrid, était venu voir l'appartement et l'avait déclaré suffisant; mais que, si madame la générale s'y trouvait à l'étroit et voulait qu'on levât les scellés, les français étaient les maîtres.

Mme Hugo dit qu'elle avait plus de logement qu'il ne lui en fallait, et recommanda bien à ses fils de ne jamais toucher aux scellés, mais elle recommença son irritation contre cette Espagne imprenable dont la frontière rompue se refaisait dans chaque maison et qui, après s'être défendue de ville en ville, se défendait de chambre en chambre.

Elle prit pour elle la chambre bleue, et les enfants eurent la chambre jaune.

Victor voyait, de son lit, une Vierge dont le cœur était percé de sept flèches, symbole des sept douleurs. Il la revoit encore maintenant, avec l'incroyable précision de mémoire qu'il a dans les yeux comme dans l'esprit.

Mme Hugo retrouva également à Madrid les autres maîtres des maisons espagnoles. Les puces et les punaises n'avaient pas fait comme le prince et la princesse, elles n'avaient pas quitté le palais. Ces admirables damas en étaient rembourrés. Mme Hugo, qui avait essayé une nuit du lit de la princesse, se repentit de son usurpation avant le matin et en revint à son lit de fer et à son système des seaux d'eau, mais les puces sautèrent du plancher et les punaises du plafond. Elle déserta cette chambre magnifique et choisit, dans l'étage des domestiques, une pièce

sans tentures, sans portières, sans rideaux; mais tout ce beau palais n'était qu'une fourmilière de vermine. Elle sentit l'impossibilité de vaincre, et, de guerre lasse, redescendit dans la chambre de la princesse et finit par s'habituer à ses camarades de lit.

Huit jours après leur installation, les enfants, qui jouaient sur la terrasse, virent déboucher dans la rue de la Reine des cavaliers dont la coiffure bizarre ressemblait à un œuf d'autruche qui aurait des côtes comme un melon. Ces cavaliers, qui étaient des westphaliens, s'arrêtèrent devant la porte du palais, et, après quelques pourparlers avec l'intendant, entrèrent dans la cour. Cette cavalcade était un exprès qui apportait une lettre du général.

Les routes étaient si peu sûres qu'il fallait soixante hommes pour porter une lettre.

Le général écrivait qu'il était en route pour revenir.

On s'occupa d'abord de caser les westphaliens, qui faisaient partie de la garde du gouverneur. Les hommes ne furent pas l'embarras; le prince lui-même avait sa garde, qu'il avait emmenée avec lui, et qui laissait libre un bâtiment attenant au palais. Mais la garde du prince était de l'infanterie, et l'écurie n'avait pas compté sur soixante chevaux. On fit donc des écuries de plusieurs salles qui étaient au rez-de-chaussée, et dont les dalles de marbre furent bientôt infectées de fumier et d'ordure.

Les trois frères assistèrent à cet emménagement, car rien ne plaît aux enfants comme les soldats et les chevaux. Et puis ils eurent d'autres bonnes fortunes. En même temps que sa lettre, leur père avait envoyé dix mille francs en or qu'ils étalèrent sur une table et qui leur firent croire qu'ils étaient encore dans l'Alcazar de Séville. Les westphaliens avaient aussi apporté les malles du général, lequel priait

sa femme de les ouvrir et de faire prendre l'air à ses habits; les enfants, sous prétexte d'aider leur mère, passèrent en revue les beaux uniformes, les broderies, les grosses épaulettes, les tricornes à plumes; quand leur mère avait le dos tourné, ils essayaient si ces belles choses ne leur iraient pas, et Mme Hugo, rentrant du salon dans leur chambre, trouva le petit Victor qui effrayait ses frères de la fière mine dont il trébuchait dans le grand sabre paternel.

Après les habits, ce furent les oranges. Le père en avait envoyé deux caisses prodigieuses, avec droit de pillage pour les enfants. Cela leur fit prendre un peu patience. Enfin, un jour, d'autres westphaliens tournèrent la rue, ils crurent que c'était leur père qui arrivait. Mais non, ce n'était encore qu'une lettre. Les guérillas ne lâchaient pas le général, qui ne savait même plus quand il pourrait venir. On n'eut pas la peine de faire d'autres écuries pour les nouveaux westphaliens; non seulement ils ne restèrent pas, mais ils enlevèrent les premiers, qui n'étaient pas de trop pour la consommation d'hommes qui se faisait en ce temps-là.

Tout repartit, même les beaux uniformes, même le grand sabre.

A défaut de leur père, les enfants virent leurs deux oncles, Louis et Francis, qui eurent occasion de venir plusieurs fois à Madrid.

Mme Hugo avait reculé sa présentation à la cour jusqu'à l'arrivée de son mari. On lui en eût voulu d'ajourner indéfiniment; il fallut s'exécuter, et d'abord se faire faire des robes d'apparat. Les enfants eurent la fête des étoffes éclatantes qu'on apportait tous les jours; ils n'en revenaient pas de toutes ces soies flambées, de tous ces satins pailletés, et de toutes ces dentelles espagnoles d'une épaisseur si

souple. La première fois que leur mère alla chez le roi, ils la trouvèrent si belle qu'ils n'osèrent plus la tutoyer. Les robes à queue de leur mère après les habits brodés de leur père, c'était trop de bonheurs coup sur coup.

Mme Hugo, à la cour, fit plusieurs connaissances, entre autres celle du général Lucotte, qui était, comme son mari, majordome et comte. L'empereur finit par trouver que son frère prodiguait beaucoup les titres. Joseph, qui voulait s'attacher des dévouements, récompensait largement les services; il ne regardait pas à donner des titres de Castille, qui sont des titres de grandesse. Napoléon se fâcha. En général, il n'aimait pas qu'on fût quelque chose sans lui; rien n'avait d'importance que ce qui se faisait à son ombre; ses bulletins ignoraient tout ce qu'on ne pouvait pas attribuer à sa présence; le monde finissait à la pointe de son épée. Qu'il se fût fait sous un autre commandement que le sien des actions qui méritassent la grandesse, cela lui parut insolent et absurde, et il défendit au roi de faire un seul grand d'Espagne. Le roi n'en fit plus; quant à ceux qu'il avait déjà faits, ils le furent sans l'être; ils en eurent le nom sans les priviléges; ces grands d'Espagne, par exemple, ôtèrent leur chapeau devant le roi.

Le général Lucotte avait une jolie femme fort à la mode et fort adulée. Mme Lucotte était une de ces femmes gracieuses et frivoles qui réussissent souvent plus que les belles et les intelligentes et qui vont à tout le monde, aux esprits superficiels parce qu'elles leur ressemblent, aux esprits sérieux parce qu'elles les reposent. Mais son plus grand charme pour les trois frères, c'étaient ses enfants, non pas les enfants du général Lucotte, Léon et Edma, qui étaient encore au maillot, mais un fils et une fille, Armand et Honorine, qu'elle avait d'un premier mariage et qui

étaient de taille à jouer. Ils amenaient avec eux un autre grand garçon, appelé Amato, que le général Lucotte avait adopté. La bande s'accrut bientôt d'une nouvelle petite fille, la fille du marquis de Monte-Hermosa. On allait dans la cour, où il y avait une fontaine avec jet d'eau et cascades ; on courait, on se poursuivait, on se déclarait la guerre, on faisait la paix, et le comble de la satisfaction était de se jeter à la figure l'eau du bassin.

Il arrive, dans ces cours des maisons espagnoles, qu'à force de chercher la fraîcheur, on trouve l'humidité. La cour du palais Masserano avait ses pavés verdis de moisissures. Les enfants ne la séchaient pas par leurs aspersions. Elle avait, en outre, la tristesse de l'ombre des quatre murs qui l'enfermaient. Ils s'en dégoûtèrent, et préférèrent la galerie des portraits, qui était admirable pour jouer à cache-cache, à cause des portières, des piédestaux, des bustes, et surtout des deux colossaux vases de Chine dans l'intérieur desquels la petite Pepita se fit hisser plus d'une fois.

Victor avait pris cette galerie en affection. On l'y trouvait seul, assis dans un coin, regardant en silence tous ces personnages en qui revivaient les siècles morts ; la fierté des attitudes, la somptuosité des cadres, l'art mêlé à l'orgueil de la famille et de la nationalité, tout cet ensemble remuait l'imagination du futur auteur d'*Hernani* et y déposait sourdement le germe de la scène de don Ruy Gomez.

Après l'heure de la sieste, quand la chaleur était tombée, Mme Hugo faisait atteler une grande voiture style Piranèse qui faisait partie du mobilier du palais, et allait se promener au Prado. Le soir, elle restait longtemps sur la terrasse.

C'était le moment de cette célèbre comète de 1811 que

l'empire et l'Espagne expliquaient chacun à leur manière et enrégimentaient chacun dans leur camp. Napoléon, alors au plus haut point de sa puissance, mari d'une archiduchesse, empereur de l'Europe, père du roi de Rome faisait de la comète une sorte de bouquet d'un feu d'artifice céleste tiré pour la naissance du prince impérial. Les espagnols en faisaient un présage de la chute de l'empire, qui allait disparaître avec le météore. La comète recruta pour les guérillas; les prêtres l'invoquaient en chaire; ils y voyaient et y faisaient voir aux paysans la Vierge ramenant Ferdinand VII par la main.

Les enfants, étrangers à ces querelles des hommes, aimaient la comète pour elle-même. Dès que le soir venait, ils étaient sur la terrasse, et c'était à qui l'apercevrait le premier. Elle était énorme et semblait occuper le tiers du ciel. L'atmosphère de l'Espagne lui donnait un éclat extraordinaire. Elle leur paraissait vivante et elle leur faisait l'effet d'un gigantesque oiseau de paradis qui avait pour tête une escarboucle.

XX

LE COLLÉGE DES NOBLES

Le père arriva enfin. Ce fut une joie, mais qui tourna bien vite en chagrin pour Eugène et pour Victor. Le voyage avait duré trois mois, et il y avait six semaines qu'ils étaient à Madrid, menant une vie d'oiseaux, sautillant et chantant depuis le matin jusqu'au moment où ils allaient se blottir dans le duvet de leur jolie chambre de soie jaune. Cela ne faisait pas l'affaire de leurs études, et le général jugea qu'il était grand temps de mettre fin à toutes ces vacances.

Pour Abel, ses études étaient terminées. L'empire ne laissait pas les garçons s'éterniser sur les bancs et les poussait de bonne heure dans la vie. Abel resta pour entrer dans les pages du roi quand il aurait douze ans; il n'en était plus qu'à quelques mois, et ce n'était pas la peine de le remettre au collége pour si peu de temps.

On n'était page que deux ans; à quatorze ans, on avait le choix entre l'armée et le clergé. La grande différence entre les officiers et les abbés qui sortaient de là, c'est que les uns allaient courtiser les femmes en uniforme et les

autres en soutane. Du reste, ces prêtres-là étaient toujours libres. Ils pouvaient toujours laisser pousser leurs cheveux, jeter bas le camail violet, renoncer, c'était là le dur, aux dix ou douze mille francs du canonicat, et se marier.

Les places de pages étaient fort sollicitées. Un détail à noter, c'est qu'à l'exception d'Abel, tous étaient espagnols. Le roi avait essayé de s'attacher par là les principales maisons du royaume. Il y en avait même plusieurs dont les pères n'étaient pas ralliés et se battaient pour la junte; ce qui ne laissait pas d'inquiéter un peu les amis de Joseph, car les fils de ces pères, quand c'était leur tour de service, accompagnaient le roi dans ses promenades solitaires à la *Casa del Campo*, et à la chasse, où ils avaient, eux aussi, le soin de charger sa carabine.

Donc, le lundi qui suivit l'arrivée de leur père, Eugène et Victor montèrent dans la voiture du prince, qui leur parut moins rayonnante ce jour-là. Leur mère y monta avec eux; la voiture alla rue Ortoleza, longea de grands murs gris et s'arrêta devant une lourde porte fermée.

C'était la porte du collége des Nobles.

Un homme à figure sérieuse vint au-devant de Mme Hugo. Cet homme, qui était le majordome du collége, fit traverser à la mère et aux enfants des couloirs peints à la chaux et délabrés dont on ne voyait pas la fin. On n'apercevait personne; on s'entendait marcher et la voix faisait écho dans ces profondeurs vides. Un jour rare tombait d'étroites ouvertures pratiquées au haut de la muraille.

Cette morne galerie, qui ne ressemblait guère à la galerie lumineuse du palais Masserano, aboutissait à une cour dans laquelle le majordome montra à Mme Hugo une porte où il y avait écrit : SEMINARIO. Il lui dit qu'il ne pouvait l'accompagner plus loin, étant laïque et n'ayant pas le

droit de pénétrer dans les bâtiments consacrés. Il sonna à la porte, salua et s'en retourna.

Le collége des Nobles était tenu par des moines. Un moine parut, en grande robe noire rougie par le temps, en rabat blanc et en *sombrero*. Il avait à peu près cinquante ans, le nez en bec-de-corbin et les yeux très enfoncés. Mais ce qui saisissait le regard, c'était sa maigreur et sa pâleur. Il était immobile de corps et de visage; ses muscles avaient perdu toute leur élasticité et semblaient s'être ossifiés. On s'étonnait que cette statue d'ivoire jauni pût faire un pas.

Dom Bazile (c'était le nom du moine d'ivoire) fit visiter la maison à Mme Hugo et à ses deux nouveaux pensionnaires. Tout y était de proportions énormes, excepté les cours pour jouer qui, ensevelies entre de hautes murailles, avaient la moiteur sombre des caves. Bien qu'on fût en plein jour et en été et en Espagne, il n'y avait de lumière qu'à un angle. Les réfectoires, situés au rez-de-chaussée, étaient lugubres, recevant le jour de ces cours qui n'en avaient pas. Les dortoirs, plus élevés et où il y avait alors du soleil, furent trouvés moins tristes par les enfants, peut-être parce que c'était l'endroit où ils oublieraient.

Les pauvres enfants avaient le cœur bien gros de quitter leur palais pour cette prison, et leur mère pour ce moine sinistre; ils se continrent tant qu'ils purent; mais, quand leur mère fut partie et que dom Bazile les eut conduits dans la cour en leur disant que leurs études ne commenceraient que le lendemain et qu'ils avaient le reste de la journée pour jouer, le désespoir fut le plus fort et ils se mirent à sangloter.

Ils n'eurent pas faim à souper. Une chose qui n'égayait pas la morosité du réfectoire, c'était le petit nombre des

élèves. Il n'y en avait alors que vingt-quatre; tous les autres avaient été retirés par opposition à Joseph. On juge la solitude que devait faire ce nombre imperceptible dans des constructions calculées pour cinq cents.

Le dortoir ne gagna pas à être vu de nuit. Au lieu de soleil, quelques quinquets fumeux qui éclairaient mal le seul coin habité et qui expiraient au loin dans les ténèbres. C'était le dortoir des petits; sur cent cinquante lits, il n'y en avait pas dix d'occupés. A la tête de chaque lit était pendu un Christ en croix. Après la chambre soyeuse où les trois frères s'endormaient en bavardant et où le réveil continuait les féeries des rêves, c'était une chambre sévère ce désert où les deux petits garçons perdus dans l'ombre sentaient sur eux ces cent cinquante gibets.

Le lendemain matin à cinq heures, ils furent réveillés par trois coups frappés sur le bois de leur lit. Ils ouvrirent les yeux et virent un bossu, rouge de visage, les cheveux tortillés, vêtu d'une veste de laine rouge, d'une culotte de peluche bleue, de bas jaunes et de souliers couleur cuir de Russie. Cet arc-en-ciel les fit rire et ils furent presque consolés.

Cet éveilleur était le souffre-douleur des élèves. Lorsqu'ils étaient mécontents de lui, ils l'appelaient durement *Corcova* (bosse). Quand il avait bien fait son service et qu'ils voulaient lui être bons, ils l'appelaient *Corcovita* (petite bosse). Le pauvre homme riait; peut-être s'était-il habitué à sa difformité; peut-être en souffrait-il au fond et n'osait-il pas se fâcher de peur de perdre sa place. Eugène et Victor se mêlèrent bientôt à ces plaisanteries, et, pour remercier leur valet de chambre, lui donnèrent aussi, avec la grâce cruelle de l'enfance, son petit nom. M. Victor Hugo s'en est repenti plus d'une fois depuis, et Corcovita n'a pas

été étranger à l'idée qui lui a fait faire Triboulet et Quasimodo.

Ce qui plut aux deux frères, ce fut une grande pièce contiguë au dortoir où il y avait des vasques de pierre avec robinet et avec eau à discrétion. Quand les élèves y eurent fait toutes les ablutions qu'ils voulurent, on alla à la messe. Les élèves la servaient chacun à leur tour. Mme Hugo, je l'ai dit, n'avait accepté du royalisme catholique de son père et de ses sœurs que le royalisme tout seul ; elle était toujours aussi royaliste, malgré son mari, mais elle était toujours aussi voltairienne, malgré son père. Elle avait sa croyance à elle, qu'elle avait prise moitié dans la religion et moitié dans la philosophie. Elle voulait que ses fils eussent aussi leur religion, telle que la leur feraient la vie et la pensée. Elle aimait mieux les confier à la conscience qu'au catéchisme. Aussi, lorsque dom Bazile lui avait parlé de leur faire servir la messe, elle s'y était vivement opposée. Dom Bazile ayant répliqué que c'était une règle absolue pour tous les élèves catholiques, elle avait coupé court à toute discussion en disant que ses fils étaient protestants.

Eugène et Victor ne servirent donc pas la messe, mais ils l'entendaient; ils se levaient quand les autres se levaient, mais ne faisaient aucun autre simulacre et ne répondaient pas aux prières. Ils n'allaient pas à confesse et ne communiaient pas.

Après la messe, dom Bazile les fit venir chez lui pour voir où ils en étaient de leurs études et dans quelle classe il les mettrait. Ils y trouvèrent un autre religieux, tout aussi jaune que dom Bazile, mais qui n'avait avec lui que ce rapport. Dom Manuel était aussi pansu que dom Bazile était maigre. Le contraste se complétait par l'expression et

par l'allure. Dom Manuel était réjoui, bouffi d'aise, souriant, caressant, remuant, et, à côté de l'inflexibilité glacée de dom Bazile, avait l'air d'un bourgeois en compagnie d'un spectre.

Il y avait sur une table des livres latins, les mêmes que ceux des colléges français. Vu l'âge des deux frères, on leur présenta l'*Epitome*, qu'ils traduisirent couramment. On passa au *De Viris;* ils n'eurent pas besoin de dictionnaire, non plus que pour Justin, ni pour Quinte-Curce. Les deux moines étaient profondément étonnés; l'étonnement de dom Bazile se trahissait par un froncement de sourcils; celui de dom Manuel éclatait en exclamations joyeuses et en félicitations bruyantes. De difficulté en difficulté, on vint à Virgile, où ils furent plus attentifs et moins rapides; ils se tirèrent encore de Lucrèce, quoique péniblement, et n'échouèrent qu'à Plaute.

Dom Bazile, mécontent, leur demanda qu'est-ce donc qu'ils expliquaient à huit ans. Lorsque Victor lui répondit : Tacite, il le regarda presque avec hostilité.

Il ne savait dans quelle division les mettre. Dom Manuel était d'avis de les mettre avec les grands. Mais dom Bazile dit qu'on ne pouvait pas confondre les âges, et qu'étant petits ils devaient être avec les petits. Dom Manuel était son inférieur, il ne put qu'obéir et conduisit les deux frères dans une cellule où cinq autres enfants en étaient à l'A B C du latin. Outre le latin, on leur enseignait le dessin et la musique. Le solfége attira médiocrement Victor, mais il avait une aptitude naturelle au dessin, et là encore il étonna ses maîtres.

On déjeunait d'une tasse de chocolat. Les deux enfants, qui n'avaient pas soupé la veille, trouvèrent le déjeuner excellent et ne reprochèrent à la tasse que sa petitesse.

Dom Bazile et dom Manuel mangeaient avec les collégiens, chacun à une petite table ajoutée à la grande, et plus haute, d'où ils dominaient et surveillaient. Tous les repas débutaient nécessairement par le *Benedicite* et par le signe de croix espagnol, lequel complique la grande croix de petites croix sur tous les traits du visage. Les deux frères étaient dispensés de toutes ces croix par leur protestantisme.

Le dîner se composait de l'*olla podrida* nationale et d'un second plat; tantôt du mouton rôti, qui aurait été passable si l'on savait rôtir en Espagne, tantôt les restes du pain de la veille assaisonnés de graisse. Le pain avait cela de particulier qu'il était sans levain. Pour boisson, l'abondance classique.

Après le dîner, on faisait la sieste. Religieux, élèves, domestiques, tout dormait. Eugène et Victor ne purent jamais se faire à cette habitude de se coucher le jour. Ce fut leur moment de liberté; seuls éveillés, ils faisaient ce qu'ils voulaient, et l'immense collége était à eux.

A trois heures, Corcova réveillait encore les dortoirs; il y avait deux heures d'étude, puis une heure de récréation avec un morceau de pain sec, puis travail jusqu'à huit heures. Alors on soupait, le plus souvent d'une salade accommodée de cette huile à laquelle Mme Hugo avait préféré le beurre et qui n'avait plus pour Victor l'excuse du bel huilier Louis XV; quelquefois, et dans ce cas il soupait, de *sandras*, qui sont des melons à chair rose, plus parfumés et plus sucrés que les nôtres.

Dom Bazile ne put pas laisser longtemps les deux frères dans la dernière classe. Ils avaient fini leurs devoirs quand les autres commençaient à peine, et ils se croisaient les bras presque tout le temps. Ils décourageaient leurs

condisciples, certains de n'avoir pas les prix. On les fit monter d'un échelon, mais ce fut encore la même chose ils montèrent encore, et furent toujours désespérants pour les autres. Dom Bazile en prit son parti et les mit avec les grands. En une semaine, ils avaient sauté de la septième à la rhétorique.

Les grands accueillirent avec dédain ces enfants et commencèrent par les regarder du haut de leurs quinze ans. Mais quand ils les virent expliquer à livre ouvert ce que ne leur faisaient pas toujours comprendre à eux leur dictionnaire et leurs efforts, ils s'aperçurent que les enfants leur étaient supérieurs et les admirent sur le pied d'égalité.

Les condisciples des deux enfants n'avaient pas seulement contre eux la différence d'âge, ils avaient surtout la différence de nation. La politique entrait au collége avec ces fils de familles mêlées aux événements. Les espagnols ne se gênaient pas pour les deux français et souhaitaient tout haut l'expulsion de Joseph. Eugène et Victor, fils d'un général français, trouvaient tout juste que les français, ayant pris l'Espagne, la gardassent; ils demandaient en vertu de quoi Ferdinand VII revendiquait un pays qu'il avait cédé par acte public. Les espagnols auraient pu répondre que, pour que la cession fût valable, il aurait fallu d'abord qu'un homme eût le droit de donner un peuple; mais, comme ils étaient royalistes, ils se contentaient de répliquer que la donation avait été arrachée par la fraude et par la violence, que Napoléon avait menti à Ferdinand pour le faire venir à Bayonne où il lui avait extorqué sa signature, et qu'un guet-apens n'était pas un titre.

Ces discussions ne finissaient pas toujours en paroles. Eugène en eut une avec un grand, appelé Frasco, comte de Belverana. L'occasion en fut un jeune espagnol qui était

le mystère du collége. Ce collégien ne vivait pas avec les collégiens, ne mangeait pas avec eux, avait sa chambre à part, étudiait seul, avait ses heures de travail aux heures de récréation et ses heures de récréation aux heures de travail. Ceux que la curiosité avait fait échapper de classe avaient quelquefois entrevu un garçon de seize à dix-sept ans, blond et d'une figure douce, avec lequel ils avaient eu à peine le temps d'échanger quelques mots. C'était un officier, nommé Lino, qui s'était battu pour Ferdinand et qui avait été fait prisonnier au siége de Badajoz. Le roi Joseph, très débonnaire, avait eu pitié de son âge et ne lui avait pas voulu d'autre prison que le collége; l'officier était retombé écolier. On avait seulement arrangé sa vie de façon qu'il ne communiquât pas avec les autres élèves et qu'il ne pût faire de propagande.

Le nom du jeune prisonnier étant venu dans une conversation déjà passionnée, Eugène parla lestement de ce héros qu'on mettait en pénitence et dit qu'on avait dû prendre ce gamin dans les jambes d'un grenadier. Belverana, furieux d'entendre traiter ainsi un espagnol, et un espagnol qui s'était battu contre les français, prit des ciseaux, se jeta sur Eugène et le blessa à la joue. Les moines accoururent. Il n'y avait pas à nier, Belverana avait encore les ciseaux à la main et Eugène avait le visage tout en sang. La blessure semblait profonde. Dom Bazile fut d'autant plus sévère pour Belverana qu'il l'approuvait probablement au fond et qu'il craignait de trahir ses sentiments secrets; il le renvoya du collége.

Un renvoi dans ces conditions était une mauvaise note pour Belverana, et peut-être pour sa famille, que cette querelle dénonçait comme haïssant Joseph. Eugène oublia sa blessure, parla à dom Bazile et dit que c'était lui qui avait

eu le premier tort, que Belverana avait dû, lui espagnol, défendre son compatriote insulté et ne devait pas être puni pour cela. Et, comme dom Bazile résistait, n'osant pas pardonner, il déclara que, si son camarade partait, il partirait aussi. Dom Bazile n'osait pas encore; mais, Mme Hugo étant venue dans ce moment-là, Eugène obtint d'elle qu'elle intercédât avec lui, et Belverana resta.

Victor, lui, eut plus de rancune; longtemps après, il a vengé son frère à sa manière en faisant d'un des personnages les moins sympathiques de ses drames un comte de Belverana.

Une autre de ses rancunes a été un affreux grand gaillard, à cheveux crépus, à mains griffues, mal bâti, mal peigné, mal lavé, paresseux incurable et ne tourmentant pas plus son encrier que sa cuvette, hargneux et risible, qui s'appelait Elespuru. C'est le nom d'un des fous de *Cromwell*.

En revanche, il fut tout de suite et il resta l'ami du fils aîné du duc de Benavente. Il le revit à Paris en 1825. Ramon de Benavente était alors atteint d'une de ces douleurs amères et secrètes qui n'acceptent pas de consolations. C'est à lui qu'est adressée l'ode qui commence par cette strophe :

Hélas! j'ai compris ton sourire,
Semblable au ris du condamné
Quand le mot qui doit le proscrire
A son oreille a résonné!
En pressant ta main convulsive,
J'ai compris ta douleur pensive
Et ton regard morne et profond
Qui, pareil à l'éclair des nues,
Brille sur des mers inconnues,
Mais ne peut en montrer le fond.

Les élèves se tutoyaient, mais se donnaient leurs titres. En jouant, Belverana disait à Benavente :

— Marquis, envoie-moi la balle.

Les maîtres appelaient aussi les élèves par leurs titres, et ces religieux, en leur prêchant l'humilité, ne manquaient jamais de leur rappeler leurs parchemins. Dom Manuel, réprimandant Eugène de sa mauvaise tenue pendant une prière, lui disait :

— Comte, tu parles, tu n'auras pas de dessert.

Il n'y avait pas d'autres sorties que les promenades en commun. Cette sombre éducation cléricale ne lâchait pas les enfants de toute l'année. Le dimanche et le jeudi, dom Manuel ou dom Bazile les menait prendre l'air par la ville ou par la campagne. Les petits Hugo virent ainsi les environs de Madrid qu'aucun français n'osait visiter. Les excursions étaient dangereuses, et l'on avait récemment encore enlevé un français qui s'était aventuré à quelques centaines de pas. Mais les moines n'avaient rien à redouter des guérillas, qui connaissaient leurs opinions et qui n'auraient pas voulu désachalander le collége de leurs amis. Cette confraternité occulte aurait pu faire craindre que les moines ne livrassent les fils d'un général français; mais ils étaient trop suspects pour cela, ils n'auraient pu rentrer à Madrid, et alors ce n'était plus seulement la perte de deux pensionnaires, c'était la perte du collége. Puisqu'ils y étaient restés, c'est qu'ils y tenaient, et leur intérêt répondait de leur fidélité.

Un des buts de promenade était un cimetière situé à une lieue de la ville. Ce lieu de sépulture ne ressemblait guère aux nôtres. C'était la muraille qui était le cimetière. Elle avait des compartiments comme un casier, et les cercueils y étaient rangés les uns sur les autres, étiquetés

d'une plaque, plus ou moins ornée suivant l'importance du mort, sur laquelle étaient inscrits son nom et ses qualités. Chaque famille avait son rayon dans cette étagère de cadavres.

Les jours de courses de taureaux, on y menait quelquefois les collégiens, non dans le cirque, mais sur la place; leur spectacle était de voir entrer ou sortir le public; ils se figuraient la représentation d'après les cris et les applaudissements, et Victor observait que « c'est déjà pour nous une chose très curieuse qu'une muraille derrière laquelle il se passe quelque chose ». Parfois ils parvenaient à se glisser dans le passage par où l'on emportait tout ce qui était hors de combat, hommes ou bêtes. Un jour, ils virent un taureau agonisant qu'on venait de coiffer de crochets de fer portant des fusées; on mit le feu à ces fusées qui, en éclatant, arrachèrent et dispersèrent des lambeaux de chair sanglante. La foule hurla de joie. Six mules, à caparaçons éblouissants, chargées de grelots et de banderoles, entraînèrent enfin ce martyr.

La grande fête des élèves était la San-Isidro. Ce saint, le patron de Madrid, était aussi celui du collége. Ce jour-là, la messe ne se disait pas à la chapelle. Le collége avait son église à lui, de l'autre côté de la rue. Cette église, bâtie au dix-huitième siècle dans le style rococo ardent, était fermée d'habitude, depuis le petit nombre des collégiens; elle ne se rouvrait qu'aux grandes fêtes; alors tout le monde pouvait y entrer. A la San-Isidro, elle était envahie, et elle se faisait belle pour recevoir tous ces visiteurs; ce n'était, du haut en bas, que fleurs et bougies.

Après la messe, Madrid va faire ses dévotions à la statue du saint. La statue est à deux lieues de la ville, et le pèlerinage se fait entre deux rangs de boutiques où s'étalent

chapelets, images pieuses, jouets, bonbons. Il y avait surtout, cette année-là, un certain nougat blanc où passèrent tous les sous de poche du collége. Enfin on aperçut un pont que domine un monument représentant san Isidro penché sur un puits, d'où sort à mi-corps un groupe d'enfants que le saint aide à monter; il a déjà un enfant dans ses bras. Ce puits est le purgatoire, et veut dire que, si l'enfer a du feu, le purgatoire a de l'eau. C'est sans doute pour qu'il n'en manque pas qu'on a placé le puits sur un pont.

L'hiver vint, et le collége fut sinistre. L'hiver est froid à Madrid, et les espagnols ne savent pas se chauffer. Les pensions de si peu d'élèves n'auraient pas suffi à payer les braseros qu'il aurait fallu pour ces vastes salles; dom Bazile, ne pouvant en allumer assez, n'en allumait pas du tout, et les élèves ne dégelèrent pas. Eugène fut en proie aux engelures et Victor aux oreillons. Les maux d'oreilles valent les rages de dents; le pauvre enfant avait des insomnies terribles; on avait essayé inutilement de toutes les médecines; on en vint à un remède populaire, qui était le lait de femme. Le majordome du collége était marié, et sa femme se trouvait précisément dans la situation qu'il fallait. On mit Victor près d'elle; elle était chargée de la lingerie, et avait toujours par conséquent des braseros allumés; l'air tiède commença la guérison, et le lait l'acheva.

L'hiver de 1811 s'aggrava de la disette. On mourait de froid dans les rues et de faim dans les maisons. Les élèves furent rationnés, même pour le pain. La disette augmenta, et les rations diminuèrent. Le dîner devint une dérision. Quand un élève se plaignait, dom Manuel faisait un signe de croix sur son gros ventre et lui disait d'en faire autant et que cela le nourrirait. Il est certain que lui ne maigris-

sait pas, il engraissait au contraire, et cependant il continuait à manger avec les élèves, et pas plus qu'eux. Les collégiens attribuaient ce miracle moins à ses signes de croix sur le ventre qu'à des dîners qu'ils le soupçonnaient de faire en cachette dans sa chambre.

Les petits Hugo étaient bien revenus de ce moine. Ils n'avaient pas tardé à reconnaître que sa bonté n'était que de l'hypocrisie. Il complimentait et cajolait les élèves en face, et les dénonçait en dessous à dom Bazile, et il s'attristait avec eux de la punition qu'il leur avait fait infliger. Sa maladresse était de se mettre quelquefois en colère; dans la colère, on ne s'observe plus et le masque se détache; les deux frères virent son vrai visage, et dès lors préférèrent dom Bazile, qui était sévère, mais loyal.

Leur mère faisait de son mieux pour que leur estomac ne s'aperçût pas trop de la disette. Elle venait toujours chargée de confitures, de fruits, de pâtés, etc. Mais ils avaient des camarades, et le lendemain c'était un souvenir.

Leurs entrevues avec leur mère étonnaient toujours la roideur espagnole. Mme Hugo, sans être très expansive de sa nature, se prêtait aux caresses de ses enfants. Les espagnols trouvaient que ces effusions manquaient de gravité et de cérémonial. Ramon de Benavente et trois jeunes frères qu'il avait au collége n'avaient pas vu leur mère depuis plus d'un an; un jour, on était à dîner dans l'immense réfectoire, la porte s'ouvrit, une femme, à figure hautaine, en robe de satin noir brodé de jais, parut; Ramon et ses frères, l'ayant aperçue, se levèrent gravement et allèrent à elle; elle tendit sa main à Ramon qui la baisa, puis aux trois autres par rang d'âge, et ce fut tout. C'était leur mère.

L'étiquette était rigoureuse entre les frères. Ramon,

l'aîné, donnait à ses frères leurs petits noms; eux ne le nommaient que par son titre.

L'hiver eut cette tristesse de plus que les collégiens eurent moins de visites. Les amis ne quittaient pas volontiers leurs braseros. Eugène et Victor ne virent plus que leur mère. Le général, toujours sur les chemins, ne faisait à Madrid que des apparitions. Abel n'était pas libre; ils ne le virent qu'une fois dans tout leur collége, mais cette fois compta. Il portait le costume de page et le portait galamment. L'uniforme était bleu de roi rehaussé à l'épaule par des aiguillettes d'argent et d'or. Il avait le chapeau d'officier sous le bras et l'épée au côté. Ce qui compléta l'éblouissement des deux petits frères, c'est qu'Abel était accompagné de Mme Lucotte, fort parée elle-même et dans tout le rayonnement de cette double beauté qui se compose de la beauté et du succès. Victor, qui trouvait Mme Lucotte prodigieusement jolie, tressaillit d'espérance et d'orgueil quand elle lui dit de sa voix argentée :

— Dans un an, ce sera votre tour, vous entrerez aux pages, et vous serez comme Abel.

Un an après, Joseph quittait l'Espagne, il n'y avait plus de pages, et les élégances d'Abel, reléguées dans un coin d'armoire, étaient mangées des vers.

XXI

LE RETOUR

Au commencement de 1812, les affaires des français devinrent si mauvaises en Espagne que le général Hugo jugea prudent de renvoyer en France sa femme et les deux petits. Abel, lui, resta avec son père; il n'avait pas prêté serment de fidélité au roi pour l'abandonner au moment du péril.

Eugène et Victor furent aussi contents de quitter l'Espagne qu'ils avaient été tristes de quitter l'Italie. Avellino, ç'avait été le plein air et la pleine liberté, et leur mère à toute heure; Madrid, c'était le collége, et non pas même le collége français, avec des compatriotes, avec des amis, avec des professeurs qui sont des hommes et sous la robe desquels on sent l'habit de tout le monde, mais avec des *supérieurs* à jamais séparés de la vie et condamnés éternellement à leur suaire.

Le maréchal de Bellune allait en France; Mme Hugo profita de son escorte.

Le désarroi était tel dans l'administration de Joseph

qu'on n'y savait même plus l'orthographe du nom du gouverneur de Madrid. J'ai sous les yeux la feuille de route délivrée à Mme *Hugau.*

Les enfants étaient impatients de revoir leurs chères Feuillantines, que Mme Hugo avait conservées et dont elle avait confié les clefs et l'entretien à Mme Larivière. Le retour leur sembla long et ne fut pas raccourci par les incidents du chemin.

A Burgos, la place où, en venant, ils s'étaient amusés du parapluie diluvien leur montra cette fois quelque chose de moins gai. Une foule tumultueuse passant devant la maison où ils logeaient, ils la suivirent. Ils arrivèrent à une place et virent ce qui attirait toute cette multitude, un tréteau de bois surmonté d'un poteau. Ils demandèrent ce que c'était; on leur dit que c'était l'échafaud et qu'on allait *garrotter* un homme. Cette idée leur fit peur et ils se sauvèrent à toutes jambes. En débouchant de la place, ils se croisèrent avec une confrérie de pénitents gris et noirs, portant de longs bâtons, gris et noirs aussi, qui avaient à leur extrémité supérieure des lanternes allumées; leur cagoule baissée avait deux trous à la place des yeux; ce regard sans visage parut lugubre aux enfants. Ces spectres avaient au milieu d'eux un homme lié sur un âne, le dos tourné vers la tête de l'animal. Cet homme avait l'air hébété de terreur. Des moines lui présentaient le crucifix, qu'il baisait sans le voir. Les enfants s'enfuirent avec horreur.

Ce fut la première rencontre de M. Victor Hugo avec l'échafaud.

En entrant à Vittoria, la voiture passa au pied d'une croix sur laquelle étaient cloués les membres d'un jeune homme coupé en morceaux; on avait eu l'horrible attention

de rajuster les morceaux et de refaire de ces lambeaux un cadavre. C'était le corps du frère de Mina pris par les français. La voiture passa tout contre, et les enfants se rejetèrent en arrière pour ne pas recevoir les gouttes de sang.

Cette férocité des représailles disait assez l'acharnement de la lutte dans la Biscaye et la nécessité d'y être bien accompagné. Mme Hugo, qui comptait ne coucher qu'une nuit à Vittoria et en repartir le lendemain matin, reçut le soir cette lettre :

« C'est avec beaucoup de regrets, madame la comtesse, que je vous préviens qu'il vous faut attendre à Vittoria une nouvelle escorte pour vous rendre en France. La mienne est trop faible pour garantir dans les montagnes dangereuses de la Biscaye la sécurité de tous les équipages qui m'ont suivi. En les laissant venir plus loin, je les compromettrais et me compromettrais moi-même. Je vous engage, donc, madame, à attendre ici des renforts plus considérables que ne sont les miens pour continuer le voyage.

« Agréez, je vous prie, madame la comtesse, en même temps que mes regrets, l'expression de mes sentiments respectueux.

« LE MARÉCHAL DE BELLUNE. »

« Vittoria, 17 mars 1812. »

Mme Hugo n'eut pas à attendre longtemps; dans ce moment-là, on retournait beaucoup en France. Un convoi vint qui la prit et qui ne la laissa pas en route, mais qui la mena rudement; c'était une tout autre allure que celle du convoi qui l'avait protégée en venant; on sentait que la situation était sérieuse; on ne riait plus; les voitures étaient

tassées les unes dans les autres; ce n'était plus une file, c'était une chaîne. On forçait les marches; il fallait obéir au geste, charger et atteler avant l'ordre, jour et nuit; il n'y avait plus ni femmes ni enfants, tout était enrégimenté et commandé militairement, on s'arrêtait à peine, on mangeait mal, on ne se couchait pas, on allait!

Aussi à peine eut-on passé Saint-Jean-de-Luz et aperçut-on les grandes plaines de France, que, sans s'être dit un mot et sans se dire adieu, toutes les voitures rompirent les rangs, heureuses d'échapper à cette protection brutale, et s'éparpillèrent dans tous les sens, au hasard, sans ordre, sans direction, heurtant les talus, enfonçant dans les terres molles, avec la hâte d'une déroute joyeuse et d'un sauve-qui-peut triomphant.

Les enfants ne retrouvèrent plus à l'auberge de Bordeaux les deux belles servantes à cottes rouges. Ils s'en consolèrent en mangeant tant d'amandes sèches qu'ils s'en rassasièrent à n'en pouvoir plus voir depuis.

Victor, lui, ne perdit pas seulement les deux belles filles et le goût des amandes; il perdit sa montre. Il était propriétaire d'une montre en or à double boîtier que son père lui avait donnée; ç'avait été sa grande inquiétude à travers l'Espagne; il tâtait perpétuellement son gousset pour s'assurer qu'elle y était toujours, et les guérillas ne la lui auraient pas aisément arrachée; un vulgaire filou la lui subtilisa à Bordeaux.

Un désastre en appelle un autre; il perdit aussi, dans une rainure de la diligence, la pièce d'or du comte de Tilly.

Enfin on revit les Feuillantines! Mme Larivière avait eu grand soin de tout, le jardin était ratissé et la maison rangée comme si on ne les avait pas quittés. Mme Hugo avait écrit l'heure de son arrivée, elle trouva le rôti à la broche

et les draps aux lits, et elle n'eut que la peine de dîner et de se coucher.

Le lundi suivant, le latin recommença. Il était difficile de remettre à l'école deux grands garçons qui sortaient de rhétorique. Ils n'allèrent donc plus chez M. Larivière; ce fut M. Larivière qui vint chez eux. Mais leur maître principal fut le jardin, où leur mère les laissait étudier le premier de tous les livres, la nature.

Mme Hugo était pour l'éducation en liberté. On a déjà vu qu'en fait de culte elle n'avait pas voulu violenter l'âme de ses fils et leur faire leur religion; elle ne gênait pas plus leur intelligence que leur conscience. Elle lisait beaucoup et avait un abonnement à l'année chez un loueur de livres. Quand on aime lire, quelque livre qu'on ait commencé, on va jusqu'au bout; afin de ne pas s'engager dans une lecture trop ennuyeuse, Mme Hugo faisait essayer ses livres par ses enfants. Elle les envoyait chez son loueur, un nommé Royol, qui était un bonhomme très particulier, et qui avait conservé le costume Louis XVI dans toute sa pureté, habit de bouracan, culotte courte, bas chinés, souliers à boucles, cheveux poudrés. Les deux frères allaient chez ce bonhomme, fourrageaient dans sa bibliothèque, et emportaient ce qu'ils voulaient. Avec ces deux pourvoyeurs qui ne manquaient jamais à sa faim de livres, Mme Hugo en consomma effroyablement et eut bientôt épuisé le rez-de-chaussée du bonhomme Royol; il avait bien encore un entre-sol, mais il ne se souciait guère d'y introduire des enfants : c'était là qu'il reléguait les ouvrages d'une philosophie trop hardie ou d'une moralité trop libre pour être exposés à tous les yeux. Il fit l'objection à la mère qui lui répondit que les livres n'avaient jamais fait de mal, et les deux frères eurent la clef de l'entre-sol.

L'entre-sol était un pêle-mêle. Les rayons n'avaient pas suffi aux livres et le plancher en était couvert. Pour n'avoir pas la peine de se baisser et de se relever à tout moment, les enfants se couchaient à plat ventre et dégustaient ce qui leur tombait sous la main. Quand l'intérêt les empoignait, ils restaient quelquefois là des heures entières. Tout était bon à ces jeunes appétits, prose, vers, mémoires, voyages, science. Ils lurent ainsi Rousseau, Voltaire, Diderot; ils lurent *Faublas* et d'autres romans de même nature, mais cela les intéressa beaucoup moins que les *Voyages du capitaine Cook*, qui étaient le succès du moment et qui les passionnèrent.

Avec cela, Mme Hugo était, pour tout ce qui touchait à la vie positive et matérielle, une mère très ferme et presque sévère. Elle exigeait une obéissance respectueuse et ponctuelle. Ayant eu chez son père et depuis son mariage le gouvernement de la maison, obligée de suppléer d'abord sa mère et maintenant son mari, elle en avait contracté une sorte d'autorité virile.

Comme les deux frères avaient grandi dans leur voyage d'Espagne, le jardin au retour leur parut rapetissé. Ils le retrouvèrent assez grand lorsque leur mère le leur fit ratisser, bêcher et arroser. Mais ils eurent beau n'être pas contents, il fallut jardiner. C'est peut-être un peu de là que vient à M. Victor Hugo ce goût qu'il a encore maintenant des jardins incultes qui poussent tout seuls et qui ne se font arroser que par la pluie.

XXII

JEAN L'OURS

Il y avait eu, pendant leur absence, de notables changements aux conseils de guerre.

D'abord, M. Foucher n'était plus greffier. Nommé chef du bureau de recrutement au ministère de la guerre, il avait cédé son greffe à son beau-frère, M. Asseline, à la condition de garder la moitié du logement, très suffisant pour deux familles. Il logeait donc toujours au conseil de guerre, mais on l'y voyait peu; il partait dès le matin, et ne revenait pas toujours le soir; c'était une rude besogne que d'avoir à enregistrer les recrues de ce temps-là et à additionner les hommes que coûtait l'empire; les journées n'étaient pas assez longues, et M. Foucher y passait les nuits. Il y perdit la santé. Eugène et Victor l'entendaient quelquefois parler de l'effroyable dépense d'existences humaines que faisait la guerre, et cela ne contribuait pas à leur faire aimer Napoléon.

Le rapporteur aussi n'était plus le même. Le nouveau s'appelait M. Delon. Mme Foucher avait été, on peut le dire

envahie par Mme Delon, marseillaise maigrelette, active, à la piste des commérages, née voisine, nature en dehors, dont l'expansion, lorsqu'elle n'avait personne à qui causer, se répandait contre sa bonne, qu'elle querellait d'une voix aigre qui perçait les murs et qui mettait tout l'hôtel dans la confidence de sa cuisine. Elle rachetait son exubérance et sa trivialité par une bonté réelle.

Les Delon avaient un fils qui était devenu tout de suite l'ami du petit Foucher et qui devint par conséquent celui des petits Hugo.

Edouard Delon, lui, n'était plus un enfant. Il venait d'entrer à l'école polytechnique; la rue du Cherche-Midi ne l'avait donc que deux fois par semaine, mais il ne lui en fallait pas tant pour l'emplir de lui. Il avait la vivacité méridionale et excessive de sa mère. Il était tapageur en parole et en action; il n'était jamais une minute tranquille, il aimait le bruit, le hasard, l'inusité; il avait le goût du péril. L'homme n'a pas démenti l'adolescent; lieutenant d'artillerie sous la restauration, il a été de la conspiration Berton; condamné à mort par contumace, il s'est échappé par l'Espagne et est allé mourir en Grèce avec lord Byron.

Pour l'instant, ses expéditions étaient principalement de grimper sur les toits de l'hôtel, et de gagner la rue d'Assas par les gouttières. Il compensait ces ascensions en se mettant dans l'eau du puits et en y dégringolant de tout son poids, et il s'amusait fort de l'idée que la corde pouvait casser. On l'aurait méprisé si, pour aller de la gouttière au puits, il avait pris l'escalier par les marches; il va sans dire qu'il se mettait à cheval sur la rampe et qu'il descendait les quatre étages au galop.

Les dimanches et les mercredis se distinguaient aisément des autres jours de la semaine au conseil de guerre:

c'était, toute la journée, un tonnerre dans les escaliers. Mme Foucher, dès le matin, se barricadait, effrayée pour ses enfants et pour ses meubles. Elle et son mari n'aimaient que la régularité calme, la vie intérieure, les habitudes; leur bourgeoisie paisible s'effarouchait de cette turbulence. Mais il n'y avait pas de barricade contre Édouard, d'autant plus qu'il avait un complice dans la place ; il entrait, démanchait tous les balais, dont le criu gênait pour faire l'exercice, mettait chaises et fauteuils les quatre fers en l'air, et emmenait Victor Foucher, qu'il avait converti aux gouttières et au puits.

Quand ils en avaient assez des conseils de guerre, ils allaient aux Feuillantines. Victor et Eugène commencèrent par être un peu embarrassés devant ce grand ami dont l'uniforme était bien imposant, mais il les mit promptement à l'aise en étant plus gamin qu'eux. Il donna aux jeux une impulsion formidable, la balançoire parvint à des hauteurs inconnues, et la niche aux lapins apprit ce que c'était qu'un assaut sérieux.

Édouard n'était jamais fatigué, mais quelquefois les petits demandaient grâce. Alors on allait dans le puisard, on s'asseyait, et Delon racontait des histoires que les enfants trouvaient admirables et toujours trop courtes. Un soir, il leur en commença une plus amusante que les autres, et qui avait cette autre supériorité d'être plus longue. C'était l'histoire de *Jean l'ours.* Elle dura tant, que la soirée finit avant elle ; le narrateur, que l'école réclamait à heure fixe, dut laisser son auditoire béant et remit la suite à la prochaine sortie, sans se douter qu'il inventait ce soir-là le roman-feuilleton.

Mais, quand il ressortit, il s'était passé de graves événements.

La conspiration Mallet avait avorté. Mallet, Lahorie et Guidal, maîtres de Paris pendant quelques heures, avaient été arrêtés court par la fermeté du commandant de place Hulin, désarmés et rejetés en prison. Mme Hugo sentit bien que Lahorie était perdu ; ces hommes qui, à trois, du fond de prisons différentes, venaient de faire une révolution, avaient trop démontré la fragilité de l'empire pour n'être pas condamnés d'avance ; de plus, la police et le ministère, qui n'avaient su rien voir ni rien empêcher, avaient à se venger de leur imbécillité. Pourtant, Mme Hugo n'abandonna pas Lahorie ; elle courut au conseil de guerre et supplia le rapporteur de ménager le parrain de son enfant. Mais M. Delon était un bonapartiste fervent, et indigné du danger que l'empire avait couru ; il la reçut froidement et son réquisitoire fut implacable.

Le jour du jugement, la cour de l'hôtel Toulouse regorgeait de troupes. Une nombreuse cavalerie, sabre nu, barrait la rue du Cherche-Midi. Les ministres gardaient mieux les accusés qu'ils n'avaient gardé l'empire. Pendant les débats, Mme Hugo était chez Mme Foucher, à portée des premières nouvelles, et suivait anxieusement tous les incidents du procès.

Le lendemain, Eugène et Victor passaient, avec leur mère, devant Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Il tombait une de ces pluies fines et pénétrantes d'automne. On dut s'abriter sous la colonnade massive qui supporte la façade de l'église. Pendant que les enfants jouaient et riaient, une affiche attira l'attention de Victor par le mot *Soulier* écrit en grosses lettres. Il appela Eugène et ils lurent l'affiche ensemble. C'était l'arrêt qui condamnait à mort les généraux Mallet, Lahorie et leurs complices, parmi lesquels était le colonel Soulier.

L'exécution était pour le jour même.

Aucun de ces noms ne disait rien aux enfants. Ils ne connaissaient Lahorie que sous le faux nom qui le cachait aux Feuillantines, il ne leur vint pas à l'idée qu'il s'agissait de ce parent qui avait vécu avec eux dix-huit mois. Mais alors Mme Hugo dit à Victor : — Lahorie, c'est ton parrain.

Mme Hugo ne pardonna pas au rapporteur et rompit toutes relations avec les Delon ; Édouard ne revint donc pas aux Feuillantines, et c'est ainsi qu'Eugène et Victor n'ont jamais su la suite de l'histoire de *Jean l'ours*.

XXIII

L'OMELETTE D'ABEL

Vers cette époque, la liberté des deux frères courut un grave péril. Un proviseur vint les demander pour son collége, et inquiéta un moment l'âme de leur mère sur les conséquences de cette éducation lâchée hors de la discipline universitaire. Je ne raconte pas la scène, qui est tout au long dans *les Rayons et les Ombres*. Le « proviseur d'un collège quelconque » décrit avec une rancune que vingt-six ans n'avaient pas apaisée, était le proviseur du lycée Napoléon. La mère hésita quelques jours et les enfants tremblèrent; mais on était encore trop près du collége des Nobles pour que la cause du collége fût facile à gagner dans ce moment-là ; ils avaient trop dit à leur mère ce qu'ils y avaient souffert, elle ne voulut pas leur refaire Madrid à Paris, et elle les laissa à leur jardin.

Le général Hugo donnait à sa femme son traitement de majordome, dix-huit mille francs; mais bientôt les traitements se ressentirent du trouble de l'Espagne, et Mme Hugo ne toucha plus régulièrement sa pension. Pour comble,

une réserve d'argent lui fut volée. Ce vol tombait dans un moment où elle attendait Mme Lucotte, que la débâcle de l'Espagne amenait à Paris et à qui elle avait offert l'hospitalité. Elle loua un étage de plus, et Mme Lucotte ne s'aperçut pas de sa gêne.

Eugène et Victor étaient à l'âge où ce qu'on perd se remplace ; ils venaient de perdre Édouard Delon, ils retrouvèrent Armand Lucotte et Amato. Le palais Masserano recommença aux Feuillantines. Le jardin, malgré l'hiver, eut encore une belle saison ; mais ce fut la dernière. La ville voulut prolonger la rue d'Ulm et eut besoin du jardin ; Mme Hugo, qui n'avait loué la maison que pour le jardin, déménagea.

Le 31 décembre 1813, elle vint demeurer rue du Cherche-Midi presque en face du conseil de guerre. Le nouveau logis était loin d'avoir le caractère et l'espace des Feuillantines ; pourtant il avait encore bonne apparence. C'était un ancien hôtel Louis XV ; une porte cochère du temps ouvrait sur un péristyle voûté conduisant à une cour au fond de laquelle était l'habitation. Mme Hugo, fidèle à ses habitudes, s'empara du rez-de-chaussée, qui avait un jardin. Le rez-de-chaussée étant insuffisant, elle loua pour ses enfants une partie du second étage.

La châtelaine des Feuillantines trouva bien chétif le nouveau jardin. C'était un morceau de gazon embarrassé d'un petit fourré et de trois ou quatre arbres plus grands qui essayaient sans y réussir d'atteindre le deuxième étage. Les murs nus attendaient les fleurs grimpantes.

Mme Lucotte ne se sépara pas de son amie et loua le premier étage, où son mari vint bientôt la rejoindre.

Le général Hugo ne resta pas non plus longtemps en Espagne après le départ de sa femme.

Wellington prit Ciudad-Rodrigo, puis Badajoz, et se rencontra, au village des Arapyles, avec le maréchal Marmont. Wellington avait, tant anglais qu'espagnols, quatre-vingt mille hommes, Marmont n'en avait que quarante-cinq mille; de plus, le maréchal, atteint d'un boulet au bras droit, fut obligé de quitter le champ de bataille, ce qui causa du désordre; le général Bonnet, qui prit le commandement en chef, fut blessé lui-même et mis hors de combat avant d'avoir pu rétablir la ligne; le général Clausel, qui remplaça le général Bonnet, ne fut pas plus heureux, et, frappé à la jambe, ne put qu'ordonner la retraite, qui aurait été désastreuse sans la solidité hardie du général Foy.

Wellington marcha sur Madrid, d'où Joseph dut se replier sur Valence. Le général Hugo, outre les troupes sous ses ordres, eut à conduire plus de vingt mille français ou espagnols qui s'enfuyaient de la capitale, hommes, femmes, enfants, entassés dans deux mille cinq cent trente-sept voitures, sur des chevaux, sur des mulets et sur des ânes. Pour diminuer la longueur du convoi, il fit mettre les voitures sur deux rangs. Cela ressemblait plutôt à l'émigration d'un peuple qu'à la retraite d'une armée. Les étapes avaient l'air d'un campement de bohémiens; il n'y avait pas de maisons pour tout le monde; on logeait le roi et son état-major, et puis tous ceux qui avaient des voitures étaient à l'abri, les autres couchaient en tas dans les rues.

On n'avait pris le temps de rien emporter, et l'on ne trouvait rien sur la route; tous les habitants avaient disparu à l'approche du convoi, laissant leurs maisons vides. Le pire supplice n'était pas la faim, c'était la soif. On était en août et l'on traversait le plateau de la Manche, le plus

élevé et le plus sec de l'Espagne. La chaleur était telle que tous les visages et toutes les mains se couvraient de cloches et de gerçures. Les roues des voitures et les pieds des hommes et des bêtes soulevaient une poussière corrosive; on vivait dans ce nuage qui avait trois lieues de long sur une demi-lieue de large; cette cendre ardente incendiait le gosier et calcinait la langue; l'eau manquant absolument, on voyait des soldats s'arrêter, s'étendre sur le dos, éclater de rire, et mourir.

Dans le royaume de Murcie, on rencontra des vignes que les habitants avaient laissées parce que les raisins étaient encore tout verts. Le convoi se précipita sur les grappes, qui lui donnèrent la dyssenterie. Les puits qui n'avaient pas été comblés avaient été remplis de charognes; on se disputait cette eau mortelle, et c'était à qui s'empoisonnerait.

On arriva ainsi au Toboso. A l'aspect du village de Dulcinée et de trois moulins qui semblaient placés là exprès pour rappeler les exploits du vaillant hidalgo de la Manche, ce convoi épuisé, empoisonné, torturé par la faim et la soif, se mit à rire et à battre des mains. Ce succès peut compter dans la popularité de ce grand don Quichotte qui a fait rire tous ceux qu'il n'a pas fait pleurer.

La duchesse de Cotadilla, qui, à cause du ralliement de son mari, ne s'était pas souciée d'attendre à Madrid les troupes des cortès, accoucha en route pendant que des dragons et des grenadiers se disputaient quelques mesures de vin à coups de fusil, et les vagissements de l'enfant furent mêlés au sifflement des balles qui effleuraient les portières de la voiture.

Quand on fut à Albérique, le général passa les troupes en revue. Elles avaient fort diminué en route. Outre la

dyssenterie et l'empoisonnement, la désertion des espagnols avait été à ce point qu'il y avait un régiment composé de sept hommes. De toute la brigade étrangère, on fit un seul régiment dont le colonel fut Louis Hugo.

On resta peu de temps dans le royaume de Valence. Le maréchal Soult ayant repris l'offensive, le roi le rejoignit, et put rentrer à Madrid. Mais presque toutes les familles françaises et espagnoles que le général avait amenées renoncèrent à retourner, et passèrent en France. On ne croyait plus à la durée de Joseph.

Bientôt le roi et le maréchal se mirent à la poursuite de Wellington ; ils finirent par le rejeter en Portugal, et Joseph fut roi encore un hiver. En rejoignant Madrid, il tombait une neige si glacée que des femmes, des soldats et un grand nombre d'ânes qu'on avait ramenés du royaume de Valence, périrent de froid.

Au printemps, Joseph sentit, encore une fois, son royaume se dérober sous lui. Ce roi sans sujets sortit de Madrid pour n'y plus rentrer. Le 27 mai 1813, le général Hugo, qui y était resté le dernier, en partit, ayant encore avec lui un convoi de trois cents voitures, où étaient les ministres, les conseillers d'état, une partie du corps diplomatique, et celles des familles françaises ou ralliées qui avaient espéré jusqu'au dernier moment. Il rejoignit le roi entre Valladolid et Burgos. Cette fois, les conseillers d'état n'eurent pas seulement des épées, on leur donna des fusils, ainsi qu'à tous les hommes valides, préfets, agents diplomatiques et négociants, qu'on tira de leurs voitures pour les mettre à cheval, et tous firent le coup de feu contre des guérillas qui attaquèrent la retraite un peu avant Burgos.

L'armée anglo-espagnole arrivait ; on se dépêcha de

quitter Burgos, dont on fit sauter le château avec tant de précipitation et tant de négligence que les éclats allèrent tuer les passants sur les quais de l'Arlanzon et endommager la flèche de la cathédrale.

Quelques jours après, eut lieu la bataille de Vittoria, le Waterloo de Joseph.

La retraite fut troublée par une irruption de hussards ennemis qui firent une trouée dans les équipages. Aussitôt les conducteurs coupèrent les traits et s'enfuirent avec les chevaux. Les femmes et les enfants poussaient des cris; le désordre devint inexprimable. On ne connaissait plus ni grade ni nation. Les fourgons du trésor furent pillés par des anglais, des espagnols, des portugais, et aussi des français. Le terrain était coupé de fossés bourbeux où fuyards et vainqueurs s'enlizaient. Une vivandière, montée sur un âne, qui s'échappait au galop, s'engagea dans une fondrière où l'âne enfonça tout entier et où elle allait le suivre ; elle sentait la boue plier sous elle et elle appelait désespérément au secours, quand vinrent des soldats français qui s'enfuyaient comme elle; ils la virent; l'un d'eux prit son fusil par le canon, posa la crosse sur la poitrine de la femme, et, à l'aide de ce point solide, franchit le fossé ; le suivant fit la même chose, seulement il fut obligé d'appuyer la crosse sur l'épaule parce que le poids du premier avait fait descendre la poitrine ; les autres l'appuyèrent sur la tête. Heureusement qu'ils n'étaient que quatre ou cinq, car la femme, tout à fait disparue, n'aurait plus pu servir

Le maréchal Jourdan, ne sachant plus ce qu'était devenu le roi dans cette débandade, envoya le général Hugo à la recherche; mais il fut impossible d'avoir aucun renseignement. Comme les rois se retrouvent toujours, le

maréchal ne s'inquiéta pas autrement, et chargea le général de rallier ce qu'il pourrait pour remettre un peu d'ordre dans la retraite. Le général eut une idée moins modeste. Étant parvenu à retenir un certain nombre d'hommes, il eut bientôt avec lui le régiment de Baden, le régiment de Francfort, un bataillon du 27e léger et un bataillon de mineurs, qu'il retourna vers l'ennemi et qui le contraignirent à s'arrêter. La nuit venue, il trouva une position assurée par une montagne et par un ruisseau, et, comme son monde avait grand besoin de repos après une pareille journée, il fit former les faisceaux et déposer les havresacs. Pendant que les soldats s'endormaient, il prit à part ses chefs, dont étaient le baron de Kreus et M. de Salignac, premier aide de camp du comte d'Erlon, et leur proposa tout simplement d'aller enlever ou tuer Wellington dans Vittoria.

La difficulté était de traverser l'armée anglaise; mais les régiments de Baden et de Francfort avaient pas mal d'officiers et de sous-officiers qui parlaient anglais; on les mettrait en tête et sur les côtés; ils présenteraient la colonne comme un corps anglais revenant de poursuivre l'ennemi; les anglais n'auraient pas de défiance, ne pouvant s'attendre à un tel excès d'audace, et les laisseraient passer. Une fois passés, il répondait du reste; il connaissait Vittoria qu'il avait bien étudiée pendant les quelques jours qu'on y était resté avant la bataille; le mur à escalader pour s'introduire dans le jardin du palais n'avait pas douze pieds de haut; Wellington devait occuper l'appartement qu'avait pris Joseph; ni la chambre à coucher, ni l'escalier dérobé qui y conduisait ne fermaient. Wellington se réveillerait prisonnier; s'il criait avant d'être bâillonné et si l'enlèvement manquait, on le tuerait, et l'on ne serait tué qu'après lui.

Les colonels allemands dirent qu'ils iraient bien avec le général s'ils ne hasardaient qu'eux-mêmes, mais qu'ils ne pouvaient risquer leurs régiments dans une telle aventure sans un ordre écrit du général en chef ou du roi, et le projet n'eut pas de suites. Le lendemain, les corps rejoignirent le gros de l'armée et reprirent leurs places dans leurs brigades, et le général Hugo retourna près du roi, qui s'était fort bien retrouvé.

Dès lors la retraite, bien qu'inquiétée, se fit en bon ordre. Les vivres n'abondaient pas ; le roi lui-même en fut réduit plus d'une fois à dîner de glands rôtis. Quand les rois dînent mal, leurs pages se serrent le ventre. Abel, qui n'avait pas quitté le roi et dont son père avait été fort content aux Arapyles et à Vittoria, était d'âge à supporter plus aisément les balles que la diète. Il allait à la découverte, espérant toujours un dîner qu'il ne mangeait jamais. Enfin, je ne sais plus à quel endroit des Pyrénées, il aperçut une baraque où il se précipita de toutes les jambes de son cheval. Il y trouva un vieux paysan et sa vieille femme, pas trop renfrognés pour des espagnols.

Il tira une pièce d'or et leur demanda ce qu'ils avaient à manger.

— Rien.

Ceci redevenait plus espagnol.

Renonçant à causer, il mit la pièce d'or sur la table et fouilla dans le buffet. Il y trouva six œufs. C'était une omelette ; mais il fallait du beurre. Il n'y en avait pas, mais il déterra un pot de saindoux, puis une tranche de lard.

Le résultat de toutes ces trouvailles, et d'un feu qu'il alluma lui-même, fut une omelette dorée et appétissante dont Abel allait se régaler, quand Joseph entra.

Le premier regard de Joseph fut pour l'omelette. C'était un regard affamé et royal.

Abel pâlit; mais il comprit qu'il fallait s'exécuter.

— Votre majesté, dit-il en soupirant, me fera-t-elle la grâce de goûter de mon omelette?

— Parbleu! dit le roi.

Et il se mit à la manger. Abel espérait au moins avoir sa part; mais l'omelette était si bonne que Joseph ne lui en laissa pas une bouchée. Le malheureux page revint avec un peu plus d'appétit et un peu moins d'argent et trouva qu'il avait payé un peu cher l'omelette d'un autre.

Quand, du sommet des monts qui séparent Berra d'Urrugne, un rayon de soleil, perçant tout à coup les brouillards, montra la terre de France que la plupart n'avaient pas vue depuis cinq ans, presque tous les yeux s'emplirent de larmes.

L'empereur ne pardonnait pas l'insuccès; la défaite de Vittoria coûta au maréchal Jourdan son commandement, qui fut donné au maréchal Soult. Le jour même où celui-ci arriva, Joseph quitta l'armée avec les officiers de sa maison. Il les congédia au Saint-Esprit pour s'en aller vivre en famille à Morfontaine, et le général Hugo revint à Paris avec Abel.

XXIV

LA FRANCE ENVAHIE

Abel fut un admirable renfort pour la joyeuse bande de la rue du Cherche-Midi. Elle fut alors au grand complet. Les trois Hugo et les deux Lucotte s'augmentaient de Victor Foucher qui n'avait que la rue à traverser. La maison avait une cour, et la cour une remise, dans laquelle il y avait la voiture du général Lucotte. Cette voiture devint un navire dont les uns furent les passagers et les autres les flots. La moitié se mettait dedans et l'autre moitié dessous, et aussitôt le roulis et le tangage commençaient; la voiture, secouée dans tous les sens, craquait et se disloquait; c'était ravissant, mais le général Lucotte tenait à la conservation de sa voiture, et il empêcha cette navigation orageuse en mettant des cadenas aux portières.

L'élégance de Mme Lucotte n'était pas revenue d'Espagne sans une prodigieuse quantité de malles et de boîtes qui encombraient la remise et qui étaient une invitation pressante à la construction d'une forteresse ; on en bâtit une, très ressemblante, avec tours, bastions et plate-forme; toutes les caisses y entrèrent, entières ou dépecées; alors les

assauts de la niche aux lapins passèrent à l'état de jeux d'enfants. Ce fut une guerre véritable; on escaladait, on dégringolait, on se blessait aux échardes du bois, on avait les mains pleines de sang, les clous oubliés déchiraient les pantalons et la peau, on s'amusait fameusement! Mais les mères grondent toujours; au lieu de féliciter leurs fils des blessures glorieuses des assauts, elles les en grondèrent, et la porte de la remise eut le sort des portières de la voiture.

La cour n'existait plus; on monta au grenier. Le charme du grenier était dans le fourrage des chevaux du général Lucotte. C'est déjà par soi-même un des grands bonheurs de la vie de se rouler sur les bottes de foin, de s'y battre, d'y enfoncer ses adversaires, d'y être plongé soi-même; mais le grenier avait un autre mérite que son foin, il avait un rebord extérieur, une sorte de balcon sans rampe, qui donna lieu à un jeu très joli: on grimpait sur le toit, et il n'y avait que les lâches qui refusassent de sauter sur le rebord. Les mères, qui décidément sont impossibles, ne comprirent pas encore la beauté de ce saût; sous prétexte qu'un élan mal calculé pouvait jeter les sauteurs hors du rebord et leur briser le crâne sur les pavés de la cour, elles se fâchèrent sévèrement et cadenassèrent le grenier comme la voiture et la remise.

Expulsé du haut et du bas, le jeu n'eut plus que le milieu; la chambre d'Armand Lucotte fut son asile. Pour n'être pas poursuivi dans ce dernier refuge de la liberté proscrite, il abandonna les manifestations bruyantes et les batailles qui l'avaient dénoncé; les chaises servirent à s'asseoir, le lit ne fut pas une barricade, et la commode fut une commode. Armand Lucotte dit :

— J'ai trouvé ce qu'il faut pour qu'on nous laisse tranquilles!

Et il tira triomphalement de sa poche des cartes et des fiches.

Il n'y eut qu'un cri dans la bande :

— Jouons tout de suite !

— A quel jeu?

— A tous les jeux !

— Non, dit Armand, il n'y a qu'un seul jeu convenable, la bouillotte.

— Nous ne la savons pas.

— Je vais vous l'apprendre.

On fit d'abord une partie d'essai; Armand expliqua le brelan et la carre, et jamais professeur en Sorbonne ni prédicateur en chaire n'eurent un auditoire attentif comme celui-là. Tout fut compris d'emblée, et il ne fut même pas nécessaire de terminer la partie d'essai.

— Nous savons! Maintenant jouons de l'argent!

Jouer de l'argent était une prétention ambitieuse. Les goussets retournés et les bourses vidées sur la table, ceux qui avaient vingt sous étaient les riches. N'importe, on en fut quitte pour mettre les fiches à bon marché; on en eut dix pour un sou. Tout étant relatif, cette poussière de sous se disputa avec les mêmes émotions qu'ailleurs les billets de banque. La bouillotte devint une passion et une fièvres. On n'en dormait plus. On se livra à des parties effrénées. Il y en avait qui jouaient un jeu d'enfer et qui faisaient leur tout, ayant plus de trente sous devant eux! Victor Foucher eut une fois une chance si insolente qu'il gagna près de six francs, mais il faut dire qu'on avait passé la nuit.

Pendant cette fureur de bouillotte, le général Hugo n'était plus à Paris. Il n'avait fait qu'y passer. Joseph, n'ayant plus d'emploi à lui donner, lui avait conseillé d'en

demander au ministère français; il avait vu le comte Belliard, qui l'avait reçu à merveille et lui avait promis la première division vacante; la vacance tardant, il était allé l'attendre aux eaux, que les médecins lui avaient ordonnées pour sa blessure mal guérie.

Mais l'empereur n'avait pas encore pardonné à l'ami de Moreau; non seulement le général n'eut pas de division, mais il ne fut même pas reconnu comme général. La réponse à sa demande fut son envoi comme major à l'armée d'Allemagne. La France était en péril et allait être envahie: il sacrifia son amour-propre à son patriotisme et se rendit à l'armée, mais simplement comme volontaire.

L'invasion commença, et l'empire fut moins hautain. On se souvint que l'ami de Moreau avait conservé Avila isolée et exposée aux plus hardies guérillas de l'Espagne, et on lui demanda s'il voudrait défendre Thionville. Thionville était un médiocre commandement pour celui qui avait commandé Madrid et qui avait eu le gouvernement de presque toute la Vieille-Castille; il ne mesura pas l'honneur à la ville, mais au danger, et accepta. Il partit la nuit même, entra à Thionville au lever du jour, mit ses bagages à l'auberge et, avant même de se faire reconnaître, alla visiter l'enceinte et les dehors. Cette inspection faite, il se présenta chez le commandant qu'il remplaçait, lui montra ses ordres, et s'occupa aussitôt de l'armement, de l'approvisionnement et des communications.

On était au milieu de janvier; l'hiver était froid, et la Moselle charriait considérablement; si elle prenait, on ne pourrait plus communiquer avec Metz, car l'ennemi se répandait de jour en jour et occupait déjà presque tous les villages environnants; le commandant s'avisa d'un expédient contre la glace; il écrivit au commandant de Metz

de fermer chaque soir les écluses pendant six heures et de les ouvrir ensuite pendant dix-huit. L'abaissement subi des eaux laissait la glace sans appui, elle s'écroulait, et la rapidité du courant en emportait les morceaux. Cette débâcle organisée et quotidienne eut un autre avantage ; en même temps que les glaces, elle brisa les barques et les pontons de l'ennemi, qui étaient pleins de munitions et de vivres. De plus, elle empêcha un coup de main sur la place, dont les fossés gelés auraient été franchis aisément ; quand leur table de glace fut rompue et renversée dans tous les sens, il y eut impossibilité absolue de s'y aventurer avec des armes et des échelles.

Les hessois arrivèrent et s'établirent à Guentrange ; ils jetèrent quelques obus sur le fort, mais sans intention d'assaut ; ils se contentèrent d'investir la place. La situation n'était pas commode ; aucune lettre ne pouvait plus passer; une vieille femme qui en portait une sans le savoir dans le lin de sa quenouille fut retenue par les hessois. La Moselle, quand elle ne charriait pas, était une bonne porteuse de lettres ; on les mettait à Metz dans des bouteilles ou dans des vessies, et le courant s'en chargeait jusqu'à Thionville, où les recevaient des filets tendus entre les arches des ponts; mais les hessois s'en aperçurent et empêchèrent cette complicité de la rivière. L'eau interceptée, on essaya de l'air. Le général fit construire un ballon, et, un jour que le vent était favorable, le chargea de lettres et de dépêches. Mais l'intensité du froid et une piqûre firent manquer la tentative.

Une épidémie survint. L'hôpital était si insuffisant qu'on y était trois dans le même lit ; les malades étaient côte à côte avec le râle d'un agonisant ou le froid d'un mort; d'autres, sans lit, attendaient impatiemment que quelqu'un

mourût pour prendre la place du cadavre. Les miasmes de toutes les maladies putrides s'étaient accumulés dans les matelas et dans les couvertures. Quiconque entrait à l'hôpital entrait au cimetière; la moindre indisposition, c'était la mort. Le général fit faire une lessive complète des lits, du linge et des salles; les murs furent reblanchis, les dortoirs aérés, et chaque malade eut son lit.

L'investissement se prolongeant, il fallut économiser les vivres. Le 20 février, la ration de viande fut réduite à six onces. En mars, on en vint à la bière, qui diminua de moitié.

Le pire, c'est que la garnison était composée en grande partie de jeunes soldats que le blocus abattait sensiblement. Pour relever leur moral, le général ouvrit dans le manége un bal public où ils purent danser jusqu'à minuit les dimanches et fêtes. Ce bal eut bientôt un grand succès, et devint le rendez-vous de la meilleure compagnie de Thionville. — De plus, il y avait beaucoup de poissons dans l'eau des fossés et dans les bas-fonds du canal ; on leur en abandonna la pêche, affermée jusqu'alors. — On leur distribua des jeux de quilles, et on leur permit de se faire des jardins des glacis de l'intérieur du fort. — Toutes ces distractions agirent sur la santé morale de la garnison, et sur sa santé physique ; le chiffre des entrées à l'hôpital baissa aussitôt.

Une distraction plus énergique, c'étaient les sorties. Le peuple de France est si naturellement militaire que, malgré toutes les défenses, les enfants de la ville s'échappaient avec les détachements, dépassaient les tirailleurs les plus avancés, s'exposaient en riant à l'artillerie hessoise et en rapportaient des boulets à l'arsenal. Plusieurs, entre autres un joli petit sourd-muet nommé Clochet, eurent leurs habits criblés de balles.

Pendant que l'étranger envahissait la France, la bande de la rue du Cherche-Midi continuait sa partie de bouillotte. Les parents, préoccupés des événements politiques, faisaient moins attention aux enfants. La crise était sérieuse pour M[me] Hugo. Elle n'aimait pas l'empire et elle était contente de le voir tomber; mais après lui qu'y aurait-il? Qu'est-ce que la coalition allait faire de la France? Qu'est-ce que deviendraient les généraux de l'empereur renversé? Ne seraient-ils pas entraînés dans sa chute? Comme royaliste, elle désirait la fin de Napoléon; elle la redoutait comme femme et comme mère. La famille Lucotte avait aussi son avenir engagé dans l'empire. La maison était pleine d'anxiété. Les nouvelles les plus contradictoires se succédaient d'heure en heure. Le matin, les étrangers marchaient sur Paris; le soir, ils étaient balayés de France; Napoléon n'avait plus un soldat, et puis les divisions étaient complètes. Tous les jours, le général Lucotte, inoccupé depuis l'Espagne, allait se renseigner auprès de Joseph, alors président du conseil de régence.

On savait aussi quelque chose par M. Foucher, que son emploi de chef du bureau de recrutement mettait au courant des mouvements de troupes. Chaque jour des régiments partaient de Paris en poste, dans d'immenses baquets, les soldats assis dos à dos, les jambes pendantes, et tombaient à l'improviste sur les points que l'ennemi avait cru surprendre. Cette rapidité fut le caractère de cette campagne suprême où l'on retrouva dans Napoléon vieilli le jeune général d'Italie.

L'émotion politique devint telle qu'elle gagna les enfants. Les cartes furent délaissées pour les cartes de géographie, sur lesquelles ils se mirent à suivre les progrès de la guerre. Le général Lucotte avait des cartes fort belles

et fort complètes; Victor s'y plongea avidement, il les dévora toutes, et apprit la géographie comme on l'apprend bien, par les yeux.

Le 29 mars, Eugène et Victor furent réveillés par un bruit qui leur fit l'effet de charpentes qui se seraient écroulées dans la cour. Ils se levèrent et regardèrent à la fenêtre. La cour était tranquille. Cependant le bruit continuait. Ils n'y comprirent rien et se recouchèrent. Dès que la chambre de leur mère fut ouverte, ils lui demandèrent ce que c'était que ce bruit qu'ils entendaient depuis le matin. Mme Hugo leur répondit que c'était la canonnade des russes et des prussiens. Cet écroulement qui les avait réveillés, c'était celui du plus grand des trônes.

Cela leur causa un profond étonnement. Si préparés qu'ils fussent par les conversations à la défaite de l'empereur, ils ne pouvaient se faire à la réalité des étrangers aux portes de Paris, eux qui avaient toujours vu, au contraire, les français dans les capitales des autres. Leur étonnement se compliqua de la nouveauté du bruit du canon, qu'ils étudièrent avec la curiosité imperturbable des enfants, et auquel ils trouvèrent des rapports avec le cinglement d'un fouet.

Ils virent le général Lucotte en grande tenue monter à cheval et courir prendre les ordres de Joseph. Ils eurent envie de sortir aussi et d'aller voir ce qui se passait dans la rue. Les murs étaient couverts d'images représentant les cosaques avec des mines terribles. Ils étaient énormes, roulaient des yeux féroces sous des bonnets poilus, brandissaient des lances rouges de sang et avaient au cou des colliers d'oreilles humaines mêlés de chaînes de montre. D'autres mettaient le feu aux chaumières et se chauffaient les mains à des villages en flammes. Paris était plein de

ces croque-mitaines enluminés, dernière réserve de Napoléon.

D'instant en instant, la défense pliait. Un malheur de la situation, c'est qu'en se battant pour Paris on se battait pour l'empire, auquel presque personne ne tenait plus. Une partie de la population regardait les étrangers comme des libérateurs. Très peu disaient *l'ennemi;* presque tous disaient *les alliés.*

Paris se rendit. Il fallut loger les vainqueurs. Mme Hugo eut pour sa part un colonel prussien et quarante soldats. Lorsqu'elle vit entrer cette troupe, elle se récria, et dit au colonel qu'elle avait une chambre, mais non une caserne.

— Bah! dit le colonel, et cette cour?

Il y installa ses hommes, disant qu'elle était très bien pavée et qu'il y avait une pompe pour se laver et pour boire, et qu'en ajoutant à ce commencement de mobilier quelques bottes de foin, ce serait un vrai palais.

L'officier était jeune, élancé, cambré; sa taille, le croissant d'acier de ses épaulettes, son chapeau à plumes et son ceinturon plurent d'abord aux enfants; mais le charme fut rompu par une observation de Victor qui, montrant les plumes du chapeau et la poitrine bombée, dit à Eugène :

— Regarde comme le colonel a la poitrine d'une poule et la tête d'un coq.

Il n'en fallut pas davantage pour ruiner le prussien dans l'esprit des deux gamins qui prouvèrent tout de suite qu'ils étaient bien de Paris.

Les cours ne suffisant pas, les rues servirent. Les cosaques campaient dans le ruisseau; ils couchaient dans la boue entre leurs grandes lances et leurs petits chevaux à poils touffus. Les enfants allaient voir ces rues transformées en bivouacs et en écuries. Les cosaques ne

ressemblaient aucunement à leurs images; ils n'avaient pas de colliers d'oreilles humaines, ils ne volaient pas les montres et ils ne mettaient pas le feu aux maisons; ils étaient doux et polis, ils avaient un profond respect pour Paris qui était pour eux une ville sainte, ils paraissaient gênés et presque honteux d'y être.

La circulation n'était pas facile dans ces encombrements d'hommes et de chevaux.

Un matin, Victor, voulant sortir, trouva la rue barrée jusqu'à la porte par des cosaques couchés, qui le regardèrent de leurs yeux sans soleil et ne bougèrent pas.

Le colonel prussien, qui était là, dit à Victor :

— Ne vous gênez pas, marchez dessus.

Le prussien était, d'ailleurs, un homme du monde et de relations parfaites. Il ne faisait nullement peser la victoire des alliés, qu'il rejetait sur les hasards de la guerre et dont il s'excusait presque. Il avait cette bienveillance, si facile au succès. Il admirait tout de la France, jusqu'à l'empereur, et il était le seul bonapartiste de la maison.

Tandis qu'on disait *les alliés* à Paris et jusque chez sa femme et ses enfants, le général Hugo disait toujours *l'ennemi* et refusait de rendre Thionville.

Le 10 avril, un parlementaire, introduit avec les formalités d'usage, remit au général la lettre suivante :

« Monsieur le général,

« Quoique persuadé que la nouvelle de la reddition de la capitale ne vous est plus un secret, je m'empresse de vous en donner les détails officiels, tant pour vous prouver les déclarations humaines et solides des hautes puissances alliées, qu'aussi pour vous informer des sentiments que le

sénat, les autorités et la nation française ont déployés à cette occasion.

« Je répète que c'est la nation française qui a déployé ces sentiments, car c'est Paris qui depuis des siècles a décidé le sort de la nation française, accoutumée à suivre l'exemple de la capitale. Permettez-moi donc, général, que je vous prie de me faire part de l'effet que ces nouvelles importantes ont fait sur votre personne, et de m'assurer que la nation française, en se donnant une réforme sage et salutaire, pourra compter tant sur votre consentement que sur votre assistance.

« Veuillez me pardonner encore l'observation que c'est à présent le moment, pour un vrai patriote, de déployer ses sentiments les plus secrets, pour ne pas regretter d'être oublié ou négligé parmi les milliers de ses compatriotes qui dans peu de jours se déclareront pour la bonne cause de la nation française.

« C'est avec la considération la plus haute, etc.

« Le baron de HAYNAU. »

A cette lettre était joint un bulletin, dont le général prit connaissance. Après quoi, il répondit au baron de Haynau qu'il ignorait les événements dont la lettre lui parlait et qu'il ne les saurait que quand ils lui seraient annoncés par son supérieur, le général en chef de l'armée de la Moselle.

Le parlementaire n'était pas plus tôt retourné qu'il en revint un second, demandant une conférence hors de Thionville. Le général répondit qu'il ne quitterait pas les glacis de la place, et que, si ce qu'on avait à lui dire ne pouvait être dit qu'à lui, le baron de Haynau était libre de

venir en parlementaire et qu'il serait introduit, les yeux bandés.

Cette sèche réponse ne découragea pas le général hessois qui, le soir même, envoya encore un troisième cavalier; mais, comme toutes ces allées et venues auraient fait croire qu'il était question de rendre la ville, le général Hugo ne laissa plus entrer celui-là, ni personne.

Le baron de Haynau ne renonça pas encore. Le maire de Cattenom avait un fils officier dans la garde nationale de Thionville; la femme de ce maire vint voir son fils, et, par lui, se trouva avec le général, auquel elle parla du baron de Haynau : il était fort ennuyé; les hessois, chargés de la partie la plus ingrate de la guerre, du blocus des places, avaient eu la mauvaise chance de n'en prendre aucune; les alliés prochainement allaient régler les destinées de la France, et la Hesse n'aurait pas voix au chapitre si elle arrivait sans victoire et sans prestige; la prise de Thionville était donc pour elle d'une importance capitale, et, si le général consentait à la rendre, il pourrait demander ce qu'il voudrait. — Cette fois, la réponse du général fut faite par les obusiers, qui forcèrent l'ennemi à aller faire de ces propositions-là un peu plus loin.

N'ayant pas plus réussi avec les femmes qu'avec les hommes, Haynau essaya des chiens. Un chien entra dans Thionville portant un gros paquet de journaux, parmi lesquels était une lettre qui insistait pour une entrevue. Le général refusa :

« Monsieur le baron, quels que puissent être les changements survenus dans le gouvernement de la France, vous sentez que je ne puis y ajouter foi sur de simples journaux qui me viennent du chef dirigeant le blocus de la forteresse que je commande. Rien d'officiel sur ces

événements n'est parvenu jusqu'à moi ; et M. le général en chef de l'armée de la Moselle ne m'en a encore rien écrit.

« Les lois de mon pays m'ordonnent d'éviter les communications avec l'ennemi ; vous l'êtes toujours, monsieur le baron, tant que je n'aurai pas du général en chef l'ordre de vous traiter différemment. Je ne puis donc avoir de conférence avec vous. »

Enfin, le 14 avril, un officier de l'état-major du général en chef apporta des dépêches constatant la cessation des hostilités, et, comme pièces à l'appui, le *Moniteur*, du 31 mars au 11 avril, et l'acte d'abdication de Napoléon. Alors le général convoqua le conseil de défense, qui adhéra unanimement aux actes du sénat.

XXV

LES BOURBONS

La restauration des Bourbons fut pour Mme Hugo une joie extrême. Sa haine de Napoléon, comprimée jusque-là par la crainte de compromettre son mari, éclata librement. L'empereur ne fut plus que Buonaparte ; il n'avait ni génie ni talent, même militaire ; il avait été battu partout, en Russie, en France ; il était lâche ; il s'était enfui d'Égypte et de Russie, abandonnant à la peste et aux neiges ceux que son ambition avait entraînés ; il avait pleuré à Fontainebleau comme un enfant ; il avait assassiné le duc d'Enghien, etc. En revanche, les Bourbons avaient tous les mérites et toutes les gloires.

La royauté lui rappelait sa chère Bretagne ; c'était son adolescence qui recommençait. Elle redevint, en effet, toute jeune ; elle eut, pendant quelques semaines, une activité et une vivacité extraordinaires. Elle ne manquait pas une fête publique. Son royalisme s'arbora dans son habillement ; le printemps lui permit de ne sortir qu'en robe de percale blanche et en chapeau de paille de riz

garni de tubéreuses. La mode affecta aux souliers de femme le vert, afin que la couleur de l'empire fût foulée aux pieds; Mme Hugo n'eut que des souliers verts.

Il n'y eut de plus joyeux qu'elle que les perruquiers. Pour eux, royauté voulait dire perruque, poudre, oiseau royal. Dans l'ivresse de leur restauration, ils badigeonnèrent la devanture de leurs boutiques en bleu ciel étoilé de fleurs de lys d'or. Cet azur fut en pure perte, les ailes de pigeon ne reparurent pas, et les perruquiers passèrent bientôt à la monarchie constitutionnelle.

Le jour de son entrée, le comte d'Artois envoya par une ordonnance aux fils d'une si bonne royaliste la décoration de l'ordre du Lys. Leur fierté fut d'autant plus grande que la décoration était accompagnée d'un brevet signé du prince. Le lys était en argent et suspendu à un ruban de moire blanche. Les nouveaux dignitaires s'empressèrent de pendre à leur boutonnière ce bijou princier. Il y avait à tous les coins de rue des marchands de cocardes blanches; ils en achetèrent chacun une qu'ils firent coudre à leurs chapeaux. Ainsi affublés, ils se trouvèrent parfaitement royalistes.

Une solennité se préparait à Notre-Dame. La famille royale devait s'y rendre en pompe pour entendre une messe d'actions de grâces. Mme Hugo était en quête d'une fenêtre d'où elle pût voir défiler le cortége; M. Foucher en trouva une et lui en offrit la moitié. Les deux familles partirent ensemble, en grande toilette. Le temps était beau, on alla à pied. Victor donna le bras à Mlle Adèle. Il était radieux d'avoir son lys à sa boutonnière et une « femme » à son bras.

La chambre qui attendait les deux familles était au Palais de Justice dans la tour Saint-Jean. On monta un

escalier obscur et l'on entra dans une espèce de cellule sans autre mobilier que quelques chaises de paille qu'on y avait mises pour la circonstance. Une fenêtre étroite et haute éclairait mal cette pièce nue et triste. Mais Mme Hugo ne vit pas cette pièce, elle ne vit que le cortége. Le roi était en habit bleu à épaulettes en graine d'épinards; on remarquait son cordon bleu, sa petite queue derrière la tête et son gros ventre. Il était dans une immense calèche fleurdelysée et avait près de lui la duchesse d'Angoulême habillée de blanc depuis les souliers jusqu'à l'ombrelle. Le comte d'Artois et le duc d'Angoulême étaient à cheval des deux côtés de la voiture. Devant et derrière étaient les mousquetaires. La vieille garde suivait, humiliée de faire escorte à ce podagre ramené par l'étranger.

Au moment où les fils recevaient la décoration du lys, le père était moins en faveur. On lui en voulait d'avoir été si incommode aux alliés et d'avoir arrêté si longtemps les hessois devant Thionville. Avoir refusé de rendre à l'étranger une forteresse française, c'était alors une trahison, et l'abbé de Montesquiou, ministre, parlait, à la tribune, de la « révolte de Thionville ». Le général fut mal noté et dut s'attendre à perdre bientôt le commandement de cette ville qu'il avait eu le tort de conserver à la France. Aussi n'y fit-il pas venir sa famille. Mme Hugo, qui alla l'y rejoindre un moment pour régler des affaires d'intérêt, n'emmena qu'Abel et laissa Victor et Eugène sous la garde de Mme Lucotte et de Mme Foucher. Je copie ces passages de lettres écrites par les deux frères à leur mère :

« Ma chère maman,

« Depuis ton départ, tout le monde s'ennuie ici. Nous

allons très souvent chez M. Foucher, ainsi que tu nous l'as recommandé. Il nous a proposé de suivre les leçons qu'on donne à son fils ; nous l'avons remercié. Nous travaillons tous les matins le latin et les mathématiques. Une lettre cachetée de noir et adressée à Abel est arrivée le soir de ton départ. M. Foucher vous la fera passer. Il a eu la bonté de nous mener au Muséum....

« Ton fils respectueux,

« VICTOR. »

« Nous nous ennuyons de plus en plus sans toi, ma chère maman, et tu devrais revenir vite. Victor et moi, nous avons commencé deux têtes au crayon, nous espérons pouvoir te les montrer à ton arrivée. Hier et aujourd'hui, nous avons été au Jardin des plantes avec les Lucotte. La maison continue d'être dans le plus grand ordre, et il y a toujours un domestique ici. Mme Foucher est très complaisante pour nous, elle s'est chargée de faire raccommoder mon pantalon vert, que j'ai déchiré depuis ton départ. M. Foucher nous a montré une lettre que papa lui a écrite qui nous a fait grand plaisir, mais tu es plus heureuse que nous puisque tu es près de lui.

« EUGÈNE. »

« *P. S.* Victor n'a pas voulu t'écrire en même temps que moi, c'est pourquoi nos lettres ne partent qu'aujourd'hui. »

« Nous attendons de tes nouvelles avec impatience, ma chère maman. Nous continuons d'étudier assidûment,

mais nous avons été forcés d'abandonner les mathématiques, n'y pouvant rien comprendre sans aide. Nous avons acheté, avec une partie de l'argent que tu nous as laissé, des études de têtes d'animaux. Nous dessinons, nous allons après chez M. Larivière, et nous travaillons au jardin. Notre journée se passe ainsi. M. Foucher nous mène promener les dimanches et les jeudis, et nous dînons chez lui en rentrant...

« EUGÈNE. »

Mme Hugo ne resta que quelques semaines à Thionville. Eugène et Victor reprirent leur vie ordinaire.

Il n'y eut de nouveau dans leur printemps et dans leur été que Bobino. Ils s'éprirent de sa parade, des volées furieuses qu'il administrait à son Jocrisse et des hurlements risibles de celui-ci. Tout cela n'était que pour attirer un public aux marionnettes de l'intérieur. La parade finie, les enfants « *prrrenaient* leurs billets » et pour quatre sous voyaient gesticuler, rire et pleurer des marionnettes si grandioses qu'elles avaient mérité à la baraque le titre majestueux de Théâtre des Automates. Ces belles représentations inspirèrent aux deux frères l'idée d'avoir un théâtre à eux ; ils en achetèrent un magnifique, en carton avec des filets d'or, et une troupe complète de petits comédiens en bois. Chacun dut faire sa pièce, et le futur auteur de *Ruy Blas* débuta dans l'art dramatique par un *Palais enchanté* dont les répétitions allèrent grand train, mais dont la représentation fut empêchée par un incident sérieux.

En septembre, la restauration se crut assez forte pour punir ceux qui avaient résisté à l'invasion ; le général Hugo fut destitué de son commandement et mis hors d'activité, ainsi que tous les chefs sans exception qui avaient

concouru à la défense de Thionville. Il vint à Paris et jugea qu'il était temps de songer à l'avenir des enfants. Eugène allait avoir quinze ans, et Victor treize; le général, qui rêvait pour eux l'école polytechnique, leur chercha une pension préparatoire; il en trouva une rue Sainte-Marguerite, et les y conduisit la veille du jour fixé pour la première représentation du *Palais enchanté*.

XXVI

LA PENSION CORDIER

Ce n'était pas un « palais enchanté » que la pension Cordier. La rue Sainte-Marguerite, sombre et resserrée entre la prison de l'Abbaye et le passage du Dragon enfumé et martelé par ses forgerons, n'avait rien qui prévînt en faveur de la maison. La maison était un corps de logis à un seul étage entre deux cours, dont la seconde servait aux récréations. En entrevoyant cette seconde cour à travers les fenêtres, les enfants furent d'abord étonnés d'y voir de la verdure et des fruits en plein hiver, mais ils s'aperçurent bien vite que c'étaient des arbres peints sur la muraille du fond.

Le maître de l'établissement, M. Cordier, était un ancien abbé qui avait jeté la soutane aux orties comme l'abbé Larivière. C'était un vieillard d'aspect bizarre. Il était passionné de Jean-Jacques Rousseau, dont il avait adopté jusqu'au costume arménien. Il joignait à sa pelisse et à son bonnet une énorme tabatière de métal où il puisait perpétuellement et qu'il cognait sur la tête des élèves qui ne

savaient pas leurs leçons ou qui lui « répondaient ». Ce Cordier avait un associé appelé Decotte, plus brutal que lui.

Les deux frères n'étaient pas avec les autres pensionnaires. Le général, voulant qu'on les poussât vite, les avait fait mettre à part. Ils avaient leur chambre et ils n'apparaissaient qu'aux repas et aux récréations. On leur donna cependant un camarade de chambrée. C'était le fils d'un des maîtres d'étude, un garçon doux et travailleur, appelé Vivien, Son père, qui revenait des Indes, en avait rapporté une cargaison de sparterie; on en tendit la chambre, et les trois camarades passèrent l'hiver dans cette fourrure.

La fourrure ne consolait pas les deux Hugo de la perte de leur liberté. Mais à cet âge le chagrin passe vite; et puis ils eurent bien vite des amis, un, entre autres, intelligent et sympathique, Jules Claye, devenu depuis l'excellent imprimeur dont le concours a été si utile à M. Victor Hugo et qui a fait les belles éditions des *Contemplations*, de la *Légende des Siècles* et des *Misérables*. Et puis, qu'est-ce qui les empêchait d'introduire dans la pension les représentations théâtrales si brusquement interrompues chez eux? L'idée, proposée dans une récréation, fut acceptée avec enthousiasme. Et ce serait bien plus beau que rue du Cherche-Midi; les rôles ne seraient pas joués par des marionnettes puisqu'on avait une troupe d'acteurs en chair et en os dans les pensionnaires. Ce serait cette fois un théâtre pour de vrai. La salle était toute construite, on prit la grande classe; les tables rapprochées firent la scène, le dessous des tables les coulisses, les quinquets la rampe, et les bancs le parterre.

Le répertoire ne fut pas l'embarras; il était commandé par le costume. Le costume le plus facile à confectionner, et en même temps le plus beau, était évidemment le

costume militaire. Avec du carton et du papier d'or et d'argent, on se fait des casques, des épaulettes, des galons, des décorations, des sabres; un bouchon noirci à la flamme se chargeait des moustaches. Donc le répertoire, dont Eugène et Victor furent les auteurs privilégiés, eut pour sujets habituels les guerres de l'empire. La seule difficulté était la distribution des rôles; l'ennemi étant toujours vaincu et rossé à la fin, personne ne voulait être l'ennemi. Victor arrangea la chose en proposant que chacun le fût à son tour. Il poussa même la conciliation jusqu'à jouer une fois, lui l'auteur, un officier prussien; mais ce fut une seule fois et pour donner l'exemple; en général, il se décernait le principal rôle. Quand Napoléon était de la pièce, il jouait Napoléon. Alors il se couvrait de décorations, et sa poitrine rayonnait d'aigles d'or et d'argent. Dans les moments solennels, pour mêler de la réalité à toutes ces splendeurs, il ajoutait aux aigles sa décoration du lys.

Eugène et Victor avaient déjà pour leurs camarades ce grand prestige des élèves en chambre. L'organisation du théâtre et la composition des pièces leur créèrent une influence qui alla bientôt jusqu'à la domination. La pension se partagea en deux peuples, un qui prit pour roi Eugène, et l'autre, Victor. Vivien seul, étant en chambre aussi, refusa de se soumettre et, n'ayant pas pu régner, ne voulut pas obéir. Il n'y a pas de peuple sans un nom; les sujets de Victor s'appelèrent les *chiens*, et les sujets d'Eugène les *veaux*. Les deux rois étaient absolus. Ils exerçaient une autorité despotique, ne souffraient aucune opposition, avaient leur code, dont la plus forte peine était la perte des droits civiques et de la nationalité. Un des sujets d'Eugène ayant manqué de servilité, le roi lui dit : — Tu n'es plus mon veau! et ce fut terrible. L'ex-veau,

qui essaya vainement de se faire recevoir parmi les chiens et qu'ils repoussèrent comme mauvais citoyen, devint un étranger dans la pension et fut exclu de tous les jeux ; sa tristesse et ses remords apaisèrent Eugène, qui daigna l'amnistier et le rappeler de son exil.

En revanche, lorsque les sujets se conduisaient bien, leur roi les protégeait. Un veau n'eût pas touché un chien, que Victor ne lançât toute sa meute à la vengeance. Les deux rois avaient dans leurs chambres des congrès où ils débattaient les griefs réciproques de leurs peuples, et Eugène disait sérieusement à Victor : — J'ai à me plaindre de tes chiens. Après une semaine tout entière où il n'avait eu personne à punir, Eugène combla ses sujets d'une légitime fierté en leur disant : — Veaux, je suis content de vous!

On ne serait pas roi longtemps si l'on n'avait rien à donner. Le roi des chiens et le roi des veaux auraient pu donner des pensions et des traitements; ils n'auraient eu qu'à frapper des impôts, sur lesquels ils auraient prélevé une forte liste civile; ils auraient pu alors faire des cadeaux sur leur cassette particulière, et leur peuple, auquel ils auraient restitué ainsi quelques miettes de son propre argent, aurait béni leur générosité. Ils dédaignèrent de gouverner les hommes par le vil intérêt et ne distribuèrent que des récompenses honorifiques. Ils eurent leur décoration : afin d'éviter les conflits avec les gouvernements, ils s'informèrent des couleurs qui n'avaient été prises par aucun ordre, et ils choisirent le lilas pour leur ruban. La croix était nécessairement en carton, recouvert de papier d'argent ou d'or, suivant le grade. Il va sans dire qu'Eugène et Victor s'étaient nommés eux-mêmes grands cordons.

Le pouvoir des deux tyrans était si bien établi que, lorsque les maîtres ne pouvaient rien obtenir d'un élève,

lorsque M. Decotte avait épuisé les pensums et l'abbé Cordier les coups de tabatière sur la tête, ils venaient prier son roi de lui parler et de lui ordonner la docilité et l'application.

Les externes étaient spécialement employés aux relations extérieures. Un jeune et gentil garçon qui est devenu un homme vaillant et solide, aussi bon nageur qu'habile écuyer, adroit à toutes les armes, prêt à toutes les rencontres, Léon Gatayes, avait alors pour mission quotidienne de rapporter les deux sous de fromage d'Italie que sa majesté Victor Ier ajoutait au pain sec de son déjeuner, et tremblait quand le sourcil froncé du roi n'était pas content de la quantité ou du morceau. Un autre saute-ruisseau de Victor était un petit garçon, fils unique de parents riches, dont la tendresse se voyait sur ses joues roses; ils ne l'avaient mis qu'en demi-pension, ne pouvant se passer de lui vingt-quatre heures. Il arrivait toujours les poches bourrées de bonbons et de gâteaux, que Victor distribuait aux plus méritants, en lui en laissant une faible part quand il avait bien fait ses commissions. Du reste, le petit Joly les donnait de lui-même avec la facilité de ceux qui ont tout ce qu'ils veulent. Il était toujours mis avec une grande élégance, ouaté l'hiver, brodé l'été.

En 1845, M. Victor Hugo, traversant la cour de l'Institut, vit venir à lui un homme à cheveux gris, ridé, misérable et vêtu d'un reste de redingote grise rapiécée de drap bleu, qui l'aborda et lui dit :

— Me reconnais-tu?

M. Victor Hugo essaya de mettre un nom sur cette figure éraillée et dégradée, et n'y parvint pas.

— Non? reprit l'homme. Ça ne m'étonne pas, je suis un peu changé. Je suis Joly.

— Joly? répéta M. Victor Hugo à qui le nom n'en disait pas plus que le visage.

— Oui, Joly, de la pension Cordier.

M. Victor Hugo se souvint alors de ce beau petit garçon si riche et si bien habillé qui était toujours chargé de bonbons.

— Tu y es maintenant? dit l'homme en haillons. Eh bien, oui, c'est moi. Je suis le beau petit Joly. Toi, je t'ai reconnu tout de suite. Il paraît que l'académie et la chambre des pairs, ça vous conserve mieux que le bagne.

Et le misérable raconta qu'il avait perdu son père et sa mère tout jeune et s'était trouvé seul avec une grande fortune. Il avait dépensé sans compter, les dettes étaient venues ; il n'avait pu se résoudre à la misère, et il avait fait des faux, pour lesquels il avait été condamné à sept ans de bagne et à la marque.

Tout en parlant, M. Victor Hugo et lui étaient sortis de la cour et marchaient sur le quai. M. Victor Hugo, avant de quitter ce malheureux, voulut lui donner quelque monnaie et mit la main à la poche de son gilet.

— Pas ici, lui dit Joly. Un agent qui te verrait m'arrêterait pour mendicité, et alors on me reconnaîtrait. C'est que je suis en rupture de ban. On m'a interné à Pontoise. Mais qu'est-ce que tu veux que je fasse dans un petit endroit où on sait tout de suite qui vous êtes? Je suis venu à Paris. Je me montre très peu le jour. Aujourd'hui je suis sorti pour toi; je savais que c'était ton jour d'académie. La nuit, pour ne pas être ramassé dans les garnis, je couche sur la grève. Tiens, viens plutôt par ici.

Il entraîna M. Victor Hugo dans une allée obscure où son ancien condisciple lui donna cinq francs en l'engageant à venir le voir place Royale.

Joly vint en effet, et M. Victor Hugo essaya de le tirer de l'abîme où il était tombé. Mais il ne s'y prêta pas; il ne voulait rien faire et refusait tout, excepté l'aumône. A chaque nouvelle visite, il était de plus en plus flétri et rongé par le vice.

Il finit par être exigeant jusqu'à l'insolence, et l'on fut obligé de lui fermer la porte. Il revint une dernière fois, le 1er janvier 1847; depuis, M. Victor Hugo n'en a plus entendu parler.

XXVII

LES CENT JOURS

Le dimanche 26 février 1815, la pension Cordier allait en promenade au Champ de Mars et suivait le chemin de halage. En passant sous le pont d'Iéna, un élève remarqua et montra à ses camarades cette inscription largement écrite sur une arche : 1er *mars* 1815. *Vive l'empereur!* Ce cri jeté à la face de la royauté fut commenté par les pensionnaires. Pourquoi le 1er mars quand on n'était qu'au 26 février? Était-ce une erreur de date, ou une menace? La pension rentra fort intriguée.

Le 1er mars, Napoléon débarquait à Cannes.

Le général Curto, qui avait remplacé le général Hugo dans le commandement de Thionville, déclara qu'il resterait fidèle à Louis XVIII et harangua chaleureusement la garnison, mais il fut saisi et jeté hors des remparts. Le général Hugo reçut l'invitation de se rendre sur-le-champ auprès du prince d'Eckmühl.

— Général, lui dit le prince, vous allez partir dans un quart d'heure pour Thionville. Tout le monde vous y

demande, la garnison, les habitants, les autorités et le général commandant la division ; il n'y a qu'une voix pour que vous en repreniez le gouvernement ; c'est un bel hommage rendu à vos talents et à votre conduite !

Le soir même, le général partait pour Thionville.

Napoléon, cette fois, ne dura pas longtemps. L'inquiétude ne tarda pas à reprendre Paris ; les craintes des uns étaient les espérances des autres ; toutes les oreilles étaient tendues aux nouvelles ; on vivait dans la rue.

La préoccupation générale pénétra dans la pension Cordier ; les études s'en ressentirent ; les portes, mal fermées, laissaient sortir les élèves.

Les alliés reparurent devant Paris.

Il y avait alors dans la pension Cordier un maître d'étude jeune, intelligent, ouvert à tout, appelé Biscarrat ; sa figure, très marquée de petite vérole, était riante et loyale, et il avait le caractère de sa figure. Il aimait beaucoup Victor et Eugène, et il était fort aimé de Mlle Rosalie, la lingère de la pension. Mlle Rosalie avait un parent employé à la Sorbonne, et fit avec Biscarrat la partie de monter dans le dôme, d'où l'on découvre Vaugirard, Meudon, Saint-Cloud, etc., et d'où ils assisteraient à tous les mouvements des alliés. Biscarrat, encore plus ami qu'amoureux, emmena ses deux jeunes camarades, et tous quatre grimpèrent le roide escalier qui monte à la coupole. Le premier spectacle des deux frères fut Mlle Rosalie, qui fit monter Biscarrat devant elle, mais qui ne fit pas attention à ces deux enfants.

Du haut de l'édifice, la vue était splendide. C'était en juin, et il faisait le plus beau temps du monde ; les oiseaux chantaient, le soleil rayonnait, l'horizon était une mer de verdure ; c'était lugubre ; la fusillade éclatait, le canon

tonnait, le sang rougissait les fleurettes du printemps, des hommes qui ne s'étaient rien fait et qui ne se connaissaient pas s'entr'égorgeaient pour la querelle d'un roi et d'un empereur. Le ciel ne cessait pas de resplendir. Victor en voulut au soleil d'être aussi éclatant et aux bois d'être si verts, et fut frappé de cet égoïsme de la nature.

Quelques jours après la bataille de Waterloo, le lieutenant général Czernitchef, commandant l'avant-garde de l'armée russe, avait fait sommer le général Hugo d'avoir à remettre Thionville à l'empereur Alexandre. Le général avait répondu non, et dès le jour même les communications de Thionville avec Metz avaient été totalement interceptées.

L'accès de bonapartisme qui avait saisi la population française au retour de l'île d'Elbe était singulièrement refroidi par les Cent jours. C'était maintenant à qui abandonnerait la cause impériale. Les routes étaient couvertes de déserteurs de la grande armée. La désertion se mit dans la garnison de Thionville. Les peines les plus sévères n'y firent rien; un grenadier condamné à mort et passé par les armes en présence des troupes assemblées effraya si peu les autres qu'il fallut faire rentrer tous les postes extérieurs et se borner à la garde du corps de la place. La garde nationale mobile diminuait de jour en jour. Le général eut beaucoup de peine à retenir le 12ᵉ bataillon de la Moselle qui se disposait à s'emparer à main armée d'une des portes pour sortir de la ville.

Le 11 juillet, le général sut que les alliés étaient entrés à Paris. Il trouva que ce n'était pas une raison pour qu'ils entrassent à Thionville. Le prince de Hesse-Hombourg lui ayant demandé de partager au moins avec lui la garde de la forteresse, il rejeta énergiquement la proposition. Pour

couper court à tout malentendu et bien montrer que c'était à l'étranger qu'il résistait et non au roi, il arbora le drapeau blanc le 22 juillet et changea la cocarde des troupes.

Le 1er août, des gardes nationaux mobiles refusèrent le service, repoussèrent leurs officiers et coururent aux portes. Il fallut battre la générale, employer la force et les enfermer sous le canon du fort. Le lendemain, le 1er et le 4e bataillon de la Meurthe désertèrent en masse. Le 6 août, le 4e de la Meurthe refusa d'obéir. Le 10, arriva l'ordre de licencier la garde nationale, ce qui ne fut pas long, vu le peu qui en restait, et le général n'eut plus avec lui que la garde nationale sédentaire, attachée au sol par la propriété, environ de cinq cents hommes, cinq cent soixante-quatorze douaniers, et trente-trois canonniers de ligne.

Les prussiens cependant se rapprochaient de Thionville. Ils bombardaient les forts voisins, Rodemach, Longwy. Le maréchal de camp Ducos, qui, sommé de rendre Longwy, avait répondu qu'il y songerait *quand son mouchoir brûlerait dans sa poche*, fut forcé de capituler. Le prince de Hesse disait que ç'allait être maintenant le tour de Thionville. Le général, sans garnison, accepta la lutte. Son courage épouvanta les lâches; il y eut un complot pour l'enlever la nuit et le livrer aux prussiens. Cette infamie fut prévenue, et, les nuits suivantes, la population voulut qu'un peloton d'élite couchât dans les maisons voisines de celle du général.

Tout était prêt pour une défense acharnée; la place était approvisionnée de vivres et de munitions; les eaux avaient été lâchées et inondaient toute la route de Metz. La nouvelle vint que la paix était signée et que nos ennemis étaient nos amis. Mais le roi était plus généreux que le général; il ouvrait aux alliés Thionville, qu'ils occuperaient,

entre autres villes, jusqu'à l'exécution du traité. Cette fois, on n'eut pas besoin de destituer le général : il ne voulut pas donner une place qu'on n'avait pas pu lui prendre, et, les prussiens devant entrer le 20 septembre, il partit le 13.

Des adresses de regrets et de remercîments lui furent écrites par les officiers de la garde nationale, par le corps des douaniers et par les principaux habitants. Déjà, l'année précédente, les israélites de Thionville lui avaient offert une grosse somme, comme une dette de la fortune que sa fermeté leur avait conservée; il avait refusé. Ils renouvelèrent leur offre, et il renouvela son refus.

XXVIII

LES BÊTISES QUE M. VICTOR HUGO FAISAIT AVANT SA NAISSANCE

J'ai entre les mains une dizaine de cahiers de vers faits par Victor en pension. Au bas de la table du plus ancien, qui contient quatrevingt-cinq pièces, je lis : *N. B. Voyez la table du onzième cahier.* Ceci en 1815 ; l'auteur avait treize ans.

Le vent d'alors était à la poésie ; tout le monde faisait des vers ; Eugène en faisait ; le père Larivière en faisait et n'avait pas gêné ses deux écoliers, qui avaient commencé chez lui ; le sombre Decotte en faisait. Mais lui il ne les avait pas encouragés ; au contraire. Il trouvait inconvenant d'avoir ses élèves pour rivaux, et, Victor ayant traduit en vers la première églogue de Virgile, il imagina cette vengeance de la traduire en vers lui-même et d'écraser la traduction de Victor avec la sienne, dont il fit ressortir énergiquement la supériorité.

Mais les poëtes imberbes avaient deux complices : Félix Biscarrat, qui, naturellement, faisait des vers aussi, et leur

mère. Il entrait dans le système d'éducation libre que Mme Hugo avait appliqué à ses fils de laisser leur esprit aller où il voudrait et de ne pas contrarier leur vocation. Elle était leur confidente, les conseillait et leur proposai des sujets.

Les premiers vers balbutiés par Victor chez M. Larivière étaient des vers langoureux et chevaleresques, puis il avait passé au genre guerrier et héroïque. Il va sans dire que ces vers n'étaient pas des vers, qu'ils ne rimaient pas, qu'ils n'étaient pas sur leurs pieds; l'enfant, sans maître et sans prosodie, lisait tout haut ce qu'il avait écrit, s'apercevait que ça n'allait pas et recommençait, changeait, cherchait jusqu'à ce que son oreille ne fût plus choquée. De tâtonnements en tâtonnements, il s'apprit lui-même la mesure, la césure, la rime et l'entre-croisement des rimes masculines et féminines.

Mais ce fut à la pension Cordier que sa fièvre de versification se déclara tout à fait. M. Decotte eut beau le surveiller avec l'œil du maître et avec l'œil, plus clairvoyant encore, du rival; il eut beau bourrer toutes ses heures de latin et de mathématiques; il pouvait bien le forcer à éteindre sa chandelle le soir et à se coucher, mais non à dormir, et Victor employait une partie de la nuit à rimer. Le latin même passait à l'ennemi; un des exercices de ses veilles était de traduire en vers français les odes d'Horace ou les églogues de Virgile qu'on lui avait fait apprendre par cœur.

Un accident lui donna du loisir. Dans une promenade au bois de Boulogne, les chiens et les veaux se disputèrent une butte près de la mare d'Auteuil. Il y eut un siége en règle. Les armes étaient les mouchoirs arrangés en tampons. Les veaux qui étaient les assiégeants, furent repoussés.

avec perte, et une vigoureuse sortie des chiens leur compléta une déroute honteuse. Un veau, qui ne put consentir à cette humiliation, mit une pierre aiguë dans son mouchoir et, se précipitant furieusement à travers les chiens, parvint jusqu'au roi, qu'il frappa de toute sa force. Le coup fut si rude et si douloureux que Victor poussa un cri. Il était blessé au genou, et le sang coulait. Alors celui qui avait fait cela fut inquiet de son succès. Non seulement ses camarades lui reprochèrent sa méchanceté déloyale, mais il craignit d'être dénoncé aux maîtres. Victor le rassura sur ce point; il ordonna à son peuple et voulut qu'Eugène ordonnât au sien de ne rien raconter. Il revint du bois de Boulogne à la rue Sainte-Marguerite, comme il put, boitant, et soutenu par son frère; mais, à peine arrivé à la pension, il fut pris de fièvre; l'effort avait aggravé le mal, et le genou était énorme. Il fallut le porter dans son lit; le médecin vint et lui demanda ce qui s'était passé; il répondit qu'il était tombé sur un morceau de verre; le médecin s'aperçut du mensonge et lui fit avouer qu'il avait reçu un coup de pierre; mais ni le médecin ni M. Cordier ni M. Decotte ne purent lui faire dire de qui il l'avait reçu. La plaie était sérieuse; elle fut longue à guérir. Il ne s'en inquiétait pas; il était plutôt content d'être débarrassé des mathématiques et de pouvoir rêvasser à son aise. Sa mère venait le voir tous les jours; un jour qu'elle lui demandait ce qu'avait dit le médecin, il lui répondit, sans autrement s'émouvoir : — Je crois qu'il a dit qu'il faudrait me couper la jambe.

On ne la lui coupa pas, mais l'articulation fut du temps à se remettre; il resta des semaines au lit d'abord et puis assis, libre de leçons; lâché par les mathématique, il se donna à la poésie, qui prit décidément possession de lui.

Pendant les trois ans qu'il passa à la pension Cordier (1815-1818), il fit des vers de toutes les sortes possibles : odes, satires, épîtres, poëmes, tragédies, élégies, idylles, imitations d'Ossian, traductions de Virgile, d'Horace, de Lucain (*César passe le Rubicon*), d'Ausone, de Martial, romances, fables, contes, épigrammes, madrigaux, logogriphes, acrostiches, charades, énigmes, impromptus. Il fit même un opéra-comique.

Il lisait cela à sa mère, à Eugène, à Biscarrat, qui donnait son avis franchement et qui annotait en bien et en mal les passages qui le frappaient. Un poëme de cinq cents vers, *le Déluge*, annoté par lui, se termine par cette récapitulation :

20 *mauvais.*
32 *bons.*
15 *très bons.*
5 *passables.*
1 *faible.*

Je me demande ce que peuvent être les quatre cents autres vers qui ne sont ni mauvais, ni bons, ni très bons, ni passables, ni faibles.

Victor avait un juge plus rigoureux que Biscarrat ; c'était lui-même. A chaque cahier, son goût s'éclairait, et il brûlait le cahier précédent. C'est ainsi qu'il en manque onze.

A la fin d'un des cahiers auxquels il a fait grâce, il plaide la circonstance atténuante de son âge (treize ans) :

Ami lecteur, en lisant cet écrit,
N'exerce pas sur moi ta satirique rage,

Et que la faiblesse de l'âge
Excuse celle de l'esprit.

En relisant les cahiers conservés, il effaçait aujourd'hui une pièce, demain une autre. Il y a un cahier où il a mis en tête cette note : *Un honnête homme peut lire tout ce qui n'est pas biffé*, et où il a biffé tout.

Dans un autre, au bas d'un conte qui n'a pas de titre, il y a cette note : *Mettra un titre qui pourra ; j'en suis encore à chercher quel sujet j'ai voulu traiter.*

Un an après sa tragédie d'*Irtamène*, voici ce qu'il en pensait :

A quatorze ans, novice en mon essor,
J'osai porter mes vœux à Melpomène,
Et je croyais lui porter un trésor.
Enfant hissé sur le grand Irtamène,
Sur Phalérie et le farouche Actor,
Je vins camper dans son vaste domaine.
Que je fus sot, quand je vis l'inhumaine,
En entendant mon ouvrage né-mort,
Me dire : Enfant, à quoi bon tant de peine?
Pour ennuyer, chez toi je me démène ;
Fuis loin d'ici, naissant énergumène!...

Il ne fut pas un an à se dégoûter de son opéra-comique ; en l'envoyant à sa mère à peine terminé, il disait ;

En descendant du mont de Castalie,
Plus vite, hélas! que je n'étais monté,
Je rencontrai la charmante Thalie.
Elle me plut, car elle était jolie ;
Je lui déplus beaucoup de mon côté.

A un endroit où il avait fait rimer *safran* avec *paissant*, il s'injurie de cette annotation : *Misérable!*

Je trouve dans les cahiers cette traduction d'Ausone :

Infelix Dido nulli bene nupta marito,
Hoc pereunte, fugis; hoc fugiente, peris.

Didon, de tes époux victime infortunée,
Tu fuis, quand Siché meurt; tu meurs, quand fuit Énée.

Et puis des choses moins sérieuses. Une explication bizarre du miracle des noces de Cana :

La Nymphe de ces eaux aperçut Jésus-Christ,
Et son pudique front de rougeur se couvrit.

Des épigrammes, dont voici un échantillon :

SUR UN MÉCHANT AUTEUR MÉCHANT.

Tu dis, Lubin, dans tes doctes ouvrages,
Que des mauvais auteurs on devrait se venger
En les noyant. L'avis sans doute est des plus sages;
Mais, mon ami, sais-tu nager?

Des madrigaux, parfois traduits du latin, comme celui-ci :

SUR UNE JOLIE FEMME BORGNE DE L'ŒIL DROIT,
DONT LE FILS ÉTAIT BORGNE DE L'ŒIL GAUCHE.

De l'œil droit seul Hylas voit la lumière;
Glycéris de l'œil droit n'a jamais vu le jour;
Donne, charmant Hylas, ton œil droit à ta mère;
Elle sera Vénus et tu seras l'Amour.

Des improvisations :

IMPROMPTU FAIT A UN DESSERT

D'attraits ravissants pourvue,
Seule elle réunit tout;
Ses appas charment la vue
Et chacun vante son goût.
Sa peau veloutée et fraîche
Joint toujours la rose au lys.
Ce pourrait être Phyllis, —
Si ce n'était une pêche.

Beaucoup de charades :

J'achète mon second avecque mon premier
Pour le voir à la fin mangé par mon entier.

(*Souris.*)

Jusqu'à des calembours, comme dans ce couplet d'une chanson à boire :

Que la misère importune
Change en haillons mes habits;
Mon nez, malgré la fortune,
Sera brillant de rubis.
Le maître des dieux s'étonne
De me voir à son niveau;
Jupiter aima Latone,
Et moi, j'aime le tonneau!

Ce qui ressort le plus de tous les cahiers que j'ai pu lire, c'est la tendresse absolue du fils pour la mère. Il ne voit que sa mère au monde; elle est de toutes les pages; il ne laisse jamais passer sa fête ni le premier jour de l'an sans lui adresser des vers. Il lui dédie son opéra-comique. Il ne peut s'habituer à vivre sans elle :

Séparé d'une tendre mère,
Privé du bonheur de la voir,
J'exhale en soupirant un sombre désespoir.
Quel crime ai-je commis?. . . . . . .

Le poëte enfant a naturellement l'opinion politique de sa mère ; il ne fait que répéter ce qu'il lui a entendu dire. Il n'avait jamais entendu autre chose. M. Foucher était royaliste ; Lahorie détestait l'empire ; il connaissait à peine son père, dont l'impérialisme, assez tiède dès l'abord et refroidi par la rancune implacable de Napoléon, n'aurait pu d'ailleurs combattre l'influence quotidienne et passionnée de la mère. L'enfant n'est donc que l'écho de la croyance maternelle : haine de la révolution et de l'empire, amour des Bourbons. Voici des vers faits quelques jours après la bataille de Waterloo :

Tremble! voici l'instant où ta gloire odieuse
Subira du destin la main victorieuse.
Sombre, inquiet, en proie aux remords déchirants,
Aux remords qui toujours poursuivent les tyrans,
Tu voulus tout dompter dans ton brûlant délire,
Et pour mieux l'affermir tu perdis ton empire.
Mais, du sang des français cimentant tes malheurs,
Ta chute même, hélas! nous fit verser des pleurs!
O champs de Waterloo! bataille mémorable!
Jour à la fois pour nous heureux et déplorable!
. . . .

La haine de l'empire éclate aussi dans la satire *le Télégraphe*. L'adoration de la royauté n'était pas moins éperdue. Je remarque une chanson dont le refrain est *Vive le roi! vive la France!* et une ode sur « la mort de Louis XVII », antérieure à celle des *Odes et Ballades*, avec une épigraphe de Delille. Dans une autre ode (1817) la France appelle le

duc d'Angoulême « le plus grand de ses guerriers »; elle dit de la duchesse d'Angoulême :

> ... O Louis, c'est ton Antigone,
> Qui, vaillante, combat pour toi!
> D'Angoulême, c'est ton épouse !
> Vois de quel noble éclat son front est revêtu.
> De ta gloire elle est peu jalouse,
> Mais elle l'est de ta vertu.
> Telle on voit la colombe, intrépide, et tremblante
> Pour les doux nourrissons qui lui doivent le jour,
> S'élancer sur l'autour à la serre sanglante.
> Son courage est dans son amour.

Sa première tragédie (à quatorze ans) est une restauration. Le royalisme y est sans bornes. Zobéir, roi légitime d'Égypte, a été dépossédé par l'usurpateur Actor; Irtamène, ancien capitaine des gardes de Zobéir, conspire son rétablissement, le rappelle et soulève la population ; malheureusement, l'insurrection légitime est vaincue, et Irtamène, fait prisonnier, périrait, s'il n'était pas marié. Mais il a une femme dont le tyran est amoureux : Actor lui propose la vie en échange de sa femme. Irtamène rejette avec mépris ce marché de honte. Actor, ne pouvant le décider, s'avise de lui dire que Zobéir est prisonnier aussi et mourra s'il ne consent pas. Alors Irtamène est déchiré entre son amour et son royalisme; le mari cède au sujet, et il conseille à sa femme... Que le lecteur se rassure, il apprend que Zobéir est libre, et s'arrête dans son conseil. — La tragédie a une telle foi dans les rois qu'il y a une scène où Zobéir, apprenant qu'Irtamène va être égorgé, s'introduit dans sa prison et lui offre de mourir à sa place. Tout finit par le châtiment de l'usurpateur et le couronnement du roi légitime.

Le dernier vers de la pièce résume parfaitement ce que l'enfant voyait alors dans le mot royauté :

Quand on hait les tyrans, on doit aimer les rois.

Pour lui, les Bourbons apportaient la liberté. On allait respirer après la longue oppression impériale. Je lis dans une *Épître à M. Ourry :*

Peut-être tu me crois de ces vieux cacochymes,
Nobles, et grands prêcheurs des anciennes maximes;
Ourry, détrompe-toi; j'ai seize ans, et mes jours
Dans une humble roture ont commencé leur cours;
Je respecte la Charte et son frein salutaire;
Je lis l'*Esprit des lois* et j'admire Voltaire.

Il veut que la royauté soit le progrès :

Rions de ces cerveaux de préjugés imbus
Pour qui nos arts nouveaux sont de nouveaux abus.
L'un, sachant que F. — s'est couvert d'infamie,
Proscrit avec F. — l'algèbre et la chimie;
D'autres aimeraient mieux se voir, sans référés,
Pendus au parlement qu'absous par les jurés;
Tel enfin qui jadis, jouet d'un empirique,
Croyait mille vertus au baquet magnétique,
Contre un remède utile aujourd'hui déchaîné,
Préférerait mourir à vivre vacciné.

Son royalisme était le royalisme voltairien de sa mère, le trône sans l'autel. On a vu qu'il « admirait Voltaire ». Le dimanche, pendant la messe, que la pension allait entendre à Saint-Germain-des-Prés, il employait tout le temps à ruminer des vers, souvent fort peu orthodoxes, épigrammes, odes galantes traduites d'Horace, élégies, contes

où, comme dans celui-ci, le fanatisme n'était pas mieux traité que la barbarie et que la guerre :

Sire Jupin, d'homérique mémoire,
Un certain soir ayant cuvé son vin,
Las de Junon et fatigué de boire,
Daigna jeter, dans son ennui divin,
Des yeux distraits (comme vous pouvez croire)
Sur le taudis du pauvre genre humain.
Il vit, hélas! sur ce globe de fange,
De cent forfaits un monstrueux mélange.
Là, par un grec c'est un vieux turc volé,
Et puis le grec par son maître sanglé,
Et puis le turc que le cadi fait vendre,
Puis le cadi par l'émir empalé,
Et puis l'émir que le pacha fait pendre,
Puis le pacha, par le vizir pillé,
Livrant sa tête au fer d'un janissaire,
Et puis enfin le vizir étranglé
Par le sultan, dont il tua le père
Pour ce bon fils, qui se l'est rappelé!
Ce que voyant, le dieu plein de colère
Se détourna vers de plus doux climats;
Mais les humains peuplaient la terre entière;
Aussi Jupin ne vit que des ingrats.
Là, sans aigreur, des moines, bonnes âmes,
Brûlaient en chœur, pour le sauver des flammes,
Un homme atteint d'avoir mangé du gras.
Hurlant plus loin, maints furieux apôtres,
En bonnets noirs, en soutane, en rabats,
Se déchaînaient pour le grand saint Thomas,
Et, glapissant d'obscures patenôtres,
Ennuyaient tout du bruit de leurs combats.
Jupin leur dit : Je ne suis pas des vôtres.
Il vit alors, sous l'œil d'un souverain,
Mille guerriers, tout cuirassés d'airain,
S'entre-tuer pour arracher à d'autres

Un tas de boue aussi grand que sa main
(Sa main, je crois, en vaut bien deux des nôtres).
. . . .

Par instants il en voulait à cette politique qui l'avait pris tout enfant et qui accaparait si égoïstement l'attention universelle :

— Bonjour, mon cher. — Entrez, Damon, je vous salue;
Votre femme?... — L'on dit l'affaire résolue,
La loi vient de passer. — Votre fils?... — A propos,
Mina des insurgés veut quitter les drapeaux.
— Votre père?... — Merci Lisez-vous les gazettes?
— Non, mais... — Je suis au fait des intrigues secrètes.
Et vous, rien de nouveau? — Si fait, j'ai, ce matin,
Relu... — Vous avez lu le dernier bulletin?
Rien de piquant. Pour vous, comment vont les affaires?
— Assez bien. Mon volume est chez tous les libraires.
Et puis, j'ai, ce matin, tiré de mon cerveau
Le plan d'un nouveau drame... — Ainsi rien de nouveau?
Serviteur! — Insolent!...

L'auteur des pièces militaires que jouait et applaudissait la pension n'était pas pour s'en tenir à une seule tragédie. Il était poussé vers l'art dramatique, par son instinct d'abord, et puis par le théâtre de Voltaire, que lui avait donné autrefois le général Lahorie et qu'il avait dévoré, dans sa maladie, de *Mahomet* aux *Guèbres* et de *Zaïre* à *Nanine*. Deux ans après *Irtamène*, il commença une nouvelle tragédie, *Athélie ou les Scandinaves*, parfaitement régulière, en cinq actes, avec unités de temps et de lieu, songe, confidents, etc. Mais il avait déjà quinze ans alors, il s'en dégoûta en la faisant et n'alla pas plus loin que le second acte. Il se mit à écrire un opéra-comique, *A quelque chose hasard est bon;* puis il se tourna vers le drame, et fit

Inès de Castro, pièce curieuse à connaître comme première ébauche et point de départ de son théâtre.

Pour rassembler ici tout ce que j'ai à dire de ses commencements littéraires, j'anticiperai un peu sur les faits et parlerai de ses premières publications.

Abel était, nous le verrons, l'ami d'un imprimeur, nommé Gilé, qui imprima de Victor une ode *A la Vendée*, puis une satire, *le Télégraphe;* cela se vendit passablement.

Abel eut alors l'idée d'une revue qui paraîtrait deux fois par mois; il fonda, avec ses deux frères et quelques amis, *le Conservateur littéraire.* Victor y collabora assidûment.

Il y publia *Bug-Jargal* sous sa première forme. Nous dirons à quelle occasion, en 1818, il écrivit, en quinze jours, ce livre. Sept ans plus tard, en 1825, le jeune homme remania et récrivit en grande partie le roman de l'adolescent. Néanmoins, le *Bug-Jargal* primitif, le vrai récit improvisé à seize ans, qu'on trouvera reproduit dans ce volume, a aussi, ce me semble, sous sa forme simple et rapide, sa valeur et son attrait.

Dans chaque numéro du *Conservateur littéraire,* Victor donnait des vers et de la prose. Tout cela fort royaliste. Une grande partie de ces poésies et de ces articles ont paru, depuis, dans les *Odes et Ballades* et dans *Littérature et philosophie mêlées.* Mais, en glanant avec un choix moins sévère dans le *Conservateur littéraire* et dans les cahiers, j'ai pu y recueillir encore un certain nombre de morceaux qui présenteront peut-être quelque intérêt et quelque curiosité. Ode, satire, roman, drame, critique philosophique et littéraire, on aura ainsi des essais et comme des échantillons de tout ce qui composera un jour l'œuvre du poëte.

Sur la première page du dernier, et par conséquent du

meilleur des cahiers, je trouve ceci : *Les bêtises que je faisais avant ma naissance,* — et, au-dessous, un œuf dessiné dans lequel on voit quelque chose d'informe et d'horrible, au bas de quoi il y a : *oiseau*. Je regarderai dans l'œuf, pour ceux que la formation de l'oiseau intéresse et qui y voient déjà le commencement du vol.

ŒUVRES DE LA PREMIÈRE JEUNESSE

TRADUCTIONS



LE CYCLOPE

ACHÉMÉNIDE

Interea fessos ventus cum sole reliquit
Énéide, liv. III.

Le jour meurt; l'aquilon s'endort au sein des nues;
Nous abordons d'Enna les rives inconnues.
Un grand port loin des vents nous offrait ses abris.
Mais l'Etna sur ces bords vomit d'affreux débris.
Tantôt s'ouvre en tonnant son immense cratère,
De longs torrents de cendre il inonde la terre;
Tantôt ses rocs aux cieux roulent en tourbillons,
Tombent, et sur ses flancs tracent d'ardents sillons;
Le gouffre en feu mugit; sous sa voûte qui fume,
La lave enfle en grondant ses flots noirs de bitume.

Encelade, dit-on, sous ces rocs obscurcis
Cache ses vastes flancs que la foudre a noircis;

Le poids du mont l'écrase; et sa brûlante haleine
Chasse au loin les rochers qu'il soulève avec peine;
Si, las de ses douleurs, il retourne son corps,
Le ciel fume, et l'Etna tremble de ses efforts.
Effrayés de ce bruit, sans le comprendre encore,
Dans la sombre forêt nous attendons l'aurore;
La nuit qui règne aux cieux, ce fracas plein d'horreur,
Ce prodige, en nos sens tout verse la terreur;
Des nuages épais nous cachent les étoiles,
Et la lune en fuyant se couvre de leurs voiles.

L'Olympe enfin se dore; effacée à son tour,
L'ombre humide s'enfuit devant l'astre du jour.
Soudain, hors des forêts, une ombre à face humaine,
Pâle, les bras tendus, vers la plage se traîne;
Ses cheveux hérissés, son visage maigri,
Nous montrent un mortel que ses maux ont flétri.
Son corps faible est couvert de jonc tressé d'épine.
Mais c'est un grec! De Troie il hâta la ruine.
Lui-même il reconnaît nos armes, nos soldats,
Il recule, et la peur semble arrêter ses pas;
Mais bientôt, jusqu'à nous accourant tout en larmes :
« Par cet astre brillant témoin de tant d'alarmes,
Par ce ciel, par ces dieux dont tout subit la loi,
Arrachez-moi, troyens, de ces lieux pleins d'effroi!
Que je fuie, il suffit. Jadis, sous vos murailles,
Sur les vaisseaux des grecs, j'apportais les batailles,
Je le sais trop; eh bien, fils de Laomédon,
Si mon crime ne peut espérer de pardon,

Frappez, ou plongez-moi dans ces mers où nous sommes.
Si je meurs, je mourrai du moins des mains des hommes.

Il dit, tombe à nos pieds sans force et sans chaleur,
Les embrasse, et d'un grec nous pleurons le malheur!
« Quel est, lui disons-nous, le sujet de vos plaintes?
Votre nom? vos aïeux? Qui peut causer vos craintes? »
Anchise le premier, pour gage de sa foi,
Lui tend sa main sacrée et calme son effroi.

« Ithaque est ma patrie. Adamaste mon père
Vécut pauvre (que n'ai-je estimé sa misère!).
Mais son Achéménide au pied de vos remparts
Voulut, auprès d'Ulysse, affronter les hasards.
Ici nos grecs, fuyant un cyclope terrible,
M'oublièrent errant sous sa caverne horrible.
C'est là que Polyphème étend son corps pesant,
Après qu'il s'est repu de carnage et de sang.
S'il sort (dieux, sauvez-nous de ce géant difforme!),
Ce monstre jusqu'aux cieux lève sa tête énorme,
Tout fuit, tout s'épouvante à son aspect affreux,
Et sa gorge engloutit les chairs des malheureux.
Je l'ai vu, dans son antre, apprêtant leur supplice,
Prendre en sa vaste main deux des soldats d'Ulysse,
J'ai vu leurs corps brisés sur un roc tressaillir,
Leurs crânes sur le seuil en mille éclats jaillir,
Et sa faim, saisissant leurs entrailles mourantes,
Faire crier leurs os sous ses dents dévorantes.

Témoin de leur trépas, brûlant de les venger,
Ulysse se souvint d'Ulysse en ce danger.
Dès qu'enivré de sang, sur son bras redoutable
Le géant courbe enfin sa tête épouvantable,
Dès que, parmi les chairs et les vins qu'il vomit,
Immense, il couvre au loin son antre qui gémit,
En cercle rassemblés autour de ses victimes,
Le sort désigne ceux qui vont punir ses crimes ;
Nous l'entourons, des dieux nous implorons l'appui,
Nous approchons du monstre et nous fondons sur lui.
Un tronc d'arbre noueux, qu'un fer aigu prolonge,
Dans son œil effroyable au même instant se plonge.
Cet œil étincelait sur son front menaçant ;
D'un bouclier d'Argos tel brille le croissant ;
Telle Phébé rayonne en l'horreur des nuits sombres.
Du moins, de nos amis nous vengeâmes les ombres.

« Fuyez ces bords, fuyez, trop imprudents nochers.
Cent cyclopes hideux errent sur ces rochers ;
Tous, tels que Polyphème, en des antres sauvages
Parquent les noirs troupeaux qui paissent ces rivages.
Phébé m'a vu trois fois en commençant son cours
Traîner de bois en bois mes misérables jours ;
J'entendais des géants tonner la voix bruyante ;
Je frissonnais au pas de leur masse effrayante ;
Nourri d'herbes, de glands, de quelques fruits amers,
Mes yeux, même la nuit, interrogeaient les mers ;
J'aperçois vos vaisseaux ! sans les connaître encore,
Je vole, heureux de fuir ces rives que j'abhorre !

Frappez, je meurs content, quel que soit mon trépas;
Mais sur ces bords cruels ne m'abandonnez pas! »

A peine il a parlé, nous voyons sur la plage,
Appuyant son grand corps sur un pin sans feuillage,
S'avancer, hors d'un roc son ténébreux séjour,
Un monstre informe, affreux, vaste, et privé du jour.
Son troupeau qui le suit charme seul sa souffrance;
Son chalumeau pesant pend à son col immense.
Il touche enfin les flots, et s'y plonge en hurlant,
Se courbe, et dans leur eau lave son œil sanglant.
Au milieu de leur gouffre il fend les mers profondes,
Marche, et son buste entier s'élève sur les ondes.
Nous nous hâtons de fuir; tout se tait; nos vaisseaux
Reçoivent notre grec et volent sur les eaux.

La rame entre nos mains monte et tombe en cadence.
Polyphème l'entend, se retourne, s'élance,
Étend ses vastes bras, rechasse au loin les flots,
Et poursuit, mais en vain, les pâles matelots.
Il pousse un cri; soudain l'Italie agitée
Voit frissonner longtemps sa rive épouvantée,
La mer est en fureur, de sourds ébranlements
Font mugir de l'Etna les abîmes fumants.
Les cyclopes, au cri, sortent, prêts aux ravages;
Ils descendent des monts et couvrent les rivages.
Mais ces enfants d'Etna, dont le front touche aux cieux.
Nous menacent en vain de regards furieux.

Race horrible! on croit voir dans un bois solitaire
Le cyprès de Diane ou l'arbre du tonnerre.

La voile est déployée au souffle heureux des vents;
On fatigue à l'envi les cordages mouvants;
Mais les rocs de Scylla montrent déjà leurs cimes
Et Charybde près d'eux fait gronder ses abîmes.
La mort est là, fuyons! et, redoublant d'efforts,
Suivons l'étroit canal sans toucher les deux bords.
Du détroit de Pélore accourt soudain Borée.
Du Pantage écumant nous franchissons l'entrée.
Achéménide alors, vers Mégare et Tapsos,
Sur ces mers qu'il connaît dirige nos vaisseaux.
Ainsi, de tant d'écueils dont elle était la proie
Un compagnon d'Ulysse, un grec, a sauvé Troie!

LE VIEILLARD DU GALÈSE

Atque equidem, extremo ni jam sub fine laborum
Vela traham, et terris festinem advertere proram.

Géorgiques, liv. IV.

Si mon vaisseau déjà, prêt à toucher les bords,
Vers le but désiré ne tournait ses efforts,
Poëte des jardins, je chanterais peut-être
La culture des fleurs et la rose champêtre.
Je décrirais l'acanthe arrondie en berceaux,
L'endive, se gonflant du suc des clairs ruisseaux,
Le myrte, amant des eaux qu'il couvre de son ombre,
Les contours tortueux de l'énorme concombre,

Le narcisse tardif, le persil frais et vert,
Et le lierre rampant dont le chêne est couvert.

Aux plaines du Galèse, où, noire et sablonneuse,
Roule en des champs dorés son onde limoneuse,
Sous les tours d'Æbalie, il fut, je m'en souviens,
Un paisible vieillard, riche de peu de biens.

C'était un lieu désert, aride pâturage,
Funeste aux jeunes ceps, rebelle au labourage;
Le vieux sage semait, dans ces prés buissonneux,
Des légumes parmi les chardons épineux,
Et croyait, cultivant le lys et la verveine,
Être l'égal des rois dans son humble domaine.
Le soir, à son retour, il goûtait sans ennui
Des mets simples et purs, qu'il ne devait qu'à lui.
Le premier au printemps, le premier en automne,
Il recueillait les dons de Flore et de Pomone;
Et quand le triste hiver, brisant les rocs durcis,
Mettait un frein de glace aux ruisseaux épaissis,
Déjà, taillant le front de l'acanthe encor tendre,
Il hâtait les zéphirs qu'il se lassait d'attendre.

Aussi, sur mille essaims il étendait ses droits,
Des rayons pleins de miel écumaient sous ses doigts.
Dans l'automne chez lui chaque arbre se colore
D'autant de fruits nouveaux qu'il vit de fleurs éclore.

Il plantait le tilleul près du pin résineux,
Et greffait le premier sur l'arbuste épineux;
Chez lui, se soumettant au cordeau qui l'aligne,
Le platane ombrageait les sarments de la vigne;
Et seul il sut toujours transplanter sans efforts
Des poiriers déjà vieux, des ormeaux déjà forts.
Mais à d'autres sujets il faut que je me livre,
Je laisse un vaste champ à qui voudra me suivre.

L'ANTRE DES CYCLOPES

> **Insula Sicanium juxta latus Æoliamque**
> **Erigitur Liparen, fumantibus ardua saxis...**
>
> *Enéide*, liv. VIII.

Non loin des bords d'Enna, près du séjour des vents,
Liparis lève un front ceint de rochers fumants.
L'Etna tonne en ses flancs; sous ses voûtes tremblantes,
On entend retentir les enclumes bruyantes;
Là, grondent les métaux; là, cent soufflets mouvants
Gonflent leur vaste sein où s'engouffrent les vents;
Là, s'ouvre l'antre obscur des fils de Sicanie.
Ce palais de Vulcain fut nommé Vulcanie;
Le dieu des feux y vole à la voix de Vénus.
Brontès et Pyracmon et Stérope aux bras nus,
En ce moment forgeaient au maître du tonnerre
La foudre que son bras fait gronder sur la terre.
Cet ouvrage imparfait s'achevait sous leurs coups.
Ils y mêlaient déjà l'éclair et le courroux,
Et trois rayons de grêle et trois rayons de flamme,
Et le bruit, et la peur qui terrasse notre âme.

Plus loin brille ce char, d'où Mars, ceint de lauriers,
Errant de ville en ville, appelle les guerriers.
Là résonne l'égide; et l'or et les écailles
De l'arme de Pallas ornent les vertes mailles;
Cent serpents sur son sein dressent leurs cols sifflants,
Et Gorgone en fureur roule ses yeux sanglants.

« Écoutez, dit Vulcain, suspendez votre ouvrage,
« Cyclopes; d'un héros, fameux par son courage,
« Il faut forger l'armure, et montrer sans retard
« Ce que peuvent vos bras et ce que peut votre art »
Tout s'empresse à ces mots, sa voix les aiguillonne;
Dans de vastes fourneaux l'acier brûlant bouillonne;
Déjà ce bouclier qui, dans les jeux de Mars,
Seul de tous les latins doit affronter les dards,
Dans sept orbes de bronze aux regards étincelle;
Sur des brasiers fumants l'or à grands flots ruisselle;
L'un, des soufflets gonflés pressant les vastes flancs,
Tantôt chasse à grand bruit, tantôt pompe les vents;
L'autre plonge l'airain dans l'onde qui frissonne;
Sous leurs vastes efforts l'antre tremblant résonne,
Ceux-ci courbent le fer qu'ils tournent sur les feux;
Ils frappent; soulevé par leurs bras vigoureux,
Le marteau, bondissant sur le métal sonore,
Tombe à coups cadencés, remonte, et tombe encore.

CACUS

Jam primum saxis suspensam hanc adspice rupem.

Énéide, liv. VIII.

Vois sur ce mont désert ces rochers entassés,
Vois ces blocs suspendus, ces débris dispersés ;
Là, dans un antre immense, au jour inaccessible,
Vivait l'affreux Cacus, noir géant, monstre horrible.
A ses portes pendaient des crânes entr'ouverts,
Pâles, souillés de sang, et de fange couverts.
Ses meurtres, chaque jour, faisaient fumer la terre.
De ce monstre hideux Vulcain était le père.
Sa gorge vomissait des tourbillons de feux,
Et son énorme masse épouvantait nos yeux.

Enfin, comblant nos vœux et vengeant ses victimes,
De ce géant farouche un dieu punit les crimes.
Sur nos bords arriva le fils d'Amphitryon,
L'heureux et fier vainqueur du triple Géryon ;

Ses taureaux, bondissant dans de vastes prairies,
Erraient en liberté sur ces rives fleuries;
Cacus, que rien n'étonne et qui veut tout oser,
Au courroux du héros craint peu de s'exposer;
Il dérobe à la fois, par d'obscurs artifices,
Quatre taureaux fougueux, quatre ardentes génisses.
De peur de voir leurs pas déceler ses larcins,
De leur superbe queue il saisit les longs crins,
Et les traîne en arrière, espérant que peut-être
Leur trace déguisée abusera leur maître.

Hercule s'apprêtait à quitter ces beaux lieux.
Ses taureaux font mugir les bois de leurs adieux,
Et, laissant pour jamais ces fertiles campagnes,
De leurs regrets plaintifs remplissent les montagnes.
Soudain, trompant l'espoir du monstre qui frémit,
Du vaste sein de l'antre un des taureaux gémit.
Le fiel de la fureur bouillonne au cœur d'Alcide;
Terrible, il court, saisit sa massue homicide.
Pour la première fois on vit Cacus trembler,
Son front hideux pâlir et ses yeux se troubler.
Hercule, au haut du mont, s'élance plein de rage.
Cacus l'évite et fuit vers son antre sauvage;
Aussi prompt que le vent, redoutant le trépas,
Il s'échappe; la peur précipite ses pas.

Le noir géant détache une roche pesante
Dont Vulcain suspendit la masse menaçante;

Sa main brise le fer, rompt les chaînes d'airain,
Et le roc en tombant ferme le souterrain.
Mais Hercule le voit; il court, frémit de rage,
Et de ses yeux errants cherche au loin un passage.
En vain de la caverne il tente d'approcher;
Trois fois son bras robuste ébranle le rocher;
Trois fois, d'un pas rapide, il parcourt la montagne,
Et trois fois fatigué s'assied dans la campagne.

Un roc, triste séjour des sinistres oiseaux,
S'inclinait vers la gauche et menaçait les eaux;
Et ses flancs escarpés et sa cime orgueilleuse
Couvraient de l'antre obscur la voûte ténébreuse.
Pour le déraciner rassemblant ses efforts,
Le dieu sur son bras droit penche son vaste corps,
Pèse, l'ébranle enfin; la masse qui s'écroule
Dans la plaine à grand bruit tombe, bondit et roule.
D'un fracas prolongé l'air au loin retentit,
Dans les flots écumants la rive s'engloutit,
Le fleuve épouvanté recule... L'antre sombre,
Par les feux du soleil voit dissiper son ombre.
Si la terre brisait ses vieux flancs entr'ouverts,
Tels s'offriraient à nous les ténébreux enfers,
Le gouffre craint des dieux, et les pâles fantômes
Tremblants de voir le jour dans ces mornes royaumes.

Le géant dans son antre, en hurlant de terreur,
Loin du jour ennemi se roule avec fureur;

Mais Alcide le presse, et, d'un bras implacable,
D'arbres et de rochers à la fois il l'accable.
Cacus, n'espérant plus échapper au danger,
Par un dernier effort veut du moins se venger.
O prodige! sa gorge, en sa caverne obscure,
Vomit en tourbillons une fumée impure;
Le monstre, avec ses feux, souffle une affreuse nuit,
Et se cache aux regards du dieu qui le poursuit.
Parmi des flots épais et de flamme et de soufre,
Alcide impatient se plonge au sein du gouffre;
Et malgré son courroux, malgré ses feux vaincus,
Dans ses bras vigoureux saisit le noir Cacus,
L'étreint, et, fier de voir sa vengeance assouvie,
Arrête dans sa gorge et son sang et sa vie.

Le dieu brise le seuil de ce fatal séjour;
Les larcins de Cacus se découvrent au jour.
Le peuple, par les pieds, traîne son corps difforme,
Et contemple effaré cette hideuse forme,
Ces yeux rouges de sang, ces flancs noirs et velus,
Et ces feux expirants, qu'il ne redoute plus.

CÉSAR PASSE LE RUBICON

Jam gelidas cursu Cæsar superaverat Alpes.

LUCAIN, *Pharsale.* — Liv. I.

Déjà, des monts alpins, qu'il avait su franchir,
César voyait au loin les vieux sommets blanchir;
Des bords du Rubicon menaçant l'Italie,
De la guerre à venir son âme était remplie.

Une nuit, à ses yeux apparaît tout en pleurs
La tremblante Patrie, exhalant ses douleurs.
Ses cheveux sont épars; triste, le regard sombre,
D'une pâle lueur elle brille dans l'ombre,
Et, les bras nus, levant son front chargé de tours :
« Arrêtez ! contre qui tournez-vous mes secours?
Où courez-vous? restez sur ces bords déplorables.
Plus un pas, citoyens ! un pas vous rend coupables ! »
Elle s'enfuit; César a frissonné d'horreur;
Sur la rive longtemps l'enchaîne sa terreur.

« O toi, dit-il enfin, qui vois Rome et la terre
De ce roc Tarpéien où gronde ton tonnerre;
Vous, dieux puissants d'Iule; et toi, grand Quirinus;
Jupiter, dont l'œil veille aux murs de Latinus;
Feux sacrés de Vesta; toi devant qui tout tremble,
Toi qui peux plus sur moi que tous les dieux ensemble,
Rome! écoute ma voix : César victorieux
Ne veut point t'accabler sous son bras furieux,
O Rome! heureux vainqueur de la terre et de l'onde,
Ton esclave ne veut que t'asservir le monde.
Parle, et César encor peut être ton soutien;
C'est un ennemi seul qui me rendra le tien. »
Il dit, et sans tarder, fendant les flots rapides,
Il plante à l'autre bord ses aigles intrépides.
Ainsi, quand un lion dans les déserts brûlants
Voit de loin l'ennemi s'avancer à pas lents,
Par de longs coups de queue excitant son courage,
Il s'arrête incertain et rassemble sa rage;
Sa vaste gueule exhale un sourd rugissement,
Sa crinière à grands flots couvre son corps fumant,
Il la dresse, il bondit; et, si le dard d'un maure
Dans son flanc enfoncé de son sang se colore,
Blessé, mais fier encor, vainqueur en succombant,
Il fond sur le chasseur, et l'écrase en tombant.

Le Rubicon pourpré, sortant d'une humble source,
Coule en de beaux vallons qu'il arrose en sa course.
Ses eaux, marquant les bords asservis à nos lois,
Quand l'été les tarit, bornent les champs gaulois.

Alors, des noirs torrents de leurs neiges fangeuses
Les Alpes grossissaient ses vagues orageuses;
Chaque escadron, brisant leur cours impétueux,
Oppose un front oblique aux flots tumultueux,
Et l'armée, avançant dans l'onde ralentie,
Suit au sein du courant sa marche appesantie.

César, touchant aux bords qu'il n'eût point dû revoir :
« Loin, dit-il, vains traités! vaines lois du devoir!
Fortune, je te suis; la victoire est mon titre.
J'ai trop cru les Destins, que Mars soit mon arbitre. »
Soudain, tel qu'un caillou par la fronde chassé,
Tel qu'un trait que le parthe en fuyant a lancé,
Il vole; encourageant ses bataillons qu'il guide,
Il hâte dans la nuit son armée intrépide,
Et, vers l'heure où Phébé voit pâlir son croissant,
Il entre à Riminium en vainqueur menaçant.

A LYDIE

Lydia, dic, per omnes

HORACE, liv. I, ode VIII.

Au nom des Dieux dont tu te ris.
Lydie, en ta folle tendresse,
Veux-tu donc perdre Sybaris?
Dans les liens où tu l'as pris
Va-t-il consumer sa jeunesse?
D'où vient que, prenant en mépris
Le champ de Mars et sa poussière,
Il ne vient plus dans la carrière
Guider ses coursiers aguerris?
Sur son corps, jadis souple et libre,
Pourquoi craint-il l'onde du Tibre,
Et d'oindre ses membres flétris
Du suc généreux de l'olive;
Et, dans sa nonchalance oisive,

De fatiguer ses bras meurtris
Au poids de l'armure falisque?
Pourquoi de la flèche et du disque
Laisse-t-il à d'autres le prix?
Telle, à l'inquiétude en proie,
Thétis, autrefois, à Scyros,
Loin des funestes tours de Troie,
Dérobait le naissant héros
Qui, jusqu'au pied de leurs murailles,
Sur les troyens anéantis
Devait semer les funérailles.
Es-tu donc une autre Thétis?

OEUVRES DE LA PREMIÈRE JEUNESSE

POÉSIE

LES DEUX AGES

IDYLLE

LE VIEILLARD.

O mon fils, où cours-tu?

LE JEUNE HOMME.

Vers les bosquets de Gnide
J'ose en secret suivre les pas
D'une vierge aimable et timide;
Par pitié, ne me retiens pas.

LE VIEILLARD.

Jeune homme, crains Vénus; son sourire est perfide.
Minerve par ma voix t'offre ici son égide
Contre ses dangereux appas.

LE JEUNE HOMME.

Qu'importe la sagesse à mon âme enivrée!
La ceinture de Cythérée
Vaut bien l'écharpe de Pallas.

LE VIEILLARD.

Viens briguer des héros la palme triomphale;
Imite dans sa course, aux monstres si fatale,
Le vaillant fils d'Amphitryon.

LE JEUNE HOMME.

On vit filer aux pieds d'Omphale
Celui qui dompta Géryon.

LE VIEILLARD.

Suis Diane au regard austère.

LE JEUNE HOMME.

Faut-il jusqu'au sein du mystère
La suivre auprès d'Endymion?

LE VIEILLARD.

Toi que de dons trompeurs la nature décore,
Écoute, la raison inspire mes discours;
Hippolyte, dès son aurore,
Fuyait le culte des amours.

LE JEUNE HOMME.

Anacréon, dans ses vieux jours,
Sur son luth les chantait encore.

LE VIEILLARD.

Crains qu'une ingrate...

LE JEUNE HOMME.

Oh! tu ne vis jamais
Un cœur si pur, une vierge si belle!

LE VIEILLARD.

Tu n'as point vu la beauté que j'aimais.
Car, ô mon fils, jurant d'être fidèle,
J'ai comme toi jadis connu l'amour,
Et son bandeau m'avait caché ses ailes.
Pourquoi, grands dieux, a-t-il fui sans retour,
Ce temps si court des ardeurs éternelles?

LE JEUNE HOMME.

Tu le vois, ô vieillard, ton cœur songe toujours
A ce dieu qu'aujourd'hui j'adore;
On n'est pas loin d'aimer encore
Lorsqu'on regrette les amours.

LE VIEILLARD.

Non, je suis sage, hélas! va, crois-en ma tristesse.
Sur les plaisirs de ta jeunesse
Bientôt tu verseras des pleurs.
Quelque jour viendront les douleurs...

LE JEUNE HOMME.

Quelque jour viendra la sagesse.

LA CANADIENNE

SUSPENDANT AU PALMIER LE CORPS DE SON ENFANT

ÉLÉGIE

Stabat mater dolorosa.

Sur ce palmier qui te balance,
Dors, tendre fruit de mon amour;
Mes bras, quelques instants, ont bercé ton enfance,
Ce fragile palmier te soutient à son tour;
Ainsi me berçait l'espérance.

Dors en paix sur ce frêle appui.
Si le vent vient gémir sur ta tombe légère,
Le vent te dira que ta mère
Gémit sans cesse comme lui.
Aussi longtemps que les pleurs de l'aurore
Mouilleront ton front pâle en arrosant les fleurs,

Aussi longtemps, mon fils, ta mère qui t'adore
Te viendra baigner de ses pleurs.

Tout sur l'arbre de mort te peindra ma souffrance.
Si pourtant le ramier de ses accords touchants
Te fait entendre la cadence,
Ne crois pas de ta mère entendre les doux chants;
Ta mère comme toi veut garder le silence.

Tu n'es donc plus? Mes yeux ne te verront jamais
Rire et folâtrer dans nos plaines,
Poursuivre le chevreuil de sommets en sommets
Et gravir le vieux tronc des chênes.
Je ne te verrai point, dans l'âge des amours,
Quand un duvet léger t'embellirait à peine.
A ta craintive amante apportant tous les jours
Le fruit d'une chasse lointaine,
Lui demander, pour prix des dépouilles des ours,
L'une de ses tresses d'ébène.
Nos guerriers ne me diront pas :
Ton fils est digne de son père;
Il porte sans frémir la lance des combats
Et le calumet de la guerre; —
Je vivrai comme une étrangère;
Et l'on dira : Son fils est le jouet du vent,
Il n'est point mort en brave, étendu sur la terre;
C'est lui dont le cercueil mouvant
Courbe le palmier solitaire.

Tu n'es plus; quel est mon malheur!
Tes yeux, à peine ouverts, sont fermés à l'aurore ;
Je fus un instant mère; hélas! a ma douleur,
Cher enfant, je crois l'être encore.

Au sommet du triste palmier,
Ce berceau, qui te sert de tombe,
Servira de nid au ramier
Ou de demeure à la colombe;
Et quand demain l'astre des jours
Teindra ton froid cercueil de sa couleur riante,
Au fond de ta couche odorante
L'oiseau s'éveillera; tu dormiras toujours.

Quand, pour bénir l'enfant dont sa fille est la mère,
Viendra mon père aux cheveux blancs,
Je guiderai ses pas tremblants
Au pied de l'arbre funéraire;
Que lui dirai-je? hélas! Son regard attristé
Se remplira des pleurs dont ici je t'arrose...
Le fils que j'ai porté repose
Sur le palmier qu'il a planté.

A GASPARD DE PONS

Comment pourrais-je, je te prie,
Répondre à tes vers gracieux,
Mais gâtés par la flatterie?
La docte fontaine est tarie,
Phébus est sourd, Pégase est vieux,
Et ne monte plus guère aux cieux
Que pour chercher son écurie.

Va donc, au gré de tes désirs,
Poursuis; donne ta vie aux Grâces,
Consacre aux Muses tes loisirs;
Chante l'hymen et ses disgrâces,
Chante l'amour et ses plaisirs.
Suis sur tes poétiques ailes
Le doux Parny, l'heureux Bertin,
Mais sois plus gai que tes modèles.
Les Muses ne sont point cruelles,

Ton triomphe au Pinde est certain;
Car on prétend dans les ruelles,
Qu'un poëte un peu libertin
Est bien vu chez les neuf pucelles.

Moi, sans m'en soucier, j'attends
La mort ou précoce ou tardive;
J'ignore, éphémère convive,
S'il faudra fuir avant le temps
Ce vaste banquet où j'arrive;
Qu'importe d'ailleurs que je suive
Chatterton mort dès son printemps,
Qui s'en alla sur l'autre rive
Faire des vers à dix-huit ans?
Que le dieu des arts me délivre
De ce corps formé pour souffrir;
Ta Muse, ami, me fera vivre,
Si la mienne me fait mourir.

REGRETS

Adieu, beaux jours de mon enfance,
Qu'un instant fit évanouir,
Bonheur qui fuit sans qu'on y pense,
Qu'on sent trop peu pour en jouir;
Plaisirs que mon âme inquiète
Dédaignait sans savoir pourquoi,
Vous n'êtes plus, et je regrette
De vous voir déjà loin de moi!
Reviens, bel âge que je pleure,
Ou du moins renais dans mes chants...

. . . .

Vous souvient-il de nos débats
Moins sanglants que ceux de l'histoire?
Dans nos joutes, dans nos combats,
Rien ne manquait à la victoire,
Sinon que l'on n'y pleurait pas.
Qu'avec douceur je me rappelle
Ces jours où, d'une antique échelle,

Chargeant les appuis incertains,
Nous assiégions la citadelle
Terrible asile des lapins!
Et, si quelque beauté naissante
Venait sourire à nos discords,
Il fallait nous voir corps à corps
Lutter et redoubler d'efforts
Pour attirer sa vue errante.

Parfois, d'un passe-temps plus doux
Etalant l'adresse savante,
Sur l'escarpolette mouvante,
Ployant, roidissant les genoux,
Nous volions, fiers de l'épouvante
De nos mères. . . . .
. . . .
D'autres fois, d'un jardin champêtre
Cherchant les lieux les plus secrets,
Seuls, loin des regards indiscrets,
Nous y préparions le salpêtre.
Tantôt le bitume, construit
En pyramide pétillante,
Lançait en aigrette brillante
Ses feux, brûlant à petit bruit;
Tantôt la poudre resserrée
Dans un tube au col rétréci,
Jaillissait en gerbe azurée..

O temps! qu'as-tu fait de cet âge?
Ou plutôt qu'as-tu fait de moi?
Je me cherche, hélas! et ne voi
Qu'un fou qui gémit d'être sage.
Valez-vous ces plaisirs divins
Si chers à mon âme enchantée,
Plaisirs amers et toujours vains
Dont notre vie est tourmentée?
Trop avide de l'avenir,
J'ai hâté le cours des années;
Déjà je vois se rembrunir
L'horizon de mes destinées.
Oh! que ne puis-je rajeunir!
Doux gazon qui, dès mon aurore,
Me vois rimer de faibles vers,
Que ne peux-tu me voir encore
Me rouler sur tes tapis verts!
Arbres qui, sous vos frais ombrages,
Me voyez méditer les sages
Et les chantres de tous les temps,
Que ne vais-je sous vos feuillages,
Au lieu d'écouter leurs ramages,
Poursuivre encor vos habitants!

Hélas! dans le courant du monde
Bientôt ma barque vagabonde
Entrera pour n'en plus sortir,
Jouet de maint écueil perfide,
Roulant jusqu'à ce gouffre avide,

Toujours comblé, mais toujours vide,
Qui pour jamais doit l'engloutir !

Toi qui de mon enfance heureuse
Soutenais les pas chancelants,
De ma jeunesse aventureuse
Modère les fougueux élans,
O ma mère ! Jeté sur l'onde,
Si contre moi l'orage gronde,
Tes yeux de la mer en courroux
Calmeront les eaux convulsives.
Tu rendis mes plaisirs plus doux ;
Tu rendras mes peines moins vives.

L'AVARICE ET L'ENVIE

L'Avarice et l'Envie, à la marche incertaine,
Un jour s'en allaient par la plaine
Chez un méchant ou chez un fou,
Chez vous ou chez un autre, ou chez moi-même. En somme
Elles allaient je ne sais où,
Comme le héron du bonhomme.
Bien que sœurs, ces monstres hideux
Ne s'aiment pas ; aussi, tout le long de la route,
Sans se parler, ils cheminaient tous deux.
L'Avarice, le dos en voûte,
Examinait ce coffre hasardeux
Pour qui toujours elle redoute.
L'Envie aussi l'examinait sans doute.
Comptant tous les écus dans son coffre entassés,
Chemin faisant, dame Avarice
Se répétait pour son supplice :
« Je n'en ai point encore assez! »
De son côté, l'Envie au regard louche,
Lorgnant cet or, objet de tous ses soins,
Disait, en se tordant la bouche :

« Elle en a trop, car j'en ai moins. »
Chacune, à sa façon, méditait sur ce coffre.
Désir soudain à leurs yeux s'offre,
Désir, ce dieu galant qui seul peut exaucer
Tous les souhaits qu'on lui veut adresser.
Désir dit aux deux sœurs : « Mesdames,
Je suis galant, vous êtes femmes,
Choisissez donc tout ce qu'il vous plaira,
Trésors, honneurs, *et cætera.*
Surtout, expliquons-nous sans trouble :
La première qui parlera
Aura tout ce qu'elle voudra,
La seconde en aura le double. »
Vous jugez dans quel embarras
Ce discours mit nos deux luronnes ;
Avares, envieux, que faire en un tel cas?
Chacune des deux sœurs en murmura tout bas :
« Que me font, ô Désir! tes trésors, tes couronnes?
Que m'importent ces biens que m'accorde ta loi?
Une autre en aura plus que moi! »
Et chacune, à ce mot funeste,
D'hésiter sans savoir pourquoi.
Le Désir, dieu léger et leste,
Les donne au diable, jure, peste
Et s'indigne de rester coi.
L'Envie enfin, toujours implacable et cruelle,
Regarde sa sœur en grondant,
Puis, tout à coup, se décidant :
« Que l'on m'arrache un œil ! » dit-elle.

RAYMOND D'ASCOLI*

ÉLÉGIE

Muses, qui dans ce lieu champêtre
Avec soin me fîtes nourrir,
Beaux arbres qui m'avez vu naître
Bientôt vous me verrez mourir.

(CHAULIEU)

Bientôt... Lis sans retard, lis, ô vierge adorée,
Ce que trace ma main par mes pleurs égarée;

* Vers le milieu du XIVe siècle, Raymond d'Ascoli, jeune poëte, disciple de Pétrarque, voué dès son enfance, par son père, à l'état ecclésiastique, devint amoureux d'Emma Giovanna Stravaggi. Son père, ayant découvert cette passion par des mots entrecoupés qu'il lui entendit proférer dans son sommeil, le chassa de sa présence. Raymond, désespéré, s'alla donner la mort dans le lieu même où venait chaque matin sa maîtresse.

Ce jeune poëte, mort à dix-huit ans, était le neveu de ce Cecco d'Ascoli, ami de Pétrarque, médecin de Jean XXII à Avignon, professeur à l'université de Bologne, qui, ayant composé un poëme sur la morale et l'histoire naturelle, fut accusé d'hérésie et de sacrilège par Dino et Thomas del Garbo, et brûlé à Florence par le saint-office.

(*Chroniq. de Lambert,* moine du XVe siècle.)

Emma, pardonne-moi, car mon sort est fixé.
Il faut t'en avertir... A l'aurore prochaine,
Fuis, va tresser ailleurs tes longs cheveux d'ébène;
Ne viens plus sur ces bords rêver au jour passé;
De peur, ô mon Emma, que là, sous cet ombrage,
Cette eau pure, où tes yeux chercheront ton image,
Ne t'offre un cadavre glacé.

J'ose t'écrire; hélas! à nos ardeurs naissantes
Qu'eût servi jusqu'ici ce pénible secours?
Les doux aveux de nos amours,
A peine ont effleuré nos lèvres innocentes;
Un mot faisait tous nos discours.
Mes regards te parlaient; j'ai lu dans ton sourire.
Tu m'aimais sans transports; je t'aimais sans délire.
C'est ainsi qu'on s'aime aux beaux jours.

Les beaux jours!.. ils ont fui. Sais-tu ce qu'il me reste?
Un moment d'avenir, qui me glace d'effroi.
Hier. . — te souvient-il, fille douce et modeste,
De cet hier déjà si loin de moi? —
... Dès le matin, errant, plein d'une douce attente,
A travers ce bosquet, si triste en cet instant,
J'avais vu les longs plis de ta robe éclatante,
Je m'étais retiré content.
Et puis, j'avais rôdé seul le long de la rive,
Espérant (que ce mot renferme de douleurs!)
Qu'en nouant tes cheveux, ta main inattentive

En aurait fait tomber des fleurs.
Le soir, aidant ton père en sa marche pesante,
Auprès de toi je suis entré;
Dessins, tissus, travaux de ta main diligente,
J'ai tout vu, j'ai tout admiré.
J'ai cultivé les fleurs que mon Emma cultive;
Ton frère, encore enfant, jouait sur mes genoux;
Dans mes mains reposait ta colombe craintive;
Je souriais; l'amour veillait seul avec nous;
Et toi, dans ta gaîté naïve,
Tu m'appelais, ton jeune époux.
Ton époux!.. sous un toit champêtre
Ce titre m'eût suffi! Le sort est sans pitié.
De mon bonheur, Emma, tu te souviens peut-être...
Demain aura tout oublié.

Oui, frémis, ma charmante épouse!
Ignorant mon malheur, hélas! si dès demain
Tu suis un chœur joyeux sur l'humide pelouse,
Un autre s'offrira pour te donner la main;
Un autre ici viendra voir, à l'aube naissante,
Flotter à plis d'azur ton voile transparent;
Un autre devant toi, déité bienfaisante,
Amènera l'aveugle errant.
Un autre te suivra dans tes songes paisibles;
Le soir, il remplira, tranquille à tes genoux,
Ces moments d'entretien qu'un soupir rend pénibles,
Mais qu'un sourire rend si doux.
Lorsque enfin, infidèle, aura fui ta colombe,

Sitôt que tes fleurs vont jaunir,
Quand de ton Raymond dans la tombe
Rien ne te restera, pas même un souvenir ;
Alors, oui, tu verras, rougissante, étonnée,
Un plus heureux hâter ton réveil matinal,
Et, saisissant ta main dans sa main fortunée,
Te conduire au lieu saint, non loin du lieu fatal
Hélas! où dormira ma cendre abandonnée ;
Et puis, il cachera ton bandeau virginal
Sous la couronne d'hyménée.

Un autre!... ô douleur, ô tourment!
Je t'aimais sans délire, et je t'aime avec rage!...
Mon Emma, songe à moi; respecte ton serment...
Hélas! brûle ces vers, déchire ce message;
Un autre ne doit pas, fille innocente et sage,
Connaître ton premier amant.
Il ne faut pas qu'un jour un despote farouche,
Le soupçon dans les yeux, le reproche à la bouche,
Vienne blesser ton chaste orgueil;
Jaloux, désespéré, cet époux que j'abhorre
Ne doit pas éprouver ce feu qui me dévore...
Mais est-on jaloux d'un cercueil?

Quoi! j'aurais pu, comme un long rêve,
Voir, couché sur ton sein, mes jours fuir sans douleur!
A peine commencé, ce songe heureux s'achève.
Entre nous d'un vain monde un préjugé s'élève.

Je croyais le monde meilleur.
Mon père! oui, contre vous mon courroux se soulève;
Vous avez fait tout mon malheur.

Dès mon enfance, Emma, mon âme est asservie
A des vœux qu'il fit sans remords;
Un nœud saint m'enchaînait dès le seuil de la vie
Jusques aux portes de la mort.
Pour moi, j'ignorais tout et je t'aimais sans crainte.
Mais le sort vient d'apprendre à ce tyran jaloux
Notre amour, dont l'ardeur, par le repos contrainte,
Était presque un secret pour nous.

Ce n'est pas qu'il m'ait vu, lorsque la nuit arrive,
Errer auprès de ton séjour;
Ou, quand tu sors des bois, inquiète et pensive,
Veiller de loin sur ton retour.
Il n'a point entendu d'une oreille furtive
Ces vers pour qui ton jeune amour
M'a promis des baisers, que ta pudeur craintive
Me refuse de jour en jour.

Cette nuit, en dormant, encor plein de la veille,
Je chantais à tes pieds, mes chants te semblaient doux;
J'en recevais le prix de ta lèvre vermeille;
Tu me livrais ta main, et j'étais ton époux...
Mais ton nom de mon père alla frapper l'oreille;

Mon père entendit tout. Maintenant tu peux voir
Ce qui cause le deuil dont mon âme est la proie;
Mon réveil fut celui du pâle désespoir,
Et mon songe emporta ma joie.

Tu n'as jamais connu mon père courroucé.
— Va, fuis loin de ces bords, fils ingrat et profane!
Apprends, puisque j'ai su ton amour insensé,
Le vœu sacré qui te condamne.
Choisis un cloître obscur qui garde ton secret,
Ou bien quitte ces lieux; nous t'accordons une heure.
Ta mère, comme moi, te bannit sans regret
De sa vue et de sa demeure... —
Ma mère, hélas! elle pleurait.

J'ai fui; mais, chère Emma, sous le coup qui m'afflige,
Sous quels cieux puis-je aller souffrir?
Croit-on qu'aux champs du nord le rossignol voltige?
Et, lorsqu'un vent cruel l'arrache de sa tige,
Le lys ailleurs sait-il fleurir?
Non, banni loin de toi, la tombe est ma retraite;
Et ton Raymond qui te regrette
Vient ici pleurer et mourir.

Pourtant j'aurais voulu, vierge aimable et trop chère,
Te revoir avant mon trépas.
Bientôt le dur sommeil va presser ma paupière;

La mort, ô mon Emma, m'eût été moins amère
De mourir presque dans tes bras.
J'ai contemplé longtemps ta paisible chaumière;
Incliné vers ton seuil, j'ai cherché sur la pierre
L'empreinte humide de tes pas.
Et même, en revenant vers ce lieu solitaire,
Bien souvent j'ai tourné mes regards en arrière,
Pour voir si tu ne venais pas.

Je vais m'éteindre, avant que la vieillesse austère
Imprime à mon front sa langueur.
Demain mes vieux parents iront rendre à la terre
Ce corps jeune et plein de vigueur.
Je vais m'éteindre. Enfants du beau ciel d'Ausonie,
Si mes vers imparfaits montrent quelque génie,
Mon nom ne vivra pas toujours.
O mon maître chéri, pardonne, amant de Laure,
Car Raymond expirant n'a point conquis encore
La fleur d'or des sept troubadours*.

Oui, comme toi, triste, je pourrais vivre,
N'ayant qu'un luth pour charmer mes ennuis,
Fuyant Emma, dont l'aspect seul m'enivre,
Et dans les pleurs passant mes longues nuits.
A la douleur mon âme accoutumée
Dans sa prison resterait pour souffrir...

* Sept troubadours, qui composaient le corps des Jeux Floraux dans son origine, donnaient au lauréat une violette d'or fin.

Dis, ô Pétrarque, et toi, ma bien-aimée,
N'est-il pas vrai qu'il vaut bien mieux mourir?

Adieu, ma belle amante! adieu, ma tendre mère!
Vous qui m'avez nourri, vous qui m'avez pleuré,
Daignez couvrir encor du linceul funéraire
Ce corps pâle et défiguré;
Et si, près du cercueil qu'un saint deuil environne,
Mon père trop cruel s'arrête avec effroi,
Dites-lui que je lui pardonne,
Et pardonnez-lui comme moi.
Infortuné Pétrarque, isolé dans Vaucluse,
Reçois mon cantique de mort.
A vivre sans Emma ton Raymond se refuse,
Et je meurs en plaignant ton sort.
Adieu, bords de l'Arno, Toulouse, et toi Florence;
Adieu, frères, parents, amis;
Ma jeune épouse, adieu! l'instant fatal s'avance;
Adieu surtout, hélas! la trop douce espérance
Des baisers que tu m'as promis.

LES DERNIERS BARDES*

Il dit : Arrive, tue, détruis, ravage, puisque tu as vaincu ceux qui avaient vaincu.

(*Romances espagnoles.*)

Cyprès, arbres des morts, qui courbe ainsi vos têtes?
Sont-ce les esprits des tempêtes?
Sont-ce les noirs vautours, cachés dans vos rameaux?
Ou, fidèles encore à vos bocages sombres,
Les enfants d'Ossian viennent-ils sous vos ombres
Chercher leurs antiques tombeaux?
O monts, est-ce un torrent dont le bruit m'épouvante?
N'entends-je pas plutôt, dans la nuit décevante,
Les spectres s'appeler sur vos fronts chevelus?
Harpe, qui fait frémir ta corde murmurante?

* Édouard, roi d'Angleterre, ne put pénétrer en Écosse qu'après avoir taillé en pièces tous les guerriers calédoniens. Les bardes, alors, se réunirent sur des rochers (que l'auteur suppose être ceux de Trenmor, aïeul de Fingal, père des Vents et des Tourbillons), et là ils maudirent solennellement l'armée et le roi à leur passage, puis se précipitèrent dans l'abîme où marchaient les bataillons anglais.

Est-ce le vent du nord? est-ce quelque ombre errante
Des vieux bardes qui ne sont plus?

*

Vous ne reviendrez plus, beaux jours, siècles prospères!
Le pâtre, heureux de vivre où vécurent ses pères,
Ne traînait pas encor des jours voués au deuil;
Fingal léguait son sceptre à sa race guerrière,
Et l'on voyait un trône où l'on voit un cercueil.
Écossais, tes rochers te servaient de barrière;
L'étranger méprisait, sans en franchir le seuil,
Ton indigence héréditaire;
Mais la Liberté, pauvre et fière,
Sur ces rocs dédaignés régnait avec orgueil.

Soudain de sinistres présages,
Sombres précurseurs des revers,
Troublent ces paisibles rivages.
Descendu des cieux entr'ouverts,
Fingal erre au sein des nuages;
Sa lance est un faisceau d'éclairs;
Son char roule sur les orages;
L'aigle au loin le voit dans les airs*,
Et, quittant ses rochers sauvages,

* Les calédoniens croyaient que les aigles et les dogues avaient le don de voir les fantômes.

S'enfuit vers la rive des mers.
Oubliant ta route étoilée,
O lune, alors pâle et voilée,
Tu cachas ton front dans les flots;
Et Morven, au sein des ténèbres,
Entendit des harpes funèbres
Annoncer la mort des héros*.

Voix funestes du sort, jusqu'alors inconnues,
Que n'avez-vous en vain proclamé son courroux!
Mais, quand son souffle immense a rassemblé les nues,
L'ouragan retient-il ses coups?

*

Le fracas des chars de batailles
Fait soudain du Lomon trembler les vieux frimas;
Avide de nouveaux climats,
Édouard, de Stirling menaçant les murailles,
Apporte aux héros les combats.

Écosse, tes guerriers, si longtemps invincibles,
Sur tes monts envahis ont rencontré la mort;

* Quand un héros mourait ou devait mourir, la harpe gémissait d'elle-même.

Les restes mutilés de ces vaincus terribles
Roulent dans les fanges du nord...

— Pourquoi ce farouche silence,
Bardes? Ils ne sont plus, il n'est plus de vengeance,
Mais l'heure des chants a sonné.
Ouvrez à ces héros le palais des nuages,
Bardes; laisserez-vous se perdre dans les âges
Leur souvenir abandonné? —

Sourds à ces clameurs téméraires,
Les bardes, épars dans les bois,
Laissaient aux vieux lambris des rois
Pendre leurs harpes funéraires.
Sur les rocs de Trenmor affrontant les hivers,
Ils pleuraient les héros, sans chanter leur vaillance;
Et, comme on voit, la nuit, quand l'orage s'avance,
Un calme menaçant précéder les éclairs,
Ils se taisaient; mais leur silence
Était plus beau que leurs concerts.

4

Le roi vient, entouré de ses chefs intrépides;
Et, non loin de Dunbar, aux sommets sourcilleux,

De la Clyde en courroux domptant les flots rapides,
Au front du Lothyan pose un pied orgueilleux.
Déjà s'offrent à lui les grottes de Cartlane*,
Il entend mugir leurs torrents,
Et suit sur ces vieux monts l'aigle inquiet qui plane,
Étonné de voir des tyrans.

Devant ses pas bientôt, chargés d'obscurs nuages,
Les obstacles des pics sauvages
S'élèvent; sur leurs flancs grondent les vents du nord;
Autour d'eux leur grande ombre au loin couvre la terre;
Et le sourd fracas du tonnerre
Dit que ces rocs affreux sont les rocs de Trenmor.

Édouard, le premier, à travers les bruyères
Guide en les rassurant ses agiles archers.
Tout s'ébranle; et déjà les lances étrangères
Brillent sur ces sombres rochers
Les soldats enivrés dévorent leurs conquêtes;
L'aspect seul d'Édouard leur cache les tempêtes
Qu'entassent sur leurs fronts les nuages mouvants.
Les bataillons épais en colonnes s'allongent,

* C'est des grottes de Cartlane que William Wallace ou Wallau, seigneur d'Ellerslie, sortit pour délivrer l'Écosse.

Ils marchent; et leurs cris, que mille échos prolongent,
Se mêlent à la voix des vents.

*

Tout à coup, sur un roc dont la lugubre cime
S'incline sur l'armée et menace l'abîme,
Debout, foulant aux pieds les mobiles brouillards,
Agitant leurs robes funèbres,
Aux lueurs de l'éclair qui perce les ténèbres,
Apparaissent de grands vieillards.
Tels sur les roches fabuleuses
On a vu s'élever dans les nuits nébuleuses
Les tourbillons fils des hivers,
Lorsque, courbant des monts les forêts ébranlées,
De leur souffle terrible ils remplissaient les airs,
Et mugissaient dans les vallées.

Cet aspect de toutes parts
Jette une terreur soudaine;
Le roi, du haut de ses chars,
Voit reculer vers la plaine
Ses superbes léopards;
Il voit ses soldats épars,

Sourds à sa voix souveraine,
Prêts à fuir leurs étendards.
Malgré sa fierté hautaine,
Le trouble agite ses sens;
Le vent retient son haleine,
Et les guerriers frémissants
Fixent leur vue incertaine
Sur les bardes menaçants.

*

CHŒUR DES BARDES.

Edouard, hâte-toi; jouis de ta victoire.
Tandis que ton pied étonné
Foule les fronts glacés des aînés de la gloire,
Prends ce que leur mort t'a donné.
Tu vaincras; leur trépas à l'Écosse déserte
Révèle assez son avenir.
Mais tremble! Leur trépas annonce aussi ta perte *;
C'est un crime de plus et le temps sait punir.

* Édouard, en effet, vaincu et chassé de l'Écosse, où il voulait rentrer après la mort de William Wallace, périt misérablement sur les rives du Forth.

*

Ils chantaient; la harpe sonore,
Après qu'ils ont chanté, vibre et frémit encore.
La foudre en sourds éclats roule et se tait trois fois;
Le vent gronde et s'apaise; et, marchant à leur tête,
Sur le bord de l'abîme où retentit leur voix
Le vieux chef des bardes s'arrête.
Les frimas sur son front s'élèvent entassés,
Sa barbe en flots d'argent descend vers sa ceinture,
Il abandonne aux vents sa longue chevelure,
Et semble un vieux héros des temps déjà passés.
Dans ses yeux brille encor l'éclair de sa jeunesse;
On voit se déployer dans sa main vengeresse
Un étendard ensanglanté.
Terrible, et tel qu'un dieu qui maudit le coupable,
Il fait tomber l'arrêt de sa voix formidable
Sur le vainqueur épouvanté.

*

LE CHEF DES BARDES.

« Du haut de la céleste voûte
Fingal me voit, Fingal m'écoute ;
Vous m'écoutez aussi, par la crainte troublés,
Saxons ; mais votre crainte est l'aveu de vos crimes ;
Vous êtes les bourreaux, nous sommes les victimes ;
Nous menaçons et vous tremblez !

« Édouard, vers nos murs tu guides tes bannières;
Réponds, que t'ont fait nos guerriers?
Les a-t-on vus, chassant tes tribus prisonnières,
Porter la mort dans tes foyers?
Qui de nous d'une paix antique et fraternelle
A violé les droits trahis?
Qui de nous par les flots d'une horde infidèle
A vu ses remparts envahis?
Ton seul silence est ta réponse.
Voilà donc ces exploits dont ton bras s'applaudit?...
Arrête et courbe-toi, car ma bouche prononce
L'arrêt de Dieu qui te maudit.

« Prince qui ris de nos misères,
Édouard, crains du sort les faveurs mensongères,
Crains ces forfaits heureux que l'enfer t'a permis.
Tu portes sur ton front les célestes colères.
Ne te crois pas jugé par tes seuls ennemis,
Songe à tes descendants, souviens-toi de tes pères...
Connais tes juges et frémis.

« Tu nous braves, comptant sur ta nombreuse armée;
Ses cris dévastateurs nous promettent des fers;
Mais les gouffres des monts, la faim et les hivers
Défendront l'Écosse opprimée.
Et, si le sort servait ton bras ensanglanté,
Dans l'ivresse de ta conquête,
Des peuples abattus redoute la fierté;
Crains de leur rappeler, en leur foulant la tête,
Qu'il était une liberté!

« Alors du sein de la poussière
S'élèverait notre étendard souillé;
Un homme emboucherait le clairon de la guerre,
Et ceindrait son glaive rouillé.
Aux éclats de sa voix bruyante
S'éveillent les chefs endormis;
Il accourt; il entraîne en sa marche effrayante
Les peuples subjugués que tu croyais soumis;

Tremble! il t'apporte enfin, dans sa main foudroyante,
Ce que tes forfaits t'ont promis!

« Que peuvent tes fureurs trompées?
Vois-tu ces tribus en courroux
Changer leurs chaînes en épées?
Va, ton sang lavera nos villes usurpées
Du sang des héros morts pour nous.

« Édouard, un instant ton ivresse a pu croire
Que les fils d'Ossian se tairaient sans remord;
Mais nos chants à jamais flétriront ta mémoire;
Notre récompense est la mort.
Ton pardon eût puni notre lâche silence.
Quoi! nous aurions flatté ton inique puissance!...
Notre main avilie eût lavé tes lauriers!
Et, laissant nos héros errer aux rives sombres,
Nous aurions de nos chants déshérité leurs ombres,
Pour célébrer leurs meurtriers!

Non! les siècles diront : A l'Écosse asservie
C'est en vain qu'Édouard arracha le bonheur;
Aux fiers enfants des monts il put ravir la vie,
Il ne put leur ravir l'honneur.
Les chantres des héros, bravant sa tyrannie,
Aux lauriers des héros ont uni leurs lauriers,

Et les bardes sacrés de la Calédonie
N'ont pu survivre à ses guerriers.
Nous, ô ciel! nous mêlés à l'horreur de ta gloire!
Non, jamais! chiens lancés par la fureur des dieux,
Nos implacables noms dans l'éternelle histoire
Poursuivront ton nom odieux! »

*

CHŒUR DES BARDES.

« Un jour tu gémiras sur tes vaines chimères,
Prince; un jour tes larmes amères
Baigneront à leur tour tes lauriers odieux;
Pour la dernière fois nos harpes retentissent,
Pour la dernière fois nos harpes te maudissent,
Reçois nos terribles adieux. »

*

Ils ont chanté; la foudre gronde.
Du sommet des rochers dans les gouffres ouverts

Ils s'élancent... Le bruit de leur chute profonde
Roule et s'accroît dans les déserts.
Leurs restes des torrents souillent l'onde irritée ;
La harpe, au haut des monts, par les vents agitée,
A leurs derniers soupirs répond en soupirant;
Leurs corps défigurés tombent de cime en cime,
Et leur sang au loin dans l'abîme
Rejaillit sur le conquérant.

OEUVRES DE LA PREMIÈRE JEUNESSE.

SATIRE

LE TÉLÉGRAPHE

> Ici des *machines* qui parlent, là des bêtes qu'on adore *.
>
> VOLTAIRE, *l'Ingénu.*

Tandis qu'en mon grenier, rongeant ma plume oisive,
Je poursuis en pestant la rime fugitive,
Que vingt pamphlets nouveaux, provoquant mon courroux,
Loin d'échauffer ma veine, excitent mes dégoûts,
Que tour à tour j'accuse, en ma rage inutile,
Et ce siècle fécond et mon cerveau stérile;
Ce maudit télégraphe enfin va-t-il cesser
D'importuner mes yeux qu'il commence à lasser?
Là, devant ma lucarne! il est bien ridicule
Qu'on place un télégraphe auprès de ma cellule!

* ERRATUM. — Dans cette phrase de Voltaire, le copiste a substitué le mot *machines* au mot *bêtes;* nous nous empressons de rendre aux bêtes ce qui leur appartient; nous ne nions pas qu'elles ne parlent, car nous connaissons des gens prêts à nous prouver qu'elles écrivent.

Il s'élève, il s'abaisse; et mon esprit distrait,
Dans ces vains mouvements cherche quelque secret.
J'aimerais mieux, je crois, qu'on me forçât de lire
Ce nébuleux *Courrier,* dont au moins je peux rire.

Flottant de doute en doute et d'espoir en espoir,
Parfois j'ai découvert ce que j'osais prévoir.
Bon! me dis-je, à la France il annonce peut-être
Des ministres du roi qui serviront leur maître;
Sans doute on voit déjà les haines s'endormir,
Et le trône des lys commence à s'affermir;
Ou veut-on reléguer, malgré leur fureur vaine,
Colard à Charenton, Guizot à Sainte-Hélène?
Est-il vrai qu'un festin où Decaze a trempé
Renverse du fauteuil le chef du canapé?
Verrait-on la Doctrine immolée au Système?
L'abbé, qui change tout, est-il changé lui-même?
Va-t-il, dans Albion pour grossir le trésor,
Conseiller au Régent de démolir Windsor?
Un bon roi tôt ou tard chasse un mauvais ministre.
Hélas! pour repousser tout augure sinistre,
Que faut-il à la France, objet de tant de soins?
Rien qu'un Bourbon de plus et quelques sots de moins.

Et me voilà soudain rêvant, sans me contraindre,
Ce bonheur idéal auquel je pense atteindre.

Je pourrai donc, malgré *la Minerve* en fureur,
Fêter l'heureux juillet sans fêter la Terreur;
Le soldat de Condé ne sera plus un traître,
Le vendéen mourant aura servi son maître;
Il perdit tout pour lui, mais du moins en retour
Sa veuve obtiendra bien plus de deux sous par jour,
Et maint *votant* ira, dans sa misère errante
Végéter en mangeant cent mille écus de rente.
Ainsi l'espoir m'abuse, et mon esprit poursuit
Ces songes d'un instant, qu'un autre instant détruit,
Moins sûr dans ces calculs qu'un moment vit éclore,
Qu'un ministre n'est sûr de l'être une heure encore.

Toi qui seul de nos jours peux, toujours agissant,
Servir tous les forfaits et rester innocent,
Discret avant-coureur de l'indiscrète histoire,
Télégraphe, où sont-ils les beaux jours de ta gloire?
Sais-tu qu'il fut des temps où, du nord au midi,
Tu suivais l'heureux camp d'un despote hardi,
Quand, sur ton front muet posant ses pieds agiles,
La renommée errait sur tes tours immobiles,
Et disait, dans un jour, au monde épouvanté,
Ou le Kremlin en flamme ou le Tage dompté?
Mais aussi lorsqu'enfin la victoire inconstante
Du conquérant farouche eut déserté la tente,
Quand Dieu, plaignant l'exil où languissaient nos lys,
Eut repris son tonnerre à l'aigle d'Austerlitz,
Tu fus l'appui du corse, et, mentant pour sa gloire,

D'un revers en courant tu fis une victoire.
Tandis que, par le froid, par le nombre accablés,
Nos braves, en cent lieux, mouraient inconsolés,
Que ces nobles guerriers, d'une clameur funèbre
Frappaient les bords du Don et les rives de l'Èbre,
Grâce à toi, bien souvent, dans ce brillant Paris,
Un pompeux *Te Deum* fut l'écho de leurs cris.
Bien souvent... mais pourquoi rappeler tes mensonges?
Le temps a d'Attila dissipé les vains songes;
Les sceptres qu'il conquit en sa main sont brisés,
Et, comme ses honneurs, tes honneurs sont passés.

Tu ne vois plus la foule à ta flèche mouvante
Fixer de longs regards d'espoir ou d'épouvante,
Et maint nouvel Œdipe essayer de prévoir
Le sort du lendemain dans tes signaux du soir.
Aujourd'hui le bourgeois, qu'un vague ennui promène,
Te jette un œil distrait qui t'interroge à peine;
Car nos grands roitelets et leurs petits débats,
S'ils l'excèdent souvent, ne l'intéressent pas.

Si trois cents villageois, pour chômer une fête,
S'assemblent par milliers, l'arme au bras, l'aigle en tête,
Et, du sanglant bonnet se parant sans dessein,
S'en vont danser sous l'orme en sonnant le tocsin,
Tu portes aux ultras, sans frein dans leur colère,

Les ordres modérés de ce bon ministère [5].
D'autres fois tu répands chez vingt peuples surpris
Qu'une sombre terreur agite nos esprits,
Qu'il existe un complot, que les guerres civiles
Vont ravager nos champs et désoler nos villes,
Et qu'un témoin trop sûr a vu près du château
Trois généraux ultras causer au bord de l'eau.
Parfois encor, tu dis à l'Europe en alarme
Que la France est en deuil et Paris dans les larmes;
Car monseigneur, trottant sur un coursier trop prompt,
S'est, en tombant de peur, fait une bosse au front.

Pourtant, quoique déchu, tes rapides nouvelles
Font encor de nos jours tourner bien des cervelles.
Que de Serre, un matin, perde tout à la fois
Le sens qu'il eut un jour, les sceaux qu'il eut neuf mois,
Que l'abbé se retire, et qu'enfin, sans mystère,
Le trône ait trouvé grâce auprès du ministère,
Combien ces bruits, au loin portés par ton secours,
Vont changer de projets, de serments, de discours!
Varius, qui toujours déserta les églises,
Ce soir même au sermon mènera trois marquises;
A ce vieil émigré qu'il rencontre en chemin,
Il promet aujourd'hui, pour demander demain;
Voyez comme il surprend, par son nouveau langage,
Le pauvre homme, moins fait au respect qu'à l'outrage:
« — Votre parti me plaît; pour partager mon sort,
En tout temps j'ai brûlé de le voir le plus fort,

Et, quand sur nos ventrus il lançait l'anathème,
J'ai pu dire autrement; mais je pensais de même.
Souvent j'ai ri tout bas quand l'abbé, confondu,
Cachait un déficit sous un malentendu,
Assiégeait la tribune, et, fier du parallèle,
Répondait en causant à l'éloquent Villèle.
Je m'indignais de voir se glisser au bureau
Le beau-père attentif qui comptait son troupeau,
Ou le centre affamé, désertant la séance,
Payer cent mille écus le rôt d'une excellence,
Ou Bar**te éludant un orateur chagrin,
Vivre en prince aux dépens de vingt commis sans pain.
J'admirais avec vous tous ces nobles courages
Par qui le trône enfin survit à tant d'orages;
Et lorsqu'un pair voulut, pour la France alarmé,
Voir le sénat du peuple aux factieux fermé,
Je blâmais cette loi qu'osait flétrir son zèle
Et je parlais pour lui, tout en votant pour elle... »

Ce n'est pas tout; Monsieur proteste, avec chaleur,
Qu'il a des vrais français respecté le malheur.
Les *privés*, suivant lui, sont une race infâme;
Monsieur aima toujours le roi du fond de l'âme;
Et, quoiqu'un sot journal en ait dit par erreur,
Monsieur chez lui souvent a ri de *la Terreur*.
On se quitte, et notre homme, en l'ardeur qui l'enivre,
Contre les libéraux déjà rêve un gros livre.

Télégraphe! ô quel coup pour son cœur affligé!
Hélas! le lendemain son langage est changé :
« Le trône est sans appui; la charte électorale
Répand dans vingt cités le trouble et le scandale;
Nos préfets sont les seuls qu'attirent leurs repas,
Et l'agitation marche encore à grands pas;
Grâce aux ultras, que perd leur haine irréfléchie,
Les ministres du roi vont suivre l'anarchie;
Car, redoublant partout ses efforts triomphants,
L'anarchie au sénat vomit tous ses enfants. »

Que fera Varius? Pensez-vous qu'il balance?
Varius, haletant, court chez son excellence;
Il sort tout radieux, et, sans perdre un instant,
Va courtiser Étienne et saluer Constant.
Il fuit ces émigrés à face féodale;
Leur nombre est un fléau, leur luxe est un scandale.
La *Renommée,* enfant qui languit nouveau-né
Doit à sa jeune ardeur un centième abonné;
Il lit jusqu'à Tissot, souscrit pour Sainneville,
Et pare son salon d'un plan du champ d'asile.
Villèle est, à l'entendre, un fanatique ardent,
De Pradt sait le français, Fiévée est un pédant;
Les nobles, le clergé sont faits pour nos insultes,
Il faut un protestant pour ministre des cultes!...
En un mot, monseigneur, qu'il vit hier au bain,

Veut qu'on soit libéral; il s'est fait jacobin.
Rien ne l'arrête; il ose, et sans art et sans honte,
Flatter l'abbé-baron, excuser l'abbé-comte;
Devant leurs valets même il met bas son chapeau;
Car enfin un boucher peut devenir bourreau.

Moi qui, dans tout excès, cherche un juste équilibre,
Loin des indépendants je prétends vivre libre;
Heureux si, par l'effroi de mes hardis pinceaux,
Je fais rugir le crime et grimacer les sots.
Je veux, en flétrissant leur audace impunie,
Adorer la vertu, rendre hommage au génie;
Car le temps d'Azaïs a vu naître Bonald,
Et s'il fût plus d'un Brune, il est un Macdonald.
Vengeur des vendéens, je t'admire et je t'aime;
Mais le talent m'est cher dans un libéral même.
Étienne me fait rire, et parfois j'applaudis
Dans l'*Ermite* déchu l'esprit qu'il eut jadis.
Aussi, gaîment je siffle, affrontant leur colère
Royer à la tribune et Bayoux dans sa chaire;
Au cou de Rodilard j'attache le grelot,
Et du bonnet d'Hébert je coiffe Montar***.
Quand Grégoire au sénat vient remplir un banc vide,
Je le hais libéral, je le plains régicide,
Et s'il pleurait son crime, au lieu de s'estimer,
S'il s'exécrait lui-même, oui, je pourrais l'aimer.
Ainsi, jeune et brûlant d'un courroux qui m'honore,
Je fronde un siècle impur, censeur sans tache encore,

Qui ne saurai jamais, peu fait pour parvenir,
Dans l'esclave en faveur voir le maître à venir.

Toi, cependant, aux lois de ta langue inconnue
Courbe ton front bizarre, élancé dans la nue,
Poursuis, cher télégraphe, agite tes grands bras ;
Semblable à ce baron, fameux par son fatras,
Qui, grattant son cerveau, l'œil en pleurs, le teint blême,
Annonce un grand secret, qu'il ne sait pas lui-même.

L'ENROLEUR POLITIQUE

> Et la lumière a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise.

L'ADEPTE.

Non, tous vos beaux discours ne m'ont point converti.
Et pourquoi voulez-vous que j'embrasse un parti?
N'est-ce donc point assez que d'insolents libraires
Préfèrent des pamphlets à mes œuvres légères?
Est-ce trop peu déjà qu'un stupide mépris
Proscrive ces beaux-arts dont mon cœur est épris,
Et que le Pinde, grâce au nom de république,
Voie en ses verts bosquets régner la politique?
Faut-il passer partout pour esprit de travers,
Ou m'unir aux ingrats qui font fi de mes vers?
Et pour rester français, titre qu'on me refuse,
Sous le joug libéral dois-je courber ma muse?
Ah! je veux être un sot, et, loin de vos drapeaux,
Rimer sans auditeurs, mais rimer en repos;

Je veux, ainsi qu'un ours, dans mon trou solitaire,
Penser avec Pascal et rire avec Voltaire;
Vivre, ignoré du monde, avec mes vieux auteurs,
Qui devaient craindre peu d'être un jour sans lecteurs,
Et, fuyant ces salons où la nullité règne,
Consoler de l'oubli les arts qu'on y dédaigne.

L'ENROLEUR.

Tout beau! (ces jeunes gens ont grand besoin d'avis!)
Tu connais donc bien peu l'heureux siècle où tu vis!
L'on dédaigne les arts?.. Et cent routes nouvelles
S'ouvrent aux vrais talents pour fuir les vieux modèles!
Voyons, quel est ton genre? Écoute, et tu vas voir
Qu'en travaillant un peu l'or sur toi va pleuvoir.
Es-tu peintre? Transmets à la lithographie
Nos modernes exploits que Clio te confie.
Pour éclipser les faits du preux de Roncevaux,
Le brasseur Rossignol t'offre ses grands travaux.
Crois-tu que ces guerriers, tous morts aux Thermopyles,
Près de nos fédérés auraient dormi tranquilles?
Et que ce général qui battit du tambour
Ne vaut pas bien Condé sous les murs de Fribourg?
Réponds! Mais, je le vois, peu sensible à la gloire,
Tu ne peux t'élever aux grands travaux d'histoire;
Descends donc aux portraits. D'un grand homme ignoré
Peins-nous le noble front de rayons entouré;
Ou, moderne Callot, dévoue au ridicule
Ces vieux sujets du roi dont la France pullule,
Fous qui, dans leurs aïeux, osent encor vanter

De gothiques vertus qu'ils surent imiter.
Crois-moi, suis mes conseils, dans peu de temps sans doute
Tu seras de ces gens qu'on flatte et qu'on redoute,
Et ton nom, étalé dans plus d'un cabinet,
Deviendra quelque jour fameux chez Martinet.
Es-tu littérateur? Une plus vaste arène
Semble encore appeler ta muse citoyenne.
Tu peux des esprits forts fabriquer les anas,
Ou toi-même inventer de nouveaux almanachs;
Ainsi, dans chaque mois, grâce à de doctes plumes,
Nous voyons les guerriers succéder aux légumes;
La botanique, hier, fut à l'ordre du jour,
Il est juste aujourd'hui que l'histoire ait son tour.
Vois ce livre, heureux fruit d'un siècle de lumière;
Il montre au bon bourgeois l'éloquence guerrière;
Fais-m'en donc un pareil; mêle, choisis en gros
Le cri d'un soldat ivre ou le mot d'un héros;
Et donne au bon Henri quelque place modeste
Entre deux bulletins, ou près d'un manifeste.
Surtout, si tu décris nos revers, nos succès,
Songe qu'un vendéen ne peut être français.
Songe encor que ce roi, d'orgueilleuse mémoire,
Louis, n'a jamais su ce que c'est que la gloire;
Que Vendôme et Villars, qu'on se plaît à vanter,
Sont loin de maint héros que tu pourrais citer.
Luxembourg comptait-il ses soldats morts par mille?
Qu'est-ce que Catinat? Brûla-t-il une ville?
Une fois, il est vrai, surpassant Catinat,
Turenne mit en feu tout le Palatinat.
Mais tout cela n'est rien; qu'on songe à la Vendée,

Et d'un bel incendie on aura quelque idée;
Vois Moscou, vois Berlin, et du sud jusqu'au nord
De cent vastes cités les murs fumants encor...
Qu'en dis-tu?... Prouve aussi que, bien qu'il fût despote,
Ce Louis, après tout, n'était pas patriote.
A-t-il, pour mériter qu'on lui fût si soumis,
Construit une colonne en canons ennemis?
A cet enseignement dont notre âge raffole
Jamais ce prince ignare ouvrit-il une école?...
Il est bon, vois-tu bien, d'avoir à rapporter
Des faits sûrs, de ces faits qu'on ne peut contester.
Ne crains pas les brouillards, car toujours *la Minerve*
Tiendra pour te défendre une lance en réserve;
Et, si tu sais venger d'une odieuse loi
Ces innocents bannis qui n'ont tué qu'un roi;
Si tu sais, du parti digne et généreux membre,
En citoyen zélé chérir l'heureux septembre,
On te verra dans peu de tes mâles écrits
A la face du monde enrichir *l'Homme gris;*
Et, grâce aux souscripteurs, affrontant les amendes
Saper les vieux abus dans les *Lettres normandes*.
Est-ce assez?

L'ADEPTE.

Il suffit; pour rester en repos,
Je vais, par un fait seul, vous répondre à propos
Hier, manquant d'argent, vint s'asseoir à ma table
Macer, cet ami sûr, ce parfait pauvre diable.
« Ah! mon cher, me dit-il, je n'ai plus d'avenir.
Un jeune homme en nos jours ne saurait parvenir

Tu sais que, préférant l'or à la renommée,
De nos indépendants j'ai dû grossir l'armée.
Cherchant donc à paraître, en un pamphlet du jour
Je voulus, l'autre mois, me produire à mon tour.
D'abord, pillant partout des phrases rajeunies,
Je m'étais fait un fonds de quelques calomnies;
Puis je citais sans crainte, en termes absolus,
Et Voltaire et Rousseau, que je n'ai jamais lus.
J'invoquais nos grands mots, la vertu, la victoire;
Et je crois même aussi que je parlais d'histoire.
Ajoute à ce mélange un morceau fort adroit,
Où je prouvais que Dieu n'a sur nous aucun droit,
Où même, pour montrer mon âme libre et fière,
Je jetais loin de moi le joug de la grammaire.
Croirais-tu qu'un discours si fort et si rusé
Pour le susdit pamphlet fut trouvé trop usé?
Que je perdis mon temps, mes frais, mon éloquence?
Et que, de m'enrichir m'ôtant toute espérance,
Le grossier rédacteur m'envoya sans façon
A ce journal sans sel où l'on singe Adisson? »
Macer a répondu. Pour moi, je dois me taire.
Sans savoir le citer, je sais lire Voltaire;
Je hais la calomnie; enfin mon esprit lourd
Ne saurait s'élever à la hauteur du jour.

L'ENRÔLEUR.

Jeune homme, tu te perds. Écoute-moi, de grâce.
Si d'un vrai citoyen ton cœur n'a pas l'audace,
Tu peux, quittant le fouet et prenant l'encensoir,

Sans renoncer à nous, ramper sous le pouvoir.
Le ministre, crois-moi, saura payer le zèle
D'un auteur qui pour lui veut bien faire un libelle.
On voit dans les honneurs plus d'un homme prudent
Que le premier revers peut rendre indépendant;
La girouette reste au haut de l'édifice.
Je pourrais te citer...

L'ADEPTE.

Non, rendez-moi justice.
Je n'imiterai point ces vils caméléons
Qu'un jour la guillotine eut pour Anacréons,
Et qui, du plus puissant servant toujours la cause,
Se font aujourd'hui plats, pour être quelque chose.
J'aimais la gloire, hélas! mais dans ce siècle impur,
Quand le crime est fameux, la gloire est d'être obscur.
Vous qui m'auriez fait grand, arts divins, arts que j'aime,
Vous êtes oubliés, je veux l'être moi-même.
Racine! est-il bien vrai, dis, qu'ils m'ont excité
A blasphémer ces temps où ta muse a chanté?
Vandales! quelle est donc leur aveugle furie?
Ils proscrivent ton siècle, et parlent de patrie!
O Molière! ô Boileau! pourquoi, nobles esprits,
Nous léguer des lauriers que nous avons flétris?
Temps qu'on ne verra plus, seul je vous rends hommage.
Du moins, tâchons encor d'en retrouver l'image.
Si jamais, je le crains, des orages nouveaux
Me viennent, malgré moi, ravir à mes travaux,
Vous qui voulez la paix, ô Fitz-Jame, ô Villèle,

Chateaubriand, je veux imiter votre zèle;
Je veux puiser en vous, citoyens généreux,
L'espoir de voir un jour les français plus heureux.

L'ENRÔLEUR.

Cet homme est un ultra!

L'ADEPTE.

Je suis un homme.

L'ENRÔLEUR.

A d'autres!
Ces royalistes-là font tous les bons apôtres.
Tu n'étais, disais-tu, d'aucun parti? fort bien!
Tu ne te trompais pas; que sont tes pareils? Rien.
Ce n'est plus un parti.

L'ADEPTE.

Non, c'est la France entière.

L'ENRÔLEUR.

Fait que nos électeurs prouvent à leur manière,
Et que voulaient sans doute attester certains cris
Dont t'ont dû réjouir nos fidèles conscrits.

L'ADEPTE.

Il est vrai, l'anarchie aux têtes renaissantes
S'éveille, et rouvre encor ses gueules menaçantes;
Le trône, sous ses coups, commence à chanceler;
Mais pour le soutenir on nous verra voler.
Nous saurons oublier, dans ces moments d'épreuve,
Les dégoûts dont la haine à dessein nous abreuve.
Moi-même, lui gardant et mon bras et ma foi,
Dans l'exil, s'il le faut, j'irai suivre mon roi;
Dussé-je, pour avoir servi la dynastie,
Me voir, à mon retour, puni d'une amnistie.
Et si, dans mes vieux jours, comme un vil condamné,
Au fond d'un noir cachot je me voyais traîné,
Sous le harnais guerrier si ma tête blanchie
D'un indigne soupçon n'était point affranchie;
Si j'étais accusé, sans même être entendu,
D'avoir trahi ce roi que j'aurais défendu;
Montrant mon corps brisé, mes cicatrices vaines,
Et ce reste de sang, déjà froid dans mes veines,
J'irais dire à mon roi, s'il voulait l'épuiser :
« Sire, il est tout à vous, vous le pouvez verser. »

LES *VOUS* ET LES *TU*

ÉPITRE A BRUTUS

> Quien haga aplicationes
> Con su pan se lo coma.
>
> (YRIARTE.)

Brutus, te souvient-il, dis-moi,
Du temps où, las de ta livrée,
Tu vins, en veste déchirée,
Te joindre à ce bon peuple-roi
Fier de sa majesté sacrée
Et formé de gueux comme toi?
Dans ce beau temps de république,
Boire et jurer fut ton emploi;
Ton bonnet, ton jargon cynique,
Ton air sombre inspiraient l'effroi;
Et, plein d'un feu patriotique,
Pour gagner le laurier civique,
Tous nos hameaux t'ont vu, je croi,

Fraterniser à coups de pique
Et piller au nom de la loi.

Las! l'autre jour, monsieur le prince,
Pour vous parler des intérêts
D'un vieil ami de ma province,
J'entrai dans votre beau palais.
D'abord, je fis, de mon air mince,
Rire un régiment de valets;
Votre suisse, à ma révérence,
Répondit par un fier souris
En quatre mots dont l'insolence
Fut bien tout ce que j'en compris.
Tout le long d'une cour immense,
J'essuyai l'orgueilleux mépris
Des jockeys de votre excellence;
Enfin pour attendre audience,
Je pénétrai sous vos lambris.
Là, je vis un vieux solitaire
Qui, redemandant ses drapeaux,
Allait recevoir pour salaire
Et l'indigence et le repos.
Plus loin, c'était un doctrinaire
S'obstinant sans cesse à se taire
Pour ne pas perdre son pathos,
Qu'il vend fort cher au ministère.
Une perruque à trois marteaux
Cachait assez mal la figure
D'un ancien brûleur de châteaux

Qui voulait une préfecture.
Pour moi, j'étais à la torture;
Méprisé de ces grands esprits,
Il fallut souffrir, sans murmure,
Que l'un de vos chiens favoris
Laissât en passant son ordure
Sur l'habit qui fait ma parure,
Et dont je dois encor le prix.
Enfin mon tour vient; je m'élance,
Et l'huissier de votre grandeur
Me fait traverser en silence
Quatre salons dont l'élégance
Égalait seule la splendeur.
Bientôt, monseigneur, plein de joie,
Je vois sur des carreaux de soie
Votre altesse en son cabinet,
Portant sur son sein, avec gloire,
Un beau cordon, brillant de moire,
De la couleur de ton bonnet.
« Eh bien, cher Brutus!... » Mais je pense
Que tu ne me reconnus pas,
Car, à ces mots, votre excellence,
Vers la porte faisant trois pas,
Y mit sa vieille connaissance.

Ah! monseigneur, sur votre seuil
Ne craignez plus qu'on se hasarde;
J'aime mieux mon humble mansarde
Qu'un hôtel qu'habite l'orgueil.

Moi, je m'estime, et je regarde
Les sots et les fous du même œil.
Je ris, courbé sur mon pupitre,
Quand, troublant mon pauvre séjour,
Ce char, qui fait trembler ma vitre,
Porte votre altesse à la cour
Du roi, qui dut, à si bon titre,
Te faire pendre à ton retour.

Dès que la bise de décembre
Souffle la neige sur mes toits,
Je vais, pour ménager mon bois.
M'installer gaîment à la Chambre.
Là, monseigneur, je ris tout bas
Lorsqu'en de pénibles débats,
Craignant quelque langue importune,
Votre excellence, avec fracas,
Court pérorer à la tribune.
Las! en termes moins arrondis,
Brutus, je t'entendis jadis
Déraisonner à la commune.

Je ris encor, quand un badaud
Vante vos discours, votre style;
Trop souvent sans peine un lourdaud
Passe ainsi partout pour habile.
Or il convient qu'en son haut rang
Votre altesse ait un secrétaire;

Car ton père, rustre ignorant,
Ne t'a point appris la grammaire.

Monsieur le prince, toutefois,
Votre savoir passe en proverbe;
Vos festins sont dignes des rois,
Vos cadeaux sont d'un goût superbe;
Homme d'état, votre talent
Éclate en vos moindres saillies,
Et si vous dites des folies,
Vous les dites d'un ton galant.
Quant à moi, je ris en silence;
Car puisqu'aujourd'hui l'opulence
Donne tout, grâce, esprit, vertus,
Les bons mots de votre excellence
Étaient les jurons de Brutus.

Mais je vois à votre colère,
Qu'en répétant ce nom bourgeois,
Dont vous étiez fier autrefois,
J'ai le malheur de vous déplaire.
Vous n'entendrez donc plus ma voix;
Adieu, monseigneur, sans rancune.
Briguez les sourires des rois
Et les faveurs de la fortune;
Pour moi, je n'en attends aucune.
Ma bourse, vide tous les mois,
Me force à changer de retraites;

Vous, dans un poste hasardeux,
Tâchez de rester où vous êtes,
Et puissions-nous vivre tous deux,
Vous sans remords, et moi sans dettes!
Excusez si, parfois encor,
J'ose rire de la bassesse
De ces seigneurs tout brillants d'or,
Dont la foule à grands flots vous presse,
Lorsqu'entrant, d'un air de noblesse,
Dans les salons éblouissants
Du pouvoir et de la richesse,
L'illustre pied de votre altesse
Vient salir ces parquets glissants
Que tu frottais dans ta jeunesse.

ARISTIDE.

OEUVRES DE LA PREMIÈRE JEUNESSE

INEZ DE CASTRO

MÉLODRAME EN TROIS ACTES

AVEC DEUX INTERMÈDES

PERSONNAGES

ALPHONSE LE JUSTICIER, roi de Portugal.

DON PEDRO, infant de Portugal.

LA REINE.

INEZ DE CASTRO, fille d'honneur de la reine.

LES DEUX ENFANTS D'INEZ.

L'ALCADE D'ALPUÑAR.

ROMERO, paysan.

ALIX, fille de Romero.

GOMEZ, amoureux d'Alix.

ALBARACIN, chef des maures.

LE CHANCELIER DE PORTUGAL.

LE PRÉSIDENT DU HAUT CONSEIL.

LE HÉRAUT DE JUSTICE.

Juges, Gardes, Exécuteurs. Un Greffier, Geolier.

Villageois, Piqueurs, Veneurs.

Grands, Dames, Officiers.

Guerriers maures, Jeunes filles maures.

La scène est à Lisbonne et aux environs.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une forêt. A droite est une chaumière.

SCÈNE PREMIÈRE

UN MENDIANT, L'ALCADE D'ALPUÑAR.

Ils arrivent ensemble de l'intérieur de la forêt.

LE MENDIANT, attirant à lui l'alcade, lui montre d'un air mystérieux la chaumière.

C'est ici !

L'ALCADE, du même ton.

Cette chaumière renferme les enfants du prince de Portugal?

LE MENDIANT.

Les enfants de don Pedro et d'Inez.

L'ALCADE.

Et quel gage de certitude me donneras-tu?

LE MENDIANT.

Alcade d'Alpuñar, est-ce à toi de douter de mes paroles? Les deux enfants nés de l'union secrète de don Pedro et d'Inez sont cachés dans cette chaumière. Entre, et tu les verras, si tu refuses de me croire.

L'ALCADE.

Je te crois. C'est toi qui m'as dit tout ce que je sais sur cette ténébreuse histoire. L'infant don Pedro retarde son union avec la nièce de la reine; l'invasion des maures rend, dit-il, sa présence nécessaire à l'armée. C'est toi qui m'as fait connaître et m'as mis à même d'apprendre à la reine le véritable motif de ses retards; tu m'as révélé son mariage secret avec doña Inez de Castro. Il me fallait des preuves de cette alliance; aujourd'hui tu me découvres l'asile où sont cachés les deux enfants, fruits de ces amours clandestines. Écoute, tu n'es pas un mendiant, toi qui connais les secrets des rois; dis-moi qui tu es. Mes bienfaits et ceux de la reine récompenseront ton zèle pourvu que ta discrétion l'égale.

LE MENDIANT.

Alcade d'Alpuñar, tu parlais tout à l'heure de l'invasion des maures?...

L'ALCADE.

Oui, mais ton nom? c'est ton nom que je te demande. Compte sur ma reconnaissance.

LE MENDIANT.

Alcade, je suis Albaracin, le chef des maures.

L'ALCADE.

Qu'entends-je? Vous, ce chef redouté!

ALBARACIN.

La seule présence de l'infant don Pedro au camp portugais m'empêche de pénétrer jusqu'à Lisbonne; des soldats commandés par lui sont invincibles. J'ai dû chercher un moyen de me délivrer de cet ennemi formidable; je l'ai trouvé. Mes émissaires ont découvert le mariage caché de l'héritier du trône avec une fille d'honneur de la reine. Alors, sous ce déguisement je suis venu à toi, alcade, à toi, le confident des secrets de cette reine. — Je n'en ai point rougi. Le roi Boabdil venait ainsi souvent s'asseoir sous la tente de l'ennemi. — Je t'ai appris le mariage clandestin de l'infant, je te livre ses deux enfants. Maintenant c'est aux fureurs de cette reine à me servir. Les périls de tout ce qu'il a de cher au monde rappelleront don Pèdre à Lisbonne. Je ne tarderai pas à l'y suivre; car je ne crains pas l'armée, mais seulement le général.

L'ALCADE.

Je ne puis revenir de mon étonnement, de mon effroi.

ALBARACIN.

Alcade, nous avons chacun notre profit dans cette aventure. Que ta reine déploie toute sa vengeance su Inez et ses deux enfants; plus leurs jours seront me nacés, plus ma victoire sera certaine.

L'ALCADE.

Seigneur...

ALBARACIN.

Eh bien! quoi! tu livres ton pays à l'invasion étrangère? qu'importe! Alcade d'Alpuñar, tu seras corrégidor de Lisbonne.

L'ALCADE.

Croyez, seigneur, que je ne veux servir que les intérêts de la reine.

ALBARACIN.

Alcade, je viens de te dire mon secret; cela te prouve assez combien je te méprise. Adieu. (Il sort.)

L'ALCADE.

Oh! que n'ai-je avec moi quatre alguazils! tu ne reverrais jamais ton camp de pirates et de corsaires, audacieux Albaracin! Et pour moi, quelle bonne fortune : mettre à la fois la main sur le général maure et sur les enfants d'Inez! — Allons, il faut se contenter de cette dernière capture. — (La porte de la chaumière s'ouvre.) Eh, mais les voilà justement qui sortent, éloignons-nous. (Il se retire au fond du théâtre.)

SCÈNE II

L'ALCADE, au fond du théâtre, ROMERO, LES DEUX ENFANTS.

ROMERO. Pendant que les enfants jouent sur la scène, il se promène rêveur, sans voir l'alcade.

Pauvres enfants! si je comprends rien à leur sort,

je veux avoir volé les reliques de Notre-Dame-da-Monte. — Oui, voilà deux mois qu'ils sont dans ma chaumière, qu'on a choisie sans doute à cause de son isolement; mais quels sont leurs parents? Je crois que Dieu le sait mieux que moi. — A moins que leur mère ne soit cette belle dame qui vient de temps en temps les voir comme en cachette, et qui pleure. — Vraiment, à chaque visite, elle laisse une bourse d'or qui contient plus de dollars que le malin diable n'en offrit à saint Antoine dans la tentation. Elle appartient à la cour sans doute. — Mais qu'importe tout cela? Je lui dois ma fortune, elle peut compter sur mon dévouement. Car me voilà riche, et ce pauvre Gomez peut maintenant chercher une autre femme que ma fille Alix. — Comme ils jouent, ces chers petits enfants! — Que signifie encore cette recommandation qu'on me fait de changer leurs noms de baptême?... Qu'importe qu'on s'appelle Hilarion ou Andreo, si l'on est fils d'une femme qui n'est point mariée!... Mais chut! ces innocents payent peut-être quelque grand crime ou quelque insigne folie... (Il aperçoit l'alcade.) Qui vois-je venir là? C'est l'alcade d'Alpuñar. Peste soit!... Rentrez, enfants.

L'ALCADE.

Dieu vous garde, père Romero! Vous avez là deux jolis enfants. Ne les renvoyez donc pas.

ROMERO, à part.

Que ta langue t'étrangle! (Haut.) Mille grâces, seigneur

alcade... Des enfants peuvent gêner... (Aux enfants, vite et baissant la voix.) Rentrez donc, rentrez.

L'ALCADE.

Non, qu'ils restent, ils sont charmants. Mais il me semblait, père Romero, que vous n'aviez qu'une fille.

ROMERO.

En effet, seigneur alcade; mais ce sont les enfants de mon neveu Perez... qui me les a envoyés au moment où il a été requis de se joindre à la milice qui garde les côtes de l'invasion des pirates maures.

LE PETIT GARÇON.

Cela n'est pas vrai.

L'ALCADE.

Hum! que dit-il donc là? (A part.) Bon!

ROMERO, bas à l'enfant.

Te tairas-tu? Ose dire encore un mot. (Haut.) Il parle à sa sœur, sans doute.

L'ALCADE.

Oui... — On dit qu'une grande dame vient les voir quelquefois.

LE PETIT GARÇON.

C'est...

ROMERO, bas à l'enfant.

Tais-toi donc! (Haut) C'est leur marraine qui leur apporte quelques présents de leur âge.

L'ALCADE.

Quelle est leur marraine, père Romero?

ROMERO.

La... la duchesse de — de Rivas...

LE PETIT GARÇON.

Non.

ROMERO, avec colère.

Cesseras-tu, Gil, de parler avec ta sœur?

LE PETIT GARÇON, fièrement.

Je ne m'appelle point Gil, je m'appelle don Pèdre.

L'ALCADE, à part.

Don Pèdre! bien, c'est cela.

ROMERO, à l'alcade.

Si vous vouliez entrer dans ma cabane pour vous rafraîchir?

L'ALCADE.

Mille grâces, mon cher Romero, ces enfants m'intéressent!

ROMERO, à part.

Le maudit homme! les damnés enfants!

L'ALCADE, à la petite fille.

Et vous, ma chère fille, comment vous appelle-t-on?

LA PETITE FILLE, après une révérence.

Francisca. On m'appelait auparavant Inezilla.

L'ALCADE, à part.

Don Pèdre! Inez! à merveille!

LE PETIT GARÇON.

Oui, doña Inezilla. C'était votre nom quand nous

demeurions dans le vieux château, et que le beau prince nous nommait ses enfants.

ROMERO.

Songez au moins, seigneur alcade, qu'il ne sait ce qu'il dit. (A part.) Miséricorde !

L'ALCADE, à part.

La chose est sûre, le nid est trouvé. Allons tout dire à la reine. (Haut.) Salut, père Romero, que la sainte vierge vous assiste !

ROMERO.

Adieu, seigneur alcade ! (A part) Que les démons l'enlèvent !

SCÈNE III

ROMERO.

Cet infernal alcade ! De quoi vient-il se mêler là ? Allons, enfants, rentrez ; et toi, Gil, ne t'avise plus de me démentir une autre fois. (Les enfants rentrent dans la cabane.) Voyons, qu'est-ce ? Voici Alix et ce Gomez ! Que me veulent-ils avec leur mine effarée ?

SCENE IV

ROMERO, ALIX, GOMEZ.

Pendant cette scène, on entend plusieurs fois le bruit du cor dans le bois.

ALIX.

Comment! est-ce bien vrai, mon père?

ROMERO.

Quoi?

GOMEZ.

Seigneur Romero, mon père m'a dit...

ALIX.

Que vous ne vouliez plus me marier avec Gomez.

ROMERO.

Votre père vous a dit vrai, Gomez.

ALIX.

O ciel! et pourquoi donc, mon père?

ROMERO.

Par notre mère de Atocha, les jeunes filles interrogent maintenant leur père comme la très sainte inquisition interroge les hérétiques.

GOMEZ.

Souffrez au moins que je vous demande, seigneur Romero, si vous avez quelque reproche à me faire.

ROMERO.

Aucun.

GOMEZ.

Eh bien! alors, pourquoi donc me refuser mon Alix après me l'avoir tant promise?

ROMERO.

Je ne saurais vous dire, mon cher Gomez, mais cela ne se peut plus.

ALIX.

Mon père!

GOMEZ.

Moi qui menais tous les jours votre jument blanche à l'abreuvoir de Horcarral...

ROMERO.

Cela est vrai.

GOMEZ.

Moi qui ai contraint le nécroman Zulco de lever le sort qu'il avait jeté sur vos moutons...

ROMERO.

Je ne le conteste pas.

GOMEZ.

Moi qui vous ai cédé ce morceau des saints vêtements du bienheureux Jean-Baptiste que m'avait légué ma grand'mère...

ROMERO, avec impatience.

Fort bien, fort bien, Gomez! Épargnez-vous des paroles inutiles. Je ne puis vous donner Alix. J'en suis fâché, que voulez-vous? Les affaires ont changé.

GOMEZ.

Quoi! auriez-vous éprouvé quelque malheur, quelque perte? Dites, seigneur Romero, et sur-le-champ ma cabane, mes filets, mon bateau, tout est vendu pour vous.

ROMERO, *à part.*

Bon jeune homme! il m'afflige; mais, dans le fait, ma fille est devenue riche, et les doublons de la belle dame l'élèvent au-dessus d'un pêcheur.

ALIX.

Eh bien! mon père?

ROMERO.

Bien désolé, ma chère fille; mais j'ai réfléchi; la naissance de Gomez...

GOMEZ.

Seigneur Romero, je suis le fils d'un honnête pêcheur.

ROMERO.

Il n'y en a pas de plus honnête sur toute la côte, d'Ortiz à Pilavera; mais savez-vous, mon cher Gomez, que l'un de mes ancêtres a été greffier de l'alcade d'Alpuñar?

GOMEZ.

J'ignorais...

ALIX.

Mon père, est-ce une raison pareille qui vous fera décider le malheur de votre fille? Je vous en supplie.

ROMERO.

Allons, jeune fille, il y a du chanvre à filer chez

votre mère, et les heures qu'on donne aux larmes sont perdues pour le travail.

ALIX.

Non! vous m'écouterez, mon père. Je vous fléchirai. Hélas! Gomez est toute mon espérance et toute ma joie. Viens, Gomez, aide-moi à l'attendrir; dis-lui que tu m'aimes, que tu me rendras heureuse... Mon père, ayez pitié de moi, de mes larmes, ô Dieu! (Elle tombe à ses pieds.)

SCÈNE V

Les Précédents, L'ALCADE,
LE ROI, LA REINE, INEZ, Dames et Officiers;
Valets de pied, Piqueurs, Villageois, etc.

Toute la cour en habit de chasse.

L'ALCADE.

Notre seigneur le roi!

ALIX et GOMEZ.

Le roi!

ROMERO.

Le roi! (Bas à Alix.) Relevez-vous, ma fille.

LE ROI.

Qu'est-ce donc? D'où vient que cette belle jeune fille est aux pieds de ce vieillard?

ROMERO.

Seigneur... Votre majesté... Ce n'est rien... c'est...

LE ROI.

Comment! je veux savoir cela. Parlez, jeune fille, qu'avez-vous? Ne craignez rien.

ALIX, essuyant ses larmes.

Seigneur... je suppliais mon père de me marier à mon fiancé.

LE ROI.

Et qui empêche donc que votre père ne vous marie à votre fiancé?

ROMERO.

Seigneur, c'est que...

LE ROI.

Paix! laissez-la parler.

ALIX.

C'est que... Gomez n'est que le fils d'un pêcheur, tandis que mon père descend du... de l'alcade d'un greffier...

ROMERO.

Du greffier d'un alcade!

LE ROI.

Bien, bien! peu importe! Vous l'aimez donc, votre Gomez?

ALIX.

Dieu! tenez, le voilà! (Elle montre Gomez.)

LE ROI, à Romero.

Allons, croyez-moi, vieillard, ils s'aiment, mariez-les; il ne faut pas tenir à ces préjugés de la naissance.

ROMERO.

Mais, votre majesté, un pêcheur!

LE ROI, riant.

Allons! allons! ne serait-il pas possible de combler avec des doublons la distance qui sépare un pêcheur d'un greffier d'alcade? Je m'en charge, moi; Gomez touchera sur mon trésor royal une rente de cent doublons d'or.

ROMERO unit les mains d'Alix et de Gomez et s'écrie :

Tombez aux pieds du roi, mes enfants! Vive le roi!

ALIX, GOMEZ, TOUS LES VILLAGEOIS.

Vive, vive le roi! notre bon roi!

LE ROI, à Romero.

Vous, mon brave homme, n'attachez plus désormais autant d'importance aux avantages de votre naissance. Ce sont des préjugés, voyez-vous. (Romero, Alix et Gomez s'inclinent profondément et se retirent sur l'un des côtés de la scène.)

L'ALCADE, mystérieusement à la reine.

Madame, votre majesté m'a chargé de diriger la chasse. C'est ici la maison où sont les enfants soupçonnés de don Pèdre.

LA REINE, à l'alcade.

Silence! (Elle s'avance vers le roi, tous les assistants se retirent

dans le fond.) Si vous visitez cette maison, seigneur, un serviteur fidèle m'assure que vous y trouverez les fruits de cette intrigue clandestine.

LE ROI.

C'est encore de cette histoire que vous m'occupez! Ne croyez rien de tout ce qu'on vous a rapporté, madame. Don Pèdre ne pense qu'à son épée. Mon fils épousera votre nièce Constance quand je le lui ordonnerai.

LA REINE.

Mais, seigneur, depuis que le traité qui a conclu notre union a décidé également ce mariage entre votre fils et ma nièce, avez-vous remarqué la sombre préoccupation d'Inez, les regards inquiets que lui lance don Pèdre?

LE ROI.

Observations sans fondement que tout cela! Et vous voulez encore qu'un hasard m'amène en chassant précisément devant la maison...

LA REINE.

Mais que votre majesté daigne seulement la visiter.

LE ROI.

Non, sans doute; je n'irai pas troubler la paix de ces pauvres gens par des perquisitions inquiétantes pour eux. Allons, piqueurs, veneurs!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LES DEUX ENFANTS.

LE PETIT GARÇON entr'ouvre la porte de la maison et appelle sa sœur.

Oh! ma sœur, ma sœur, viens voir! des hommes, des chevaux! c'est le roi! viens voir le roi!

LA PETITE FILLE, se pressant contre son frère.

Oh!

LE ROI.

Quels sont ces enfants?

LA REINE, montrant Inez au roi.

Seigneur, voyez pâlir Inez. (En ce moment le regard du petit garçon s'arrête sur Inez, et il accourt vers elle en criant :) Ma mère! ma mère!

LA PETITE FILLE.

Ma mère!

INEZ.

Grand Dieu! malheureux enfants! (Étonnement général; Inez reçoit ses enfants dans ses bras et tombe anéantie sur un banc.)

LE ROI.

Leur mère! Qu'entends-je?

LA REINE.

Vous le voyez...

LE ROI.

Que tout le monde se retire. Qu'on me laisse ici seul avec cette femme et ces enfants.

SCÈNE VII.

LE ROI, LA REINE, INEZ, LES ENFANTS.

LA REINE.

Seigneur, pour éclaircir vos doutes, interrogez ma fille d'honneur.

LE ROI.

Doña Inez de Castro, est-il vrai que vous soyez la mère de ces enfants?

INEZ, pressant dans ses bras ses enfants effrayés.

Vous le voyez, seigneur.

LE ROI.

Doña Inez de Castro, est-il vrai que don Pèdre de Portugal soit le père de ces enfants?

INEZ.

Demandez-le-lui, seigneur.

LE ROI.

Répondez

INEZ.

Je ne puis répondre à cette question. Que votre majesté prenne ma vie.

LA REINE.

Seigneur, que voulez-vous de plus? Toutes ces réticences ne sont-elles pas des aveux?

LE ROI.

Ainsi, doña Inez, vous avez souillé à la fois le noble sang de vos pères et l'auguste sang de vos rois!

LA REINE.

Oui, seigneur, elle a séduit l'infant, et les fruits de ces impures amours sont devant vos yeux.

INEZ.

Arrêtez, madame. Don Pèdre est mon époux légitime. Ces enfants sont les siens, (au roi) et les vôtres, seigneur.

LA REINE.

Vous l'entendez.

LE ROI.

Quoi! vous êtes mariés! Vous avez pu tous deux oublier a ce point votre naissance!

INEZ.

Seigneur, nous nous aimions; les caveaux funèbres de Castro ont été le temple de notre mariage, et mes aïeux ont reçu nos serments.

LE ROI.

C'est à eux que vous en rendrez compte. — Holà! gardes, que l'on conduise doña Inez à la forteresse de Lisbonne. Le comte de Mayo m'en répond sur sa tête. (Les deux enfants s'attachent en pleurant à Inez que les gardes emmènent.)

INEZ.

Mes enfants, chers enfants, adieu!

PREMIER INTERMÈDE

Le théâtre représente le camp des maures, assis au bord de la mer, sur laquelle on aperçoit les mâts de leurs galères. Les tentes sont ornées de flammes et de banderoles. Des soldats sont épars parmi des trophées et des faisceaux d'armes. Un chœur de jeunes filles maures et de chevaliers arabes s'avance en chantant au son des harpes, des tambours, des guitares et des clairons.

SCÈNE I.

UN GUERRIER.

Albaracin est absent. Avec lui la guerre a quitté son camp pour y faire place aux fêtes.

(On entend une symphonie.)

UNE JEUNE FILLE.

Guerriers, mêlez-vous à nos danses.
Mes sœurs, variez les cadences,
Nos maîtres vont suivre nos lois.
Qu'en nos jeux le tambour résonne,
Et que le fier clairon s'étonne
D'accompagner nos douces voix.

(On danse

UN GUERRIER.

Que le jour des combats se lève,
Soldats, dans les fêtes nourris,

Nous aimerons les jeux du glaive
Comme la danse des houris.

(Les danses recommencent.)

CHŒUR.

Guerriers, mêlez-vous, etc.

UN AUTRE GUERRIER.

En vain le trépas nous menace ;
Rions et tendons-nous la main.
Le plaisir enfante l'audace.
Dansons, nous combattrons demain.

(Les danses continuent.)

CHŒUR.

Guerriers, mêlez-vous, etc.

UN GUERRIER.

Voici le chef, notre chef, le grand Albaracin !

TOUS.

Albaracin! Allah! Gloire à Albaracin! (Ils se prosternent.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, ALBARACIN. Il est richement vêtu d'étoffes de soie et d'or, et porte à sa ceinture un poignard recourbé.

ALBARACIN.

Compagnons, levez-vous, il faut combattre. (Tous se lèvent.) C'est en sortant d'une fête qu'on vole plus volontiers sur le champ de bataille. La main qui vient de

toucher la guitare n'en sait que mieux manier le cimeterre. Amis, vous vaincrez; mes soins ont tout préparé pour la victoire. Le prince de Portugal, le redoutable don Pèdre, a quitté son camp. Vous allez attaquer une armée sans général, et vous allez vaincre! Venez! Nous arborerons le croissant jusque sur les murs de Lisbonne. Venez! don Pèdre a laissé ses soldats sans défense, pour porter secours à une femme. Aux armes, braves amis! aux armes!

TOUS.

Allah! Allah! aux armes!

(Les clairons et les cymbales exécutent une marche militaire et les maures sortent en ordre de bataille.)

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente une vaste salle tendue de draperies noires semées de têtes de mort et de larmes blanches, éclairée par des cierges et des pots à feu. Au fond, est un tribunal également tendu de noir; à droite, un trône pour le roi; à gauche, un échafaud noir surmonté d'un catafalque et sur lequel on voit briller une hache. Le devant de la scène est occupé par des gardes vêtus de noir et de rouge et par les bourreaux couverts de robes de pénitents noirs et portant des torches. Deux gardes se tiennent debout au pied du trône et au pied de l'échafaud. Devant le tribunal, est la table du greffier.

SCÈNE PREMIÈRE

UN GARDE, à un autre garde.

Fabricio, savez-vous pourquoi le conseil s'assemble et qui l'on va juger?

LE SECOND GARDE.

Je n'en sais rien.

LE PREMIER GARDE.

On dit que c'est une femme.

LE SECOND GARDE.

Que m'importe?

LE PREMIER GARDE.

Pauvre malheureuse! si elle entre dans cette salle, elle n'en sortira pas.

LE SECOND GARDE.

Cela ne me regarde point. Adressez-vous à Melchior l'exécuteur, il pourra sans doute répondre à vos questions.

LE PREMIER GARDE.

Vous avez raison. (Il s'adresse à l'un des exécuteurs debout au pied de l'échafaud.) Hé, Melchior, savez-vous quelle est cette femme que le conseil va juger?

L'EXÉCUTEUR.

Non.

LE GARDE.

Car c'est une femme, n'est-ce pas?

L'EXÉCUTEUR.

Je l'ignore. D'ailleurs, cela n'est pas mon affaire; je ne connais les gens que lorsqu'ils sont condamnés.

LE GARDE, à part.

Je plains l'accusé, quel qu'il soit. S'il s'assied sur ce banc, c'est fait de lui.

UN OFFICIER entrant.

Silence! les juges vont entrer.

(Les gardes se rangent. Entrent neuf grands de Portugal, vêtus de noir, qui prennent place au tribunal.)

SCÈNE II

LES JUGES, au tribunal. LE GREFFIER, à sa table. Puis, LE ROI, et le HÉRAUT DE JUSTICE.

LE PRÉSIDENT.

Seigneurs, levez-vous. Voici le roi.

Entre le roi, précédé du héraut de justice. Il s'assied sur son trône qu'entourent ses gardes.

LE HÉRAUT DE JUSTICE.

Moi, héraut de la justice du roi notre seigneur, voici ce que je dis : sa majesté don Alphonse, notre légitime roi, assemble le haut conseil de la très noble grandesse de ce royaume béni de Portugal et des Algarves.

LE PRÉSIDENT.

Le pouvoir de sa majesté très fidèle notre seigneur le roi vient de Dieu.

(Tous se lèvent.)

LE ROI.

Nous vous avons convoqués en ce palais, afin que vos très excellentes seigneuries décident de la haute accusation portée contre doña Inez, comtesse de Castro, d'avoir séduit et épousé secrètement notre fils bien-aimé don Pèdre, infant de Portugal.

LE HÉRAUT DE JUSTICE.

Loi : Tout sujet qui aura osé s'unir par le mariage

à un membre de la famille royale de Bragance sera puni de mort.

LES GARDES ET LES EXÉCUTEURS.

Mort! (Les juges s'inclinent.)

LE PRÉSIDENT.

Le pouvoir de sa majesté très fidèle notre seigneur le roi vient de Dieu. Le noble conseil va juger avec l'aide du saint-esprit.

LE HÉRAUT DE JUSTICE.

Le roi sort. (Tous se lèvent. Sortie du roi.)

LE GREFFIER, aux gardes.

Amenez l'accusée.

SCÈNE III

LES MÊMES, excepté le roi; INEZ, vêtue de blanc, enchaînée, et entourée de gardes.

LE PRÉSIDENT.

Au nom de la très miséricordieuse trinité, je vous demande : Qui êtes-vous?

INEZ.

Inez, comtesse de Castro.

LE GREFFIER.

Inez, comtesse de Castro, est accusée d'avoir épousé secrètement son altesse royale don Pèdre, infant de Portugal.

LE PRÉSIDENT.

Est-elle accusée de ce crime?

LE HÉRAUT DE JUSTICE.

Oui.

LE PRÉSIDENT.

Qui le prouvera?

LE HÉRAUT DE JUSTICE.

Moi, avec l'aide de Dieu.

LE PRÉSIDENT.

Parlez; le Christ vous entend. Songez que la vérité est mère de la justice.

LE HÉRAUT DE JUSTICE.

Par-devant nous, héraut de la justice du roi notre seigneur, a comparu le frère très révérend Urbano Velasquez, religieux de Saint-François, chapelain du château de Castro, lequel a déposé avoir, il y aura six ans à la Sainte-Marie, donné la bénédiction nuptiale, dans les caveaux funèbres de Castro, à doña Inez et à un inconnu qui s'est nommé don Pèdre de Portugal. Cela est la vérité.

LE PRÉSIDENT, *aux juges.*

Seigneurs, le crime est-il prouvé?

UN JUGE.

Avec la permission de sa seigneurie, est-il sûr que cet inconnu fût l'infant?

LE HÉRAUT DE JUSTICE.

Le religieux l'affirme.

LE JUGE.

Ce religieux connaissait-il son altesse royale?

LE HÉRAUT DE JUSTICE.

Nous devons dire qu'il ne la connaît pas.

LE JUGE.

Sa déclaration est dès lors insuffisante pour prononcer l'arrêt de mort de l'accusée.

LE HÉRAUT DE JUSTICE.

Elle suffit, noble seigneur, puisque l'accusée avoue son crime.

LE PRÉSIDENT.

Les paroles d'un accusé ne peuvent rien, ni pour ni contre lui. Seigneurs juges, le crime est-il prouvé?

LE MÊME JUGE.

Non.

UN SECOND JUGE.

Pour lever tout obstacle, je demande que l'infant soit cité devant le haut tribunal.

UN TROISIÈME JUGE.

Son altesse est absente de Lisbonne; elle est au camp de Billegas.

LE SECOND JUGE.

Qu'on envoie un messager. Son altesse peut être ici demain.

LE PREMIER JUGE.

Votre seigneurie prendra garde qu'un prince du sang royal ne peut comparaître devant un tribunal sans la permission expresse du roi.

LE SECOND JUGE, s'adressant au premier.

Seigneur, quand il s'agit d'un crime d'état, le très haut conseil peut tout pour s'éclairer, et ses membres devraient dépouiller toutes les préventions de l'amitié ou de la compassion.

UN QUATRIÈME JUGE.

Noble président, que votre seigneurie cite son altesse royale.

LE PREMIER GRAND.

Je demande à vos seigneuries si cela se peut sans la permission royale.

LES JUGES.

Oui. — Non.

LE PRÉSIDENT.

Le tribunal va juger de cette difficulté et se rendre d'abord à la chapelle, afin d'éclairer sa délibération par la prière. — Faites sortir l'accusée. (Tous sortent.)

SCÈNE IV

La décoration change et représente l'intérieur d'une prison.

L'ALCADE, seul.

Ces divisions qui ont éclaté dans le conseil inquiètent la reine. L'infant est puissant, les grands l'aiment ou le craignent, le peuple l'adore. On dit que, pendant

que le tribunal se disputait, la foule commençait à murmurer. Bref, la reine, que l'existence d'Inez blesse dans ses plus chers intérêts, a cru prudent de décider de son sort, quelle que soit l'issue du procès. Je lui ai proposé un moyen, elle m'a chargé de l'exécution, et je viens... (Entre un geôlier.)

SCÈNE V

L'ALCADE, UN GEOLIER.

L'ALCADE, mystérieusement.

Eh bien?

LE GEOLIER.

Elle a fait ce que vous désiriez.

L'ALCADE.

Sans refus, sans hésitation? Que lui avez-vous dit?

LE GEOLIER.

Ce que vous m'aviez ordonné : que le médecin de la forteresse la priait de boire cette potion calmante.

L'ALCADE, à part.

Calmante... pour la reine. — Courage! La prédiction du chef maure s'accomplira. Me voilà, de cette affaire, au moins corrégidor de Lisbonne.

(Il sort.)

SCÈNE VI

LE GEOLIER, seul.

Comme il est joyeux, ce seigneur! Il faut qu'il s'intéresse bien à la prisonnière. Il est vrai de dire que la pauvre doña m'attendrit moi-même, moi qui ne me croyais pas plus tendre que les taureaux de pierre laissés par les maures dans la vallée de Roconcel. — (Une porte du fond s'ouvre.) Hé! qui va là?

SCÈNE VII

LE GEOLIER, DON PÈDRE, caché par un large manteau et un chapeau rabattu. LES DEUX ENFANTS, ROMERO.

DON PÈDRE.

Au nom de sa majesté le roi, lisez. (Il remet un parchemin au geôlier.)

LE GEOLIER, lisant.

« Sa majesté permet à doña Inez de voir ses en-
« fants. Le comte de Mayo ordonne au concierge et au
« geôlier de laisser libre passage à l'officier et au
« guide desdits enfants auxquels on amènera leur
« mère... » C'est bien en effet la signature du seigneur comte de Mayo. — Seigneurs, attendez-moi, je vais chercher la prisonnière.

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, excepté le geôlier.

ROMERO, à don Pèdre.

Seigneur, je ne vous connais pas, mais je crois voir des larmes briller dans vos yeux. Hélas! si vous vouliez, si vous daigniez m'aider, il nous serait facile de sauver la prisonnière. Ah! je vous en aurais une reconnaissance éternelle; et l'infant don Pèdre n'oublierait pas ce service.

DON PÈDRE, surpris.

Comment?..

ROMERO.

J'expose ma tête peut-être, seigneur, mais je vais tout vous dire. C'est à moi que doña Inez avait confié ses enfants, ces malheureux enfants qui l'ont perdue. Ses bienfaits m'ont tiré de l'indigence; mon dévouement la tirera du péril, ou je succomberai. C'est dans ce dessein que je me suis aujourd'hui introduit dans cette prison comme guide de ces enfants, et ne prévoyant pas qu'on me ferait garder par un officier. Maintenant, noble seigneur, vous pouvez la sauver avec moi ou me perdre avec elle.

DON PÈDRE. Il serre vivement la main de Romero.

Tu es un brave et digne vieillard.

ROMERO.

Seigneur, voici doña Inez. Silence! (Inez entre accompagnée de gardes, et enchaînée.)

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, INEZ, GARDES, GEOLIERS.

DON PÈDRE.

Geôliers, gardes, retirez-vous. (Les gardes se retirent.)

INEZ.

Mes enfants! mes enfants! (Ils se jettent dans ses bras.) Votre présence m'apporte bien de la joie, mais, hélas! elle m'annonce mon arrêt de mort sans doute; on me permet un moment de bonheur avant le supplice. Le supplice, ô ciel! Mourir sans avoir vu don Pèdre, sans lui avoir dit un dernier adieu! Il n'aura pu me protéger, je n'aurai pu le consoler. Mes enfants, embrassez-moi, vous n'embrasserez plus peut-être votre père, ni votre mère. — O don Pèdre, don Pèdre, où êtes-vous?

DON PÈDRE. Il jette son manteau et découvre son visage.

Inez! mon Inez bien-aimée! le voici!

INEZ, se jetant dans ses bras.

Dieu sauveur!

ROMERO, tombant à genoux.

Quoi! c'était son altesse royale!

DON PÈDRE, pressant Inez sur son cœur et tendant la main à Romero.

O ma noble épouse! — Oui, brave homme, c'est moi-même à qui vous avez dévoilé votre dévouement,

et, comme vous le disiez, l'infant don Pèdre n'oubliera pas ce service. Vous me seconderez pour sauver votre bienfaitrice.

ROMERO.

Ah! seigneur, mon sang, ma vie, tout est à vous.

LE PETIT GARÇON, à Romero.

Vous voyez que je ne suis pas Gil, mais don Pèdre.

DON PÈDRE.

Que vois-je, Inez? Dieu! des chaînes, d'infâmes chaînes sur tes mains adorées! Oh! laisse-moi briser ces fers... (Il brise violemment les chaînes.) Les misérables! Qu'ils sentiront un jour cruellement ma vengeance! Mais viens, viens maintenant, le temps presse.

LES DEUX ENFANTS.

Ma mère, oh! venez.

INEZ.

Prince, que voulez-vous?

DON PÈDRE.

Que tu me suives! Couvre-toi de ce manteau.

INEZ.

Oh! non; si nous étions surpris, j'exposerais vos jours...

DON PÈDRE.

Qu'importe, lorsqu'il s'agit des tiens!

INEZ.

O Dieu! déjà peut-être votre vie est menacée. Comment avez-vous pu vous introduire ici?

DON PÈDRE.

Écoute. J'étais au camp, près de la côte de Billegas; un messager secret m'avertit de tes périls, j'accours. Le haut tribunal était assemblé ; en une séance il allait décider ta mort; un des juges, mon ami dévoué, suscite un incident pour retarder la délibération. Le comte de Mayo, qui me sert aussi, me facilite secrètement l'entrée de cette prison. Le peuple est prêt à se soulever, les soldats murmurent. Fuyons, tout nous favorise. J'ai un château fort dans les Algarves, j'y soutiendrai, s'il le faut, une guerre contre le roi; mon absence permettra aux maures de débarquer.

INEZ.

Y pensez-vous, seigneur? La révolte, la guerre civile !

DON PÈDRE.

Tout pour te sauver !

INEZ.

Ah ! plutôt mille fois mourir !

DON PÈDRE.

O Inez, n'es-tu pas mon épouse? n'est-ce pas mon premier devoir que de t'immoler tout, père, trône, patrie?... Eh bien, point de révolte, point de guerre ! viens, mon Inez, je ne combattrai pas. Je ferai plus pour toi, je me cacherai. Oh ! laisse-toi fléchir, tu sais que je mourrai si tu meurs, ne fais pas deux orphelins de ces enfants auxquels tu dois ta vie puisqu'ils ne t'ont point demandé la leur.

LES ENFANTS.

Oh! venez! venez! Ma mère, ne pleurez plus!

INEZ.

Mes enfants, prince, cher prince, laissez-moi, je n'ai point de force dans le cœur. — Laissez-moi, de grâce.

ROMERO, à genoux.

Madame, au nom du ciel!... (En ce moment la porte du fond s'ouvre. Une foule de gardes et de geôliers entrent avec des torches. Le héraut de justice les précède. Les enfants effrayés se jettent dans les bras d'Inez et de don Pèdre.)

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI, LE HÉRAUT DE JUSTICE, GARDES, GEOLIERS.

LE HÉRAUT DE JUSTICE.

Notre seigneur le roi! (Étonnement et terreur.)

LE ROI, à don Pèdre.

Vous ici, prince!

DON PÈDRE.

Seigneur, c'est de ne m'y voir pas que vous auriez pu vous étonner.

LE ROI.

Avez-vous osé oublier le devoir?

DON PÈDRE.

Mon devoir! je ne l'oublie pas, il est de défendre mon épouse légitime menacée.

LE ROI.

Fils téméraire! sujet rebelle! Savez-vous que la loi du royaume punit du dernier supplice celui qui brave son père et son roi?

DON PÈDRE.

La loi du ciel défend de plus haut d'abandonner son épouse.

LE ROI.

Est-ce la rébellion que vous invoquez?

DON PÈDRE.

Non, mon père, non, seigneur; voici mon épée. (Il remet son épée.) Sans elle, sans Inez, peut-être aurais-je écouté de séditieuses tentations et usé de ma gloire pour protéger mon amour. Mais maintenant je n'aspire qu'à partager son sort, quel qu'il soit. C'est à cet ange que vous persécutez que votre majesté doit l'innocence de son fils et le salut de son trône.

LE ROI.

Qu'entends-je, Inez?

INEZ.

Seigneur, il s'accuse, ne le croyez pas.

DON PÈDRE.

Laissez-moi tout dire, Inez. Oui, seigneur, j'avais pénétré dans cette prison pour en arracher ma femme, fuir avec elle, et la défendre avec l'épée contre

votre majesté même... — C'était mon dessein, seigneur. La généreuse résistance d'Inez a tout changé.

LE ROI.

Tant de noblesse eût mérité un meilleur sort.

DON PÈDRE.

Oui, mon père, et c'est celle que vous refusez pour fille qui vous a conservé votre fils!

LE ROI.

Inez!.. Pourquoi faut-il qu'un crime d'état pèse sur sa tête?

DON PÈDRE.

Un crime! Si c'en est un, c'est moi qui suis coupable. Ah! vous ne savez pas, mon père, que de soins, que de séductions funestes j'ai dû employer pour lui faire partager mon amour! Et quand elle m'aima, que de larmes, que de vaines prières pour obtenir d'elle une secrète union! Ma mort seule... il fallut l'en menacer, pour qu'elle consentît à mon bonheur. Si elle m'a épousé, ce n'était que pour sauver ma vie. Ah! sauvez-la à son tour, mon père! Punissez-moi, condamnez-moi, que votre majesté ordonne mon supplice. Tout le crime doit retomber sur moi qui ai entraîné cette noble Inez dans l'abîme.

LE ROI.

Mon fils!...

INEZ.

Ah! seigneur, ne l'écoutez pas. C'est moi qui ai été faible et coupable. Les jours de l'infant vous

doivent être précieux pour vos sujets et contre vos ennemis. Moi, ma vie n'est rien, prenez-la, seigneur, qu'importe dans le royaume que je vive! Il faut un héritier au trône, seigneur; il faut un père à ces enfants qui bientôt n'auront plus de mère. (Elle se jette aux pieds du roi.) Seigneur, promettez-moi que don Pèdre vivra, qu'il vivra pour vous, pour votre peuple, hélas! et pour mes tristes enfants qui ne seront bientôt plus que les siens. (Les enfants embrassent le roi, il détourne la tête comme pour cacher des larmes d'attendrissement.)

LE PETIT GARÇON, au roi, montrant don Pèdre.

Il est mon père, et vous êtes mon père aussi! — N'est-il pas vrai que vous ne tuerez pas ma mère?

LE ROI.

Grand Dieu! je ne sais où je suis...

ROMERO, à genoux.

Seigneur, que votre majesté se souvienne de ce qu'elle m'a dit quand je me refusais au mariage de mes enfants.

LE ROI.

Mon fils! ma fille Inez!... Oui, don Pèdre, elle est à toi, elle est noble et grande comme une reine. Laissez-moi embrasser vos enfants, ils sont les miens. — Qu'on avertisse la reine et les grands! Que le haut tribunal se sépare; qu'on sache qu'Inez est ma fille et que j'approuve son union avec l'infant.

DON PÈDRE, INEZ, LES ENFANTS, aux pieds du roi

Ah! seigneur! O mon père!

DON PÈDRE, serrant Inez dans ses bras.

Qui eût espéré ce bonheur? Oh! quelles longues années de félicité devant nous, mon Inez! — Vous pâlissez, qu'avez-vous?

INEZ.

Je ne sais, prince, cette révolution soudaine peut-être... On ne passe pas, sans émotion, du désespoir à la joie...

DON PÈDRE.

Juste Dieu! vos yeux s'éteignent, votre sein se gonfle!

INEZ.

Ah! je brûle! un feu sourd et violent dévore mes entrailles! je brûle. O ciel! tous mes membres se roidissent... (Effroi général.)

DON PÈDRE.

Mon Inez! ma bien-aimée Inez! dis-moi, qu'as-tu?

INEZ.

Soutenez-moi dans vos bras, cher prince, je me sens défaillir... Donnez-moi mes enfants. (Elle tombe dans les bras du prince.)

LE ROI.

Mon malheureux fils!

DON PÈDRE.

O Dieu! va-t-elle mourir?... Qu'ai-je fait pour qu'un tel malheur renverse toute ma vie?

INEZ.

Oui, je me meurs... Ce breuvage cruel...

DON PÈDRE.

Le poison!

LE ROI.

Qu'entends-je?

DON PÈDRE.

Je reconnais tes ennemis implacables! Inez, tu seras vengée!

INEZ.

Oh non!... J'aurais vécu bien heureuse, mais je meurs satisfaite, car je meurs votre épouse et innocente devant mon roi.

DON PÈDRE.

Tu meurs donc!... Dis-moi, mon Inez adorée, il est donc vrai que tu meurs?...

INEZ.

Prince!... bien cher époux!... Hélas! mes enfants, embrassez-moi, consolez votre père...

LES ENFANTS.

Ma mère, oh! ne mourez pas, ma mère!

INEZ, au roi.

Seigneur, mon père, pardonnez-moi.

LE ROI.

O malheur! mon cher fils!

SCÈNE XI

LES MÊMES, UN OFFICIER.

L'OFFICIER, au roi.

Seigneur, les maures sont sous les murs de Lisbonne. Albaracin a profité de l'absence du prince pour combattre. L'armée, vaincue et découragée, attend votre présence.

LE ROI.

Grand Dieu! tous les malheurs à la fois!

INEZ.

C'est moi qui cause ce nouveau désastre. (A don Pèdre). Prince, sortez de votre abattement. Adieu. Allez combattre. Je meurs. (Elle expire.)

DON PÈDRE.

O douleur! Il se réveille avec égarement.) Aux armes! à la mort! a la vengeance!

SECOND INTERMÈDE

On voit un champ de bataille sous les murs de Lisbonne. Combat. D'un côté, Albaracin et les maures ; de l'autre, le roi, don Pèdre, et les portugais. Don Pèdre, entraîné par la chaleur de l'action, disparaît. Combat du roi et d'Albaracin. Le roi tombe. Les grands accourent et l'environnent. On entend en même temps des cris de triomphe.

UN OFFICIER

Victoire ! victoire ! Les maures sont repoussés.

UN AUTRE.

Le roi est mort !

UN AUTRE.

Le salut de notre patrie nous coûte la perte de notre roi.

SOLDATS ET OFFICIERS.

Le roi Alphonse est mort ! Vive le roi don Pèdre !

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente le péristyle d'un palais.

SCÈNE PREMIÈRE

LA REINE, en habits de deuil, L'ALCADE D'ALPUÑAR, revêtu de la toge de corrégidor, GRANDS DE PORTUGAL, GARDES. L'alcade, maintenant corrégidor, et la reine sont sur le devant de la scène. Dans le fond, les grands paraissent s'entretenir avec inquiétude.

LA REINE, à voix basse.

Quoi! c'est vraiment aujourd'hui qu'il veut être couronné!

LE CORRÉGIDOR, de même.

Oui, madame.

LA REINE.

Le lendemain de la mort de son père! Voilà bien la preuve de sa folie.

LE CORRÉGIDOR.

Il l'exige, il l'ordonne, madame; et, par suite de cette démence, il veut que la cathédrale soit, pour son couronnement, tendue de draperies funèbres.

LA REINE.

Mais il comprend pourtant qu'il est roi?

LE CORRÉGIDOR.

Oui, madame; on a vu s'éclaircir un moment cette sombre mélancolie qui, depuis la perte encore si récente d'Inez (Ici la reine tressaille), égare l'esprit de don Pèdre et que n'avait même pu dissiper la mort inattendue du roi son père dans le combat contre les maures.

LA REINE, à part.

Puisse cette triste folie durer longtemps! Ma puissance durera avec elle. (Haut.) Eh bien, mon cher corrégidor, qu'a dit le roi don Pèdre?

LE CORRÉGIDOR.

Rompant ce silence farouche qu'il garde depuis que doña Inez...

LA REINE, bas au corrégidor.

Encore! Alcade d'Alpuñar, est-ce sans effort que votre mémoire revient sur cet événement?

LE CORRÉGIDOR, bas.

Puis-je me repentir de vous avoir servie, madame? (Haut.)... Sa majesté a ordonné que tout fût prêt aujourd'hui pour son couronnement; puis, comme occupée de quelque dessein secret, elle a demandé si le tombeau de doña Inez n'était pas déjà placé dans la cathédrale.

LA REINE.

Vraiment! Quel peut être son projet? Mais je crois que voici le roi lui-même. (Les grands se rangent à gauche et à droite.)

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS. DON PÈDRE, précédé de ses gardes et vêtu de deuil; LES DEUX ENFANTS, également en deuil; PEUPLE, SUITE; ROMERO, GOMEZ, ALIX parmi le peuple.

UN OFFICIER DES GARDES.

Notre seigneur le roi! (Tous se découvrent. Don Pèdre s'avance, sombre, les bras croisés sur sa poitrine, la tête baissée.)

LE CORRÉGIDOR, un genou en terre.

Seigneur, le peuple de Lisbonne attend avec impatience le couronnement de votre majesté.

DON PÈDRE.

Oui, cela est vrai. — C'est moi qui suis le roi, alcade d'Alpuñar.

LE CORRÉGIDOR, troublé, à part.

Alcade d'Alpuñar! Juste ciel! saurait-il?... (Haut.) Tout est prêt pour cette heureuse fête.

DON PÈDRE.

Ah!.. Vous avez eu soin aussi de faire construire un échafaud devant la prison d'état?

LE CORRÉGIDOR.

Un échafaud! Votre majesté! j'ignorais... Et pour qui?

DON PÈDRE.

Pour vous, alcade d'Alpuñar.

LE CORRÉGIDOR.

Dieu tout-puissant! moi! Je suis innocent! Grâce, seigneur! Votre miséricordieuse majesté!...

DON PÈDRE.

Silence! La peur vous fait perdre la mémoire. — Alcade d'Alpuñar, qui a remis le poison au geôlier?

LE CORRÉGIDOR, aux pieds du roi.

Au nom du ciel, au nom du Dieu clément par qui vous régnez, prenez pitié de moi, seigneur!

DON PÈDRE.

Pitié! tu demandes ce que tu n'as pas eu, misérable!

LE CORRÉGIDOR.

J'ai tout fait, seigneur, par ordre de la reine.

DON PÈDRE.

Je le sais, lâche! Qu'on l'entraîne et qu'il meure. Le jour de vengeance est venu.

(Des gardes entraînent le corrégidor.)

LA REINE.

Seigneur, vous ne croyez pas...

DON PÈDRE, avec égarement.

Qui me parle? C'est elle, ce me semble, cette femme qui a causé tout mon malheur. O Inez! Inez! ta meurtrière est devant mes yeux... — (A la reine.) N'est-il pas vrai, madame?

LA REINE.

Votre majesté.

DON PÈDRE.

Je vous présente les enfants que vous avez rendus orphelins.

LA REINE.

Seigneur, ces soupçons...

DON PÈDRE.

Madame, vous êtes veuve; moi aussi je suis veuf; mais nous reverrons peut-être bientôt tous deux les êtres qui partageaient notre vie. Réjouissez-vous avec moi.

LA REINE, *tremblante.*

Oserez-vous?...

DON PÈDRE.

Si vous craignez que j'attente à une tête royale, fuyez, retournez en Castille, près de votre frère, ou demain je vous envoie dans la tombe, près de votre époux

LA REINE.

Qu'entends-je ! un exil!

DON PÈDRE, *avec fureur.*

Reine, femme, ôtez-vous de la portée de mes yeux et de mon épée!

LA REINE.

Eh bien! guerre à vous, roi insensé!

(*Elle sort.*)

DON PÈDRE.

O Inez! les cruels m'ont rendu cruel. O mon Inez! (*Aux grands.*) L'archevêque ne m'attend-il pas a la cathédrale?

ALIX, GOMEZ, LE PEUPLE.

Vive le roi! Hommage au roi don Pèdre!

ROMERO.

Vive à jamais notre roi don Pèdre!

DON PÈDRE.

Quelle est cette voix?... Elle a retenti en moi comme une voix fidèle. (Il se tourne vers Romero.) Ah! c'est toi, digne vieillard! Approche, je te reconnais. C'est le jour de récompenser autant que de punir; tu assisteras à la cérémonie de mon couronnement comme corrégidor de Lisbonne.

LES GRANDS, à part.

Corrégidor de Lisbonne, un simple paysan! Il est vraiment en délire!

ROMERO.

Ah! seigneur, je suis indigne...

DON PÈDRE.

Tu en es digne, puisque tu t'en dis indigne. (Aux grands.) Seigneurs, reconnaissez le nouveau corrégidor.

LE PEUPLE.

Vive notre roi bien-aimé don Pèdre! qu'il vive à jamais!

DON PÈDRE, à part.

Ah! peuple, si tu m'aimes, demande au ciel ma mort et non ma vie. (Il sort avec sa suite.)

SCÈNE III

Le théâtre représente l'intérieur d'un caveau sépulcral.

LE ROI, LE CHANCELIER,
LE CORRÉGIDOR, LES ENFANTS, SEIGNEURS,
GARDES, PRÊTRES, ETC.

UN SEIGNEUR.

Quoi! c'est devant ce tombeau que votre majesté place son trône?

DON PÈDRE.

Oui, c'est ici. Seigneurs, c'est ici que je veux être couronné. (Étonnement.)

LE CHANCELIER.

Hommage, au nom de Dieu, au roi don Pèdre, notre seigneur!

TOUS, s'agenouillant.

Hommage!

LE CHANCELIER.

Fidélité, au nom de Dieu, au roi don Pèdre, notre seigneur!

TOUS.

Fidélité!

LE CHANCELIER.

Que le ciel répande les bénédictions sur son règne et les félicités sur sa vie!

DON PÈDRE, comme réveillé par ces paroles.

Mon règne! ma vie!.. félicités!..

LE CHANCELIER, au roi.

Seigneur, au milieu de l'ivresse qu'inspire cette auguste et heureuse cérémonie, que votre majesté daigne un moment s'arracher à la douleur dont l'accable la mort glorieuse du roi son auguste père.

DON PÈDRE. Il se lève de son trône.

Oui, il est mort, mon père! Mon veuvage m'avait fait oublier que je suis orphelin. Mon père est mort!.. O Dieu! elle aussi est morte! elle, mon Inez, celle qui était tout pour moi!

LE CHANCELIER.

Roi de Portugal, suspendez votre douleur. Voici l'instant solennel; la couronne va être placée sur votre front sacré.

DON PÈDRE.

Oui, il faut que vous me couronniez. Mais attendez donc, seigneur chancelier, il faut en même temps couronner votre reine.

TOUS.

Notre reine?

DON PÈDRE.

Eh oui, seigneurs! — Dites, n'est-elle pas couchée, là, dans ce caveau funèbre? — Oui, ce cercueil est sa couche royale. Allons! qu'on aille la chercher, elle attend. — C'est votre reine. Plusieurs d'entre vous, seigneurs, l'ont persécutée; mais, soyez tranquilles,

elle ne s'éveillera pas pour vous nommer à son vengeur. (On apporte sous un drap noir le cercueil qui contient les restes d'Inez.) La voilà! — Qui la reconnaîtra? Hélas! (Il jette son manteau royal sur le cercueil) les tigres ne m'ont laissé d'elle que cela. Et ce manteau royal ne peut me cacher le linceul.

LE CHANCELIER.

Seigneur, voici la couronne et l'épée.

DON PÈDRE.

La couronne, l'épée, c'est tout ce que j'attends. (Il prend la couronne et la pose sur le cercueil.) O Inez, reçois la couronne, je vais prendre l'épée; partage mes honneurs sur la terre, je vais partager les tiens dans le ciel. (Il prend l'épée, embrasse ses enfants et lève le bras pour se frapper.

LES ENFANTS.

O mon père!

TOUS.

Grand Dieu! (En ce moment une lumière miraculeuse remplit la scène; une musique douce et lointaine se fait entendre. L'ombre d'Inez apparaît radieuse et environnée d'anges au-dessus du tombeau.)

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS. L'OMBRE D'INEZ.

TOUS.

Quel prodige! (Ils tombent prosternés.)

L'OMBRE.

Arrêtez, don Pèdre! Un crime allait nous séparer pour jamais. Si vous voulez que l'éternité nous unisse, vivez pour vos enfants, vivez pour votre peuple. La vie est courte, et bien des hommes qui vivent ont besoin de vous sur la terre. Il m'a été permis, cher époux, de venir du séjour des âmes pour vous dire ceci de la part du Seigneur : « Vivez et souffrez, le bonheur des peuples a quelquefois besoin du malheur des rois. »

DON PÈDRE.

C'est bien vous, ô mon Inez ! je vous revois, je vous obéirai ; mais, ange du ciel, daignez rester près de moi, ne m'échappez pas.

LES ENFANTS, tendant les bras.

Restez, restez, ma mère, nous sommes heureux!

L'OMBRE.

O mes enfants ! ô mon époux bien-aimé ! il faut que je vous quitte, mais vous me reverrez toute l'éternité. Vivez! adieu ! (L'ombre s'évanouit.)

DON PEDRE.

O Dieu ! quel est donc le devoir des rois, puisqu'il me faut lui sacrifier jusqu'au bonheur de mourir?

OEUVRES DE LA PREMIÈRE JEUNESSE.

LE PREMIER BUG-JARGAL

BUG-JARGAL

EXTRAIT D'UN OUVRAGE INÉDIT INTITULÉ

LES CONTES SOUS LA TENTE

Quand vint le tour du capitaine Delmar, il ouvrit de grands yeux, et avoua à ces messieurs qu'il ne connaissait réellement aucun trait de sa vie qui méritât de fixer leur attention.

— Mais, capitaine, lui dit le lieutenant Henri, vous avez pourtant beaucoup vu le monde, les colonies, l'Égypte, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne... — Ah! capitaine, votre chien boiteux!...

Delmar tressaillit, laissa tomber son cigare, et se retourna brusquement vers l'entrée de sa tente, au moment où un chien énorme accourait en boitant vers lui.

Le chien écrasa en passant le cigare du capitaine; le capitaine n'y fit nulle attention.

Le chien lui lécha les pieds en agitant sa queue, jappa, gambada, puis vint se coucher devant lui. Le capitaine, ému, oppressé, le caressait machinalement de la main gauche, en détachant de l'autre la mentonnière de son casque, et répétait de temps en temps : Te voilà, Rask! te voilà!

Enfin, il s'écria : — Mais qui donc t'a ramené?

— Avec votre permission, mon capitaine...

Depuis quelques minutes, le sergent Thadée avait soulevé le rideau de la tente, et se tenait debout, le bras droit enveloppé dans sa redingote, les larmes aux yeux, et contemplant en silence le dénouement de l'odyssée. Il hasarda à la fin ces paroles : Avec votre permission, mon capitaine... — Delmar leva les yeux.

— C'est toi, Thad, et comment diable as-tu pu?... Pauvre chien! je le croyais dans le camp anglais. Où donc l'as-tu trouvé?...

— Dieu merci! vous m'en voyez, mon capitaine, aussi joyeux que monsieur votre fils quand vous lui faites décliner *cornu,* la corne...

— Mais où l'as-tu trouvé?...

— Je ne l'ai pas trouvé, mon capitaine, j'ai bien été le chercher.

Le capitaine se leva, et tendit la main au sergent; mais la main du sergent resta enveloppée dans sa redingote. Le capitaine n'y prit point garde.

— C'est que... voyez-vous, mon capitaine, depuis que ce pauvre Rask s'est perdu, je me suis bien aperçu, avec votre permission, monsieur, qu'il vous

manquait quelque chose. Pour tout vous dire, je crois que le soir où il ne vint pas, comme à l'ordinaire, partager mon pain de munition, peu s'en est fallu que... Mais non, Dieu merci! je n'ai pleuré que deux fois dans ma vie; la première, quand... le jour où... — Et le sergent regardait son maître avec inquiétude. — La seconde, lorsqu'il prit l'idée à ce nigaud de Balthazar de me faire éplucher une botte d'oignons.

— Il me semble, Thadée, s'écria en riant Henri, que vous ne nous dites pas à quelle occasion vous pleurâtes pour la première fois.

— C'est sans doute, mon vieux, quand tu reçus cette croix? demanda avec affection le capitaine continuant à caresser le chien.

— Oh! mon capitaine, si le sergent Thadée a pu pleurer, ce n'a pu être, et vous en conviendrez, monsieur, que le jour où il a crié *feu!* sur Bug-Jargal, autrement dit Pierrot.

Un nuage se répandit sur les traits de Delmar. Il s'approcha vivement du sergent, et voulut lui serrer la main; mais, malgré un tel excès d'honneur, le vieux Thadée la retint cachée sous sa capote.

— Oui, mon capitaine, continua Thadée en reculant de quelques pas, tandis que Delmar fixait sur lui des regards pleins d'une expression douloureuse, oui, j'ai pleuré cette fois-là. — Aussi, quel homme! comme il était fort, comme il était nerveux, comme sa figure était belle pour un nègre! Et dites, monsieur, quand il arriva tout essoufflé à l'instant même où ses dix camarades étaient là, — vraiment, il avait bien fallu les

lier. — C'était moi qui commandais. — Et quand il les détacha lui-même pour reprendre leur place, quoiqu'ils ne le voulussent pas. Mais il fut inflexible... — Oh! quel homme! c'était un vrai Gibraltar. — Et puis, dites, mon capitaine, quand il se tenait là, droit comme Antoine lorsqu'il entra en danse; et son chien, — le même Rask qui est ici, — qui comprit ce qu'on allait lui faire, et qui me sauta à la gorge...

— Ordinairement, Thad, interrompit le capitaine, tu ne laissais pas passer cet endroit de ton récit sans faire quelque caresse à Rask; vois comme il te regarde.

— Ah! c'est que... voyez-vous, mon capitaine, la vieille Malagrida m'a dit que caresser de la main gauche, porte malheur.

— Et pourquoi pas de la main droite? demanda Delmar avec surprise, et remarquant pour la première fois la main enveloppée dans la redingote, et la pâleur répandue sur le visage du sergent.

— Avec votre permission, monsieur, c'est que... vous avez déjà un chien boiteux, je crains que vous ne finissiez par avoir un sergent manchot.

Le capitaine s'élança de son siège.

— Comment? quoi? que dis-tu, mon vieux Thadée? manchot!.. Voyons ton bras. — Manchot, grand Dieu!

Delmar tremblait; le sergent déroula lentement son manteau, et offrit aux yeux de son maître son bras enveloppé d'un mouchoir ensanglanté.

— Où diantre?... murmura le capitaine en soulevant

le linge avec précaution; mais dis-moi donc, mon ancien...

— Oh! monsieur, la chose est toute simple. Je vous ai dit que j'avais remarqué votre chagrin depuis que ces maudits anglais vous avaient enlevé votre beau chien, ce pauvre Rask, le dogue de Bug... — Enfin, bref, je résolus aujourd'hui, coûte que coûte, de le ramener, afin de souper de bon appétit. C'est pourquoi, après avoir bien brossé votre grand uniforme, parce que c'est demain un jour de bataille, je me suis esquivé tout doucement du camp, armé seulement de mon sabre; et j'ai pris à travers les haies pour être plus tôt au camp des anglais. Je n'étais pas encore aux premiers retranchements quand, avec votre permission, monsieur, dans un petit bois sur la gauche, j'ai vu un grand attroupement de soldats rouges; je me suis avancé pour savoir ce que c'était; et, comme ils ne prenaient pas garde à moi, j'ai aperçu au milieu Rask attaché à un arbre, tandis que deux milords, nus jusqu'ici comme des païens, se donnaient sur les os de grands coups de poing, qui faisaient autant de bruit, monsieur, que la grosse caisse du trente-septième. C'étaient deux particuliers anglais, s'il vous plaît, qui se battaient en duel pour votre chien.—Mais voilà Rask qui me voit, et qui donne un tel coup de collier que la corde casse, et que le drôle est, en un clin d'œil, sur mes trousses. Vous pensez bien que toute l'autre bande ne reste pas en arrière. Je m'enfonce dans le bois; Rask me suit. Plusieurs balles sifflent à mes oreilles. Rask aboyait; mais heureusement

ils ne pouvaient l'entendre, à cause de leurs cris de *French dog, French dog!* comme si votre chien n'était pas un bon et beau chien de Saint-Domingue. — N'importe! je traverse le hallier, et j'étais près d'en sortir, quand deux rouges se présentent devant moi; mon sabre me débarrasse de l'un, et m'aurait sans doute débarrassé de l'autre, si la balle de son pistolet ne m'eût... Vous voyez mon bras droit? — N'importe! *French dog* lui est sauté au cou, et je vous réponds qu'il ne l'a pas marchandé. — Aussi pourquoi ce diable d'homme s'acharnait-il après moi comme un pauvre après un séminariste? — Enfin, me voilà, et Rask aussi; mon seul regret, c'est que le bon Dieu n'ait pas voulu m'envoyer plutôt cela à la bataille de demain.

Les traits du vieux sergent se rembrunirent à cette idée.

— Thadée!... cria le capitaine d'un ton irrité; puis il ajouta plus doucement : — Comment as-tu pu, mon vieux, pour un chien?...

— Ce n'était pas pour un chien, mon capitaine; c'était pour Rask.

Le visage de Delmar se radoucit entièrement. Le sergent continua :

— Pour Rask, le dogue de Bug...

— Assez! assez! mon vieux Thadée, cria le capitaine, en mettant la main sur ses yeux. — Allons, ajouta-t-il après un court silence, appuie-toi sur moi et viens à l'ambulance.

Thadée obéit après une résistance respectueuse; le chien qui, pendant cette scène, avait à moitié rongé

de joie la belle peau d'ours du capitaine, se leva et les suivit tous deux.

Cet épisode avait vivement excité l'attention et la curiosité des joyeux conteurs.

— Je parierais, s'écria le lieutenant Henri, en essuyant sa botte rouge, sur laquelle le chien avait laissé en passant une large tache de boue, je parierais que le capitaine ne donnerait pas la patte cassée de son chien pour les douze paniers de Madère que nous entrevîmes l'autre jour dans le grand fourgon du maréch...

— Chut! chut! dit gaîment Philibert, ce serait un mauvais marché. Les paniers sont à présent vides, j'en sais quelque chose. — Et, ajouta-t-il d'un air sérieux, trente bouteilles décachetées ne valent certainement pas, vous en conviendrez, lieutenant, la patte de ce pauvre chien, dont on pourrait, après tout, faire une poignée de sonnette.

L'assemblée se mit à rire du ton grave du capitaine en prononçant ces dernières paroles. Alfred, seul, qui n'avait pas ri, prit un air mécontent.

— Je ne vois pas, messieurs, ce qui peut prêter à la raillerie dans ce qui vient de se passer. Ce chien et ce sergent, que j'ai toujours vus auprès de Delmar depuis que je le connais, me semblent plutôt susceptibles de faire naître quelque intérêt. Enfin, cette scène...

Philibert, piqué et du mécontentement d'Alfred et de l'hilarité des autres, l'interrompit :

— Cette scène ést très sentimentale; comment donc! un chien retrouvé et un bras cassé!

— Capitaine, vous avez tort, dit Henri, en jetant hors de la tente la bouteille qu'il venait de vider; ce Bug-Jargal, autrement dit Pierrot, pique furieusement ma curiosité.

Philibert, prêt à se fâcher, s'apaisa en remarquant que son verre, qu'il croyait vide, était plein. — Delmar rentra. — Il alla s'asseoir à sa place sans prononcer une parole; son air était pensif, mais son visage était plus calme. Il paraissait si préoccupé, qu'il n'entendait rien de ce qui se disait autour de lui. Rask, qui l'avait suivi, se coucha à ses pieds en le regardant d'un air inquiet.

— Votre verre, capitaine Delmar. Goûtez de celui-ci.

— Comment va Thadée?... dit le capitaine, croyant répondre à la question de Philibert. — Oh! grâce à Dieu, la blessure n'est pas dangereuse, le bras n'est pas cassé.

Le respect involontaire que le capitaine inspirait à tous ses compagnons d'armes contint seul l'éclat de rire prêt à éclore sur les lèvres de Henri.

— Puisque vous n'êtes plus aussi inquiet de Thadée, dit-il, j'espère, mon cher Delmar, que vous voudrez bien remplir votre engagement en nous racontant l'histoire de votre chien boiteux, et de Bug-Jargal, autrement dit Pierrot, ce vrai Gibraltar.

A cette question, faite d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant, Delmar n'aurait rien répondu, si toute la compagnie n'eût joint ses instances à celles du lieutenant

— Je vais vous satisfaire, messieurs, mais n'attendez que le récit d'une anecdote toute simple, dans laquelle je ne joue qu'un rôle très secondaire. Si l'attachement qui existe entre Thadée, Rask et moi, vous a fait espérer quelque chose d'extraordinaire, je vous préviens que vous vous trompez.

Alors il se fit un grand silence. Philibert vida d'un trait sa gourde d'eau-de-vie, et Henri s'enveloppa de la peau d'ours à demi rongée, pour se garantir du frais de la nuit, tandis qu'Alfred achevait de fredonner l'air de *mataperros*.

Delmar resta un instant rêveur, comme pour rappeler à son souvenir des événements passés depuis longtemps. Enfin, il prit la parole.

— Quoique né en France, j'ai été envoyé de bonne heure à Saint-Domingue, chez un de mes oncles, colon très riche, dont je devais épouser la fille.

Les habitations de mon oncle étaient voisines du fort Galifet, et ses plantations occupaient la majeure partie des plaines de l'Acul. Cette malheureuse position, dont le détail vous semble sans doute offrir peu d'intérêt, a été l'une des premières causes des désastres et de la ruine totate de ma famille.

Huit cents nègres cultivaient les immenses domaines de mon oncle. Je vous avouerai que la malheureuse condition de ces esclaves était encore aggravée par l'insensibilité de leur maître, dont une longue habitude de despotisme absolu avait endurci le cœur. Accoutumé à se voir obéir au premier coup d'œil, la

moindre hésitation de la part d'un esclave était punie des plus durs traitements, et souvent l'intercession de ses enfants ne servait qu'à accroître sa colère. Nous étions donc obligés de nous borner à soulager en secret des maux que nous ne pouvions prévenir.

— Comment! mais voilà des phrases, capitaine! Allons, continuez; vous ne laisserez pas passer les malheurs des *ci-devant noirs*, sans quelque lieu commun sur l'humanité.

— Je vous remercie, Henri, de m'épargner un ridicule, dit froidement Delmar.

Il continua :

— Parmi cette foule de malheureux, au milieu desquels je passais souvent des journées entières, j'avais remarqué un jeune nègre pour qui ses compagnons semblaient avoir le plus profond respect. Bien qu'esclave comme eux, il lui suffisait d'un signe pour s'en faire obéir. Ce jeune homme était d'une taille presque gigantesque. Sa figure, où les signes caractéristiques de la race noire étaient moins apparents que sur celle des autres nègres, offrait un mélange de rudesse et de majesté dont on se ferait difficilement l'idée. Ses muscles fortement prononcés, la largeur de ses épaules et la vivacité de ses mouvements annonçaient une force extraordinaire jointe à la plus grande souplesse. Il lui arrivait souvent de faire en un jour l'ouvrage de huit ou dix de ses camarades, pour les soustraire aux châtiments réservés à la négligence ou à la fatigue. Aussi était-il adoré des esclaves, dont le respect, je dirais même l'espèce de culte pour lui, semblait

pourtant provenir d'une autre cause. — Ce qui m'étonnait surtout, c'était de le voir aussi doux, aussi humble envers ceux qui se faisaient gloire de lui obéir, que fier et hautain vis-à-vis de nos commandeurs. Il est juste de dire que ces esclaves privilégiés, joignant à la bassesse de leur condition l'insolence de leur autorité, trouvaient un malin plaisir à l'accabler de travail et de vexations. Cependant aucun d'eux n'osa jamais lui imposer des punitions humiliantes. S'il leur arrivait de l'y condamner, vingt nègres se levaient pour les subir à sa place; et lui, immobile, assistait froidement à leur exécution, comme s'ils n'eussent fait que leur devoir. Cet homme singulier était connu dans les cases sous le nom de Pierrot.

Vous pensez bien, messieurs, que je fus longtemps avant de comprendre ce caractère dont je viens de vous retracer quelques traits. Aujourd'hui même, que quinze ans de souvenirs auraient dû effacer celui du nègre, je reconnais que rien d'aussi noble et d'aussi original ne s'est encore offert à moi parmi les hommes.

On m'avait défendu toute communication avec Pierrot. J'avais dix-sept ans quand je lui parlai pour la première fois.

Je me promenais un jour avec mon oncle dans ses vastes possessions. Les esclaves, tremblant en sa présence, redoublaient d'efforts et d'activité. Irascible par habitude, mon oncle était prêt à se fâcher de n'en avoir pas sujet, quand il aperçut tout à coup un noir qui, accablé de lassitude, s'était endormi sous un bosquet de dattiers. Il court à ce malheureux, le réveille

rudement, et lui ordonne de se remettre à l'ouvrage. Le nègre effrayé se lève, et découvre en se levant un jeune plant de randia sur lequel il s'était couché par mégarde, et que mon oncle se plaisait à élever. — L'arbuste était perdu. — Le maître, déjà irrité de ce qu'il appelait la paresse de l'esclave, devient furieux à cette vue. Hors de lui, il s'élance sur la hache que le nègre avait laissée à terre, et lève le bras pour l'en frapper. — La hache ne retomba pas. Je n'oublierai jamais ce moment. Une main puissante arrêta la main du colon. Un noir d'une stature colossale lui cria en français : Tue-moi, car je viens de t'offenser; mais respecte la vie de mon frère qui n'a touché qu'à ton randia. — Ces paroles, loin de faire rougir mon oncle, augmentèrent sa rage. Je ne sais ce qu'il aurait pu faire, si je n'eusse, dès le premier moment, jeté la hache à travers les haies. — Je le suppliai inutilement. Le noir négligent fut puni de la bastonnade, et son défenseur plongé dans les cachots du fort Galifet comme coupable d'avoir porté la main sur un blanc.

Ce nègre était Pierrot. La scène dont j'avais été témoin excita tellement ma curiosité et mon intérêt, que je résolus de le voir et de le servir. Je rêvai aux moyens de lui parler.

Quoique fort jeune, comme neveu de l'un des plus riches colons du Cap, j'étais capitaine des milices de la paroisse de l'Acul. Le fort Galifet était confié à leur garde et à un détachement de dragons jaunes, dont le chef, qui était pour l'ordinaire un sous-officier de cette compagnie, avait le commandement du fort. Il se

trouvait justement à cette époque que ce commandant était le fils d'un pauvre colon auquel j'avais eu le bonheur de rendre de très grands services, et qui m'était entièrement dévoué...

— Et qui s'appelait Thadée?

— C'est cela même, mon cher lieutenant. Vous jugez sans peine qu'il ne me fut pas difficile d'obtenir de lui l'entrée du cachot du nègre. J'avais le droit de visiter le fort, comme capitaine des milices. Cependant, pour ne pas inspirer de soupçons à mon oncle, j'eus soin de ne m'y rendre qu'à l'heure où il faisait sa méridienne. Tous les soldats, excepté ceux de garde, étaient endormis. Guidé par Thadée, j'arrivai à la porte du cachot; Thadée l'ouvrit et se retira. J'entrai. — Le noir était assis, car il ne pouvait se tenir debout à cause de sa haute taille. Il n'était pas seul; un dogue énorme se leva en grondant et s'avança vers moi. — Rask! cria le noir. — Le jeune dogue se tut et revint se coucher aux pieds de son maître.

J'étais en uniforme; la lumière que répandait le soupirail dans cet étroit cachot était si faible, que Pierrot ne me reconnut pas.

— Je suis prêt, me dit-il d'un ton calme.

En achevant ces paroles, il se leva à demi. — Je suis prêt, répéta-t-il encore.

— Je croyais, lui dis-je, surpris de la liberté de ses mouvements, je croyais que vous aviez des fers.

Il poussa du pied quelques débris qui résonnèrent.

— Je les ai brisés.

Il y avait dans le ton dont il prononça ces dernières

paroles quelque chose qui semblait dire : Je ne suis pas fait pour porter des fers. — Je repris :

— L'on ne m'avait pas dit qu'on vous eût laissé un chien.

— C'est moi qui l'ai fait entrer.

J'étais de plus en plus étonné. La porte du cachot était fermée en dehors d'un triple verrou. Le soupirail avait à peine six pouces de largeur, et était garni de deux barreaux de fer. Il paraît qu'il comprit le sens de mes réflexions; il se leva, détacha sans effort une pierre énorme placée au-dessous du soupirail, enleva les deux barreaux scellés en dehors de cette pierre, et pratiqua ainsi une ouverture où deux hommes auraient facilement pu passer. Cette ouverture donnait de plain-pied sur le bois de dattiers et de cocotiers qui couvre le morne auquel le fort était adossé.

Le chien, voyant l'issue ouverte, crut que son maître voulait qu'il sortît. Il se dressa, prêt à partir; un geste du noir le renvoya à sa place.

La surprise me rendait muet. — Le noir me reconnut au grand jour; mais il n'en fit rien paraître.

— Je puis encore vivre deux jours sans manger, dit-il. — Je fis un geste d'horreur. Je remarquai alors la maigreur du prisonnier. Il ajouta :

— Mon chien ne veut manger que de ma main; si je n'avais pu élargir ce trou, le pauvre Rask serait mort de faim. Il vaut mieux que ce soit moi que lui, puisqu'il faut toujours que je meure.

— Non, m'écriai-je, non; vous ne mourrez pas de faim. — Il ne me comprit pas.

— Sans doute, reprit-il en souriant amèrement, j'aurais pu vivre encore deux jours sans manger; mais... — je suis prêt, monsieur l'officier. Aujourd'hui vaut encore mieux que demain. — Ne faites pas de mal à Rask.

Je sentis alors ce que voulait dire son : *Je suis prêt*. Accusé d'un crime capital, il croyait que je venais pour le mener à la mort; et cet homme colossal, quand tous les moyens de fuir lui étaient ouverts, doux et tranquille, répétait à un enfant : *Je suis prêt!*

Henri ne put s'empêcher de murmurer : — Des phrases! — Delmar, qui s'était arrêté pour reprendre haleine, ne l'entendit pas et continua.

— Ne faites pas de mal à Rask! répéta-t-il encore.

Je ne pus me contenir. — Quoi! lui dis-je, non seulement vous me prenez pour un bourreau, mais vous doutez encore de mon humanité envers un pauvre animal!

Il s'attendrit; sa voix s'altéra.

— Blanc, dit-il en me tendant la main, blanc, pardonne; j'aime mon chien. — Et, ajouta-t-il après un court silence, et les tiens m'ont fait bien du mal!

Je lui serrai la main, je le détrompai. — Ne me connaissiez-vous pas? lui dis-je.

— Je savais que tu étais un blanc, et, pour les blancs, quelque bons qu'ils soient, un noir est si peu de chose! Je ne suis pourtant pas d'un rang inférieur au tien, ajouta-t-il fièrement.

Ma curiosité était vivement excitée; je le pressai

de me dire qui il était et ce qu'il avait souffert. Il garda un sombre silence.

Ma démarche l'avait touché; mes offres de service, mes prières vainquirent son indifférence pour la vie. Il sortit et rapporta quelques dattes et une énorme noix de coco. — Puis, il referma l'ouverture et se mit à manger. En conversant avec lui, je remarquai qu'il parlait avec facilité le français et l'espagnol, et ne paraissait pas dénué de connaissances. Cet homme était si étonnant sous tant d'autres rapports, que jusqu'alors la pureté de son langage ne m'avait pas frappé. — J'essayai de nouveau d'en savoir la cause; il se tut. Enfin je le quittai, ordonnant à mon fidèle Thadée d'avoir pour lui tous les égards et tous les soins possibles.

Je le voyais tous les jours à la même heure. Son affaire m'inquiétait; malgré mes prières, mon oncle s'obstinait à le poursuivre. Je ne cachais pas mes craintes à Pierrot; il m'écoutait avec indifférence.

Souvent Rask arrivait tandis que nous étions ensemble, portant une large feuille de palmier autour de son cou. Le noir la détachait, lisait des caractères inconnus qui y étaient tracés, puis la déchirait. J'étais habitué à ne pas lui faire de questions.

Un jour, j'entrai sans qu'il parût prendre garde à moi. Il tournait le dos à la porte de son cachot et chantonnait, d'un ton mélancolique, l'air espagnol : *Yo que soy contrabandista.* — Quand il eut fini, il se tourna brusquement vers moi et me cria :

— Frère, promets, si jamais tu doutes de moi,

d'écarter tes soupçons quand tu m'entendras chanter cet air.

Son regard était pressant; je lui promis ce qu'il désirait. Il prit l'écorce profonde de la noix qu'il avait cueillie le jour de ma première visite et conservée depuis, la remplit de vin, m'engagea à y porter les lèvres et la vida d'un trait. A compter de ce jour, il ne m'appela plus que : frère.

Cependant, je commençais à concevoir quelque espérance. Mon oncle n'était plus aussi irrité. Je lui représentais un jour que Pierrot était le plus vigoureux de ses esclaves, qu'il faisait l'ouvrage de dix autres, et qu'enfin il n'avait voulu qu'empêcher son maître de commettre un crime. Il m'écoutait, et me faisait entendre qu'il ne donnerait pas suite à l'accusation. Je ne disais rien au noir du changement de mon oncle, voulant jouir du plaisir de lui annoncer sa liberté tout entière, si je l'obtenais. Ce qui m'étonnait, c'était de voir que, se croyant dévoué à la mort, il ne profitait d'aucun des moyens de fuir qui étaient en son pouvoir. — Je dois rester, me répondit-il froidement, on penserait que j'ai eu peur.

Mon oncle retira sa plainte. Je courus au fort pour l'annoncer à Pierrot.

Thadée, le sachant libre, entra avec moi dans la prison. Il n'y était plus. Rask, qui s'y trouvait seul, vint à moi d'un air caressant; à son cou était attachée une feuille de palmier; je la pris et j'y lus ces mots : *Merci ! tu m'as sauvé la vie; n'oublie pas ta promesse.*

Thadée était encore plus étonné que moi; il

ignorait le secret du soupirail, et s'imaginait que le nègre s'était changé en chien. Je lui laissai croire ce qu'il voulut, me contentant d'exiger de lui le silence sur ce qu'il avait vu.

Je voulus emmener Rask. En sortant du fort, il s'enfonça dans les haies voisines et disparut.

Mon oncle fut outré de l'évasion de l'esclave; il ordonna des recherches que rendirent inutiles les événements que je vais raconter.

Trois jours après la singulière fuite de Pierrot, c'était dans la fameuse nuit du 21 au 22 août 1791, je me promenais en rêvant près des batteries de la baie de l'Acul, dont j'étais venu visiter le poste, quand j'aperçus à l'horizon une lueur rougeâtre s'élever et s'étendre du côté des plaines du Limbé. Les soldats et moi l'attribuâmes à quelque incendie accidentel; mais en un moment les flammes devinrent si apparentes, la fumée poussée par les vents grossit et s'épaissit à un tel point, que je repris promptement le chemin du fort pour donner l'alarme et envoyer des secours. En passant près des cases de nos noirs, je fus surpris de l'agitation extraordinaire qui y régnait; la plupart étaient encore éveillés et parlaient avec une extrême vivacité. Je traversai un bosquet de mangliers où se trouvait un amas de haches et de pioches. J'entendis des paroles dont le sens me parut être que les esclaves des plaines du Limbé étaient en pleine révolte, et livraient aux flammes les habitations et les plantations situées de l'autre côté du Cap. Justement inquiet, je fis sur-le-champ mettre sous les armes les milices de

l'Acul, et j'ordonnai de surveiller les esclaves. Tout rentra dans le calme.

Cependant les ravages semblaient croître à chaque instant dans le Limbé. On croyait même distinguer le bruit lointain de l'artillerie et des fusillades. Vers les deux heures du matin, ne pouvant me contenir, je laissai à Acul une partie des milices sous les ordres du lieutenant, et, malgré les défenses de mon oncle et les prières de sa famille, je pris avec le reste le chemin du Cap.

Je n'oublierai jamais l'aspect de cette ville quand j'en approchai. Les flammes qui dévoraient les plantations du Limbé y répandaient une sombre lumière obscurcie par les torrents de fumée que le vent chassait dans les rues. Des tourbillons d'étincelles, formés par les menus débris embrasés des cannes à sucre, et emportés avec violence, comme une neige abondante, sur les toits des maisons et sur les agrès des vaisseaux mouillés dans la rade, menaçaient à chaque instant la ville du Cap d'un incendie non moins déplorable que celui dont ses environs étaient la proie. C'était un spectacle affreux et imposant que de voir, d'un côté, les pâles habitants exposant encore leur vie pour disputer au terrible fléau l'unique toit qui allait leur rester de tant de richesses; tandis que, de l'autre, les navires, redoutant le même sort, et favorisés du moins par ce vent si funeste aux malheureux colons, s'éloignaient à pleines voiles sur une mer teinte des feux sanglants de l'incendie.

Étourdi par le canon des forts, les clameurs des

fuyards et le fracas des écroulements, je ne savais de quel côté diriger mes soldats, quand je rencontrai sur la place d'armes le capitaine des dragons jaunes, qui nous servit de guide. Je ne m'arrêterai pas, messieurs, à vous décrire le tableau que nous offrit la plaine incendiée. Assez d'autres ont dépeint les désastres du Cap, et le sourire de Henri m'avertit de ne pas marcher sur leurs traces. Je me contenterai de vous dire que nous trouvâmes les rebelles maîtres du Dondon, du bourg d'Onanaminte et des malheureuses plantations du Limbé. Tout ce que nous pûmes faire, aidés des milices du Quartier-Dauphin, de la compagnie des dragons jaunes et de celle des dragons rouges, se borna à les débusquer de la Petite-Anse, où ils commençaient à s'établir. Ils y laissèrent en partant des traces de leur cruauté; tous les blancs furent massacrés ou mutilés de la manière la plus barbare. Nous jetâmes dans le fort de la Petite-Anse une garnison assez nombreuse, et, sur les six heures du matin, nous rentrâmes au Cap, noircis par la fumée, accablés de chaleur et de lassitude. — Je m'étais étendu sur mon manteau, au milieu de la place d'armes, espérant y goûter quelque repos, quand je vis un dragon jaune, couvert de sueur et de poussière, accourir vers moi à toutes brides. Je me levai sur-le-champ, et, au peu de paroles entrecoupées qui lui échappèrent, j'appris avec une nouvelle consternation que la révolte avait gagné les plaines de l'Acul et que les noirs assiégeaient le fort Galifet, où s'étaient renfermés les milices et les colons. Il n'y avait pas un moment à perdre. Je fis

donner des chevaux à ceux de mes soldats qui voulurent me suivre, et, guidé par le dragon, j'arrivai en vue du fort sur les sept heures. Les domaines de mon oncle étaient dévastés par les flammes comme ceux du Limbé. Le drapeau blanc flottait encore sur le donjon du fort; un moment après, cet édifice fut enveloppé tout entier d'un tourbillon de fumée, qui, en s'éclaircissant, nous le laissa voir surmonté du drapeau rouge. Tout était fini.

Nous redoublâmes de vitesse; nous fûmes bientôt sur le champ du carnage. Les noirs fuyaient à notre approche; mais nous les voyions distinctement, à droite et à gauche, massacrant les blancs et incendiant les habitations. Thadée, couvert de blessures, se présenta devant moi; il me reconnut au milieu du tumulte. — Mon capitaine, me dit-il, votre Pierrot est un sorcier ou au moins un diable; il a pénétré dans le fort, je ne sais par où, et voyez!... Quant à monsieur votre oncle et à sa famille... — En ce moment, un grand noir sortit de derrière une sucrerie enflammée, emportant un vieillard qui criait et se débattait dans ses bras. Le vieillard était mon oncle, le noir était Pierrot. — Misérable! lui criai-je. — Je dirigeai mon pistolet sur lui; un esclave se jeta au-devant de la balle et tomba mort. Pierrot se retourna et me parut proférer quelques paroles, puis il se perdit dans les touffes de cannes embrasées. Un instant après, un chien énorme passa à sa suite, tenant dans sa gueule un berceau que je reconnus pour celui du dernier fils de mon oncle. Le chien était Rask; transporté de rage, je déchargeai

sur lui mon second pistolet, mais je le manquai.

Cependant, l'incendie continuait ses ravages; les noirs, dont la fumée nous empêchait de distinguer le nombre, paraissaient s'être retirés. Nous fûmes forcés de retourner au Cap.

Je fus agréablement surpris d'y retrouver la famille de mon oncle; elle devait son salut à l'escorte qu'un nègre lui avait donnée au milieu du carnage. Mon oncle seul et son plus jeune fils manquaient. Je ne doutai pas que Pierrot ne les eût sacrifiés à sa vengeance. Je me ressouvins de mille circonstances dont le mystère me semblait inexpliqué, et j'oubliai totalement ma promesse.

On fortifia le Cap à la hâte. L'insurrection faisait des progrès effrayants; les nègres de Port-au-Prince commençaient à s'agiter; Biassou commandait ceux du Limbé, de Dondon et de l'Acul; Jean-François s'était fait proclamer généralissime des révoltés de la plaine du Maribaron; Bouckmant, célèbre depuis par sa mort tragique, parcourait avec ses brigands les plaines de la Limonade; et enfin les bandes du Morne-Rouge avaient reconnu pour chef un nègre nommé Bug-Jargal. Le caractère de ce dernier, si l'on en croyait les relations, contrastait d'une manière singulière avec la férocité des autres. Tandis que Bouckmant et Biassou inventaient mille genres de mort pour les prisonniers qui tombaient entre leurs mains, Bug-Jargal s'empressait de leur fournir les moyens de quitter l'île. Les premiers contractaient des marchés avec les lanches espagnols qui croisaient autour des côtes pour les

laisser s'enrichir des dépouilles des malheureux qu'ils forçaient à fuir ; Bug-Jargal coula à fond plusieurs de ces corsaires. M. Colas de Maigné et huit autres colons distingués furent détachés par ses ordres de la roue où Bouckmant les avait fait lier. On citait de lui mille autres traits de générosité qu'il serait trop long de vous rapporter.

Je n'entendais plus parler de Pierrot. Les rebelles, commandés par Biassou, continuaient d'inquiéter le Cap ; le gouverneur résolut de les repousser dans l'intérieur de l'île. Les milices de l'Acul, du Limbé, d'Onanaminte et de Maribaron, réunies au régiment du Cap et aux redoutables compagnies jaune et rouge, constituaient notre armée active. Les milices du Dondon et du Quartier-Dauphin, renforcées d'un corps de volontaires, sous les ordres du négociant Poncignon, formaient la garnison de la ville.

Le général voulut d'abord se débarrasser de Bug-Jargal, dont la diversion l'alarmait ; il envoya contre lui les milices d'Onanaminte et un bataillon du Cap. Ce corps rentra deux jours après complètement battu. Le général s'obstina à vouloir vaincre Bug-Jargal ; il fit repartir le même corps avec un renfort de cinquante dragons jaunes et de quatre cents miliciens de Maribaron. Cette seconde armée fut encore plus maltraitée que la première. Thadée, qui était de cette expédition, en conçut un violent dépit, et me jura à son tour qu'il se vengerait de ce Bug-Jargal... —

Une larme roula dans les yeux de Delmar ; il croisa les bras sur sa poitrine et parut, durant quelques

minutes, plongé dans une rêverie douloureuse ; enfin, il reprit :

— La nouvelle arriva que Bug-Jargal avait quitté le Morne-Rouge et dirigeait sa troupe par les montagnes pour se joindre à Biasson. Le général sauta de joie. — Nous les tenons ! dit-il en se frottant les mains. — Le lendemain, l'armée coloniale était à une lieue en avant du Cap ; les insurgés, à notre approche, abandonnèrent précipitamment Port-Margot et le fort Galifet. Toutes les bandes se replièrent vers les montagnes. Le général était triomphant. Nous poursuivîmes notre marche. Chacun de nous, en passant dans des plaines arides et désolées, cherchait à saluer encore d'un triste regard le lieu où étaient ses champs, ses habitations, ses richesses. Souvent il n'en pouvait reconnaître la place. Je vous ferai grâce des réflexions. Le soir du troisième jour, nous entrâmes dans les gorges de la Grande-Rivière. On estimait que les noirs étaient à vingt lieues dans les montagnes.

Nous assîmes notre camp sur un mornet qui paraissait leur avoir servi au même usage, à la manière dont il était dépouillé. Cette position n'était pas heureuse, il est vrai que nous étions tranquilles ; le mornet était dominé de tous côtés par des rochers à pic couverts d'épaisses forêts. La Grande-Rivière coulait derrière le camp ; resserrée entre deux côtes, elle était dans cet endroit étroite et profonde. Ses bords, brusquement inclinés, se hérissaient de touffes de buissons impénétrables à la vue. Souvent même son cours était caché par des guirlandes de lianes qui, s'accrochant aux

branches des érables à fleurs rouges semés parmi les buissons, mariaient leurs jets d'une rive à l'autre, et, se croisant de mille manières, formaient sur le fleuve de larges tentes de verdure. L'œil, qui les contemplait du haut des roches voisines, croyait voir des prairies humides encore de rosée. Un bruit sourd, ou quelquefois une sarcelle sauvage, perçant tout à coup ce rideau fleuri, décelaient seuls la présence de l'eau.

Le soleil cessa bientôt de dorer la cime aiguë des monts lointains de la Treille. Peu à peu l'ombre s'étendit sur le camp, et le silence ne fut plus troublé que par les cris de la grue et les pas mesurés des sentinelles.

Tout à coup le redoutable chant d'*Oua-Nassé* se fit entendre sur nos têtes ; les palmiers et les cèdres qui couronnaient les rocs s'embrasèrent, et les clartés livides de l'incendie nous montrèrent sur les sommets voisins de nombreuses bandes de mulâtres dont le teint cuivré paraissait rouge à la lueur des flammes. C'étaient ceux de Biassou. Le danger était imminent. Les chefs, s'éveillant en sursaut, coururent rassembler leurs soldats, la trompette sonna l'alarme, et nos lignes se formèrent en tumulte. Mais les noirs, au lieu de profiter du désordre où nous étions, nous regardaient, immobiles, en chantant *Oua-Nassé*.

Un noir gigantesque parut seul sur le pic le plus élevé au-dessus de la Grande-Rivière. Une plume couleur de feu flottait sur son front, une hache était dans sa main droite, un drapeau rouge dans sa main gauche. Je reconnus Pierrot. Si une carabine se fût trouvée à

ma portée, la rage m'aurait peut-être fait commettre une lâcheté. Le noir répéta le refrain d'*Oua-Nassé*, planta son drapeau sur le pic, lança sa hache au milieu de nous et s'engloutit dans les flots du fleuve.

Alors les noirs commencèrent à rouler sur nos colonnes d'énormes quartiers de rochers; une grêle de balles et de flèches tomba sur le mornet. Nos soldats, furieux de ne pouvoir atteindre les assaillants, expiraient en désespérés, écrasés par les rochers ou percés de flèches. Une horrible confusion régnait dans l'armée. Soudain un bruit affreux parut sortir du milieu de la Grande-Rivière; une scène extraordinaire s'y passait. Les dragons jaunes, horriblement maltraités par les masses que les mulâtres poussaient du haut des montagnes, avaient conçu l'idée de se réfugier, pour y échapper, sous les voûtes flexibles des lianes dont le fleuve était couvert. Thadée avait le premier mis en avant ce moyen, d'ailleurs ingénieux...

— Vous êtes bien bon, mon capitaine...

Il y avait plus d'un quart d'heure que le sergent Thadée, le bras droit en écharpe, s'était glissé, sans être vu de personne, dans un coin de la tente, où ses gestes avaient seuls exprimé la part qu'il prenait au récit de son maître, jusqu'au moment où, ne croyant pas que le respect lui permît de laisser passer un éloge aussi direct sans en remercier le capitaine, il balbutia d'un ton confus : *Vous êtes bien bon, mon capitaine.*

Un éclat de rire général s'éleva. Delmar se retourna et lui cria d'un ton sévère :

— Comment! vous ici, Thadée!... Et votre bras?...

Les traits du vieux soldat se rembrunirent; il chancela et leva la tête en arrière, comme pour arrêter une larme qui roulait dans ses yeux.

— Je ne croyais pas, dit-il enfin à voix basse, je n'aurais jamais cru que mon capitaine manquât de respect à son vieux sergent jusqu'à lui dire *vous*.

Delmar se leva précipitamment.

— Pardonne, mon vieil ami, pardonne! s'écria-t-il. Je ne sais ce que j'ai dit. Tiens, Thad, me pardonnes-tu?

Les larmes jaillirent des yeux du sergent, malgré lui.

— Voilà la troisième fois, balbutia-t-il; mais celles-ci sont de joie.

La paix était faite. Un court silence s'ensuivit.

— Mais dis-moi, Thadée, demanda le capitaine doucement, pourquoi as-tu quitté l'ambulance pour venir ici?

— C'est que, avec votre permission, monsieur... j'étais venu pour vous demander, mon capitaine, s'il faudrait mettre demain la housse galonnée à votre cheval de bataille.

Henri se mit à rire. — Vous auriez mieux fait, Thadée, de demander au chirurgien-major s'il faudrait mettre demain deux onces de charpie sur votre bras malade.

— Ou de vous informer, reprit Philibert, si vous pourriez boire un peu de vin pour vous rafraîchir. En attendant, voici de l'eau-de-vie qui ne peut que vous faire du bien; goûtez-en, mon brave sergent.

Thadée s'avança, fit une révérence respectueuse,

s'excusa de prendre le verre de la main gauche, et le vida à la santé de la compagnie. Il s'anima :

— Vous en étiez, mon capitaine, au moment, au moment où... Eh bien, oui, ce fut moi qui proposai d'entrer sous les lianes pour empêcher des chrétiens d'être tués par des pierres. Notre officier qui, ne sachant pas nager, craignait de se noyer, et cela était bien naturel, s'y opposait de toutes ses forces, jusqu'à ce qu'il vît, monsieur, avec votre permission, un gros caillou, qui manqua de l'écraser, tomber sur la rivière, sans pouvoir s'y enfoncer, à cause des herbes. On me proposa donc de se rendre à mon avis, à condition que j'essayerais le premier de l'exécuter. Je vais; je descends le long du bord, je saute sous le berceau en me tenant aux branches d'en haut, et, dites, mon capitaine, je me sens tirer par la jambe. Je me débats. Je crie au secours. Je reçois plusieurs coups de sabre. — Et voilà tous les dragons, qui étaient des diables, qui se précipitent pêle-mêle sous les lianes. C'était les noirs du Morne-Rouge, qui s'étaient cachés là, sans qu'on s'en doutât, probablement pour nous tomber sur le dos, comme un sac trop chargé, le moment d'après. Cela n'aurait pas été un bon moment pour pêcher. On se battait, on jurait, on criait. — Étant tout nus, ils étaient plus alertes que nous; mais nos coups portaient mieux que les leurs. Nous nagions d'un bras, et nous nous battions de l'autre, comme cela se pratique toujours dans ce cas-là. Ceux qui ne savaient pas nager, dites, mon capitaine, se suspendaient d'une main aux lianes, et les noirs les tiraient

par les jambes. Au milieu du tumulte, je vis un grand nègre qui se défendait comme un Belzébuth contre huit ou dix de mes camarades; je nageai là, et je reconnus Pierrot, autrement dit Bug... Mais cela ne doit se découvrir qu'après, n'est-ce pas, monsieur? Je reconnus Pierrot. — Depuis la prise du fort, nous étions brouillés ensemble; je le saisis à la gorge. Il allait se délivrer de moi d'un coup de poignard, quand il me regarda. Alors, au lieu de me tuer, il se rendit. Ce qui fut très malheureux, mon capitaine, car s'il ne s'était pas rendu... Enfin, bref, aussitôt que les nègres le virent pris, ils sautèrent sur nous pour le délivrer. Si bien que les milices allaient aussi entrer dans l'eau pour nous secourir, quand Pierrot, voyant sans doute que les nègres allaient tous être massacrés, dit quelques mots d'un vrai grimoire, puisqu'il les mit tous en fuite. Ils plongèrent et disparurent en un clin d'œil. Cette bataille sous l'eau aurait eu quelque chose d'agréable, si je n'y avais pas perdu un doigt et mouillé dix cartouches, et si... pauvre homme! mais cela était écrit, mon capitaine. —

Et le sergent, après avoir respectueusement appuyé le revers de sa main gauche sur la grenade de son bonnet de police, l'éleva vers le ciel d'un air inspiré. Delmar paraissait violemment agité.

— Oui, dit-il, oui, tu as raison, mon vieux Thadée, cette nuit-là fut une nuit fatale.

Il serait tombé dans une profonde rêverie, si l'assemblée ne l'eût vivement pressé de continuer. Il poursuivit :

— Tandis que la scène que Thadée vient de décrire...

Thadée triomphant vint se placer derrière le capitaine.

... Tandis que la scène que Thadée vient de décrire se passait derrière le mornet, j'étais parvenu, avec quelques-uns des miens, à grimper, de broussaille en broussaille, sur un pic nommé le pic du Paon, de niveau avec les positions des noirs. Le chemin une fois frayé, le sommet fut bientôt couvert de milices; nous commençâmes une vive fusillade. Les nègres, moins bien armés que nous, ne purent nous riposter aussi chaudement; ils se mirent à se décourager; nous redoublâmes d'acharnement, et bientôt les rocs les plus voisins furent évacués par les rebelles, qui cependant eurent d'abord soin de faire rouler les cadavres de leurs morts sur le reste de l'armée, encore rangée sur le mornet. A l'aide de plusieurs troncs de palmiers que nous abattîmes et liâmes ensemble, nous passâmes sur les pics abandonnés, et une partie de l'armée se trouva ainsi avantageusement postée. Cet aspect ébranla le courage des insurgés. Notre feu se soutenait. Des clameurs lamentables, auxquelles se mêlait le nom de Bug-Jargal, retentirent soudain dans l'armée de Biassou. Une grande épouvante s'y manifesta. Plusieurs noirs du Morne-Rouge parurent sur le roc où flottait le drapeau écarlate; ils se prosternèrent, enlevèrent l'étendard, et se précipitèrent avec lui dans les gouffres de la Grande-Rivière. Cela signifiait clairement que leur chef était mort ou pris.

Notre audace s'en accrut à un tel point, que je résolus de chasser à l'arme blanche les rebelles des rochers qu'ils couvraient encore. Je fis jeter un pont de troncs d'arbres entre notre pic et le roc le plus voisin. Je m'élançai le premier au milieu des nègres. Les miens allaient me suivre, quand l'un des rebelles, d'un coup de hache, fit voler le pont en éclats Les débris tombèrent dans l'abîme, en battant les rocs avec un bruit épouvantable. Je tournai la tête ; en ce moment, je me sentis saisir par six ou sept noirs, qui me désarmèrent.

Je me débattais comme un lion; ils me lièrent avec des cordes d'écorce, sans s'inquiéter des balles que mes gens faisaient pleuvoir autour d'eux. Mon désespoir ne fut adouci que par les cris de victoire, que j'entendis pousser autour de moi un moment après. Je vis bientôt les noirs et les mulâtres gravir pêle-mêle les sommets les plus escarpés, en jetant des clameurs de détresse. Mes gardiens les imitèrent; le plus vigoureux d'entre eux me chargea sur ses épaules, et m'emporta vers les forêts, en sautant de roche en roche avec l'agilité d'un chamois. La lueur des flammes cessa bientôt de le guider; la faible lumière de la lune lui suffit. Il se mit seulement à marcher avec moins de rapidité.

Après avoir traversé des halliers, franchi des torrents, nous arrivâmes dans une vallée située au milieu des montagnes ; ce lieu m'était absolument inconnu. Une grande partie des rebelles s'y étaient déjà rassemblés; c'est là qu'était leur camp. Le noir

qui m'avait apporté me délia les pieds, et me remit à la garde de quelques-uns de ses camarades qui m'entourèrent. Le jour commença bientôt à paraître. Le noir revint avec des soldats nègres, assez bien armés, qui s'emparèrent de moi. Je crus qu'ils me menaient à la mort, et je me préparai à la subir avec courage. Ils me conduisirent vers une grotte éclairée des premiers feux du soleil levant. Nous entrâmes.

Entre deux haies de soldats mulâtres, j'aperçus un noir assis sur un trône de baobab, couvert d'un tapis de plumes de perroquet. Son costume était bizarre. Une ceinture magnifique, à laquelle pendait une croix de saint Louis, servait à retenir un caleçon rayé, de toile grossière, qui formait son seul vêtement. Il portait des bottes grises, un chapeau rond, et des épaulettes dont l'une était d'or et l'autre de laine bleue. Un sabre et des pistolets d'une grande richesse étaient auprès de lui. Cet homme était d'une taille moyenne; sa figure ignoble offrait un singulier mélange de finesse et de cruauté. Il me fit approcher, et me considéra quelque temps en silence. Enfin il se mit à ricaner.

— Je suis Biassou, me dit-il.

A ce nom, je frémis intérieurement; mais mon visage resta calme et fier. Je ne répondis rien. Il prit un air moqueur.

— Tu me parais un homme de cœur, dit-il en mauvais français; eh bien! écoute ce que je vais te dire. Es-tu créole?

— Non, je suis français.

Mon assurance lui fit froncer le sourcil.

Il reprit en ricanant :

— Tant mieux! Je vois à ton uniforme que tu es officier. Quel âge as-tu?

— Dix-sept ans?

— Quand les as-tu atteints?

— Le jour où ton compagnon Léogri fut pendu.

La colère contracta ses traits; il se contint.

— Il y a vingt jours que Léogri a été pendu, me dit-il; français, tu lui diras ce soir, de ma part, que tu as vécu vingt et un jours de plus que lui. En attendant, choisis; ou d'être gardé à vue, ou de me donner ta parole que tu te trouveras ce soir, ici, deux heures avant le coucher du soleil, pour porter mon message à Léogri. Tu es français, n'est-ce pas?

Je fus presque reconnaissant de la liberté qu'il ne me laissait quelques heures encore que par un raffinement de cruauté, pour mieux me faire regretter la vie. Je lui donnai ma parole de faire ce qu'il demandait. Il ordonna de me délier, et de me laisser entièrement libre.

J'errai d'abord dans le camp. Quoique mes réflexions ne fussent pas gaies, je ne pus m'empêcher de rire de la sotte vanité des noirs, qui étaient presque tous chargés d'ornements militaires et sacerdotaux, dépouilles de leurs victimes. Il n'était pas rare de voir un hausse-col sous un rabat, ou une épaulette sur une chasuble. Ils étaient dans une inaction inconnue à nos soldats, même retirés sous leurs tentes. La plupart dormaient au grand soleil, la tête près d'un feu ardent; d'autres, encore pleins de leurs anciennes supersti-

tions, appliquaient, sur leurs plaies récentes, des pierres fétiches enveloppées dans des compresses. Leurs cabronets, chargés de butin et de provisions, étaient leurs seuls retranchements en cas d'attaque. Tous me regardaient d'un air menaçant.

Dévoué à une mort certaine, je conçus l'idée de monter sur quelque roche élevée, pour essayer de revoir encore les cimes bleuâtres des mornes voisins des lieux où j'avais passé mon enfance. Je sortis du vallon, et je gravis la première montagne qui s'offrit à moi. Bientôt des massifs de verdure me dérobèrent entièrement la vue du camp. Je m'assis, et mille idées pénibles se succédèrent tumultueusement dans mon esprit. Je ressemblais au voyageur qui, entraîné par une pente irrésistible vers le précipice qui doit l'engloutir, jette encore un dernier regard sur les champs qu'il a parcourus et sur ceux qu'il espérait parcourir.

Une mort, sans doute cruelle, m'attendait; je n'avais plus d'espoir; l'horizon de cette vie que, dans mes rêves, je m'étais tant plu à reculer, se bornait aujourd'hui à quelques heures. Il n'était plus pour moi de présent ni d'avenir; je cherchai une distraction dans les souvenirs des temps plus heureux. Je songeai à Pierrot, à ces jours de jeunesse et d'innocence, où mon cœur s'ouvrait à la douce chaleur de l'amitié; mais l'idée de la trahison de l'esclave fit saigner ce cœur flétri; aigri par le malheur, je maudis l'ingrat que j'accusais d'en être la cause; la certitude même qu'il était mort ne me calmait pas.

En ce moment, un air connu vint frapper mes

oreilles. Je tressaillis en entendant une voix mâle chanter : *Yo que soy contrabandista.* Cette voix, c'était celle de Pierrot. Un dogue vint se rouler à mes pieds, c'était Rask. Je croyais rêver. L'ardeur de la vengeance me transporta; la surprise me rendit immobile. Un taillis épais s'entr'ouvrit, Pierrot parut. Son visage était joyeux, il me tendit les bras. Je me détournai avec horreur. A cette vue, sa tête tomba sur sa poitrine.

— Frère, murmura-t-il à voix basse, frère, dis, as-tu oublié ta promesse?

La colère me rendit la parole.

— Monstre! m'écriai-je, bourreau, assassin de mon oncle, oses-tu m'appeler ton frère? Tiens, ne m'approche pas.

Je portai involontairement la main à mon côté pour y chercher mon épée. Ce mouvement le frappa. Il prit un air ému, mais doux :

— Non, dit-il, non, je n'approcherai pas. Tu es malheureux, je te plains; toi, tu ne me plains pas, quoique je sois plus à plaindre que toi.

Un geste de ma main indiqua le lieu où étaient nos propriétés, nos plantations incendiées. Il comprit ce reproche muet.

Il me regarda d'un air rêveur.

— Oui, tu as beaucoup perdu; mais, crois-moi, j'ai perdu plus que toi.

Je repris avec indignation :

— Oui, j'ai beaucoup perdu; mais, dis-moi, qui me l'a fait perdre? qui a saccagé nos maisons, qui a

brûlé nos récoltes, qui a massacré nos amis, nos compatriotes?...

— Ce n'est pas moi, ce sont les miens. Écoute; je t'ai dit un jour que les tiens m'avaient fait bien du mal, tu m'as dit que ce n'était pas toi; qu'ai-je fait alors?

Son visage s'éclaircit; il s'attendait à me voir tomber dans ses bras. Je me taisais.

— Puis-je t'appeler frère? demanda-t-il d'un ton ému.

Ma colère reprit toute sa violence. — Ingrat! m'écriai-je, oses-tu bien rappeler ce temps?

De grosses larmes roulèrent dans ses yeux; il m'interrompit.

— Ce n'est pas moi qui suis ingrat.

— Eh bien! parle, repris-je avec fureur, qu'as-tu fait de mon oncle? Où est son fils?

Il garda un moment le silence.

— Oui, tu doutes de moi, dit-il enfin en secouant la tête; j'avais peine à le croire. Tu me prends pour un brigand, pour un assassin, pour un ingrat. — Ton oncle est vivant, son enfant aussi. — Tu ne sais pas pourquoi je venais. — Adieu... Viens, Rask.

Rask se leva. Le noir, avant de me quitter, s'arrêta, et jeta sur moi un regard de douleur et de regret.

Cet homme extraordinaire venait, par ces dernières paroles, d'opérer en moi une révolution; je tremblai de l'avoir jugé trop légèrement, je ne le comprenais pas encore. Tout en lui m'étonnait; je l'avais cru mort,

et il était devant moi, brillant de vigueur et de santé. Si mon oncle et son fils étaient vivants, je sentais la force de ces mots : Ce n'est pas moi qui suis ingrat.

Je levai les yeux, il était encore là ; son chien nous regardait tous deux d'un air inquiet. Pierrot poussa un long soupir, et fit enfin quelques pas vers le taillis.

— Reste, lui criai-je avec effort, reste.

Il s'arrêta, en me regardant d'un air indécis.

— Reverrai-je mon oncle? lui demandai-je d'une voix faible.

Sa physionomie devint sombre.

— Tu doutes de moi, dit-il, en faisant un mouvement pour se retirer.

— Non, m'écriai-je alors, subjugué par l'ascendant de cet homme bizarre, non, tu es toujours mon frère, mon ami. — Je ne doute pas de toi, je te remercie d'avoir laissé vivre mon oncle.

Sa figure conserva une expression de rudesse qui me surprit ; il paraissait éprouver de violents combats ; il avança d'un pas vers moi et recula ; il ouvrit la bouche et se tut. — Ce moment fut de courte durée, il se jeta dans mes bras.

— Frère, je me fie à toi.

Il ajouta après une légère pause :

— Tu es bon ; mais le malheur t'avait rendu injuste.

— J'ai retrouvé mon ami, lui dis-je, je ne suis plus malheureux.

— Frère, tu l'es encore ; bientôt, peut-être, tu ne le seras plus ; moi, je le serai toujours.

La joie que les premiers transports de l'amitié avaient fait briller sur son visage s'évanouit. Ses traits prirent une expression de tristesse singulière et énergique.

— Écoute, me dit-il d'un ton froid. Mon père était roi au pays de Gamboa. Des européens vinrent, qui me donnèrent ces connaissances futiles qui t'ont frappé. Leur chef était un capitaine espagnol ; il promit à mon père des états plus vastes que les siens et des femmes blanches; mon père le suivit avec sa famille. — Frère, ils nous vendirent.

La poitrine du noir se gonfla, ses yeux étincelaient ; il brisa machinalement un jeune papayer qui se trouvait près de lui; puis il continua sans paraître s'adresser à moi.

— Le maître du pays de Gamboa eut un maître, et son fils se courba en esclave sur les sillons de Santo-Domingo. On sépara le jeune lion de son vieux père pour les dompter plus aisément. On enleva la jeune épouse à son époux pour en tirer plus de profit, en les unissant à d'autres. Les petits enfants cherchèrent la mère qui les avait nourris, le père qui les baignait dans les torrents ; ils ne trouvèrent que des tyrans barbares, et couchèrent parmi les chiens. —

Il se tut ; ses lèvres remuaient sans qu'il parlât, son regard était fixe et égaré. Il me saisit enfin le bras brusquement.

— Frère, entends-tu? J'ai été vendu à différents maîtres comme une pièce de bétail. Tu te souviens du supplice d'Ogé. Ce jour-là, j'ai revu mon père; écoute;

— c'était sur la roue. Ma femme a été prostituée à des blancs; écoute, frère; elle est morte, et m'a demandé vengeance.

Je frémis ; il ajouta :

— Les miens me pressaient de les délivrer et de me venger. Rask m'apportait leurs messages. Je ne pouvais les satisfaire, j'étais moi-même dans les prisons de ton oncle. Le jour où tu obtins ma grâce, je partis pour arracher mes enfants des mains d'un maître féroce... J'arrivai. Frère, le dernier des petits-fils du roi de Gamboa venait d'expirer sous les coups d'un blanc. Les autres l'avaient précédé.

Il s'interrompit, et me demanda froidement : — Frère, qu'aurais-tu fait?

Ce déplorable récit m'avait glacé d'horreur; je répondis à sa question par un geste menaçant. Il me comprit, et se mit à sourire tristement; il poursuivit :

— Les esclaves se révoltèrent contre leur maître, et le punirent du meurtre de mes enfants. Ils m'élurent pour chef. Tu sais les malheurs qu'entraîna cette rébellion. J'appris que ceux de ton oncle se préparaient à suivre le même exemple. J'arrivai dans l'Acul la nuit même de l'insurrection. Tu étais absent. Les noirs incendiaient déjà les plantations. Ne pouvant calmer leur fureur, parce qu'ils croyaient me venger en brûlant les propriétés de ton oncle, je voulus au moins sauver ta famille. Je pénétrai dans le fort par l'issue que j'y avais pratiquée, et je confiai tes parents à quelques nègres fidèles, chargés de les escorter

jusqu'au Cap. Ton oncle ne put les suivre; il avait couru vers sa maison embrasée pour en tirer le plus jeune de ses fils. Des noirs l'entouraient; ils allaient le tuer. Je me présentai et leur ordonnai de me laisser me venger moi-même ; ils se retirèrent. Je pris ton oncle dans mes bras, je confiai l'enfant à Rask, — et je les déposai tous deux dans une caverne isolée et connue de moi seul. Frère, voilà mon crime.

Pénétré de remords et de reconnaissance, je voulus me jeter aux pieds de Pierrot; il m'arrêta d'un air offensé.

— Allons, viens, dit-il un moment après, en me prenant la main.

Je lui demandai avec surprise où il voulait me conduire.

— Au camp des blancs, me répondit-il. Nous n'avons pas un moment à perdre; dix têtes répondent de la mienne. Nous pouvons nous hâter, car tu es libre; nous le devons, car je ne le suis pas.

Ces paroles accrurent mon étonnement; je lui en demandai l'explication.

— N'as-tu pas entendu dire que Bug-Jargal était prisonnier? demanda-t-il avec impatience.

— Oui, mais qu'as-tu de commun avec Bug-Jargal?

Il parut à son tour étonné.

— Je suis Bug-Jargal, dit-il gravement.

J'étais habitué, pour ainsi dire, à la surprise avec cet homme. Ce n'était pas sans étonnement que je venais de voir un instant auparavant l'esclave Pierrot

se transformer en fils du roi de Gamboa; mon admiration était au comble d'avoir maintenant à reconnaître en lui le redoutable et généreux Bug-Jargal, le chef du Morne-Rouge.

Il parut ne pas s'apercevoir de l'impression qu'avaient produite sur moi ses dernières paroles.

— On m'avait dit, reprit-il, que tu étais prisonnier au camp de Biassou; j'étais venu pour te délivrer.

— Pourquoi me disais-tu tout à l'heure que tu n'étais pas libre?

Il me regarda comme cherchant à deviner ce qui amenait cette question toute naturelle.

— Écoute, me dit-il. Ce matin, j'étais prisonnier parmi les tiens. J'entendis annoncer dans le camp que Biassou avait déclaré son intention de faire mourir, avant le coucher du soleil, un jeune captif nommé Delmar. On renforça les gardes autour de moi. J'appris que mon exécution suivrait la tienne. En cas d'évasion, dix de mes camarades répondraient de moi. Tu vois que je suis pressé.

Je le retins encore.

— Tu t'es donc échappé? lui dis-je?

— Et comment serais-je ici? Ne fallait-il pas te sauver? Ne te dois-je pas la vie?

— As-tu parlé à Biassou? lui demandai-je.

Il me montra son chien couché à ses pieds.

— Non. Rask m'a conduit ici. J'ai vu avec joie que tu n'étais pas prisonnier. Suis-moi maintenant. Biassou est perfide; si je lui avais parlé, il t'aurait fait saisir et m'aurait contraint de rester. Ce n'est pas

un noir, c'est un mulâtre. Frère, le temps presse.

— Bug-Jargal, lui dis-je en étendant la main vers lui, retourne seul au camp, car je ne puis te suivre.

Il s'arrêta; un étonnement douloureux se peignit sur ses traits.

— Frère, que dis-tu?

— Je suis prisonnier, moi aussi. J'ai juré à Biassou de ne pas fuir; j'ai promis de mourir.

— Tu as promis! dit-il d'un ton sombre. Tu as promis? répéta-t-il en hochant la tête d'un air de doute.

— J'ai promis.

Il était pensif, et ne semblait pas m'entendre. Il me montra un pic dont le sommet dominait sur toute la contrée environnante.

— Frère, vois ce rocher. Quand le signal de ta mort y apparaîtra, le bruit de la mienne ne tardera pas à se faire entendre. Adieu.

Il s'enfonça dans le taillis et disparut avec son chien. Je restai seul. Le sens de ses dernières paroles me semblait inexplicable. Cette entrevue m'avait profondément attendri. Mes sensations étaient singulières comme l'homme qui venait de me quitter pour toujours. La vie m'était à présent aussi indifférente qu'à lui-même; et l'idée que ma mort entraînerait la sienne m'était insupportable. J'avais un sujet de désespoir de plus, et pourtant je me sentais en quelque sorte consolé. Je demeurai longtemps assis au même endroit, abîmé dans mes réflexions, et confondu de l'admirable générosité de l'esclave.

Cependant le soleil descendait lentement vers l'occident; l'ombre allongée des palmiers m'avertit qu'il était temps de retourner vers Biassou.

Quand j'entrai dans la grotte du chef, il était occupé à faire jouer les ressorts de quelques instruments de torture, dont il était entouré. Au bruit que firent ses gardes en m'introduisant, il se retourna. Ma présence ne parut pas l'étonner.

— Vois-tu?.. dit-il, en me montrant l'appareil horrible qui l'environnait.

Je demeurai calme. Je connaissais sa cruauté, et j'étais déterminé à tout endurer sans pâlir.

— N'est-ce pas, reprit-il en ricanant, n'est-ce pas que Léogri a été bien heureux de n'être que pendu?

Je le regardai sans répondre, avec un froid dédain.

— Ah! ah! dit-il, en poussant du pied les instruments de torture, il me semble que tu te familiarises avec cela. J'en suis fâché; mais je te préviens que je n'ai pas le temps de les essayer sur toi. Cette position est dangereuse; il faut que je la quitte.

Il recommença à ricaner, et me montra du doigt un grand drapeau noir placé dans un coin de la grotte.

— Voici qui doit avertir les tiens du moment où ils pourront donner ton épaulette à ton lieutenant. Tu sens que, dans cet instant-là, je dois être déjà en marche. — Comment as-tu trouvé les environs?

— J'y ai remarqué, répondis-je froidement, assez d'arbres pour y pendre toi et toute ta troupe.

— Eh bien, répliqua-t-il avec un ricanement forcé, il est un endroit que tu n'as sans doute pas vu, et

avec lequel je veux te faire faire connaissance. — Adieu, jeune capitaine ; bonsoir à Léogri.

Il fit un geste, me tourna le dos ; et ses gardes m'entraînèrent.

Je marchais au milieu d'eux sans faire de résistance; il est vrai qu'elle eût été inutile. Nous montâmes sur la croupe d'un mont situé à l'ouest de la vallée, où nous nous reposâmes un instant. Je jetai un dernier regard sur la mer, que l'on apercevait au loin déjà rouge des feux du couchant, et sur ce soleil que je ne devais plus voir.

Mes guides se levèrent; je les suivis. Nous descendîmes dans une petite vallée dont l'aspect m'eût enchanté dans tout autre instant. Un torrent la traversait dans sa largeur, et communiquait au sol une humidité féconde; on y voyait surtout des platanes à fleur d'érable, d'une force et d'une hauteur extraordinaires; l'odier du Canada y mêlait ses fleurs d'un jaune pâle aux auréoles bleu d'azur dont se charge cette sorte de chèvrefeuille sauvage que les nègres nomment coali; des nappes verdoyantes de lianes dérobaient à la vue les flancs bruns des rochers voisins. Nous marchions le long d'un sentier tracé sur le bord du torrent; je fus surpris de voir ce sentier aboutir brusquement au pied d'un roc à pic, au bas duquel je remarquai une ouverture en forme d'arche, d'où s'échappait le torrent. Un bruit sourd, un vent impétueux, sortaient de cette ouverture. Les nègres prirent sur la gauche, et nous gravîmes le roc en suivant un chemin tortueux et inégal, qui semblait y avoir été

creusé par les eaux d'un torrent desséché depuis longtemps.

Une voûte se présenta, à demi bouchée par les ronces et les lianes sauvages qui y croissaient. Un bruit, pareil au premier, se faisait entendre sous cette voûte. Les noirs m'y entraînèrent. Nous avancions dans l'obscurité. Le bruit devenait de plus en plus fort, nous ne nous entendions plus marcher. Je jugeai qu'il devait être produit par une chute d'eau, je ne me trompais pas. Après dix minutes de marche dans les ténèbres, nous arrivâmes sur une espèce de plate-forme, formée par la nature dans le centre même de la montagne; la plus grande partie de cette plate-forme demi-circulaire était couverte par le torrent qui jaillissait des veines du mont avec un bruit épouvantable. Sur cette salle souterraine, la voûte formait une sorte de dôme tapissé de lierre d'une couleur jaunâtre. Au milieu du dôme, on apercevait une crevasse, à travers laquelle le jour pénétrait, et dont le bord était couronné d'arbustes verts, dorés en ce moment des rayons du soleil. A l'extrémité nord de la plate-forme, le torrent se perdait avec fracas dans le gouffre, au fond duquel semblait flotter, sans pouvoir y pénétrer, la vague lueur qui descendait de la crevasse.

Le seul objet que l'on pût distinguer dans l'abîme était un vieil arbre, enraciné dans le roc quelques pieds au-dessous du bord, et si dépouillé de verdure, qu'on n'en pouvait reconnaître l'espèce. Cet arbre offrait un phénomène singulier; l'humidité qui imprégnait ses racines l'empêchait de mourir, tandis que la violence

de la cataracte le dépouillait successivement de ses branches nouvelles, et le forçait de conserver éternellement les mêmes rameaux.

Les noirs s'arrêtèrent en cet endroit terrible. Je vis qu'il y fallait mourir. Ils commençaient à me lier en silence, avec des cordes qu'ils avaient apportées, quand je crus entendre les aboiements lointains d'un chien; je pris ce bruit pour une illusion causée par le mugissement de la cascade.

Les nègres achevèrent de m'attacher, et m'approchèrent du gouffre qui devait m'engloutir. Je levai les yeux vers la crevasse pour découvrir encore le ciel.

En ce moment, un aboiement plus fort et plus prononcé se fit entendre, la tête énorme de Rask passa par l'ouverture. Je tressaillis. Les noirs, que les aboiements n'avaient pas frappés, se préparèrent à me lancer au milieu de l'abîme.

— Camarades!.. cria une voix tonnante.

Tous se retournèrent. C'était Bug-Jargal.

Il était debout sur le bord de la crevasse; une plume rouge flottait sur sa tête.

— Camarades, répéta-t-il, arrêtez!

Les noirs se prosternèrent. Il continua :

— Je suis Bug-Jargal.

Les noirs frappèrent la terre de leurs fronts, en poussant des cris dont il était difficile de distinguer l'expression.

— Déliez le prisonnier, cria le chef.

En un clin d'œil je fus libre. Le nègre reprit :

— Frères, retournez dire à Biassou que son prisonnier a sauvé la vie à Bug-Jargal, et que Bug-Jargal veut que son prisonnier vive. Allez, et dites à Biassou qu'il se garde de déployer le drapeau noir.

Il jeta sa plume rouge au milieu d'eux. Le chef du détachement s'en empara, et ils sortirent sans proférer une parole.

Je ne vous décrirai pas, messieurs, la situation d'esprit où je me trouvais. Je fixais des yeux humides sur Pierrot, qui, de son côté, me contemplait avec une singulière expression de reconnaissance et de fierté. Je lui sautai au cou. Nous restâmes un moment muets et oppressés.

Enfin, il reprit la parole.

— Écoute, frère ; mon exécution, ou celle de mes dix camarades, devait suivre la tienne. — Mais Biassou ne déploiera pas le drapeau noir. Tu vivras ; et moi aussi.

La surprise, la joie, m'empêchèrent de lui répondre. Il me tendit la main.

— Frère, es-tu content?

Je recouvrai la parole, je l'embrassai, je le conjurai de vivre désormais auprès de moi, je lui promis de lui faire obtenir un grade dans l'armée coloniale. Il m'interrompit d'un air farouche.

— Frère, je ne te propose pas de t'enrôler parmi les miens.

Il ajouta joyeusement :

— Allons, veux-tu voir ton oncle?

Je lui témoignai combien était grand mon désir de

consoler ce pauvre vieillard. Il me prit par la main et me conduisit. Rask nous suivait... —

Ici Delmar s'arrêta, et jeta un sombre regard autour de lui; la sueur coulait à grosses gouttes de son front; il couvrit son visage avec sa main. Rask le regardait d'un air inquiet. — Oui, c'est ainsi que tu me regardais... murmura-t-il. — Un instant après, il se leva violemment agité, et sortit de la tente. Le sergent et le dogue le suivirent.

— Je gagerais, s'écria Germon, que nous approchons de la catastrophe.

Philibert ôta de ses lèvres le goulot de sa bouteille.

— Je serais vraiment fâché qu'il arrivât malheur à Bug-Jargal. C'était un fameux homme! J'aurais voulu, pour douze paniers de porto, voir la noix de coco qu'il vida d'un trait.

Alfred, qui était en train de rêver à un air de guitare, s'interrompit, et pria le major Berval de lui faire raison; il ajouta :

— Ce nègre m'intéresse beaucoup. Seulement je n'ai pas encore osé demander à Delmar s'il savait aussi l'air de la *Hermosa Padilla*.

— Biassou est bien plus remarquable, reprit le major. A la bonne heure! cet homme-là savait ce que c'est qu'un français. Si j'avais été son prisonnier, j'aurais laissé pousser ma moustache, pour qu'il me prêtât quelques piastres dessus, comme la ville de Goa à ce capitaine portugais. Je déclare que mes créanciers sont plus impitoyables que Biassou.

— Major, voilà quatre louis que je vous dois, s'écria Henri, en jetant sa bourse à Berval.

Le major regarda d'un œil attendri son généreux débiteur, qui aurait, à plus juste titre, pu se dire son créancier. — Henri se hâta de poursuivre :

— Quant à moi, ce qui m'amusait le plus pendant le récit de Delmar, c'était de voir son chien boiteux lever la tête chaque fois qu'il prononçait le nom de Bug-Jargal.

— Et en cela, interrompit Philibert, il faisait précisément le contraire de ce que j'ai vu faire aux vieilles dévotes de Celavas, quand le prédicateur prononçait le nom de Jésus. J'entrais dans l'église avec une douzaine de cuirassiers...

Le bruit du fusil du factionnaire avertit que Delmar rentrait. Tout le monde se tut. Il se promena quelque temps les bras croisés, et en silence. Le vieux Thadée, qui s'était rassis dans un coin, l'observait à la dérobée, et s'efforçait de paraître caresser Rask, pour que le capitaine ne s'aperçût pas de son inquiétude.

Delmar reprit enfin :

— ... Rask nous suivait. Le rocher le plus élevé de la vallée n'était plus éclairé par le soleil. Une lueur s'y peignit tout à coup, et passa. Le noir tressaillit ; il me serra fortement la main.

— Écoute, me dit-il.

Un bruit sourd, semblable à la décharge d'une pièce d'artillerie, se fit alors entendre dans les vallées, et se prolongea d'échos en échos.

— C'est le signal, dit le nègre d'une voix sombre.

Il reprit : — C'est un coup de canon, n'est-ce pas?

Je fis un signe de tête affirmatif.

En deux sauts, il fut sur une roche élevée. Je l'y suivis. Il croisa les bras, et se mit à sourire tristement.

— Vois-tu? me dit-il.

Je regardai du côté qu'il m'indiquait, et je vis le pic qu'il m'avait montré le matin, le seul que le soleil éclairât encore, surmonté d'un grand drapeau noir.

Ici, Delmar fit une pause.

— J'ai su depuis que Biassou, pressé de partir, et me croyant mort, avait fait arborer l'étendard avant le retour du détachement qui avait dû m'exécuter.

Bug-Jargal était toujours là, debout, les bras croisés, et contemplant le lugubre pavillon. Soudain, il se retourna vivement, et fit quelques pas, comme pour descendre du roc. — Dieu! Dieu! mes malheureux compagnons! — Il revint à moi. — As-tu entendu le canon? me demanda-t-il. — Je ne répondis point.

— Eh bien! frère, c'était le signal; on les conduit maintenant.

Sa tête tomba sur sa poitrine. Il fit quelques pas, et se rapprocha de moi.

— Va voir ton oncle, frère; Rask te conduira. Il siffla un air indien; le chien se mit à remuer la queue, et parut vouloir se diriger vers un point de la vallée.

Bug-Jargal me prit la main, et s'efforça de sourire; mais ce sourire était convulsif.

— Adieu! me cria-t-il d'une voix forte.

Et il se perdit rapidement dans les touffes d'arbres qui nous entouraient.

Rask, voyant son maître disparaître, s'avança sur le bord du roc, et se mit à secouer la tête avec un hurlement plaintif; puis il revint à moi, me regarda d'un air inquiet, retourna encore vers l'endroit d'où son maître était parti, et aboya à plusieurs reprises. Je le compris ; je m'élançai vers lui. Alors il partit comme un trait, en suivant les traces de Bug-Jargal. Je l'aurais eu bientôt perdu de vue, quoique je courusse aussi de toutes mes forces, si, de temps en temps, il ne se fût arrêté comme pour me donner le temps de le rejoindre.

Nous traversâmes ainsi plusieurs vallées ; nous franchîmes des collines et des montagnes couvertes d'épaisses forêts. Enfin...

La voix du capitaine s'éteignit; un sombre désespoir se manifesta sur tous ses traits; il put à peine articuler ces mots :

— Poursuis, Thad ; car je n'ai pas plus de force qu'une vieille femme.

Le vieux sergent n'était pas moins ému que le capitaine; il se mit pourtant en devoir de lui obéir.

— Avec votre permission... Puisque vous le désirez, mon capitaine... Il faut vous dire, messieurs, que quoique Bug-Jargal, dit Pierrot, fût un grand nègre, bien doux, bien fort, bien courageux, et le premier brave de la terre, après vous, s'il vous plaît, mon capitaine, je n'en étais pas moins bien animé contre lui; ce que je ne me pardonnerai jamais, quoique mon

capitaine me l'ait pardonné. Si bien que, quand le matin j'entendis annoncer votre mort pour le soir, monsieur, j'entrai dans une furieuse colère contre ce pauvre homme, et ce fut avec un vrai plaisir infernal que je lui annonçai, mon capitaine, qu'il mourrait en même temps que vous; et qu'il ne s'avisât pas de vouloir s'évader encore, car alors dix des siens mourraient à sa place. De quoi il ne manifesta rien, — sinon qu'une heure après il s'était sauvé.

Delmar fit un geste d'impatience. Thadée reprit :

— Soit! — Quand on vit le drapeau noir, comme il n'était pas revenu, — ce qui ne nous étonnait pas, avec votre permission, monsieur, — on tira le coup de canon, et je fus chargé de conduire les dix nègres au pied du pilier du Grand-Diable, éloigné du camp d'environ... Enfin, bref! quand nous fûmes là, vous sentez bien, messieurs, que ce n'était pas pour leur donner la clef des champs; je les fis lier, comme cela se pratique, et je disposai mes pelotons... — Voilà que je vois arriver de la forêt le grand nègre! Les bras m'en tombèrent. Il vint à moi tout essoufflé.

— J'arrive à temps, dit-il; bonjour, Thadée.

Oui, messieurs, il ne dit que cela; — et il alla délier ses compatriotes. J'étais là, moi, tout stupéfait, comme on dit. Alors, — avec votre permission, mon capitaine, — il se pratiqua un grand combat de générosité entre les noirs et lui, — qui aurait bien dû durer un peu plus longtemps. — N'importe! oui, je m'en accuse, ce fut moi qui le fis cesser. — Il prit la place des noirs. — En ce moment, son grand chien, pauvre

Rask!... il arriva, et me sauta à la gorge. — Il aurait bien dû, mon capitaine, s'y tenir un peu plus longtemps. Mais Pierrot fit un signe, et le pauvre dogue me lâcha. — Il ne put pourtant pas empêcher qu'il ne vînt se coucher à ses pieds. — Alors... Je vous croyais mort, mon capitaine... j'étais en colère... Je criai...

Le sergent étendit la main, regarda le capitaine, mais ne put articuler le mot fatal.

— ... Bug-Jargal tomba. Une balle avait cassé la patte à son chien. Depuis ce temps-là, messieurs, — et le sergent secouait tristement la tête, — depuis ce temps-là, il est boiteux. — J'entendis des gémissements dans le bois voisin. J'y entrai. C'était vous, mon capitaine, une balle vous avait atteint au moment où vous accouriez pour sauver le grand nègre. — Oui, mon capitaine, vous gémissiez; mais c'était sur lui. — Cependant, messieurs, Bug-Jargal n'était point mort. On le rapporta au camp. Mais il était blessé plus dangereusement que vous, mon capitaine; car vous guérîtes, et lui, lui, il vécut seulement...

Le sergent s'arrêta. Delmar reprit d'une voix sourde et lente :

— Il vécut seulement jusqu'au lendemain.

Thadée baissa la tête.

— Oui. Et il m'avait laissé la vie. Et c'est moi qui l'ai tué!

OEUVRES DE LA PREMIÈRE JEUNESSE

CRITIQUE

LALLA-ROUKH

POËME DE THOMAS MOORE

La doctrine de l'athée, si elle ne peut tuer l'âme immortelle, tue du moins l'imagination ; toutes les religions, au contraire, sont essentiellement poétiques. Seulement, sous ce rapport comme sous tous les autres, le christianisme l'emporte de beaucoup sur les divers cultes de la terre, et nous sommes loin d'établir le moindre parallèle entre la religion éternelle et les idolâtries éphémères qui passent tour à tour sur la face du monde ; nous parlons généralement. On peut remarquer aussi que le caractère de la poésie varie chez les peuples avec le génie des religions, comme le génie des religions humaines change avec les climats. Odin a créé des scaldes, Jupiter inspirait Homère ; on trouve la trace d'une croyance dans les stances voluptueuses d'Horace et d'Anacréon de même que dans les maximes cadencées d'Hafiz et de Saadi ; et le caraïbe qui danse

autour de sa sanglante idole lui adresse un hymne barbare, comme la vierge indienne élève un cantique d'amour vers son charmant Camadeva.

C'est surtout dans l'orient que cette influence du climat sur la religion et de la religion sur la poésie se fait sentir. Voilà, si nous ne nous trompons, ce qui donne à la littérature orientale cette couleur originale que les occidentaux ont si souvent tenté vainement d'imiter. De nos jours, un homme qui a traduit Anacréon et composé des ballades irlandaises, non content de ce double triomphe *classique* et *romantique*, semble encore avoir voulu prendre rang parmi les poëtes orientaux. Nous ne sommes pas assez versés dans l'étude des auteurs arabes, persans et indiens, pour décider si l'ouvrage de M. Thomas Moore peut être comparé aux leurs ; mais nous pensons que *Lalla-Roukh*, malgré de nombreux défauts, renferme assez de beautés pour assurer à cet écrivain une place distinguée dans les lettres européennes.

La fable de *Lalla-Roukh* est d'une simplicité bien orientale. Lalla-Roukh, fille d'Aurengzeb, fiancée au roi de Bucharie, vers lequel on la conduit, devient amoureuse, en route, d'un certain Feramorz, poëte envoyé par son futur époux pour charmer les ennuis du voyage, et qui se trouve à la fin être le jeune roi lui-même. Les poëmes de Feramorz, comme les contes de Scheherazade dans *les Mille et une Nuits,* constituent réellement le fond de l'ouvrage ; ses propres aventures ne servent que de cadre aux différents tableaux qu'il met tour à tour sous les yeux de la

princesse. *Lalla-Roukh* n'est donc qu'une série d'épisodes, rattachés à un fil commun sans être liés à une action principale. Il faut avouer que, si les poëmes de Feramorz offraient moins d'intérêt, la contexture de cet ouvrage ne donnerait pas une haute idée du génie inventif de Thomas Moore. Cependant une grande fraîcheur d'imagination et une science profonde des passions ont mérité à cet auteur un succès contre lequel nous aurons garde de protester, admirateurs que nous sommes nous-mêmes de ces précieuses qualités.

Des cinq histoires que raconte Feramorz, si celle de la *Péri* est la plus ingénieuse, celle des *Guèbres* et du *Prophète voilé* sont les plus intéressantes. Le livre étant entre les mains de tout le monde, nous nous dispenserons d'analyser ces beaux poëmes. Nous croyons toutefois que l'on ne sera pas fâché de trouver ici, sur le mystérieux imposteur de Khorassan, quelques détails que l'histoire n'a point encore recueillis, et qu'il n'aurait peut-être pas été inutile de rappeler en quelques mots dans l'ouvrage même. Ils auraient pu éclaircir certains passages obscurs, et dissiper le vague que répand sur le récit de Feramorz l'ignorance où l'on est assez généralement de cette partie curieuse de l'histoire d'Asie.

L'homme qui se fit si longtemps passer pour dieu dans la province de Khorassan avait d'abord été greffier de la chancellerie d'Abou Moslem, gouverneur de Khorassan sous le calife Almanzor; d'après l'auteur du *Lobbtarikh,* il se nommait Hakem ben Hassem. Sous le règne du khalife Mahadi, troisième Abbasside (vers

l'an 160 de l'hégire), il se fit soldat, puis devint capitaine et chef de secte. La cicatrice d'un fer de flèche ayant rendu son visage hideux, il prit un voile et fut surnommé Burcâi (voilé). Ses adorateurs étaient convaincus que ce voile ne servait qu'à leur cacher la splendeur foudroyante de son visage. Khoudemir, qui s'accorde avec ben Schahnah pour le nommer Hakem ben Atha, lui donne le titre de Mocannâ (*masqué,* en arabe), et prétend qu'il portait un masque d'or. Observons, en passant, que Thomas Moore, en adoptant, pour son prophète, cette dénomination de Mocannâ, a changé le masque d'or en un voile d'argent. Nous trouvons dans Abou Giafar Al Thabari, un exposé de sa doctrine que nous ne rapporterons pas, parce qu'elle se trouve développée dans l'ouvrage de Moore.

Cependant, la rébellion de cet imposteur devenant de plus en plus inquiétante, Mahadi envoya à sa rencontre l'émir Abusâid qui défit le prophète voilé, le chassa de Mérou et le força à se renfermer dans Nekhscheb, où il était né et où il devait mourir. L'imposteur, assiégé, ranima le courage de son armée fanatique par des miracles qui semblent encore incroyables ; il faisait sortir, toutes les nuits, du fond d'un puits, un globe lumineux qui, suivant Khoudemir, jetait sa clarté à plusieurs milles à la ronde ; ce qui le fit surnommer Sazendeh Mah, le faiseur de lune. Enfin, réduit au désespoir, il empoisonna le reste de ses séides dans un banquet, et, afin qu'on le crût remonté au ciel, il s'engloutit lui-même dans une cuve remplie de matières corrosives. Ben Schahnah assure que ses cheveux

surnagèrent et ne furent pas consumés. Il ajoute qu'une de ses femmes, qui s'était cachée pour se dérober au poison, survécut à cette destruction générale et ouvrit les portes de Nekhscheb à Abusâid. On a pu voir que Thomas Moore a tiré un grand parti de cette dernière circonstance qu'il paraît avoir connue. Le prophète masqué, que d'ignorants chroniqueurs ont confondu avec le Vieux de la Montagne, avait choisi pour ses drapeaux la couleur blanche, en haine des Abbassides dont l'étendard était noir; au reste, cette secte subsista longtemps après lui, et, par un capricieux hasard, il y eut, parmi les turcomans, une distinction de *Blancs* et de *Noirs,* à la même époque où les *Bianchi* et les *Neri* divisaient l'Italie en deux grandes factions.

Le style est, dans *Lalla-Roukh,* ce qui prête le plus à l'éloge et à la critique. On y peut blâmer, avec raison, l'abus des métaphores, le vague de l'expression et la profusion des formules interrogatives et exclamatives. D'un autre côté, ces défauts sont bien rachetés par la variété des figures, l'éclat du coloris, la grâce ou l'énergie des peintures, et cette vérité de teinte locale qui répand sur les imperfections mêmes une sorte de charme magique.

Le morceau suivant, qui termine le *Prophète voilé,* donnera une idée de la manière de Moore. Après la mort de Mocannâ, la triste et coupable Zélica, demeurée seule dans Nekhscheb, se couvre du voile d'argent et tombe sous les coups de son Azim, qui l'avait prise pour le faux prophète. Elle appuie son front sur le bras

tremblant d'Azim et lit avec joie dans les yeux du jeune homme une douleur bien au-dessus des souffrances de sa blessure. Il est difficile de rien lire de plus touchant que ses dernières paroles :

« — Je ne pensais pas, murmure-t-elle d'une voix éteinte, je n'espérais pas qu'il te serait réservé de me donner la mort; mais tu ne voudrais point me priver du bonheur de l'avoir reçue de ta main, si tu savais combien j'ai prié le ciel de me faire mourir ainsi. En me cachant sous ce voile abhorré, je croyais ne tomber que sous le fer de tes soldats. Mon Azim, la blessure que tu m'as faite m'est bien plus douce. Oh ! je ne changerais pas, crois-moi, cette triste, mais tendre caresse, cette mort entre tes bras, pour tout le bonheur de la vie. L'avenir, sombre et terrible pour mon âme égarée, s'éclaircit devant moi. Tes regards d'amour brillent sur ma tête coupable comme la première aurore de la miséricorde éternelle, et, si ta bouche daigne dire que je suis pardonnée, les anges répéteront ces consolantes paroles. Reste dans la vie, ô mon Azim, nom adoré! — songe céleste ! je puis donc, une fois encore, t'appeler mon Azim, — vis, si tu m'as jamais aimée. S'il doit t'être doux un jour de me retrouver dans le ciel, reste sur la terre pour implorer ma grâce, pour fléchir le genou, matin et soir, devant ce Dieu que ne supplie jamais vainement un cœur pur comme le tien. Qu'il jette un regard de pitié sur l'âme de Zélica, et qu'il daigne nous unir dans l'éternité. Retourne, Azim, vers ces bords fortunés où nos cœurs se sont ouverts à l'amour; le zéphir, en t'apportant le parfum des fleurs que nous aimions, te rappellera les jours de notre innocence. Tu pourras m'aimer encore comme tu m'aimais alors. Pareilles à la rosée que les chastes rayons de l'aube font monter en encens vers le ciel, tes prières, brûlantes comme nos premières amours, s'élèveront vers le trône d'Alla. Et si enfin... — Je me sens défaillante... — si enfin tu es exaucé, si, du séjour des félicités, les âmes pardonnées peuvent descendre ici-bas raconter leur triomphe à ceux qu'elles ont aimés, alors je t'apparaîtrai... Je me meurs. Adieu. —

« Des années s'écoulèrent. Peu de témoins restaient de ce

jour de deuil, où chacun avait pleuré sur la mort de la jeune fille et le désespoir du héros. — Auprès d'un mausolée modeste, élevé non loin des claires ondes de l'Amou, un homme, qui avait blanchi sur cette tombe isolée, priant les nuits et les jours, s'agenouilla, pour la dernière fois, sur la pierre glacée. Entouré des ombres de la mort, un éclair de joie rayonnait dans ses yeux, comme cette dernière lueur qui dore les bornes de l'horizon quand déjà la nuit a jeté son voile ténébreux sur tout ce qui nous environne L'âme de ce solitaire avait eu une vision pendant son sommeil. Celle pour qui il avait pleuré et prié durant tant d'années lui était apparue, radieuse du sourire des anges. Le vieillard rendit grâces à la clémence éternelle et mourut. — C'était Azim. »

Ce passage est d'une véritable beauté. La fiction charmante de la *Péri* présente un morceau du même genre, que nous croyons devoir encore citer. Un jeune homme, attaqué de la peste, va mourir, abandonné de tous. Sa jeune fiancée, brillante de santé, accourt vers lui; pour la première fois elle veut embrasser son amant, qui la repousse.

« — Ah! permets seulement à ta fiancée de respirer l'air que tu respires; qu'il lui donne la mort, il sera doux pour elle. Oui, que tes lèvres recueillent mes larmes! Ah! si mon sang pouvait être le baume qui donne la vie! tu sais bien que je le répandrais tout entier pour calmer un instant tes douleurs. Dis-moi, pourquoi détournes-tu les yeux? Ne suis-je pas à toi, ta bien-aimée, ta fiancée? Ma place, dans la vie et dans la mort, n'est-elle pas à ton côté? Moi, qui n'ai voulu d'autre guide que toi dans ce monde de ténèbres, comment supporterais-je la solitude et la nuit où je serais plongée quand tu ne seras plus? Puis-je vivre, et te laisser partir seul, toi qui es ma vie même? Non, tu ne le crois pas; la feuille se flétrit quand la tige meurt. Mon bien-aimé, regarde-moi, je brûle et je meurs près de toi. Attache tes lèvres aux miennes, et partage le dernier souffle pur qu'elles exhalent encore. —

« Elle s'affaiblit, elle succombe; les funestes soupirs du jeune amant ternissent la lumière virginale de ses yeux. — Elle s'éteint comme une lampe dans la vapeur humide d'un tombeau. »

Nous n'examinerons pas jusqu'à quel point est fondée la comparaison que l'on a voulu établir entre Thomas Moore et Walter Scott, que nous croyons bien supérieur au poëte irlandais. Si la poésie de Thomas Moore choque le goût de quelques champions du *classique*, elle échappera du moins par ses formes vagues à leur critique ; semblable à ces hôtes fantastiques de l'Élysée payen, qui frappaient la vue mais se dérobaient à la main qui voulait les saisir.

SAÜL

TRAGÉDIE D'ALEXANDRE SOUMET

LETTRE AU RÉDACTEUR DU *MONITEUR*

Dans un moment où l'attention publique est si vivement excitée par le triomphe éclatant de M. Alexandre Soumet, me permettrez-vous de vous entretenir de celle de ses deux belles tragédies qui a été le plus diversement jugée, de cette pièce de *Saül* sur laquelle vous avez publié un article plein de sagesse et de mesure. Cette lettre sera principalement consacrée à relever une erreur grave et étrange dans laquelle sont tombés, ce me semble, presque tous les critiques qui ont rendu compte de ce grand ouvrage; erreur que vous avez déjà signalée en partie, et que je vais essayer de combattre entièrement. Je garderai ici le silence sur toutes les attaques malveillantes qu'ont prodiguées à M. Soumet les grands et petits journaux

d'une faction qui est anti-poétique parce qu'elle est anti-religieuse et anti-sociale. C'est aux hommes de bonne foi et de conscience que je m'adresse avec conscience et bonne foi, sans consulter d'autre intérêt que celui des lettres et de la vérité, et bien moins dans l'intention d'éclairer que dans l'espérance d'être éclairé.

Frappé de la nouveauté et de la grandeur de ce drame de *Saül*, j'en ai longtemps médité, autant qu'il est en moi, toutes les parties, et j'avoue que je ne puis me ranger de l'avis de critiques qui, tout en admirant la pureté constamment irréprochable du style de M. Soumet, ont trouvé que la conception et la conduite de son ouvrage en étaient le côté faible. Certes, nul n'est plus disposé que moi à rendre justice à la poésie de *Saül*, à ce style qui s'empreint de toutes les nuances de la pensée comme de toutes les couleurs de la bible; qui se plie aux blasphèmes infernaux de la Pythonisse et de Saül, comme aux angéliques prières de David et de Michol; en un mot, qui semble magique parce qu'il est vrai. Mais je ne crains pas d'avancer que c'est surtout par la conception et la conduite que le drame de M. Alexandre Soumet me semble digne d'être hautement et profondément étudié.

Et d'abord c'est à mon sens une nécessité de toute production de l'esprit humain, depuis la chanson jusqu'à l'épopée, que de reposer sur une idée mère primitive, unique, comme un édifice sur sa base. Que si l'ouvrage est destiné à raconter un fait, il faut, pour qu'il y ait unité dans la composition, que le

développement de la pensée fondamentale s'appuie dans toutes ses parties sur le développement du fait. Je n'ai point la prétention de donner ceci comme règle, c'est simplement le résultat d'une étude sévère de tout ce qu'il y a de vraiment beau dans les œuvres de l'espèce humaine. Je sais que bien des ouvrages, admirés sur parole, ne résistent pas à l'application de cette loi intime que découvrent et que suivent naturellement tous les vrais génies; mais cela ne prouve rien, sinon qu'il ne faut pas admirer sur parole, même (si l'on peut s'exprimer ainsi) sur la parole des siècles.

C'est en soumettant cette belle tragédie de *Saül* à cette épreuve que j'ai vu quelle haute idée en avait dominé la conception, que j'ai admiré la hardiesse du poëte créateur, qui a su transporter sur notre étroite scène toute l'immense épopée de Milton. L'idée première de ce drame n'est, en effet, autre chose que ce qu'il y a de plus vaste dans la création, la lutte perpétuelle du bien et du mal, de Dieu et de Satan. Et remarquez avec quel art la balance dramatique est rétablie dans ce combat entre l'être qui peut tout pour le bien et l'être qui ne peut rien que pour le mal. Voyez là la toute-puissance de l'un représentée par ce qu'il y a de plus faible parmi les hommes, un vieillard et un enfant; tandis que la faiblesse infernale de l'autre a pour agent tout ce qu'il y a de puissant sur la terre, un monarque conquérant, une magicienne qui fait pâlir les astres et réveille les morts. Observez encore les deux personnages de Jonathas et de Michol, unis par leur naissance à Saül, à David par leur vertu, placés

comme un lien entre les deux principes opposés, et secondant, souvent à leur insu, l'esprit du mal de tout le pouvoir de leur caractère presque angélique. J'ignore si toutes ces combinaisons dramatiques sont le résultat de longues méditations ou l'effet d'une inspiration soudaine; mais il me paraît difficile de pousser plus loin le talent, et je ne comprends pas comment on a pu critiquer une création aussi vaste, une conception aussi éminemment originale.

Maintenant, si j'ai prouvé que l'invention de cette tragédie est aussi grande qu'elle est neuve, il me sera aisé de répondre aux attaques dont la marche de l'action a été l'objet.

C'est après avoir effrayé nos imaginations des imprécations de la Pythonisse et des erreurs de tout un peuple, que le poëte fait apparaître à nos yeux un prêtre aveugle et un enfant inconnu, comme les sauveurs d'une nation punie et d'un roi réprouvé. Le prêtre rassure Israël contre l'enfer; l'enfant le défend contre le géant philistin. Tout jusqu'ici est plein de Saül; cependant il n'a pas encore paru. Nous le voyons au second acte, et l'épouvante entre sur la scène avec ses fureurs; c'est la seconde victoire de David. Il délivre le roi du démon; et Saül (ce qui est tout à fait dans les mœurs hébraïques) lui promet sa fille pour prix de deux si grands services, et d'un autre plus grand encore dont le mystère jette l'inquiétude dans l'âme du spectateur.

Au troisième acte, l'action se noue d'une manière terrible et pathétique. Saül cherche quel est le roi caché à qui Samuel a donné sa couronne. Il n'a pu

l'apprendre de David, cet élu du ciel qui l'avait presque ramené à Dieu; il l'apprend de la Pythonisse, l'agent de l'enfer auquel il allait échapper. Ce rival redoutable et mystérieux, c'est David! Il y a au théâtre peu de scènes aussi belles que celle où le malheureux roi se débat sous le poids de cette révélation qui renverse tout ce qu'il espérait. Il frémit, il doute des paroles de la Pythonisse, il veut interroger lui-même l'ombre de Samuel. Ce vœu impie n'est que trop écouté, et l'on frissonne quand on le voit se précipiter avec elle dans le tombeau du prophète.

Cependant l'union de David et de Michol s'est préparée, et à cette scène terrible succèdent les douces et saintes cérémonies; on n'attend plus que Saül, les deux jeunes époux le demandent. C'est en ce moment que s'ouvre, au bruit du tonnerre, la porte du tombeau formidable, et que le sacrilège Saül est jeté par la Pythonisse au milieu de la fête. La royauté de David lui a été confirmée, il la dévoile; et, après le développement de ces belles et neuves situations, les apprêts du mariage s'interrompent par ceux d'un supplice.

Mais Achimélech, le prêtre, en y marchant, a dit à Saül que David ne pouvait mourir. Tandis que le réprouvé endurci résistait aux prières de ses enfants qui voulaient le fléchir pour ses victimes et pour lui-même, la main de Dieu se manifestait sur ses protégés; les philistins avaient attaqué les hébreux, et, au milieu du désordre, David et Achimélech avaient été délivrés.

Tout marche jusqu'ici, ce me semble, avec grandeur et simplicité, aucun élément hétérogène n'a été introduit dans l'action. Seulement les moyens sont imposants, en même temps que naturels, parce que Dieu s'y mêle.

Le cinquième acte s'ouvre par une scène de l'Écriture, bien belle et bien touchante. Pendant que Saül combat, Jonathas et David, qui se sont reconnus dans la mêlée, échangent fraternellement leurs armes. Le dénouement, qui est terrible, ne pouvait être mieux amené; l'aveugle Saül, trompé par l'armure, frappe son fils croyant frapper David, et vient abdiquer et mourir devant son vainqueur, après avoir vu expirer le généreux Jonathas. qui n'avait donné ses armes à David qu'afin de lui donner son sceptre. Ainsi, le châtiment de l'impie couronne cette majestueuse composition dont chaque acte renferme un des tableaux de l'action, loi trop souvent méconnue ou violée sur notre scène, même par les grands maîtres.

J'ignore, si, dans cette analyse beaucoup trop restreinte, je suis parvenu à faire ressortir le haut talent dramatique que décèle le plan de *Saül*. Bien des choses m'ont sans doute échappé, j'aime mieux que ce soient les imperfections que les beautés; si je me suis trompé, j'aime mieux m'être trompé dans la louange que dans le blâme.

LES VÊPRES SICILIENNES

TRAGÉDIE DE M. CASIMIR DELAVIGNE

LOUIS IX

TRAGÉDIE DE M. ANCELOT

C'est une chose étrange, et digne de notre siècle vraiment unique, que de voir l'esprit de parti s'emparer des banquettes d'un théâtre comme il assiége les tribunes des Chambres. La scène littéraire a acquis presque autant d'importance que la scène politique. Le public, aveugle ou malin, prête aux paroles des acteurs tout le poids qu'elles devraient avoir si elles sortaient de la bouche de ceux qu'ils représentent; il semble ne voir dans nos comédiens que de grands personnages, de même qu'il ne voit dans plusieurs de nos grands personnages que des comédiens. Le petit marchand électeur s'en va siffler *Louis IX*, non parce que Lafon manque de majesté ou la pièce de chaleur, mais son *Constitutionnel* lui a révélé que Louis IX s'appelle saint Louis, et le marchand électeur est philosophe. Les gazettes libérales exaltent les *Vêpres siciliennes*, non parce que cette tragédie renferme des

beautés, mais en raison des mouvements d'éloquence qu'elle peut leur fournir contre les fanatiques, les prêtres et les massacres au son des cloches; les siècles féodaux offrent seuls de pareilles horreurs, car on sait que durant les beaux jours de 93 toutes les cloches étaient changées en gros sous. Quoi qu'il en soit, c'est à cette déplorable manie de tout soumettre au niveau des *niveleurs,* qu'est due la décadence des lettres; on ne s'informe plus aujourd'hui si un poëte est de la bonne école, mais s'il est du bon parti; et les plébéiens de la nouvelle Athènes sont encore tout prêts à bannir Aristide parce qu'il s'appelle le Juste.

Le déchaînement des indépendants contre M. Ancelot et pour M. C. Delavigne a dû naturellement influer en sens contraire sur l'opinion des royalistes à l'égard de ces deux auteurs. Cependant nous conviendrons que, cette fois, leur esprit de parti a mieux servi les libéraux que ne l'auraient peut-être fait leurs lumières. A l'exagération près, leur jugement, qui place *Louis IX* au-dessous des *Vêpres siciliennes,* nous semble juste. Ceux des journaux royalistes qui ont manifesté l'opinion contraire reviendront sans doute sur leur décision, après avoir lu les deux tragédies. Dans cette affaire, les indépendants ont mieux vu qu'eux; ce qui rappelle cet âne de l'Écriture qui eut une fois la vue plus prompte et plus perçante que celle de son maître.

S'il y a quelque courage à casser les arrêts de la faction, il y en a peut-être plus encore à les défendre, quand le hasard les fait justes. Dans le premier cas, on ne s'expose qu'aux injures de quelques sophistes

et aux menaces de quelques furieux; dans le second, on provoque la défiance des honnêtes gens. Pour dissiper une telle impression, nous ferons tous nos efforts; car nous sentons que, plaidant momentanément la même cause que le parti menteur par excellence, nous avons besoin, comme dit Bossuet, « de preuves magnifiques, et plus claires que le soleil ».

Nous épargnerons au lecteur une nouvelle analyse des deux tragédies que nous allons comparer; elles ont été assez disséquées par les journaux quotidiens pour que la contexture en soit connue de tout le monde. Nous saisirons seulement les points de rapprochement qui nous serviront à établir notre parallèle. Les deux actions se passent à des époques à peu près pareilles; une conspiration fait le sujet de l'une et de l'autre pièce; dans les *Vêpres*, elle est dirigée par Jean de Procida, noble sicilien, contre le gouvernement de Charles d'Anjou, frère de saint Louis; dans *Louis IX*, elle éclate par hasard. L'amour de la liberté, l'oppression de la Sicile, la tyrannie des français, voilà les motifs de Procida; la fidélité à la foi jurée, les périls des chrétiens, le despotisme du soudan, tels sont les mobiles de Nouradin; tous deux parviennent à leur but : l'un massacre les français, l'autre détrône le soudan. Mais, si les sujets de ces tragédies ont quelques points de ressemblance, la différence des lieux et des caractères rend cette ressemblance imperceptible. Le farouche Procida est aussi loin du loyal Nouradin, que le généreux Montfort de l'inflexible Almodan Les caractères de M. Casimir Delavigne sont

beaucoup plus dramatiques que ceux de M. Ancelot, et il a su les opposer et les enchâsser d'une manière bien plus théâtrale.

Le vice radical de sa pièce est, selon nous, d'y avoir introduit l'amour. La passion, dont le développement est gêné par celui d'une grande conspiration, ne peut tenir que la seconde ligne dans sa tragédie, et l'amour, au théâtre comme ailleurs, veut toujours la première place. Il a pu fournir à M. Delavigne quelques inspirations heureuses; mais, s'il n'a pas nui au rôle de Procida, il a rendu presque nulle la peinture de l'amitié entre Lorédan et Montfort, et c'est précisément à cètte amitié, tracée avec énergie et sensibilité, que M. Casimir Delavigne aurait pu devoir une belle tragédie. Dans la pièce telle qu'elle est, l'amitié de Lorédan pour Montfort, froissée par son amour pour Amélie et son obéissance envers son père, ne peut resister tant qu'elle n'a pour défense que le souvenir de la fraternité d'armes; aussi n'éclate-t-elle réellement que dans deux scènes fort belles et fort courtes; dans tout le reste de la tragédie, elle est plutôt racontée que peinte. Si, au contraire, Lorédan et Montfort eussent été liés par de grands services mutuels, sans amour et sans jalousie; si l'ardent attachement de Procida pour son pays et l'inflexible fidélité de Montfort pour son roi, eussent montré dans le succès ou l'avortement de la conspiration, l'inévitable mort de l'un d'eux, croit-on que Lorédan, indécis entre le devoir et la reconnaissance, la patrie et l'honneur, contraint de trahir son père ou d'immoler son ami,

épouvanté des périls qui les menacent, ne pouvant sauver l'un sans perdre l'autre et voulant les sauver tous deux, croit-on que Lorédan, dans cette situation terrible, n'aurait pas créé une péripétie vraie, saisissante et théâtrale, sans laquelle on peut faire de belles scènes, mais non une belle tragédie? Nous aurions eu, il est vrai, Amélie et quelques jolis vers de moins; mais Montfort aurait gagné en dignité, Lorédan en chaleur, et Procida n'aurait rien perdu, parce que nous ne croyons pas qu'il ait rien à gagner.

Ce caractère de Procida est, en effet, singulièrement bien tracé; on doit savoir gré à M. Casimir Delavigne d'une conception haute et sévère qui efface bien des défauts. Procida, sombre, ardent sans imprudence, fanatique sans enthousiasme, intrépide sans témérité, nous offre, à quelques taches près, le vrai conspirateur. La nature, l'amour, la reconnaissance sont à peine pour lui des sentiments; il n'a qu'une passion, la liberté; tout le reste n'est qu'accessoire. Il salue les murs de sa patrie, et son premier mot le révèle tout entier :

Vous serez affranchis du joug de l'étranger.

Son fils se plaint de Montfort :

— Il me traite en coupable...
— Il te traite en esclave.

Procida, trop farouche pour attirer la sympathie, nous frappe sans nous émouvoir; le malheur est que

Montfort ne s'adresse pas toujours à la partie du cœur dont Procida ne s'empare point. Si les deux rôles étaient de la même force, chacun dans leur genre, l'action ne languirait jamais; s'il n'y avait pas d'amour, elle serait rapide et entraînante.

La tragédie de M. Casimir Delavigne est quelquefois froide; mais celle de M. Ancelot est souvent ennuyeuse :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

L'uniformité est, en effet, le défaut capital de *Louis IX*. Nous ne prétendons pas cependant que saint Louis ne puisse être mis sur la scène; un roi chevalier plaira toujours à des yeux français, et l'histoire nous montre quelquefois le caractère du pieux monarque aussi dramatique que celui de Henri IV ou de François Ier; le tout est de le mettre en situation Saint Louis, héros à la Massoure, ne fut plus qu'un saint à Memphis, et au théâtre un saint est moins qu'un héros. Ces âmes célestes sont trop monotones pour nous; nous voulons voir partout des passions, parce que nous en avons. Mais cette uniformité dans le caractère de saint Louis n'est pas la seule qui répande un froid glacial sur la pièce de M. Ancelot; Joinville ressemble à son maître, Philippe ressemble à Nouradin, Châtillon ressemble à Raymond, et Almodan ne ressemble à rien. Ce dernier personnage, où la bassesse, la tyrannie, l'orgueil et la cruauté se trouvent réunis sans aucun mélange de grandeur, ne peut

inspirer que le mépris, pour ne pas dire le dégoût ; et nous sommes surpris qu'on l'ait toléré sur la scène. La rébellion de Nouradin est fort indifférente au spectateur ; il méprise Almodan contre qui l'on combat, et s'intéresse fort peu à Louis IX qui s'intéresse si peu à lui-même. En voilà certes bien assez pour justifier nos critiques ; toutefois, la pièce a réussi, et en voilà beaucoup pour les démentir. Il est vrai que l'on a attribué au style la majeure partie de ce succès, et l'on a prétendu que, sous ce rapport surtout, *Louis IX* l'emportait de beaucoup sur les *Vêpres siciliennes*.

Nous remarquerons d'abord que le style des deux auteurs manque en général de concision et de chaleur. Cependant ce reproche est beaucoup moins mérité par M. Delavigne. Les *Vêpres siciliennes*, et surtout le rôle de Procida, renferment des passages écrits avec feu, des détails enlevés avec rapidité et des pensées exprimées avec énergie. M. Ancelot n'a eu ces qualités qu'une seule fois, dans une scène du quatrième acte. Sa versification a de l'harmonie, celle de M. Delavigne a de la noblesse ; il est fâcheux que l'harmonie du premier dégénère quelquefois en diffusion, et la noblesse du second en sécheresse. Enfin, si le style, dans *Louis IX*, a toujours de la clarté, dans les *Vêpres*, il a souvent de l'éclat. Nous ne connaissons dans *Louis IX* rien de comparable aux vers où Procida raconte à son fils et à la princesse la mort de Conradin de Souabe, lâchement sacrifié par Charles, comte d'Anjou.

Le hasard a voulu que le cinquième acte des deux

tragédies commençât par un monologue placé dans la bouche des princesses (Marguerite et Amélie), qui, toutes deux assez insignifiantes par elles-mêmes, se trouvent dans une situation à peu près pareille de terreur et d'incertitude; les deux conspirations viennent d'éclater, Marguerite craint pour son fils et son époux, Amélie tremble pour son amant.

Chez la Marguerite de M. Ancelot, au milieu du luxe de points d'exclamation et d'interrogation, d'apostrophes à Dieu, puis « au cher enfant », puis encore à Dieu, puis enfin à la France, il est difficile de trouver le langage d'une terreur vraie et maternelle. De ce que la douleur éclate en sons entrecoupés, on ne doit pas conclure qu'elle s'exprime en vers hachés et décousus. Le désordre des sentiments n'entraîne pas le vagabondage des idées; et cette remarque, que M. Ancelot nous donne ici l'occasion de développer, nous a été déjà inspirée depuis longtemps par la plupart des auteurs dramatiques du siècle, qui prennent l'extravagance du discours pour le délire des passions.

M. Casimir Delavigne a su mieux rendre l'anxiété d'Amélie épouvantée. Son monologue a sur celui de Marguerite un grand avantage, c'est d'être plus court. Depuis que nous avons lu, dans Théophile, les soliloques de Pyrame et de Thisbé, les longs monologues produisent sur nous l'effet que les longs ouvrages faisaient à Jean La Fontaine. Ensuite, M. Casimir Delavigne a mis au moins quelque suite dans les idées d'Amélie. Seule, cherchant Montfort, entendant les cloches fatales, ce qu'elle dit, il est naturel qu'elle le

sente ; les quatre derniers vers seulement nous semblent moins pathétiques que déclamatoires ; c'est l'emphase d'un élève de rhétorique et non la terreur d'une jeune fille.

La manière de M. Delavigne l'emporte sur celle de M. Ancelot. La versification soignée de ce dernier ne décèle que du travail; le style inégal du premier annonce de la verve. Il y a, dans les *Vêpres siciliennes*, de ces vers frappés, sous la forme desquels la pensée qu'ils expriment jaillit sans effort du cerveau du poëte, comme Minerve tout armée :

Que sont dans leurs succès les peuples conquérants?
Des sujets moins heureux sous des rois plus puissants.
. . . .
On saura tôt ou tard vous créer des forfaits,
Et, brisant par degrés le nœud qui vous rassemble,
Punir séparément ceux qu'on épargne ensemble.
. . . .
Ah! quand on est heureux qu'on pardonne aisément!

En lisant attentivement les deux tragédies, on reconnaîtra sans peine que les qualités du style de M. Casimir Delavigne sont beaucoup plus éminemment poétiques que celles de la versification de M. Ancelot.

Nous ne relèverons pas la manière peu civile dont nos deux jeunes auteurs ont traité l'histoire des temps féodaux; pourrions-nous blâmer quelque inexactitude dans des poëtes tragiques lorsqu'il s'agit de siècles déjà reculés, nous qui voyons chaque jour applaudir et payer le mensonge dans des historiens qui racontent les événements de nos jours et les faits passés sous

nos yeux? Nous demanderons toutefois à M. Ancelot pourquoi il a tronqué le nom d'Almodan. Almoadan, véritable nom du soudan d'Égypte, joignait à l'avantage d'être plus vrai celui d'être plus harmonieux. Ces hiatus dans les noms propres se rencontrent fréquemment chez ces grecs dont Horace a dit :

Graïs dedit ore rotundo
Musa loqui.

Résumons-nous. L'ouvrage de M. Casimir Delavigne est supérieur à celui de M. Ancelot, sous presque tous les rapports; aussi a-t-il obtenu un succès de vogue, qui dure encore, tandis que *Louis IX* n'a eu qu'un succès de mode, qui est déjà oublié. Toutefois, soyons juste; l'auteur du dernier acte d'*Abufar* promettait moins, l'auteur de la *Première Messénienne* promettait davantage.

1819.

MARIE STUART

TRAGÉDIE DE M. LEBRUN

Marie Stuart est renfermée dans le château de Fotheringay; sera-t-elle sauvée? ne le sera-t-elle pas? Voilà l'action. Et d'abord rappelons quelques principes.

On nomme action au théâtre la lutte de deux forces opposées; plus ces forces se contre-balancent, plus la utte est incertaine; plus il y a alternative de crainte ou d'espérance, plus il y a intérêt. Et il ne faut pas confondre cet intérêt qui naît de l'action avec une autre sorte d'intérêt que doit inspirer le héros de toute tragédie, et qui n'est qu'un sentiment de terreur, d'admiration ou de pitié. Ainsi, il se pourrait très bien que le principal personnage d'une pièce excitât de l'intérêt, parce que son caractère est noble et sa situation touchante, et que la pièce manquât d'intérêt parce qu'il n'y aurait point d'alternative de crainte et d'espérance. Si cela n'était pas, plus une situation terrible serait

prolongée, plus elle serait belle; et le sublime de la tragédie serait le comte Ugolin enfermé dans une tour avec ses fils pour y mourir de faim; atrocité monotone qui n'a pu réussir, même en Allemagne.

Marie est donc condamnée, elle va périr; tout à coup un homme se présente. il est à la tête d'une conjuration, il veut la sauver; ainsi la balance théâtrale s'établit, et l'intérêt commence. Mais Marie aime Leicester, le favori d'Élisabeth; elle veut que les conjurés s'ouvrent à lui; voilà donc la conjuration entre les mains de Leicester. Si ce Leicester était un homme courageux, l'intérêt irait croissant, parce qu'il se réunirait une nouvelle chance de succès contre un péril certain; mais Leicester n'est qu'un lâche courtisan. Si l'amour fait naître dans son cœur une force d'opposition en faveur de Marie, son ambition en élève une contraire en faveur d'Élisabeth; donc le personnage est nul; donc il y a principe de nullité dans la conjuration, le spectateur perd cette confiance qu'il aime à placer dans le héros d'une tragédie; au lieu de croître, l'intérêt est détruit.

Ainsi, quand Leicester, apprenant la conjuration, s'écrie tout à coup: *Mon nom est compromis!* l'auteur croit sans doute que la terreur commence; eh! point du tout, c'est l'intérêt qui finit; il n'y a pas d'anxiété, seulement il n'y a plus d'espérance; la scène n'a point changé de face, l'action n'a pas marché, elle est revenue au point d'où elle était partie; il n'y a point eu de révolution théâtrale, il n'y a eu qu'un cercle vicieux.

A cela que fait l'auteur? En même temps que la défense diminue, il diminue la violence de l'attaque; dès que le spectateur s'aperçoit que Leicester pourra bien ne pas sauver Marie, il lui laisse entrevoir qu'Élisabeth pourra bien ne pas vouloir la faire périr. Ainsi l'incertitude ne naît plus que de l'incertitude des caractères; ce n'est plus la tragédie par force, mais la tragédie par faiblesse. C'est, si l'on veut, le spectacle de la vie humaine, les grands effets par les petites causes; ce sont des hommes, c'est la comédie peut-être; mais au drame il faut des anges ou des géants.

On croit défendre cette combinaison en disant que ces caractères sont dans la nature; mais de ce qu'une chose existe est-ce à dire pour cela qu'elle soit digne d'exciter la terreur, l'admiration ou la pitié?

De plus, il ne suffit pas d'inventer des moyens, il faut encore que ces moyens soient attachants; or, qu'est-ce que cet amour de Leicester et de Marie? Dans Marie, il n'intéresse point, parce que Leicester en est indigne; et, dans Leicester, qu'est-ce qu'un amant qui vous dit *je l'aimais*, d'un ton diplomatique, qui craint de se compromettre lorsqu'il s'agit de sauver sa maîtresse, et qui la mène à la mort de peur de perdre sa place. L'amour au théâtre doit toujours marcher en première ligne, au-dessus de toutes les vaines considérations de crainte et d'intérêt; c'est la plus petite des choses de la terre, s'il n'en est la plus grande. On objectera que, dans cette hypothèse, le Cid ne devrait point combattre don Gormas. Eh! point du tout. Le Cid connaît Chimène; il aime mieux encourir sa colère

que son mépris, parce que le mépris tue l'amour ; l'amour, dans les grandes âmes, c'est une estime céleste.

Cependant Élisabeth a eu une entrevue avec Marie, et elle n'en sort que plus exaspérée ; dans ce moment où le caractère d'Élisabeth se décide, il faudrait, pour qu'il y eût balance théâtrale, que le caractère de Leicester se prononçât, et qu'il se mît franchement à la tête de la conjuration ; et si, au lieu de faire naître son hésitation précédente d'une vile circonspection, l'auteur l'avait attribuée à ce reste de respect d'un sujet fidèle, qui veut tenter tous les moyens de fléchir sa souveraine avant de se révolter contre ses injustices, il y aurait eu alors tragédie, et belle tragédie. Mais ce n'est point le compte de l'auteur ; ce qu'il hait surtout, c'est l'action. Sa pièce n'est qu'une longue situation péniblement déguisée. Il n'y a pas de contre-poids réel à la puissance d'Élisabeth ; toutes les fois que le spectateur, sentant le besoin d'un appui contre cette reine vindicative, jette les yeux sur Leicester, l'auteur, pour détourner ses regards, lui montre dans le lointain la conjuration de Mortimer, voulant ainsi cacher la faiblesse du principal personnage en faisant espérer qu'on n'en aura pas besoin ; mais ensuite, lorsqu'il s'agit de faire mouvoir Mortimer, c'est cet ignoble Leicester, qu'on n'avait toléré que comme inutile, qui s'en vient épargner des frais de génie en se jetant à la traverse. Ce moyen d'avoir une conjuration qui se paralyse d'elle-même, une opposition qui n'en est pas une, une action fictive, est assez ingénieux ; il peut dérouter

un moment la critique ; mais au théâtre ce n'est pas l'esprit qui juge, c'est le cœur.

Nous le répétons, *Marie Stuart* manque d'intérêt parce qu'elle manque d'action; et la preuve qu'elle manque d'action, c'est qu'il est impossible de citer une seule scène où les défenseurs de Marie, soit Mortimer, soit Leicester, se trouvent véritablement en opposition avec le pouvoir d'Élisabeth. Toute la pièce roule sur ce caractère pivotant de Leicester, qui veut une chose au premier acte, et qui, par faiblesse, fait tout le contraire au cinquième ; on a dit que ce ressort était dramatique, on a voulu dire qu'il était commode pour le théâtre.

Continuons notre examen, et redoublons d'attention, car cette tragédie est ingénieusement embrouillée; il y a au moins autant d'art dans les défauts que dans les beautés.

La haine d'Élisabeth s'est prononcée; si Leicester ne se décide pas, l'impétueux Mortimer va vouloir agir par lui-même. Que fait l'auteur pour se débarrasser de ce conjuré qui le gêne? Il fait découvrir la conjuration par un moyen incidentel; remarquez que ces moyens incidentels ne sont jamais permis aux auteurs pour sortir d'embarras. Ils ne sont d'usage dans nos tragédies que quand ils amènent révolution théâtrale, comme, par exemple, la révélation de Vindex dans *Brutus*; mais ici ce n'est qu'un auteur embarrassé qui change ses batteries de position, c'est le coup sur le jeu des onchets, c'est un coup d'état dramatique.

Voilà donc la conjuration découverte. Mortimer propose à Leicester de prévenir la vengeance d'Élisabeth, de se mettre à la tête de leurs amis, de sauver Marie ou de périr; mais Leicester fait mieux, il fait arrêter lui-même Mortimer et ses complices, et se place ainsi, par une combinaison hardie, à la tête des accusateurs et des conjurés. Dans un Manlius, cette conduite était un coup de génie.

Or, de deux choses l'une : ou Leicester a été inspiré par une courageuse prudence, ou il n'a été guidé que par la crainte d'un péril présent. Eh bien! qui le croirait? il n'a agi que par lâcheté.

En effet, Élisabeth, en apprenant la conspiration, ordonne la mort de Marie, et Leicester la mène lui-même au supplice.

Il est bien vrai qu'après l'avoir laissée entrer dans la salle d'exécution, il se met à se désespérer, mais en vérité on n'en voit pas la raison; le capitaine des gardes d'Élisabeth n'est pas venu lui demander son épée.

M. Lebrun, qui sent toute l'étrangeté d'un pareil dénouement, laisse entrevoir dans la dernière scène que Mortimer a été mis en liberté, et qu'il a vainement tenté de délivrer Marie; mais ou Leicester l'attendait, ou il ne l'attendait pas; or, s'il l'attendait, il ne devait pas laisser entrer Marie dans le lieu fatal, il devait tirer son épée, se mettre devant la porte; il serait mort comme un sot, mais cela valait encore mieux que de vivre comme un lâche.

Trois belles scènes soutiennent cette tragédie; celle

entre les deux reines, celle où Élisabeth signe l'arrêt de mort, et enfin celle des adieux de Marie. Une autre chose empêche que la pièce ne tombe; le caractère de Leicester est si étrange que l'on en doute jusqu'au dernier instant; on ne le connaît qu'en voyant la porte fatale se refermer sur Marie; et, dans ce moment, Talma, qui s'est chargé de faire passer cette situation, étonne le spectateur par des cris si extraordinaires qu'on oublie le personnage pour ne plus s'occuper que de l'acteur.

Mme de Staël a dit que le sujet de *Marie Stuart* écraserait la médiocrité; cela même prouve qu'il est défectueux. Le propre des sujets bien choisis est de porter leur auteur; *Bérénice* n'a pu faire tomber Racine, Lamotte n'a pu faire tomber *Inès*. *Cui lecta potenter erit res*, a dit Horace; car dans les arts comme dans les sciences, quand on raisonne juste, on est toujours sûr de retomber sur un de ces axiomes reconnus de tous les temps, dont les sciences entières ne sont que les longues applications.

La différence qui existe entre la tragédie allemande et la tragédie française provient de ce que les auteurs allemands voulurent créer tout d'abord, tandis que les français se contentèrent de corriger les anciens. La plupart de nos chefs-d'œuvre ne sont parvenus au point où nous les voyons, qu'après avoir passé par les mains des premiers hommes de plusieurs siècles; voila pourquoi il est si injuste de s'en faire un titre pour écraser les productions originales.

La tragédie allemande n'est autre chose que la

tragédie des grecs, avec les modifications qu'a dû y apporter la différence des époques. Les grecs aussi avaient voulu faire concourir le faste de la scène aux jeux du théâtre; de là, ces masques, ces chœurs, ces cothurnes; mais comme chez eux les arts qui tiennent des sciences étaient dans le premier état d'enfance, ils furent bientôt ramenés à cette simplicité que nous admirons; voyez dans Servius ce qu'il fallait faire pour changer une décoration sur le théâtre des anciens.

Au contraire, les auteurs allemands arrivant au milieu de toutes les inventions modernes, se servirent des moyens qui leur étaient présentés pour couvrir les défauts de leurs tragédies; lorsqu'ils ne pouvaient parler au cœur, ils parlèrent aux yeux. Voilà pourquoi la plupart des pièces allemandes qu'on transporte sur notre scène produisent moins d'effet que dans l'original; on leur laisse les défauts qui tiennent au plan et aux caractères, et on leur ôte cette pompe théâtrale qui en est la compensation. Il n'y avait que trois scènes à conserver dans *Marie Stuart;* il fallait refaire le reste, et nous ne pensons pas que M. Lebrun en eût été incapable.

Mme de Staël attribue à une autre raison la prééminence des auteurs français sur les auteurs allemands, et elle a observé juste. Les grands hommes français étaient réunis dans le même foyer de lumière; et les grands hommes allemands étaient disséminés comme dans des patries différentes. Il en est de deux hommes de génie comme des fluides sur la batterie; il faut les mettre en contact pour qu'ils vous donnent la foudre.

Pour en revenir à M. Lebrun, nous pensons que cet ouvrage lui fait honneur; il a fait bien, nous aurions désiré qu'il essayât de faire mieux. Il est une noble audace qui ne naît pas de la présomption, mais de la conscience de ses forces.

Nous n'avons pas la prétention de refaire une tragédie en quelques coups de plume, mais qu'il nous soit permis d'exposer ici quelques idées que nous a fait naître la lecture du drame de Schiller.

Tout roule sur ce caractère de Leicester qui veut une chose au premier acte, et qui fait le contraire au cinquième. Il le fait par faiblesse, il y aurait tragédie s'il le faisait par violence; il faudrait donc qu'il fût trompé. Or, quel moyen plus naturel pouviez-vous désirer que l'amour et les illusions de la jalousie?

Je suppose donc que vous nous eussiez montré la belle et repentante Marie, enfermée dans une prison, et sans autre espérance que la mort. Elle a fait un vœu : elle se consacrera au ciel et se retirera dans un monastère pour pleurer les fautes de sa vie, si jamais elle se voit délivrée. Depuis, elle a connu Leicester, elle l'aime, mais d'un amour pur et céleste, tel qu'elle n'en avait jamais ressenti; elle combat cette passion, elle la cache à son amant de peur de lui donner des armes contre elle-même.

A ce caractère angélique, il fallait opposer le caractère de Leicester. C'est ici, monsieur Lebrun, que le sang devait vous bouillonner dans les veines; il ne fallait pas nous montrer le lâche, le courtisan Leicester, mais un homme hardi, énergique, impétueux, un de

ces êtres nés pour le malheur d'eux-mêmes et des autres, ayant les bras d'un géant et les entrailles d'un lion, un de ces êtres qui ont tout prévu dans leurs desseins, sauf un coup de tonnerre. Il aime Marie, mais il l'aime avec tout l'égoïsme d'une âme violente; il veut, il peut la sauver; mais, comme Roxane, il aimerait mieux la voir périr que de la sauver pour un autre.

Après avoir tracé ces caractères, il fallait élever la jalousie entre eux; c'est à quoi pouvaient servir les froideurs étudiées de Marie, l'âme soupçonneuse de Leicester, et surtout le personnage de Mortimer, ou tout autre moyen que vous auriez facilement imaginé; ce n'était là qu'affaire de patience. J'arrive au dénoûment.

Je suppose que vous nous ayiez montré, au quatrième acte, le jaloux Leicester, se croyant trompé par Marie, croyant avoir des preuves de sa trahison, persuadé qu'il ne la sauve que pour Mortimer. Il se jette à ses genoux; d'une main il lui montre le trône et de l'autre l'échafaud. En vain Marie lui objecte son vœu, il n'y croit point, il veut qu'elle le rompe, et il le lui propose avec toute la liberté d'esprit d'un anglican. Marie hésite, combattue entre son amour, la crainte de la mort et la voix de la religion. Enfin son devoir l'emporte; désespérée, elle se résout à boire le calice; elle refuse. Alors elle voit Leicester, furieux de douleur et de jalousie, passer de ses genoux à ceux d'Élisabeth, et découvrir à son ennemie cette conspiration qui fait sa seule espérance. Il ne veut qu'une récompense : la conduire lui-même à la mort.

Au cinquième acte, vous nous montriez le coupable

et malheureux Leicester. Il se croit sûr de son courage. Il a été trahi, il vient jouir de sa vengeance. Il est là, debout, dans le fond de la scène. Sur le devant paraît Marie, vêtue de blanc, prête à monter au ciel, entourée de ses femmes; elle les console, elle leur fait ses adieux, ses derniers regards se reportent vers sa patrie; enfin elle tombe aux genoux de son sujet, et elle reçoit la bénédiction du vieillard. Cette situation est belle dans Schiller; mais alors elle eût été terrible, parce que le spectateur l'eût sentie avec l'âme de Leicester.

Cependant l'heure sonne, les portes s'ouvrent. Leicester, dont l'âme est brisée, rappelle son courage, il présente la main à Marie, il la conduit silencieusement vers l'échafaud. Tout à coup, prête à entrer dans le lieu fatal, Marie s'arrête, elle se retourne, elle lui dit, comme dans Schiller : *Comte de Leicester, je vous aimais*; puis elle s'élance, et les portes se referment. Leicester pousse un cri, tire son épée, et veut la sauver. Les gardes d'Élisabeth paraissent, il est désarmé, il est enchaîné. Immobile au milieu de la scène, il entend le bruit des bourreaux dans la salle d'exécution; il entend les sanglots de l'assemblée, la voix de Marie qui prie, le dernier silence, et enfin une tête qui tombe. Ah! c'est alors qu'il n'y eût point eu assez de cris, assez de pleurs; c'est alors, Talma, que vous auriez été sublime.

Enfin, pour terminer cette scène, Mortimer, cet ami qu'il avait voulu faire périr, parvient jusqu'à lui, et lui rend le dernier service de lui prêter un poignard.

J'ai dit que cette tragédie aurait été sublime, et qu'était-ce, en effet? rien que quelques pages d'*Atala*, deux scènes d'*Andromaque* et le dénoûment de *Zaïre* et d'*Othello*.

En général, une chose nous a frappés dans les compositions de cette jeunesse qui se presse maintenant sur nos théâtres: ils en sont encore à se contenter facilement d'eux-mêmes, ils perdent à ramasser des couronnes un temps qu'ils devraient consacrer à de courageuses méditations; ils réussissent, mais leurs rivaux sortent joyeux de leurs triomphes. Veillez! veillez, jeunes gens, recueillez vos forces, vous en aurez besoin le jour de la bataille. Les faibles oiseaux prennent leur vol tout d'un trait; les aigles rampent avant de s'élever sur leurs ailes.

1819.

TABLE

DU TOME PREMIER

VICTOR HUGO RACONTE

—

OEUVRES DE LA PREMIÈRE JEUNESSE

TRADUCTIONS

POÉSIE

SATIRE

DRAME

ROMAN

CRITIQUE

4641. — Imp. de l'Edition et de l'Industrie, Montrouge (Seine). — 1926.





